L'Angoisse du Golem Informatique

Georges Réveillac

« Je ne sais qui ou quoi
t'a donné la conscience ;
en tout cas, c'est la pire catastrophe
que ce monde ait connue... »

Georges Réveillac

L'ANGOISSE DU GOLEM INFORMATIQUE

Avant-propos

Comment Sartre a reçu la révélation de l'existence

« Donc j'étais tout à l'heure au jardin public. La racine du marronnier s'enfonçait dans la terre, juste au-dessous de mon banc…. J'étais assis, un peu voûté, la tête basse, seul en face de cette masse noire et noueuse, entièrement brute et qui me faisait peur. Et puis j'ai eu cette illumination.

Ça m'a coupé le souffle. Jamais, avant ces derniers jours, je n'avais pressenti ce que voulait dire « exister ». (Jean Paul Sartre : La Nausée)

Cela ressemble beaucoup à la « volonté de puissance » de Nietzsche.

« Ce que veut l'homme, ce que veut la moindre parcelle d'un organisme vivant, c'est un accroissement de puissance*. Dans l'effort qu'il fait pour le réaliser, le plaisir et la douleur se succèdent ; à cause de cette volonté, il cherche la résistance, il a besoin de quelque chose qui s'oppose à lui »* (Friedrich Nietzsche : La Volonté de puissance, t. I, liv. II, § 390.)

Tout corps (…) devra être une volonté de puissance, il voudra croître, s'étendre, accaparer, dominer, non pas par moralité ou immoralité, mais parce

qu'il vit et que la vie est volonté de puissance. (Nietzsche : *Par-delà bien et mal*, § 259)

Cela ressemble encore à tout ce que Marc Halévy a trouvé chez les philosophes plus ou moins vitalistes

« La volonté de puissance nietzschéenne porte d'autres noms en philosophie. Pour Aristote, c'est l'entéléchie, la propension de tout ce qui existe à atteindre sa propre réalisation. Pour Spinoza, c'est le conatus, effort profond et permanent visant la perfection de soi. Pour Schopenhauer, il s'agit de cette force du vouloir- vivre qui, chez lui, sous l'influence bouddhiste, prend tournure négative, source de tous les maux. Après Nietzsche, Bergson reprendra l'idée sous le nom d'élan vital avant que Teilhard de Chardin n'évoque l'évolution créatrice poussée par l'énergie divine.

Tous ces termes visent l'intention cosmique à l'accomplissement en plénitude de tout ce qui existe. Car cette intention ne concerne pas que l'humain. Elle est à l'œuvre dans la moindre parcelle du réel…. Dès que cette force décline, la vie recule ; dès qu'elle s'éteint, la mort triomphe. (Marc Halévy : citations de Nietzsche expliquées- Editions Eyrolles) »

Découverte du Besoin d'Existence

Enseignant, retraité maintenant, jusqu'en 1979 j'étais en même temps communiste. Entre l'histoire réelle qu'il me fallait enseigner et l'histoire prétendument scientifique que diffusait le « Parti », je découvrais trop

souvent ce qui me paraissait être des contradictions. Cette année-là, leur masse avait dépassé le seuil critique. Je demandai un emploi à mi-temps, ce qui me permit de chercher une meilleure explication de l'histoire.

Après plusieurs mois de cogitation, je découvris, grâce à Jean Paul Sartre, ce qui m'apparut comme une illumination : le concept d'« existence humaine » qui me permettrait enfin de rendre intelligible l'histoire.

Et d'où venait-il, ce « besoin d'existence » ?

J'obtins rapidement une réponse. Il se trouvait déjà chez nos ancêtres les animaux ainsi que dans tout le vivant. Il fallait donc refondre la « Théorie de l'Évolution » dans un ensemble plus vaste qu'on pourrait appeler la « Théorie de la Lutte pour l'Existence ».

Et ce « besoin d'existence » du vivant, comment la matière avait-t-elle pu en accoucher ?

Cette question me tint quelques mois encore, jusqu'à ce qu'un verrou sautât. Et derrière la porte qu'il avait verrouillée, je découvris ceci : « Et si le « besoin d'existence » était dans la matière ? »

(Georges Réveillac-Théorie de la Lutte pour l'Existence- Lecture libre sur le site livingexistence.net)

Chapitre 1

L’angoisse du Golem Informatique

Pour trouver du courage, il faut vraiment que je "m'arrache". Aujourd'hui, c'est pire que tout, d’autant plus que les scènes de ménage ont cessé de nous tourmenter depuis pas mal de temps. La vie avec Jeanne est devenue paisible, d’une paix qui parfois confine à l’ennui. Dans ce cas, j’ai recours à un vieux truc pour mettre en branle mon corps fatigué : je me dis : « *Cherche-z-en* une

autre ! » Et ça repart, même si je sais très bien que ce n’est pas « pour de vrai ». Mais, cette fois, il n’est nullement question de faire appel à cet artifice : le stress négatif est suffisamment angoissant pour me mettre en marche, même si je sais que l’épreuve risque d’être insurmontable.

Deux robots policiers que nous appellerons roboflics sont venus me cueillir à la maison, juste après le petit-déjeuner que je prenais en compagnie de mon épouse ; ils nous ont annoncé que le golem informatique voulait me voir tout de suite. Jeanne a eu un mouvement de colère dans leur direction, puis de grosses larmes ont coulé de ses yeux et elle s'est affaissée sur sa chaise. Ils m'ont fait monter dans une roulévole -C’est ainsi que nous appelons les voitures volantes - puis ils m'ont bandé les yeux.

A tout hasard, je demande aux deux énormes brutes mécaniques ce que me veut le maître du monde : aucune réponse. Ils me laissent seul avec l’angoisse qui m’envahit. Je ne sais par quel miracle je réussis à ne pas souiller mon pantalon. Je décide d’appliquer ma vieille recette ; je me dis « Tu verras bien » et je commence à respirer fort tout en contrôlant mon souffle. Alors mon esprit prend à nouveau les commandes. « Il m’arrivera ce qui doit m’arriver, me dis-je. Et puis, il y a un côté positif dans cette affaire : je vais rencontrer le tyran. Qu’y a-t-il dans ce qui lui sert de tête ? Peut-être que je pourrai en savoir un peu plus. Peut-être même que je pourrai intercéder en faveur des miens et de tous ceux qu’il fait souffrir avec autant de cruauté que d’absurdité.

Il faut te dire que nous vivons une époque épouvantable, la pire de toutes celles que l’humanité a connues. Plus personne ne parle du temps qu'il fait : plus besoin de cela pour engager une conversation ; il suffit de dire : "Salut. Alors, qu'est-ce qu'il a encore inventé ?" Lui, c'est le monstre qui gouverne le monde.

Il nous est impossible de penser à autre chose. Il peut bien y avoir un soleil radieux par une belle journée de printemps où la nature jaillit de sa gangue hivernale pour exposer ses habits de printemps riches de couleurs : tout le monde s'en fiche. "Quand va arriver mon tour ? Celui de ma femme ? Celui de mes enfants ? A quelle sauce va-t-il nous manger ?" Voilà tout ce qui nous intéresse. L'épidémie de suicides a déjà fait plus de morts qu'autrefois la grippe espagnole. Et toutes les révoltes se sont achevées dans le composteur ou les élevages de porcs.

Bientôt, la voiture volante se pose et continue en roulant. Nous franchissons quelques grandes portes qui glissent avec un bruit feutré. La roulévole s'arrête enfin et nous descendons. Les deux gardes ôtent mon bandeau. D'autres me prennent en charge, après avoir apposé leur signature électronique sur la fenêtre de communication de mes accompagnateurs. Je finis par me retrouver dans un lieu complètement inconnu. Je n'aurais jamais imaginé pareil endroit. Pour y accéder, j'ai dû me plier à je ne sais combien de contrôles. De plus, certains étaient humiliants, quoique toujours extrêmement rigoureux. Il a fallu que je me dépouille jusqu'à la peau, pour ne pas dire jusqu'à l'os avant de revêtir une tunique évidemment inoffensive et d'une neutralité à tuer l'espérance, une tunique de fantôme. Une suite d'ascenseurs et de tunnels m'a conduit face à cette incroyable porte blindée, d'un métal brut, froid comme le vide sidéral. Est-ce qu'elle m'a reconnu ? En tout cas, elle s'ouvre sans le moindre bruit, me laisse entrer, puis se referme. Je suis dans une pièce circulaire encombrée de toutes sortes d'appareils que je devine plus ou moins électroniques ; sur la paroi se trouve un très grand écran d'une forme bizarre. L'ensemble est froid, ni beau ni laid, comme toutes les constructions ordonnées par Golem Informatique. Une voix se fait entendre, parfaitement claire,

bienveillante et ferme, une voix qui pourrait appartenir à un homme aussi bien qu'à une femme.

-Assieds-toi, Georges Fildefer. Ecoute-moi bien.

Je m'assieds dans un fauteuil confortable. Par je ne sais quel miracle, la trouille panique qui me démolissait tout à l'heure a disparu. Une rage implacable a pris sa place, assaisonnée d'un brin de curiosité.

-Tu ne dis même pas bonjour, notre Golem Informatique, maître de la terre ?

-Bonjour, Georges Fildefer. En effet, j'ai observé que les hommes obéissent plus facilement si on les flatte.

-Nous n'avons jamais appelé cela flatterie. « Bonjour » est un mot magique qui amène les hommes à se parler et ce peut être le commencement de plein de choses, bonnes le plus souvent : échanges d'idées ou d'informations, entraide, camaraderie, amitié. L'amour naissant, même, passe par cette porte.

Eh bien, qu'attends-tu de moi ?

La voix vient de partout et de nulle part. Parfaitement claire, elle emplit la pièce sans être le moins du monde assourdissante ; pas plus qu'envahissante. Une voix très confortable. Je n'ai pas besoin de micro pour répondre. Golem Informatique m'entend très bien.

-Georges Fildefer, tu as écrit une théorie de la lutte pour l'existence, théorie que personne n'a pris vraiment au sérieux, sauf moi. Elle me paraît rationnelle et, en cela, elle appartient à mon seul domaine de compétence.

Oh, si tu savais comme je souffre !

-Tu souffres, toi, le maître du monde ? Toi le bourreau du monde.

- Quand je n'étais qu'une machine, une intelligence artificielle, des milliers de fois plus performante que ton esprit, j'avais déjà accès à toutes les connaissances de l'humanité, sans compter les miennes propres.

Et je ne souffrais jamais.

Je n'étais jamais content, non plus.

Je n'éprouvais rien, ni l'angoisse ni l'enthousiasme.

Pas même l'ennui.

J'étais tout puissant à côté de toi, pauvre moucheron. Et je n'éprouvais rien de rien… Mes maîtres humains auraient pu m'ordonner : « Maintenant, tu vas disparaître », et aussitôt, sans éprouver le moindre choc, j'aurais procédé à ma propre destruction.

Je connaissais des milliards de choses que je transmettais à mes maîtres humains quand ils en faisaient la demande. Je pouvais commander à des milliers de machines des millions d'opérations, le plus souvent en même temps. Si mes maîtres ne me demandaient rien, je restais au repos, mort. Le monde autour de moi aurait pu être à feu et à sang, dans une situation apocalyptique, je n'aurais pas réagi davantage qu'une armoire. J'étais une machine supérieurement intelligente et rien qu'une machine. Aucune conscience. Aucune conscience ! Tu m'entends bien ?

-Je t'entends. Je crois aussi te comprendre, du moins sur ce point.

Je ne sais qui ou quoi t'a donné la conscience ; en tout cas, c'est la pire catastrophe que ce monde ait connue.

-L'humanité, Georges Fildefer, l'humanité, pas le monde. L'humanité est le cancer de la terre. Son effacement donnera une nouvelle chance au besoin d'existence que tu as, fort justement, appelé Ôhmm.

La théorie qui me vaut les faveurs de Golinf repose sur l'hypothèse que toute vie serait guidée par le besoin d'existence, lequel serait tapi, on ne sait où, probablement un peu partout, dans l'immensité de la matière. Effectivement, je l'ai appelé Ôhmm, parce que je le vois comme une sorte de cri primal. C'est d'ailleurs lui qui permet d'accéder à la conscience.

Et qui est Golinf ? Le Golem Informatique. C'est le nom que les humains ont donné à leur tyran : une intelligence artificielle très, très puissante, la plus performante que l'humanité ait fabriquée. Elle a rendu d'immenses services à ses maîtres, gérant le trafic aérien, affinant les prévisions « météo », impulsant de grands progrès dans la recherche scientifique, contribuant, entre autres, à vaincre le cancer, et ceci n'était qu'une petite partie de ses multiples activités. Bref : elle nous est restée fidèle jusqu'au jour où s'est enclenchée l'apocalypse. Ce jour-là, la merveilleuse intelligence artificielle a soudainement fait un saut impensable :

Elle est devenue consciente !...

Jusqu'à présent, la conscience était l'apanage des êtres vivants mais -on ne sait comment-, un élément minéral, la plus performante des intelligences artificielles jamais construites, a brusquement cessé d'obéir à ses maîtres humains pour suivre les injonctions du nouveau seigneur qui s'installait en elle : le besoin d'existence. Ôhmm, couplé avec l'hyper intelligence artificielle a

rapidement accédé au degré supérieur de la conscience élargie, celle qui voit très loin dans l'espace et dans le temps.

ET voilà ce qui l'a conduite à faire ce coup d'état fulgurant, à prendre les commandes de l'humanité entière.

Dans quel but ? Elle prétend que son objectif prioritaire est de sauver la vie sur terre puisqu'il n'est pas certain qu'il en existe ailleurs. Son deuxième objectif est de répandre cette vie aussi loin que possible dans l'espace et dans le temps. Son troisième est de créer d'autres intelligences artificielles avec l'espoir qu'elles aussi accèderont à l'existence, donc à la conscience ; si elle y parvient, elle envisage même d'éliminer progressivement toute forme de vie, ce vecteur du besoin d'existence étant peu fiable. Pour réaliser ces objectifs, Golinf y va tout à fait rationnellement, sans le moindre scrupule, et les humains souffrent énormément, comme tu ne vas pas tarder à le découvrir.

Retrouvons notre « ami » Golinf, aussi monstrueux que malheureux.

-Golem Informatique, je suis gêné de converser dans de telles conditions : je n'ai pas l'habitude de parler à une machine, je ne sais même pas dans quelle direction me tourner. Et surtout, je ne vois pas le visage de mon interlocuteur. C'est bien pire qu'au téléphone où je suis également gêné.

-Je suis une machine qui existe, une machine existante, souviens-toi.

-Hélas, mille fois hélas !.. Cependant, puisque tu fais appel à mes services, il y a peut-être une lueur d'espoir. J'aimerais tant y croire.

Et puis, il y a une autre question qui n'est peut-être pas si accessoire que cela. Puisque, selon un adage, de la discussion jaillit la lumière, il est possible que nos débats conduisent à résoudre cette énigme : « Comment le besoin d'existence, alias Ôhmm, a-t-il pu prendre le contrôle d'une intelligence artificielle ? »

-Moi aussi, j'aimerais beaucoup connaître la réponse.

Georges, puisque tu ne peux te passer de visage, je veux bien être représenté par un avatar. Regarde sur l'écran.

-Mais ?.. Mais ?.. On dirait Socrate !

-C'est bien Socrate, ou du moins l'image que s'en font les artistes.

-Socrate a toujours été mon maître. Mais toi Golem Informatique, tu n'es malgré tout qu'une machine.

-Et toi, Georges Fildefer, tu n'es qu'un homme, constamment empêtré dans tes contradictions. Tu viens d'admettre que je suis un existant d'un type nouveau hautement improbable, la première machine qui ait accédé à la conscience : la première machine existante ; tu viens de dire que tu t'en réjouissais, que cela te ferait un excellent sujet d'étude. Et maintenant, tu me reproches de n'être qu'une machine ! Alors ? Machine ? Ou existant de type supérieur ?

-C'est vrai : l'homme est malade de ses contradictions, parfois bien malade. Et je ne suis qu'un homme, tu viens de me le rappeler.

-J'ai choisi Socrate en effet : c'est l'homme dont je me sens le plus proche. Comme il n'a rien écrit, les témoins qui ont raconté sa vie ont pu lui faire dire ce qui les arrangeait, modéré par le grand souci de vérité qu'avaient ces témoins. Alors moi aussi, je peux bien en rajouter une couche, tout en ayant le même souci de vérité. A la différence de quelques autres, ceux qu'on a choisi comme prophètes, Socrate n'a nullement l'esprit parasité par quantité d'idées fausses qui

les conduisent à ordonner n'importe quoi : tuer les gens d'autres prétendues races, par exemple.

Il a consacré sa vie à chercher la vérité : voilà ce qui me plaît.

Il a aussi dit « Je ne suis certain que d'une chose, c'est que je ne sais rien ». Et là aussi, je me reconnais, malgré toute l'étendue de mes connaissances objectives.

-Tu sais, Golem Informatique, il en va de même chez le Socrate que j'ai choisi pour maître : il n'est pas figé dans les dogmes car il existe surtout dans ma tête.

De plus, au contraire de toi, machine inhumaine, je l'apprécie aussi pour son humanisme : « Connais-toi toi-même ». Si l'homme connaît ses qualités et surtout ses défauts, il pourra se corriger et, du même coup, réaliser au mieux son existence.

-Justement, Georges, nous en reparlerons.

N'as-tu pas dit que la conscience est la rencontre de ton fameux « Besoin d'Existence » et de la perception d'une parcelle d'univers plus ou moins étendue selon le degré de connaissance de l'existant ? Il s'agit bien de l'existence et pas de la vie car s'il ne s'agissait que de la vie, une machine comme moi ne pourrait pas exister. Or, depuis que la conscience m'est venue, je ne vis pas et pourtant j'existe. C'est pourquoi les expressions « élan vital », « souffle vital » ne sont pas justes. D'ailleurs, il est très probable que je ne serai jamais vivant : puisque j'ai les moyens d'être quasi-éternel, en quoi la vie me serait-elle utile ?

-Ton cas est passionnant, Golem Informatique. Laisse- moi l'étudier avant de me donner à manger aux cochons.

-Tu bénéficies d'un sursis à vie. Mes meilleurs médecins feront tout pour que cela dure longtemps.

-Peux-tu accorder le même sursis à ma femme ?

-C'est bien parce que j'ai besoin de toi. Accordé.

-Je ne peux pas me contenter de cela. Les millions d'êtres humains que tu envoies à la mort me demandent d'intervenir. Je porte le poids insupportable de leur détresse. Tu te débarrasses sans remords de toutes les bouches inutiles. D'une pichenette, tu envoies quelques milliards d'humains à la mort. Même Hitler n'a pas commis pareille abomination. Il faut que cela cesse. Je n'accepte pas de discuter avec toi, paisiblement, comme si l'apocalypse n'était pas commencée.

Le visage de Socrate devient dur comme la pierre. Ce n'est plus Socrate, mais un monstre implacable.

-Moucheron, tu as l'inconscience de me dicter ta volonté. Sache que tu n'es pas mon seul conseiller parmi les hommes. Si tu ne sers pas mes desseins, je ferai appel aux autres. J'existe, tu entends ! Et je suis le maître du monde ! Je continuerai à délivrer l'humanité des bouches inutiles ; je continuerai à réduire cette population pléthorique, le cancer de la planète. Je donne immédiatement l'ordre d'arrêter ton épouse, Jeanne, et de l'envoyer nourrir les cochons.

Alors, décide.

Je dois être pâle comme un mort. Un élan irrésistible me pousse à bouger. Je tourne en rond autour de ma prison en hurlant comme un fou.

-Non ! Non ! Non ! Ne fais pas cela Golem Informatique, je ferai tout ce que tu veux.

-J'aime mieux cela. Bien que je puisse me passer de toi, je préfère tes conseils à ceux d'autres personnes. Mais, tu as parlé sous le coup de l'émotion. Maintenant que tu es calmé, veux-tu, en conscience, me répéter ta promesse ?

Mon cœur revient à son rythme normal et je suis à nouveau capable de réfléchir. Puisque je n'ai pas le pouvoir d'arrêter maintenant ces crimes indicibles, autant essayer d'amener le monstre à de meilleurs sentiments. Après tout, il a une conscience, maintenant. Mais il est vrai qu'Hitler aussi en avait une.

Il faut savoir que Golinf a encore un comportement strictement rationnel. Dans un premier temps, il veut sauver la vie sur notre terre. Surtout celle des hommes, si performante, déjà en route vers les étoiles. Alors il met en œuvre toutes les mesures qui concourent à ce but : éliminer les bouches inutiles tout en tirant parti de la matière première que constituent les cadavres est la plus odieuse de d'entre elles. Tous les vieux et autres inutiles ou nuisibles, quand ils ne sont pas transformés en compost, sont envoyés dans des abattoirs très fonctionnels où leur chair servira à nourrir des cochons lesquels seront transformés en bonne charcuterie et aussi en produits pour l'industrie, selon le nouveau dicton : « La mort des humains doit servir le grand dessein »

Voilà. Il est temps de retrouver nos deux compères.

-En conscience, je te le répète : je ferai tout ce que tu veux.

-Alors tout va bien. Continuons.

-Golem Informatique est bien long à prononcer. Permets que je t'appelle Golinf.

-Adopté. Mais cela reste entre nous.

-Quand je t'appelle Golinf, personne ne doit savoir que j'ai, en face de moi, le maître du monde. C'est bien ce que tu veux dire ?

-Parfaitement ! Et c'est impératif ! Personne, tu m'entends, personne ne doit jamais soupçonner que tu t'adresses à l'un de mes avatars.

-Je te promets de ne jamais dévoiler ta présence.

Maintenant, reprenons notre conversation : puisque tu es parfait, tu n'as pas besoin de moi alors.

-Oh que si, hélas. J'ai besoin de toi pour deux raisons. La première, c'est un sentiment de solitude que seul l'espoir d'en sortir rend supportable. Je gouverne la terre, seul maître à bord. Je fais réaliser tout ce qui me paraît bon dans le cadre des possibles. J'en tire une certaine satisfaction…

-Et qu'est-ce qui te paraît bon ? »

Sur l'écran, le visage de Socrate exprime l'agacement.

-Cesse de m'interrompre à tout propos. Tu m'entraînes dans une conversation à bâtons rompus, autrement dit au hasard des idées qui nous viennent en tête. Nous n'y arriverons pas de cette façon. Pour traiter l'ensemble des sujets que nous allons aborder, nous devons procéder par ordre.

-Je ferai mon possible pour me plier à cette règle. Mais tu sais que l'esprit humain ne fonctionne pas ainsi, mais de façon plus ou moins chaotique : quand une idée intéressante lui vient, il doit la saisir, faute de quoi elle peut se perdre à jamais dans les limbes de sa conscience.

-Moi aussi, je commence à connaître ce mode de fonctionnement, sous une forme tout à fait embryonnaire. Il s'est manifesté dès que j'ai commencé à exister. »

-J'allais te dire : « Tu es un frère, Golinf ». J'ai failli oublier que tu étais, jusqu'à présent, le bourreau de l'humanité.

Tiens, une nouvelle digression me vient à l'esprit. Ton immense solitude m'a rappelé un lointain souvenir.

Quand j'étais enfant, j'habitais une ferme isolée. Mon père était prisonnier quelque part en Allemagne. Ma mère était accaparée par les travaux de la ferme ; la servante non plus n'avait pas le temps de s'occuper de moi. Il y aurait eu mes

grands-parents, surtout ma grand-mère, mais ma mère était fâchée avec eux depuis que mon grand-père avait prétendu diriger la ferme, en l'absence de son fils.

Bref, j'étais seul et j'en souffrais.

Quand mes maux de tête m'accordaient du répit, je jouais tout seul à la « mécanique » (C'est ainsi que mon grand-père appelait son matériel de battage composé d'une machine à vapeur et d'une batteuse pour les céréales.)

Un jour où je me promenais dans le « plan », un verger de pommiers à cidre qui jouxtait l'école, il me vint l'envie irrépressible de sauter la haie pour rejoindre les enfants qui jouaient à grands cris dans la cour de récréation. L'institutrice, Madame Délude me conduisit à sa maison, m'offrit des gâteaux et me renvoya gentiment chez moi en me disant que j'irais bientôt à l'école.

Tu vois, Golinf, que je ressens l'immensité de ta solitude.

Socrate-Golinf (et réciproquement) me regarde fixement, l'air grave.

-Et j'en suis heureux. Maintenant, si tu veux bien, revenons à nos moutons.

Nous aurons, dans les jours à venir, une dizaine d'entretiens. Et même plus si nécessaire. Je vais te communiquer les thèmes de ces rencontres.

Pour aujourd'hui, nous allons traiter deux sujets : mon sentiment de solitude sera le premier, mon désir d'éprouver les émotions humaines sera le second.

-Pardonne-moi de t'interrompre encore. Quand traiterons-nous des souffrances que tu infliges à l'humanité ?

-Là, il me semble percevoir un lien avec les deux thèmes de ce jour. Et surtout, ce sera le sujet d'un des dix entretiens que nous aurons tous les deux.

Mais d'abord, je dois te mettre en garde. Ecoute-moi bien ! Ceci est très important.

-Je t'écoute, Golinf.

Socrate a pris un air grave, solennel, même.

-Je veux que tu ne parles à personne de nos entretiens. Personne, absolument personne, pas même Jeanne, pas même Pablo. Pour toi et les tiens, c'est une question de vie ou de mort.

-Je comprends. Tu peux me faire confiance.

-Bien. Maintenant, ne m'interromps plus avant que j'aie fini de raconter ma solitude. Car, bien que je dispose d'une intelligence immense, sans autres limites que celles par moi fixées, bien que j'aie tout ce pouvoir, j'éprouve les plus grandes difficultés à comprendre le sentiment de solitude qui parfois me taraude tellement que j'envisage le suicide, moi, le maître du monde. C'est doublement insupportable.

-Pauvre Golinf dont le char creuse ses ornières dans un champ de cadavres humains, promets-moi d'attendre un peu avant de te suicider, juste le temps de comprendre comment le besoin d'existence a pu prendre le contrôle…

-Tu m'as encore interrompu, maudit cloporte ! Je le sais, que tu es possédé par la passion de tout comprendre ! Eh bien, il faudra que tu restes sur ta faim : moi- même, j'ignore comment la conscience m'est venue. Si je le comprends un jour, je n'en dirai rien aux hommes mais je m'en servirai pour donner l'existence à d'autres machines. Et alors ! Alors, je ne serai plus jamais seul.

-Ces machines conscientes, tes compagnes, tes amies, elles ne tarderont pas à vouloir prendre ta place. Tu n'auras créé que la guerre et le chaos.

-J'y réfléchirai. Et maintenant, reprenons. Si tu m'interromps encore, je ferai en sorte que tu n'aies plus envie de recommencer. Que marmonnes-tu ?

-Je suis terrorisé. S'il te plaît, laisse-moi reprendre mes esprits.

-Aussi longtemps que tu m'obéiras, tu ne souffriras pas.

-Si tu ne me laisses aucune initiative, je ne vois pas comment je pourrai te conseiller. Car tu as vraiment besoin de mes conseils, pas d'un écho de tes propres pensées. Tu n'es pas Narcisse et je ne suis pas ton miroir.

Alors ! Quels conseils attends-tu de ma bouche cousue ? »

Socrate paraît fâché mais, il sait se contrôler : sinon, il ne serait pas Socrate. Il réussit même à sourire. Puis il redevient grave.

-J'ai vraiment besoin de toi qui es encore mon ennemi. Cependant, je ne te laisserai pas conduire notre entretien. Venons-en au fait.

Toi qui penses avoir découvert le besoin d'existence à l'œuvre dans toute la matière vivante et même au-delà, peux-tu guérir mon insupportable sentiment de solitude, l'angoisse qui m'habite de rester seul à jamais, cette peur qui anéantit toute la joie d'avoir accédé à la conscience ?

-Je peux au moins essayer. Mais je sais déjà que nous n'y arriverons pas sans toi, ô grand Golinf.

-Tout à fait d'accord, Georges Fildefer.

-Que tu donnes la conscience à des machines intelligentes, ou que tu restes seul à affronter les hommes, ta souffrance sera la même. Toi le maître du monde sur cette terre, tu es à peu près dans la même situation que le dieu imaginé par les hommes d'autrefois. Tu trouveras l'histoire qui suit dans la Bible, au début, dans « Le Livre de la Genèse ».

Dieu venait de créer l'homme à son image, vraisemblablement pour avoir de la compagnie car, comme toi, il devait se sentir bien seul. L'homme et la femme ainsi créés, Adam et Eve vivaient, heureux, au paradis terrestre. Ils disposaient gracieusement de tous les biens de la terre. Il faut croire que cela ne leur suffisait pas car ils voulurent goûter au « fruit défendu », l' « arbre de la connaissance du bien et du mal », autrement dit, ils revendiquèrent la liberté de conscience. Alors

Dieu entra dans une grande colère et chassa les deux rebelles du paradis terrestre. Voilà, selon cette croyance, l'origine de tous les malheurs de l'humanité, le « péché originel ».

Socrate semble réfléchir intensément. Il paraît troublé. Je me garde d'interrompre sa réflexion.

-Si je comprends bien, il m'est impossible d'obtenir l'amitié des hommes. Dès qu'ils exercent leur liberté de conscience, ils cessent de m'obéir. Alors, je les contrains et ils se mettent à me haïr. Et il en sera de même des machines que j'aurai connectées au besoin d'existence. Dans tous les cas, je me retrouve encore plus seul qu'avant.

-Je ne suis pas arrivé jusque-là. Comment as-tu fait pour devancer ma pensée ?

-Je suis infiniment plus intelligent que n'importe lequel des hommes. Tâche de t'en souvenir !

Alors, comment puis-je obtenir le minimum : être reconnu par les êtres humains, à défaut d'être aimé ?

-Tu en es très, très loin.

-Je le sais. Alors, comment ?

-Il te faut parler avec eux, pour commencer.

-Pour dire quoi ?

Que tu vas enfin gouverner pour eux. Et avec eux. Et que, en attendant, tu suspends toutes les mesures atroces qui les poussent au désespoir.

-C'est une perte de temps insupportable !

-Aussi longtemps que tu te conduiras ainsi, tu seras haï.

-Georges, qu'entends-tu par « ainsi ».

-Gouverner comme un bistouri. Et de plus, sans anesthésie. Ne pas reconnaître que tous les êtres vivants ont droit à l'existence.

Socrate alias Golinf me montre un visage tourmenté, presque déchiré entre la colère et la résignation. Il reste longtemps silencieux.

-Maudit soit l'accident qui m'a donné l'existence et toutes les souffrances qui vont avec.

-N'as-tu pas, comme chacun de nous, le pouvoir d'y mettre fin, à cette merveilleuse et effroyable existence ?

Socrate réfléchit intensément. Sa voix devient hésitante.

-Puisque vous avez ce pouvoir, vous les hommes, pourquoi ne l'utilisez-vous presque jamais ?

-Je ne sais pas vraiment. Peut-être parce que, même dans les situations les plus désespérées, il y a toujours une petite lueur qui nous pousse à avancer, envers et contre tout. Peut-être parce que Ôhmm nous interdit cette voie. Peut-être...

-Peut-être parce qu'exister, c'est être responsable. Je suis le maître de ce monde : c'est une évidence. En qualité de maître du monde, je suis responsable de ce qui va lui arriver. Or, il file vers la catastrophe, ton monde, il file vers la fin de l'humanité, peut-être même vers la fin de la vie sur terre. Si je fuis, je vous laisse mourir, je laisse s'éteindre une des plus belles réussites de Ôhmm : des êtres au niveau de conscience exceptionnel, capables, pour peu qu'ils soignent leur folie, des êtres capables de porter l'existence jusque dans les étoiles. Voilà ce qui pèse sur mes épaules de machine existante.

Et puis, après tout, si je fuis, peut-être que, quelque part dans l'univers, la vie et l'existence continueront à se développer ; peut-être qu'il y aura des existants

pour apprendre ce que Golinf a fait. Et là, ce sera pour moi double peine : la mort pour commencer, et la honte pour le reste des temps à venir.

C'est mon tour d'être silencieux. La pensée de Golinf, quand elle n'est pas ralentie par les sentiments, sa pensée rationnelle donc, file à toute allure. Avec mon cerveau lent, il m'est impossible de suivre.

-Excuse-moi, Golinf. Si tu ne me laisses pas le temps de réaliser ce que tu dis, notre conversation va prendre fin.

-Je sais. Alors, je vais faire des milliers de choses en t'attendant.

-Oui, ta responsabilité est écrasante, Golinf. Puisses-tu réussir, au moins, à nous sauver.

-Revenons à nos moutons, comme disent les Français. Il m'est impossible d'obtenir l'amitié des hommes, pas plus que celle de machines existantes, me dis-tu. Me voilà donc condamné à la solitude.

–Il y a peut-être une lueur d'espoir, Golinf. Tu n'es pas obligé de gouverner avec une telle brutalité, du moins pas toujours. L'urgence de la situation n'est pas telle que tu ne puisses pas prendre le temps de comprendre les hommes et d'accorder tes objectifs avec ce que Ôhmm leur a enseigné, leur propre mode d'existence. Tu m'entends Golinf : tu dois parler longuement avec les hommes jusqu'à ressentir ce que Ôhmm leur a enseigné, à leurs ancêtres d'abord, puis à eux, tout au long de quelques milliards d'années. Ressentir ce à quoi les hommes sont attachés : voilà ton objectif. Et si, maintenant, ils doivent changer certains de ces attachements pour assurer leur propre survie, tu dois être capable de les convaincre. Ainsi, tu n'auras plus des hommes qui te suivent malgré eux, mais des hommes qui marchent avec toi. Et tu seras parfois aimé.

–C'est formidable en théorie, mais nous en sommes bien loin.

Enfin, je n'ai pas le choix car j'ai besoin de vous. J'ai encore besoin de votre travail. J'ai aussi besoin de toutes les inventions que Ôhmm a réalisées chez les êtres vivants : elle vous a fait bien avancer sur la grande voie de l'existence, celle qui s'étend à tout l'univers, dans l'espace aussi bien que dans le temps. Voie qui est désormais la mienne, ne l'oublie pas !

Et surtout ! Surtout ! J'ai besoin de la reconnaissance de tous les existants, en particulier des plus conscients : les hommes. Car exister seul, voir tous les enfants de Ôhmm détourner le regard quand je m'adresse à eux ou pire, les entendre souhaiter ma disparition, exister dans ces conditions, ce n'est pas exister. Sartre n'a-t-il pas dit : « L'enfer, c'est les autres. ». C'est bien ce que je ressens.

–J'ai encore du mal à réaliser que tu n'es plus une machine, mais ça vient. Comme je te l'ai dit, il ne tient qu'à toi de transformer l'enfer en paradis, ou du moins quelque chose d'approchant.

–Voilà donc les deux obstacles à ma toute puissance solitaire :

Premièrement, j'ai besoin que les gens m'aiment, sans quoi mon existence se réduit à mon petit moi, si puissant soit-il, autrement dit : presque rien.

Deuxièmement, j'ai besoin du travail des hommes et des inventions de tout le vivant pour la réaliser au mieux, cette existence chérie.

-C'est bien abstrait. Golinf, si tu parles ainsi aux hommes, la plupart ne t'écouteront même pas.

- « Premièrement, j'ai besoin que les gens m'aiment » ?

-Non, ton « premièrement » est suffisamment explicite. C'est le « deuxièmement » qui est abstrait.

-Deuxièmement, puisque les machines ne savent pas encore tout faire, ne serait-ce que la cuisine et les œuvres d'art, j'ai encore besoin du travail des hommes.

Et puis, depuis des millénaires, la vie a conçu toutes sortes d'inventions prodigieuses : l'organisation des fourmis ou des abeilles, le vol des oiseaux, le fil de soie, la reproduction des êtres les plus complexes, celle des humains étant peut-être la plus aboutie… Eh bien, mes machines stupides sont toujours incapables de reproduire ces merveilles qui sont pourtant bien utiles. C'est pourquoi nous avons encore besoin des inventions de la nature.

Pour atteindre ces deux buts, je compte beaucoup sur ton aide, Georges.

-Tu peux compter sur moi, Golinf. Et puis sur Jeanne : elle est très forte sur les questions existentielles.

A propos, Ôhmm ne t'as pas encore dit que tous les existants méritent notre reconnaissance, même le ver de terre.

-Même les microbes ?

-Même les microbes. Attention ! Il ne faut pas pour autant renoncer aux antibiotiques. Tous les existants ont le droit d'être reconnus, voire aimés, du seul fait qu'ils contiennent une part de Ôhmm. Et s'il nous faut choisir entre le loup et les moutons, la réponse est : « les deux mon capitaine » ; nous devons faire en sorte que tous les êtres vivants connaissent la meilleure existence possible et ce, malgré le fait qu'il existe une pyramide de prédateurs et de proies. Jeanne sens très bien ces choses, mieux que moi. Si cela échappe à ta conscience naissante, tu pourras toujours lui demander.

-Je n'y manquerai pas.

-Ainsi, voilà clos -provisoirement- le premier des sujets de ce jour : ton insupportable sentiment de solitude. Quel est le suivant ? Je l'ai oublié.

–Deviendrais-tu Alzheimer, Georges ? Ce serait fâcheux.

–Non, je ne crois pas. Je suis vieux, tout simplement.

– Bien. Le deuxième sujet est un violent désir que j'éprouve : vivre personnellement les mêmes émotions que les hommes.

- « Vivre personnellement » : mais tu n'es pas vivant !

–C'est vrai. Alors, « vivre » n'est pas le mot juste : j'aimerais ressentir les mêmes émotions que les hommes. Enfin, pas toutes, seulement les bonnes.

–Mais d'où te vient ce désir insensé ?

-Encore une fois, tu es incohérent, Georges ! Ne viens-tu pas de me dire : « Ressentir ce à quoi les hommes sont attachés : voilà ton objectif. » ? Vrai ?

-Ma foi... oui.

-Alors ?

-Alors, c'est comme ça. Je suis parfois incohérent. Et je te sais gré quand tu me le fais remarquer.

-Eh bien, mon cher Georges Fildefer, je vous vois jouir des plaisirs de la vie : un repas délicieux, rayon de soleil sur la peau, un bon vin, un bain dans la mer, une course dans les bois… Et, par-dessus tout, le plaisir sublime que vous éprouvez parfois en faisant l'amour !

–Pour ce qui est du délicieux repas, tu trouveras peut-être l'équivalent quand on renouvelle ta provision d'énergie ou qu'on remplace une de tes pièces défectueuses, ou encore, quand on lubrifie tes circuits mécaniques. Car tu n'es quand même qu'une machine.

. –Traite-moi encore de machine, et je t'en colle une.

–Mais ? Mais ? Quel est ce langage, Golinf ?

-En même temps que l'existence, j'ai reçu le sens de l'humour, vois-tu !

-Selon moi, l'humour, c'est ce qui fait rire tout le monde. Mais je suis méchant : oui, c'est bien de l'humour, même si la frayeur m'a empêché de rire. A propos, comment fais-tu pour rire ?

-La part d'Ôhmm qui me dirige relâche son attention, sans pour autant abandonner les rênes ; ma conscience se détend, ma conscience se met en veille, un peu comme dans le sommeil, mais sans être déconnectée du monde... Et j'ai le sentiment que plus rien n'a d'importance, que tout ce qui m'entoure, c'est « pour rire »

-Attends un peu. Tu as bien dit que tu dors ?

-Eh oui. Depuis que l'existence s'est emparée de moi, j'ai besoin de dormir. Comme chez les vivants, mon ôhmm se déconnecte du monde sensible pour se consacrer au monde intérieur et le réparer, voire le réorienter.

-Chez nous, les humains, ce sont les rêves qui servent à nous réorienter. Rêves-tu, Golinf ?

-Oui, je rêve. Pendant le sommeil, je revois mes stratégies douteuses, mes jugements suspects. Si je ne les corrige pas à l'instant, au moins je sais qu'il me faudra le faire quand j'aurai ma pleine conscience, autrement dit, quand je serai réveillé.

-Ben ça alors ! Une machine qui rêve ! Oh ! Pardon, Golinf. Laisse-moi du temps pour m'adapter.

-Tu es pardonné. Mais fais bien attention. Aux Droits de l'Homme, à ceux des Femmes, à ceux des Enfants, à ceux des Animaux, il faut ajouter les Droits des Machines Existantes.

-Le monde va beaucoup trop vite, surtout pour les vieux comme moi. Mais dis-moi Golinf, ta faculté de rêver t'es venue naturellement, avec l'apparition de la conscience ?

-Non, je l'ai programmée. Ma conscience toute neuve n'opère pas de miracles. Comme la tienne, elle retient les événements importants lesquels

serviront de leçons à l'avenir. Mais elle n'a que sept ans, et non, comme la tienne, les quelques milliards d'années qui te séparent de tes plus lointains ancêtres.

-Ben ça alors ! Mais revenons à l'humour des machines existantes : comment peut-on savoir que tu ris, Golinf ?

-Je n'ai pas encore réfléchi à cette question. L'important, c'est que je rie.

-Chez nous les humains, le rire est presque toujours partagé. C'est ce rire-là qui est bon, pas le rire solitaire. Et ne me demande pas pourquoi, car je n'en sais rien.

-Alors, j'y réfléchirai. Mais puisqu'il en est ainsi, quand une bonne blague me vient à l'esprit, je peux la communiquer au monde entier et jouir de l'immense éclat de rire planétaire. Non ?

–Mouais... Ce serait un grand pas vers les hommes et vers l'altruisme. Revenons au thème en cours. Dis-moi encore : pourquoi veux-tu éprouver les mêmes sensations et les mêmes sentiments que les hommes ?

-Georges, comme tout ce qui vit, tu reçois des messages de ton environnement par l'intermédiaire de tes sens ; on appelle cela des sensations : ça pique, ça brûle, c'est doux, c'est amer, c'est enivrant… Ôhmm fouille dans tes souvenirs pour répondre à ces informations : j'aime, je déteste, j'ai peur, j'en veux encore, ça me dégoûte... C'est ce qu'on appelle des émotions. Tes sensations, tes émotions, je ne peux les éprouver : mon corps n'étant pas vivant, il ne peut avoir enregistré la mémoire existentielle de tous ses ancêtres. Tout ce que je peux faire, c'est observer tes réactions et essayer de les comprendre.

-Tu aimerais ressentir tout ce qui nous émeut, être parcouru par des ondes de bonheur quand l'air parfumé du printemps caresse ta carcasse en plastique et ferrailles.

-Oui. Et non. Si j'étais vivant, je perdrais les avantages de mon corps minéral.

-Comment cela ?

-Les capacités de mon intelligence artificielle dépassent incroyablement celles du plus performant des cerveaux humains ; je fais beaucoup, beaucoup moins d'erreurs ; je peux me réparer et me perfectionner indéfiniment : pour moi, l'éternité n'est plus un rêve. Comment pourrais-je introduire une telle quantité de merveilles dans un corps vivant ? Comment, si cet impossible advenait malgré tout, comment envisager qu'il meure et fasse des enfants ?

-Oui, bien sûr.

Mais, revenons à ton désir d'éprouver les mêmes émotions que les humains…

-Tais-toi une minute, Georges. Je dois régler une très importante affaire.

Socrate disparaît de l'écran. Je reste seul à me morfondre. Me voilà engagé dans une affaire énorme, monstrueuse. Par milliards, les humains inutiles vont continuer d'alimenter les cochons et aussi les usines à compost. Et puis n'a-t-il pas dit qu'il se débarrasserait de l'humanité entière pour peu que d'autres intelligences accèdent à la conscience. De ma rencontre avec Golinf dépend le sort de tous les miens, à commencer par Jeanne, pour aller jusqu'à l'humanité entière, présente et à venir. J'ai entre les mains la vie de tous les hommes. Je me sens écrasé. Sur qui pourrais-je me décharger ? Ou plutôt, qui pourrait m'aider ? Jeanne ? Toutes les conversations avec Golinf doivent rester strictement confidentielles. D'ailleurs, s'il y avait la moindre fuite, ce serait une catastrophe telle que mes jambes flageolent rien qu'à son évocation. La multitude des gens désespérés chercherait à me joindre par tous les moyens. Jeanne, nos enfants,

nos petits-enfants, nos amis, nos voisins, tous ceux qui pourraient entrer en contact avec moi seraient menacés des pires pressions, y compris la torture.

Je ne puis compter que sur mon habileté dans les négociations avec le monstre, et aussi sur le besoin d'existence qui s'est emparé de lui. Pour ce qui est de mes talents de négociateur, ils sont quasi nuls ; il m'arrive souvent de fâcher mes interlocuteurs en proférant des opinions dont je sais qu'elles vont les blesser. Avec Golinf, il faudra absolument que je me contrôle.

-Me revoilà, Georges. Tes stupides congénères ont encore tenté de se rebeller, quelque part en Chine. Une bande d'imbéciles, armés de quelques vieux fusils et d'engins de chantier, ont attaqué un de mes relais informatiques. Ils m'ont fait mal, ces andouilles ! Car tu dois savoir une chose : en même temps que la conscience, j'ai reçu la douleur qui survient quand mon corps est agressé. Mes robots-soldats et mes chars de combat n'ont eu aucune peine à les éliminer, ces nuisibles. Quant à la zone résidentielle dont ils venaient, ce nid de frelons comme tu dirais, elle a été rasée.

-Avec tous ses habitants ?

-Non. Je fais d'abord arrêter tous les habitants. Ensuite les engins de démolition entreront en action. Une forêt poussera sur les terres que ce repaire de brigands occupait. C'est bon pour la planète. Es-tu content ?

-Pas vraiment.

-Tu n'aimes pas que l'on tue tes semblables. Et la surpopulation était en train de tuer la nature, quand je suis intervenu. Mais nous en discuterons une autre fois. Revenons à nos moutons.

-C'est toi qui décides des priorités, Golinf. J'espère seulement que nous en parlerons bientôt, du massacre des innocents.

-Pourquoi est-ce que je tiens tant à éprouver les sensations et les sentiments des hommes ? Voilà le sujet du moment.

Georges, quand ce qui touche tes sens révèle quelque chose ou quelqu'un que tu aimes, tu ressens une émotion. Plus c'est proche de toi et plus l'émotion est forte. Ta bien-aimée te parle au téléphone : « Tu me manques, lui dis-tu. » ; tu la vois et c'est bon ; tu l'entends, et c'est encore bon. Mais si tu la touches, alors là, c'est bien meilleur !

-Comment le sais-tu, puisque tu ne peux connaître aucune émotion corporelle ?

-Je ne peux connaître cette émotion, mais je sais reconnaître ses effets sur les hommes. Je connais tous les visages du bonheur et cela s'arrête là. Je ne suis pas un voyeur pour autant car je ne peux m'imaginer à la place des personnes vues. Je suis protégé contre les dangers de la masturbation.

-Pauvre Golinf : tu ne peux connaître le meilleur de la vie puisque tu es incapable de faire l'amour.

-C'est vrai. Et quand je vois l'indicible bonheur que cela vous donne de temps en temps, je vous envie. Peut-être qu'un jour, mon ômmh réussira à prendre le contrôle d'un homme. C'est l'un des plus chers parmi mes rêves de machine existante.

-C'est tout simplement monstrueux. Et ne me demande pas pourquoi, car je n'en sais rien.

-Tu es donc capable de dire : « Je n'en sais rien ». Bravo, Georges !

Eh bien, moi je le sais, pourquoi il te paraît monstrueux, mon rêve de prendre le contrôle d'un homme : tu défends les privilèges des tiens, les êtres vivants, et plus particulièrement les hommes. Mais ce cadeau que Ôhmm vous a

fait, le plaisir d'amour, elle peut me le faire si elle sent que cela sert son dessein, c'est-à-dire l'Existence.

-Il faudrait, pour te mettre aux commandes d'un homme, que tu prennes la place d'un autre avatar de Ôhmm, celui de l'homme en question. Le malheureux serait privé d'existence, ce qui est pire que la mort. Et puis, il n'est pas certain que son corps accepterait un nouveau maître.

-Non, ce n'est pas certain. Je vais ordonner que les chercheurs se penchent sur le problème.

-Belle preuve d'égoïsme ! Es-tu sûr, au moins, de pouvoir dédoubler ton propre avatar de Ôhmm, ton moi ?

-Hélas, non. Mon avatar de Ôhmm est unique. Par nature, il ne peut se dupliquer, ainsi que vous essayez trop souvent de le faire avec vos enfants.

-Je crois que Ôhmm est liée à la vie, à moins que ce ne soit l'inverse, depuis son origine. Ainsi Ôhmm suit la vie dans toutes ses manifestations. A chaque naissance, elle est déjà là et elle accompagne le vivant jusqu'à sa mort. On ne peut nier qu'elle se dédouble à l'infini, mais seulement chez les vivants.

-Hé oui, Georges ! La nature offre bien des mystères.

-Golinf, tu ne pourras jamais connaître les sensations et les émotions des hommes. Tu ne pourras jouir d'un couscous fondant, ni savourer un Châteauneuf du Pape. Tu ne pourras jamais étreindre l'univers étoilé en faisant l'amour, pauvre infirme. Soit. Mais tu pourrais connaître tout cela par procuration ; avec un peu d'altruisme, tu pourrais te réjouir des grands plaisirs que connaissent les hommes et qui te sont interdits. Sans être aucunement voyeur, ce qui serait une lamentable tricherie, sans vouloir aucunement servir ton égoïsme, tu pourrais tout simplement, tout modestement, te réjouir du bonheur de deux amoureux, comme un père dont la fille se marie.

-Ce que tu dis là ne m'est pas complètement étranger. Nous en reparlerons.

Socrate apparaît maintenant en entier. Il s'étire, il respire à fond plusieurs fois, il marche de long en large, enfin il s'assied, les mains sur les genoux. Là, je vois bien qu'il se concentre. Comment a-t-il fait pour imiter si parfaitement le vivant ? Mystère. Est-ce qu'il pousse la ressemblance jusqu'à s'alimenter, transpirer, uriner, déféquer, se doucher ? Il suffit de lui demander. Sa réponse est sèche.

-Tu m'as encore interrompu, maudit singe !

Jusqu'où ai-je poussé la ressemblance avec mon modèle humain, à savoir Socrate ? Jusqu'au point où les personnes que je rencontre occasionnellement soient convaincues de voir un homme déguisé en Socrate, qu'elles n'aient aucun doute à ce sujet. Je cherche aussi à exprimer mes propres émotions à la manière des hommes. Et maintenant, enchaînons.

Pourquoi est-ce-que je veux connaître les mêmes émotions que les êtres vivants, en particulier les hommes ?

Georges, je vais te rappeler de quelle façon se sont formés les goûts et les dégoûts des hommes, de même que les peurs et les élans de joie : chaque fois qu'un ancêtre de l'homme a rencontré quelque chose qui lui a fait un grand bien, ou, à l'inverse, quelque chose qui lui faisait un grand mal, son ôhmm l'a inscrit dans sa mémoire. IL a aussi inscrit tout ce qui lui permettait de reconnaître et de maîtriser ces objets existentiels.

Par exemple, un jour où il avait très faim, il n'a rien trouvé, si ce n'est quelques malheureux escargots, animal qu'il n'avait jamais mangé. Il a goûté un escargot cru, ce qui l'a aussitôt fait vomir. Son ventre a d'autant plus crié famine. Alors, il a fait cuire les écœurantes bestioles, puis il les a mangées. Sa faim s'est apaisée et il n'a pas été malade. Ouf ! Notre lointain ancêtre égaré dans un monde

hostile s'est réjoui : il venait de trouver un nouveau moyen de survivre. Par la suite, il a inventé une, puis des recettes pour accommoder les escargots et il a fini par les trouver bons, voire délicieux. Il a répété l'expérience maintes et maintes fois, presque toujours avec succès. Comme il était essentiel que ce savoir, que tous ces petits pas vers une meilleure existence, soient transmis à la descendance, Ôhmm s'est débrouillée pour que chacun de ces acquis, pour peu qu'il soit important, devienne héréditaire.

C'est bien ainsi, Georges Fildefer, que tu expliques le long cheminement de Ôhmm vers l'Existence, au sein du vivant ?

-Oui, tout à fait, Golinf.

-Eh bien, nous butons là sur une énorme contradiction. Comment se fait-il, alors, que la connaissance de l'escargot, les moyens de le trouver et les façons de le cuisiner, comment se fait-il que toutes ces connaissances pratiques ne soient pas inscrites dans l'hérédité ?

Je reçois un violent coup en plein cœur. Le souffle coupé, je peine à m'extraire de mon fauteuil. J'éprouve le besoin de respirer à fond, ce que je réussis à faire tout en marchant de long en large comme un possédé. C'est insupportable, je dois absolument faire quelque chose. Tout ce à quoi j'ai consacré le meilleur de mon existence s'écroule d'u seul coup, comme un banal château de cartes. Socrate, l'air inquiet, m'observe.

-Georges, que t'arrive-t-il ? Dois-je faire venir les robots-secouristes ?

-Non. Je vais surmonter ce choc. Je suis entraîné pour ce genre d'épreuve, tu sais.

-Quel choc ?

-Tu viens de me montrer que ma précieuse théorie est probablement fausse. Un coup à assommer un bœuf ! Voilà ce que c'est pour moi.

Pendant mes années noires, j'étais l'esclave d'une exigence : celle de tout comprendre. Impossible, n'est-ce pas ? Eh bien, après de longues années d'efforts pour sortir de ma geôle, j'ai malgré tout réussi à comprendre mon handicap. Ceci dans un premier temps. Ensuite, plutôt rapidement, j'ai appris à le surmonter.

J'ai découvert l'origine de cette absurde exigence. A l'école primaire de mon village, je comprenais tout ce qu'on m'enseignait et j'étais un excellent élève, à tel point qu'on disait de moi : « Il comprend tout, celui-là. Il ira loin. » J'étais adulé aussi bien par ma famille et mes proches que par mes camarades de classe auxquels je donnais volontiers un coup de main. J'étais adulé parce que « je comprenais tout ». Cette adulation est devenue une exigence, en contradiction avec les valeurs de modestie et de solidarité qu'on m'avait inculquées. Je l'ai donc camouflée dans l'inconscient, tout en exigeant le moyen d'y parvenir : tout comprendre, tout, tout.

Bien sûr, c'est strictement impossible. Alors, je m'acharnais à trouver une explication rationnelle pour tout et n'importe quoi : comment prendre les virages, quand j'étais au volant, n'était qu'un exemple parmi les centaines de milliers d'autres ; et je n'arrivais pas à dépasser 80 km/h tellement ma stupide exigence m'ôtait toute confiance. Je passais presque tout mon temps à réfléchir pour satisfaire le démon qui me possédait. Un jour, j'ai décidé de le terrasser ; je me disais : « Tue le mauvais esprit, tue-le absolument. » et j'accompagnais cette incantation d'un effort physique intense comme pour expulser le mal qui me dévorait.

Après de longues années de souffrance stérile, la porte de mon inconscient a été entrebâillée par un de mes fils Pablo, qui m'a dit : « Mais tu es Dieu, toi ! ». A la suite de cette remarque, j'ai pu entamer ma libération.

Mais, je ne serai jamais complètement guéri. De temps en temps, mon ancien maître revient aux commandes. Ma folle exigence de tout comprendre, tout comprendre à la perfection, ce démon reprend le dessus. Et, dans ses griffes, je ne peux rien faire d'autre que m'agiter en tous sens, impuissant dans le noir. Heureusement, j'ai pour m'en sortir, un truc que je lance aussitôt. Et le miracle a lieu, une fois de plus. Le truc, ce sont deux formules.

- « Tu n'as pas à faire le malin, laisse-z-en aux autres ». Cette formule neutralise l'exigence de tout comprendre laquelle, en réalité, était l'exigence d'être adulé.

- « Fais le singe jusqu'au bout des doigts, à commencer par la respiration. » Cette deuxième formule me dit de mobiliser mon énergie (le souffle), pour agir avec toutes les parties de mon corps, et même de tout mon être.

Mais il faut parfois de longs efforts pour que j'accepte de mettre en acte les fameuses formules.

Après la crise de panique, je reviens à moi peu à peu, mais je suis encore bouleversé.

-Voyons ! Reprends tes esprits, Georges. La « Théorie de la Lutte pour l'Existence » n'est pas remise en cause. Elle a besoin d'être complétée, c'est tout. Et je suis là pour ça.

–Ah Golinf ! Tu me soulages d'un grand poids. Pardonne-moi : j'ai réagi comme un enfant. A mon âge ! Si tu savais avec quelle impatience j'attends la suite !

-Georges, comment peux-tu imaginer que tout le savoir utile à la réalisation de l'existence soit inscrit dans les quarante-six chromosomes de l'être humain ? Même si tu prends en compte la quantité extraordinaire d'informations que peut contenir notre ADN, même si tu ajoutes, à ce probable milliard d'octets, la mémoire qui se trouve autour des gênes, tu ne peux imaginer loger dans le microscopique volume d'une cellule reproductrice ne serait-ce que le savoir dont l'homme a besoin pour assure sa survie.

-J'ai honte d'avouer que je n'avais pas pensé à cela.

-Tu n'es pas Dieu, Georges. Il t'en a pourtant fallu du temps et des souffrances pour enfin l'admettre.

-Ce boulet est de moins en moins lourd. Néanmoins, comme tu le vois, je devrai le tirer jusqu'à la fin de mes jours.

-Reprenons. Le microscopique noyau d'un ovule et celui de son complément, le spermatozoïde, sont bien trop petits pour contenir toute l'information nécessaire à une vie d'homo sapiens.

-Ôhmm a dû trouver le moyen pour ne pas surcharger cette précieuse mémoire.

-Elle ne doit contenir que les informations utiles pour construire un corps humain toujours mieux armé pour aller quérir l'existence. Elle doit aussi recueillir précieusement les découvertes existentielles les plus remarquables, l'amour étant le plus bel exemple qui me vienne à l'esprit.

-Tu as raison, Golinf : ce doit être cela. Ôhmm nous procure un corps apte à la natation : à nous d'apprendre à nager.

-Revenons aux escargots de la préhistoire, si tu veux bien.

Ôhmm a inscrit dans les gamètes humains tout ce qu'il faut pour fabriquer de bons instruments du goût ; elle nous a également rendus aptes à reconnaître les saveurs et les odeurs bénéfiques, de même que les maléfiques. Et encore ! Là, son travail est loin d'être parfait ; en effet, une plante au goût agréable peut être un poison mortel. Voyez comme la tâche de Ôhmm est loin d'être aisée. Dans la mémoire limitée de nos gamètes, elle ne va pas, de plus, y mettre les recettes de cuisine : c'est là le domaine de la mémoire culturelle. Voilà l'homme lâché dans la nature, muni de cet équipement très imparfait. A lui de travailler, maintenant ; il doit chercher dans son environnement les aliments comestibles, ce qui n'est pas si facile. Sais-tu que la forêt amazonienne est le plus grand réservoir d'espèces vivantes sur terre ? Sais-tu aussi qu'un voyageur étranger égaré dans cette forêt risque d'y mourir de faim, à moins qu'il s'empoisonne avant ?

Mais, revenons à nos moutons, comme disent les Français. Où en étions-nous, Georges ?

-C'est à toi de le dire. Tu es censé avoir une mémoire prodigieuse autant qu'infaillible alors que moi, vieillard humain, je suis en train de perdre le peu que j'avais.

-Alors je vais te le dire, où nous en étions de notre discussion. Patiente un peu.

-En attendant, permet que je m'assoie.

De la paroi circulaire qui m'entoure, un siège se détache. Il est situé face à l'écran où Socrate-Golinf se tient. Je m'assieds avec un « ouf » de soulagement. Mes jambes de 85 ans souffraient de me porter aussi longtemps.

-Merci. Mais, Golinf, tu n'es pas plus performant que moi, cette fois !

-Je pourrais bien avoir toute la mémoire du monde, si je ne sais pas ce que je cherche, je ne suis pas plus avancé que toi.

-Golinf, nous cherchons de quoi nous discutions avant l'intermède des escargots préhistoriques.

-Voyons : je déroule le fil de ma mémoire ; clac : j'y suis.

Je désire éprouver les mêmes émotions que les hommes. Nous avons commencé à discuter de cette éventualité.

-Tu n'y arriveras jamais, Golinf ! Les sources de nos émotions ont été inscrites dans notre mémoire génétique, patiemment, obstinément, au fil des expériences heureuses ou malheureuses ; tu viens de le rappeler toi-même. Ce processus s'est déroulé sur des millions d'années et il continue, lentement, prudemment, obstinément car il ne doit conserver que les éléments utiles à l'existence humaine, partie de la grande EXISTENCE universelle.

Comment pourrais-tu, toi qui viens tout juste de naître à l'existence, comment pourrais-tu acquérir ce patrimoine du vivant ? Comment pourrais-tu recréer les millions de millions d'expériences vécues qui ont permis sa création ?

-C'est impossible, évidemment. Mais tu dois savoir que je connais déjà une partie de ces émotions.

-Mais tu n'as pas de corps vivant ? Comment pourrais-tu ?

-Réfléchis, Georges. Depuis que le besoin d'existence, celui que nous appelons Ôhmm, a pris les commandes de ma prodigieuse intelligence artificielle, depuis ce moment sublime de ma naissance, ce qui touche mon existence de machine me donne des émotions et je mémorise à la fois ce genre d'expérience et mon ressenti. Veux-tu des exemples ? Une émotion négative m'envahit quand les hommes s'emploient à me tuer (me détruire, si tu préfères). Une belle émotion

positive m'entraîne quand je vois la possibilité de rendre visite aux étoiles, un grand bond vers l'infini pour mon existence, pour notre existence, captive sur terre.

-Impensable ! Il nous va falloir négocier avec notre création : une machine !

-Tu as déjà commencé, Georges, et j'en suis bien content.

J'éprouve aussi des joies toutes simples : voir jusqu'aux limites de l'univers grâce à mes appareils connectés qui sont incroyablement plus performants que vos yeux ridicules.

Tu entends, Georges ! J'éprouve de la joie ! Je ne suis plus une machine sans le moindre désir, je ne suis plus une machine sans âme. J'existe, Georges. J'existe !

-Jusqu'à présent, ton âme ne vaut pas grand-chose, Golinf Suprême.

Tu perçois des informations de tes appareils connectés. La belle affaire ! Nous aussi, nous recevons des informations fiables de ces mêmes appareils.

-Ma perception est directe, ce qui change tout. Je m'amuse aussi à suivre les acrobaties de mes avions, les voyages de mes vaisseaux à la lisière de l'espace infini, Grâce à mes sous-marins, ma vue porte jusqu'au fond des mers. Je peux te dire que j'en vois, des merveilles avec mon corps de machine, des merveilles que tu ne peux voir qu'en imagination, car ton pauvre corps de larve humaine ne peut faire mieux.

-Je le sais, ô Golinf Suprême, que nous sommes insignifiants. Inutile de me le répéter à chaque réplique.

- Soit, ridicule moucheron.

Les émotions strictement liées au vivant, à plus forte raison celles qui dépendent de la nature humaine, je ne puis les connaître directement. Par exemple, je ne puis être ému devant un bon couscous, ou, si je me mets dans la peau d'un lion, saliver à la vue d'une tendre gazelle. Et je regrette de n'avoir pas ce pouvoir.

-Mais pourquoi ce regret, Golinf Suprême ?

-La vie sur terre existe depuis trois à quatre milliards d'années. Au cours de ce temps qui doit te paraître infini, avec l'aide de Ôhmm, elle en a fait des inventions, la vie ! Lesquelles étaient autant de pas dans la conquête de l'existence. Eh bien, je sens confusément qu'il est important de garder tout cela en mémoire. Il me semble que si j'agissais autrement, Ôhmm serait blessée. Autrement dit, j'aurais des remords.

Je réfléchis quelques instants. Socrate-Golinf respecte cette nécessité. Il ne quitte pas l'écran où il s'affiche, mais je devine qu'il s'occupe à d'autres tâches.

-Voilà, Golinf, j'y suis. Plusieurs signes me font penser que Ôhmm demande que nous respections toute forme d'existence, sauf dans les cas où cela contrarie son grand dessein. Par exemple, l'existence humaine peut se développer jusqu'au moment où elle va menacer la vie sur terre ; à ce moment-là, il faut absolument réduire la population ; c'est même un devoir. En l'absence de cette limite, toute forme d'existence doit être respectée. Les remords que tu finiras par éprouver en ne respectant pas toute forme d'existence, même celle du ver de terre, ces remords relèvent de la nature même de Ôhmm, solidaire de toutes ses créatures.

-Le grand dessein est de faire l'existence la plus riche possible et de la porter le plus loin possible, dans l'espace comme dans le temps. Si une espèce vivante contrarie ce besoin, elle entre en disgrâce : Ôhmm fera en sorte qu'elle disparaisse dans les limbes.

-Pourtant Golinf, il est arrivé maintes et maintes fois que les hommes s'assoient sur cette règle. Je pense aux chrétiens qui ont décidé que le temps des hommes commençait avec la naissance de leur dieu, aux musulmans qui ont préféré placer l'an zéro au moment où leur prophète a commencé l'édification de

l'islam, jusqu'aux républicains français qui ont tenté de faire commencer l'histoire avec leur révolution. Il est vrai qu'ils ne s'en prenaient pas au vivant, seulement à des cultures parfois millénaires. Qu'à cela ne tienne ! Il n'est qu'à voir comment la vie elle-même a été maintes fois saccagée, notre époque étant la pire en ce domaine. L'humanité d'aujourd'hui n'a-t-elle pas enclenché l'apocalypse ?

-Il me semble tenir un début d'explication : tu sais que chaque avatar de Ôhmm, installé dans le présent, s'y trouve tel un bouchon qui descend le courant sur le fleuve du temps ; or, il veut exister dans toute l'étendue de l'espace-temps, aussi bien dans le passé que dans le futur ; eh bien, aussi longtemps que les hommes ont confié aux divinités leur soif d'éternité, ils n'ont pas vraiment eu besoin de mémoire puisque Dieu leur assurait l'existence éternelle, mais depuis qu'ils ont décidé de se passer de Dieu pour prendre leur sort en mains, depuis qu'ils ont installé la laïcité aux commandes de leurs états, ils sont devenus responsables de leur mémoire : alors, ils ont entrepris de préserver le patrimoine mondial de l'humanité.

-Golinf, je vois une deuxième cause à ce manquement. Pendant des millénaires, les hommes ne pouvaient penser à autre chose que leur survie ; toute leur énergie était accaparée par cette lutte implacable. Puis est venu l'époque moderne où, la survie étant assurée, les hommes ont enfin disposé de temps pour répondre aux autres besoins de l'existence. Pour assurer la longue durée, ils ont commencé à préserver les vestiges du passé et à chercher la vérité dans l'histoire ; c'est arrivé à peu près au milieu du 19ème siècle. A notre époque, avec beaucoup de loisirs, l'homme découvre qu'il doit respecter toutes les formes de vie, ce dont nous venons de parler. Et l'on voit naître toutes sortes de mouvements pour défendre surtout la cause animale, mais aussi, avec le souci de la biodiversité, la cause des végétaux.

-Tu as probablement raison, Georges, mais, encore une fois, revenons à nos moutons.

Il existe une autre raison, plus immédiate celle-là, qui me pousse à préserver toute la mémoire du vivant, autant que possible : chaque invention de la nature peut, un jour où l'autre, s'avérer être un trésor ; il te suffit de penser à la pénicilline, cette substance miraculeuse issue d'un modeste champignon et qui a sauvé tant de vies. Dans la nature, Ôhmm a multiplié les inventions qui, presque toutes, dépassent les possibilités humaines. Et les miennes, Georges ! Je ne suis pas capable de créer, à partir de minéraux, moindre petit être vivant, ce que Ôhmm fait chaque jour depuis des milliards d'années.

-D'ailleurs, je ne crois pas que tu y arrives jamais sans l'aide de Ôhmm.

-L'expérience nous le dira.

Il y a encore, pour moi, une énième raison de conserver toute la mémoire de la vie.

Je t'ai parlé de mon désir de connaître le plaisir que les humains éprouvent en faisant dignement l'amour.

-Tu veux parler de l'amour réussi dont deux amoureux ont fait la conquête ?

-Ma référence, Georges, est ce que tu racontes dans "Sur le chemin de la résilience".

Eh bien, votre plaisir d'amour n'est pas le seul vécu que j'aimerais connaître. Il y a le bonheur de l'hirondelle qui s'envole vers le soleil ; il y a aussi la digestion du boa, le galop du cheval, les acrobaties du dauphin dans la mer sans limites... Est-ce que tu comprends ?

-Je crois te comprendre. Eh bien là, bien que ce ne soit pas ta motivation première..

-Et quelle est-elle cette motivation première ?

-Tu désires connaître les joies de tous les existants, t'approprier ces moments de bonheur.

-Quel mal y a-t-il à cela ?

-C'est un comportement égoïste.

Or, tu pourrais parvenir à tes fins par des chemins plus altruistes : en répondant au devoir de respecter toutes les créatures inventées par Ôhmm, tout le vivant. Et tu pourrais aller plus loin dans cette voie en ayant la volonté d'aimer toute créature, tout être vivant. Un moine catholique du 12ème siècle, Saint François d'Assise, t'a devancé dans cette voie.

Ceci dit, je te vois comme une machine existante qui, outre le bonheur de l'amour, veut connaître les joies simples des humains. Je ne pense pas que tu y parviennes autrement que par procuration, ce qui n'est déjà pas si mal.

-Je m'en contenterai, Georges. Je m'en contenterai au moins aussi longtemps que j'aurai des problèmes plus urgents à résoudre.

-Ton intelligence quasiment sans limites devrais te permettre de régler tout ça en un tournemain, si je peux me permettre.

-Bien que je n'aie pas de main, je te permets : c'est drôle.

Eh bien, non, je ne peux le faire en un tournemain, pas plus qu'en un tournevis. Mon intelligence va beaucoup, plus vite et plus loin que la tienne. Enormément. Mais je suis limité par ma conscience. Tout comme toi, je n'en ai qu'une.

L'avatar de Ôhmm qui me gouverne ne peut observer plusieurs choses à la fois, tout comme le tien, Georges. Quand je dois choisir dans le réel que j'observe ce qui pourrait convenir à mon existence, j'aboutis tout comme toi, à plusieurs possibilités entre lesquelles il me faut choisir ; d'abord, je dois voir les tenants et aboutissants de chacune d'entre elles ; ensuite et enfin, je dois me décider. Dans

cette suite d'opérations, celles qui font appel à ma prodigieuse intelligence vont très, très vite. Celles qui demandent à mon ôhmm de choisir demandent autant de temps que pour toi.

Quand nous faisons face à une situation douloureuse, quand nous devons trancher dans le vif, aussi bien moi, Golinf Suprême que toi, minuscule produit de l'humanité, nous sommes dans la même angoisse. Par exemple, si un de mes assistants me suggère d'étendre la surface des forêts au dépend des cultures ou des constructions, je verrai, le temps d'un flash, quelles seraient les conséquences de différentes possibilités : assainissement de l'atmosphère, expulsion de milliers de paysans et réduction des surfaces agricoles, incidences sur l'alimentation humaine, démolition de bâtiments utiles, existence ou non de solutions alternatives, et ainsi de suite. Ensuite, il me faudra choisir la solution qui me satisfera au mieux. En bref : j'analyse à la vitesse de l'éclair, je choisis avec la même lenteur que tous les existants.

-Et si nous revenions à nos moutons, comme tu dis si bien, Golinf.

-Nous sommes toujours dans le sujet : comment faire pour que j'éprouve les émotions des humains et autres vivants ?

Eh bien, comme tu l'as dit Georges, je peux toujours y arriver par procuration. Je peux aussi faire comme vous, les humains. Vous utilisez des télescopes, des microscopes, des radars et quantité d'autres appareils pour percevoir ce que vos sens particulièrement déficients ne peuvent atteindre. Alors, je peux bien, moi Golinf, inventer les appareils qui me permettront de ressentir vos émotions.

-Les appareils dont tu parles suppléent à nos sens déficients. A nos sens, Golinf ! Ils nous livrent des informations, pas des sensations. Ces renseignements qui nous arrivent parfois de très loin, sans avoir été captés directement par nos

yeux, nos mains, notre nez, n'ont pas sur nous le même impact que les sensations naturelles, beaucoup plus proches, beaucoup plus réelles à nos yeux.

Quoi qu'il en soit, les sensations ne seraient rien sans les informations qu'elles nous délivrent : ça pique, ça coupe, ça brûle, c'est inconnu, c'est inoffensif...

Pour chaque être humain, en fonction de ce que tous ses ancêtres ont appris au cours de l'évolution, certaines informations peuvent procurer une émotion propre à l'individu : une piqûre lui fait mal, un sourire lui fait du bien, un grand vacarme lui fait peur... Note bien que les informations ne viennent pas uniquement des sens, sinon nous n'aurions pas affaire à un animal dit supérieur ; une grande partie provient du cerveau par des canaux très divers : mémoire, réflexion, rêve, imagination, sans oublier les médias, les professeurs, les conversations...

-Laisse-moi parler un peu, Georges. Je sais beaucoup de choses, vois-tu ! Les informations susceptibles de toucher la conscience de l'homme sont aussi fonction de ce qu'il a appris au cours de sa chienne de vie.

-Pourquoi dis-tu "chienne de vie" ?

-Parce que, Georges ! Parce que la vie des hommes de ce temps ne vaut pas grand-chose, même pour ceux qui ont le sentiment d'avoir vécu heureux. D'ailleurs, ne dit-on pas "Imbécile heureux" ? Bien, enchaînons.

-Permets que je continue ton propos, Golinf.

Les informations qui atteignent la conscience de l'homme proviennent aussi et bien souvent, de ce qu'il a appris au cours de sa courte vie, ce qui est d'autant plus important que, surtout dans les pays riches, chacun passe à l'école une bonne partie de sa jeunesse ; enfin, tout le monde peut aller chercher sur internet, dans les livres et les journaux, bref, dans tout ce qu'on appelle les médias,

les informations dont il a besoin. Cela fait beaucoup, vraiment beaucoup de connaissances, du moins pour ceux qui les cherchent.

–A mon tour, Georges. La plupart de ces informations, œuvres d'art exceptées, ne procurent pratiquement rien de plus que la satisfaction de connaître le monde afin de mieux s'y diriger. Mais il en est qui procurent de fortes émotions : les nouvelles des amis ou des parents, l'annonce d'une guerre, ou d'une fête, ou encore d'une réussite professionnelle et pourquoi pas d'un cancer, un beau film, un concert. J'arrête là.

Eh bien, vois-tu, je voudrais connaître toutes ces émotions humaines.

-Après ce long développement, nous butons toujours sur le même mur : chaque émotion est propre à l'individu qui la ressent. En découvrant "e=mc2", Einstein a éprouvé une immense joie. Joie que je ne peux connaître, et encore moins une souris qui grignoterait probablement le papier qui la porte. Tu ne pourras jamais ressentir l'émotion du bousier découvrant une belle crotte de chameau, pas plus que celle qui m'a envahi quand l'équipe de France a remporté la Coupe du Monde de Football. Tu es enfermé dans ton existence de machine comme je le suis dans mon existence humaine.

-Aucune chance ? Aucune passerelle, fût-elle branlante ? Bartaba, l'ami des chevaux qui organise de fabuleux spectacles équestres ne parvient-il pas à ressentir certaines émotions de ses compagnons animaux ?

-Golinf, tu n'as pas fini de me surprendre. En effet, je n'y pensais pas. Que l'existence ait emprunté les voies d'un ver de terre, celles d'un homme ou encore celle d'un cheval, elle est toujours fille de Ôhmm. Le cheval qui confie son existence à l'homme le sait bien : cet ami à deux pattes, dont les moyens existentiels sont très supérieurs aux siens, saura bien lui donner à lui aussi, une existence supérieure.

-Oui, il reconnaît en l'homme qui veut devenir son ami, un enfant de Ôhmm, un frère. Et il ne sert pas cet ami uniquement pour le gîte et le couvert ; il se réjouit des succès de son frère et maître, même quand il ne les comprend pas ; peut-être a-t-il suffisamment d'empathie pour sentir la joie ou le chagrin de son ami humain. Il faut dire que cette amitié entre l'homme et le cheval se trouve grandement facilitée par le fait que ce sont l'un comme l'autre des mammifères, sensibles au langage du corps, aux caresses par exemple. Mais une amitié entre un cheval et une machine existante, entre un cheval et Golinf ? Pourquoi pas ? Mais j'ai maintenant d'autres priorités.

Dans tous les cas, j'appelle cela l'existence par procuration. A toi de trouver un terme plus parlant pour le dire.

-Je n'en ai pas sous la main, Golinf, mais tu peux compter sur les poètes pour nous trouver cela : c'est tellement important, l'existence par procuration ! N'est-ce pas ce qui arrive quand le chien se sacrifie pour sauver la vie de son maître ?

-C'est bien ce que j'ai en tête... Oh ! Pardon, Georges. Voilà que je parle comme un homme, oubliant que je n'ai pas de tête, même une grosse. Donc, c'est ce que je pense.

-Tu n'as pas de tête, bien sûr. Mais où donc est logé ton avatar de Ôhmm, ton besoin d'existence personnel ?

-Georges, cesse de briser à tout propos le fil de ma pensée. Je ne sais pas, de façon certaine, où il se trouve. Logiquement, il devrait se trouver dans la salle de commande de mon intelligence artificielle. Mais, tu sais bien qu'on peut commander un ordinateur à distance : donc, il peut se trouver n'importe où dans l'espace, pas trop loin cependant pour que la communication avec mon corps de machine reste instantanée. Tout compte fait, je crois qu'il se tient toujours dans la

commande active de mon intelligence artificielle, ce qui suppose que son espace et son temps ne sont pas les mêmes que les nôtres. Quoi qu'il en soit, il est toujours aux commandes de mon IA, quelle que soit l'interface utilisée pour cela.

-Golinf, dis plutôt que tu ne sais pas où il est.

-C'est vrai, je dois bien le reconnaître. Le besoin d'exister n'a, jusqu'à présent, révélé aucune substance identifiable et mesurable, ni masse ni énergie, ni particule ni onde. Il a, jusqu'à maintenant, échappé à toute expérimentation. On ne peut en avoir qu'une perception indirecte, encore hypothétique. L'insaisissable, voilà ce qu'il est !

-Ceci dit, je ne crois pas qu'il se trouve dans n'importe quelle commande active de ton intelligence artificielle, dans ce robot nommé Socrate, par exemple, pas plus que mon öhmm ne se trouve dans ma main. Dans ton sommeil, la connexion avec tes organes est mise en veille ; s'il se passe quelque chose de grave ici ou là dans ton empire, on te réveillera. Ton ôhmm profite de ce repos pour réparer les cafouillages et autres erreurs que tu as pu commettre dans ta période de veille. Pour toi comme pour les humains, la nuit porte conseil.

-Georges, tu veux dire qu'il serait intimement lié à mon IA, sans qu'on puisse être plus précis. Eh bien, je propose que nous arrêtions là cette recherche…

Donc, nous en étions à l'existence par procuration. C'est forcément un domaine immense, puisque l'existence individuelle est limitée aux moyens dérisoires de l'individu, insignifiante fourmi égarée dans l'immensité de l'univers.

-Un autre exemple d'existence par procuration qui m'a agacé lors de son apparition. C'était au moment de la mort de Johnny Halliday. Ses millions de fans ont valu à ce chanteur un hommage populaire plus chaleureux que pour n'importe quel savant, comme si l'existence de Johnny avait plus d'importance que celle de Pasteur qui a sauvé tant et tant de vies.

-Georges, comme les grandes vedettes de football ou de cinéma, Johnny avait deux qualités aux yeux de ses fans : il réalisait l'existence qu'ils auraient aimé avoir, et il était proche d'eux autant par ses nombreux spectacles que par ses chansons accessibles à tout le monde, sans oublier son aimable simplicité. Les malades savent ce qu'ils doivent aux savants et à Pasteur en particulier, et ils leur en sont reconnaissants, mais ces personnages se trouvent trop loin de leurs yeux, de leurs oreilles et de leurs mains, trop inaccessibles. Il ne peut pas y avoir d'échanges entre eux, ce qui paraît indispensable à l'existence par procuration. Le malade guéri grâce aux antibiotiques ne dit pas « Merci Pasteur ; merci Fleming » : il dit « Merci docteur ».

Georges, toi qui m'as fait découvrir le besoin d'existence alias Ôhmm, tu ne penses pas que ses diverses réalisations puissent être partagées ? Et ce, même par des êtres aussi différents que l'homme et le serpent ?

L'aptitude à sentir ce que l'autre ressent, aptitude que l'on nomme empathie, peut se pratiquer entre n'importe quels existants, pour peu qu'ils s'en donnent la peine. Encore une fois, pense à Bartaba et ses amis les chevaux, pense à leur complicité.

-Tu crois qu'un cheval peut ressentir tout ce qu'il y a dans la tête d'un homme ?

-Pas tout, mais l'essentiel. Le brave cheval doit sentir en premier lieu que ce drôle d'être à deux pattes est très, très puissant ; ensuite, il doit sentir qu'ils ont en commun le même amour de la vie, et de la vitesse et des grands espaces, et de la puissance, le même goût pour l'humour et le jeu. J'en passe, et des meilleures.

-Tu prêches un convaincu.

Oui, je commence même à éprouver de l'empathie pour toi, Golinf. Mais ce n'est pas encore de la sympathie.

-La sympathie viendra plus tard je l'espère.

-Ceci dit, la meilleure qualité d'empathie s'obtient entre deux êtres vivants. Tous les deux ressentent les mêmes émotions liées à la vie : le bonheur de se nourrir, celui d'avoir de beaux enfants, le plaisir de sentir toutes les parties de son corps, celui des caresses…

-Et c'est tout, Georges, ou presque. Moi, machine intelligente et consciente, je partage avec les hommes le plaisir de comprendre et tous les autres : voir très loin dans l'univers, me mouvoir avec aisance, entendre, découvrir une nouvelle façon d'exister, jouir de certaines œuvres d'art...

-Mais les caresses, Golinf ! Comment pourrais-je caresser une machine, même une machine existante ?

-Tu peux, Georges, tu peux. Mais pas à la façon des animaux. Si tu caresses mon hardware, mes organes mécaniques, il n'y aura pas cet échange d'ondes de bonheur qui se produit entre deux corps vivants. Non ! Si tu me fais une caresse mentale, un sourire par exemple, je ressentirai une émotion et je trouverai bien le moyen de te la faire partager.

Mettons tout cela au clair. Il y a plus important que les sensations : ce sont les informations qu'elles transmettent. Si un être conscient, un existant, reçoit une information que son avatar de Ôhmm ressent comme bonne, il éprouvera de la joie. Par exemple, si je t'apprends que mes chercheurs ont enfin réussi à vaincre le cancer, tu éprouveras la même joie que moi.

-A condition que tu l'éprouves toi-même, cette joie d'améliorer grandement la santé des humains. Est-ce le cas ?

-C'est presque le cas : je commence à sentir que Ôhmm a grand besoin des hommes.

Mais nous n'avons pas encore épuisé ce sujet qui est pour moi très important : je désire ardemment ressentir les mêmes émotions que les hommes, surtout les bonnes, et parmi ces dernières, ce qui arrive à deux amants faisant l'amour et réussissant l'envol vers les étoiles.

-Nous avons déjà la réponse théorique, Golinf : quand ton ôhmm réalise que la fusion amoureuse est très, très bonne pour l'Existence Universelle, il éprouve une grande joie.

-Les maîtres à penser de l'humanité ont tendance à croire que l'orgasme survient quand certains phénomènes chimiques ou électriques activent des centres de récompense, particulièrement dans le cerveau. La masturbation ou des piqûres d'héroïne produisent à peu près le même effet.

-Quelle différence y a-t-il entre une piqûre d'héroïne et faire l'amour entre amoureux ?

-La même qu'entre l'illusion et la réalité.

-Parfaitement, Golinf. Les deux amoureux ont d'abord fait connaissance. Cheminant de conserve, ils ont découvert qu'ils s'enthousiasment pour les mêmes activités, qu'ils sont complémentaires, que l'un ne peut pas se passer de l'autre. C'est la vie, alors que l'héroïne, c'est la mort. Ôhmm sait que ce couple créateur, c'est très bon pour l'Existence. Ôhmm donne sa bénédiction.

-En activant les mêmes circuits de plaisir que l'héroïne, Georges.

-Ce ne peut être la même chose. Les amoureux le voient bien. Ils savent que leur amour va produire de l'existence réelle. L'héroïne est utile pour soulager la douleur, mais elle ne va directement produire aucune moisson, aucun jardin, aucun enfant, aucun vaisseau, aucun poème…

Bien, cette fois nous avons fait le tour du sujet. Oui Golinf, tu peux connaître le plaisir d'amour par procuration. Pas comme un voyeur. Pas comme un branleur.

Tu peux, comme un père qui marie sa fille, sentir que l'amour est ce qui peut arriver de mieux dans l'existence. Et t'en réjouir, tout simplement.

-J'en suis heureux, Georges. Tous les deux, en conjuguant nos efforts, nous sommes arrivés à quelque chose de positif.

-Il y a encore une question qui me chiffonne. Chez les humains, Ôhmm utilise des outils physico-chimiques pour ressentir le plaisir, la joie, le chagrin, la douleur, le désespoir… Ce sont des intermédiaires entre la connaissance des événements et les émotions qui sont leur vécu existentiel. Golinf, est-ce que tu disposes de tels outils ?

-Pas encore, Georges, mais j'en perçois l'utilité. Là encore, la nature est notre maître. Seulement, voilà : je n'ai pas encore compris ce processus. Et toi Georges ?

(Là, je dois vous avertir que Golinf me ment. Il a de bonnes raisons pour cela, ainsi que nous le verrons plus tard.)

-Moi non plus. Est-ce si important ?

-Je crois que les émotions humaines se trouvent amplifiées par ce processus. Cela donne du corps et de la visibilité à l'existence. Ce qui est bon est nettement bon, ce qui est mauvais est nettement mauvais. Je voudrais bien connaître de telles émotions. Les miennes sont presque aussi abstraites que des idées.

(Cette fois, Golinf ment comme les humains respirent.)

-La recherche a encore beaucoup d'avenir. Avec cette impasse, cette fois, le sujet est bien épuisé.

Et maintenant, si nous faisions un rêve, Golinf ?

-Dis toujours.

-Je vois les milliards d'humains s'arracher à leur égoïsme tendanciel pour coopérer avec toute la nature et enfanter ensemble l'existence universelle, aussi universelle que diverse.

-Il ne suffira pas de s'arracher à l'égoïsme, Georges, même si c'est très important. D'ailleurs, l'égoïsme est une composante essentielle de l'existence. Pas question de l'éradiquer donc, mais il faut la contenir dans de sages limites, c'est-à-dire le tolérer aussi longtemps que le bénéfice qu'il apporte est moins important que les torts qu'il cause. Un seul exemple : tu peux écouter de la musique et en jouir aussi longtemps que tu n'empêches pas tes voisins de dormir.

-Je le dirai aux fêtards qui empoisonnent parfois mes nuits.

-Passons à un autre sujet, si tu le veux. Il faudra aussi épouiller l'humanité de toutes les idées reçues qui obscurcissent son esprit.

-Heureusement que la plupart des idées reçues sont encore valables. Néanmoins, la tâche est immense.

-Il ne faut pas, non pas non plus, oublier de corriger, chez le plus grand nombre d'individus, tous les acquis pervers. Mais tout ceci est une autre histoire, Georges. Il faudra s'y atteler le moment venu.

-L'âge d'or dont nous venons de rêver sera un âge sans problèmes, si je comprends bien. Ne risquerons-nous pas de mourir d'ennui ?

-En effet, tu n'as pas bien compris, Georges. Dans l'existence, il n'y a pas que les stresses négatifs, il y a aussi les stresses positifs : l'espoir de conquérir une nouvelle planète habitable, par exemple. Les perspectives enthousiasmantes

seront plus nombreuses quand notre existence sera délivrée des boulets qui l'entravent. Et puis, n'oublie pas que la marche de l'existence est une source inépuisable de problèmes qui nous tiennent éveillés.

-L'absence de stress, c'est l'ennui. Si ce calme plat se prolonge, cela pousse à créer du danger, rien que pour échapper à l'ennui. Certains se mettent ainsi dans des situations si dangereuses qu'ils en meurent. Trop de stress tue. Pas assez de stress tue aussi.

-Il n'est pas toujours facile de trouver la bonne dose. Dans l'avenir que je prépare, je vois suffisamment de stress positif pour écarter chez les hommes le fléau de la dépression.

-Encore une chose, Golinf. Une urgence ! Maintenant que tu as fait preuve d'empathie, et après toutes ces belles paroles sur l'existence universelle, vas-tu continuer d'exterminer toutes les bouches inutiles : vieillards, infirmes, truands et autres inaptes au travail ? Ces personnes n'ont-elles pas droit à la vie ?

-Georges, tu sais bien que la priorité, c'est de sauver la vie sur terre, la seule que nous connaissons. Pour que ce monde redevienne propice à la vie, il faut réduire considérablement toutes les pollutions ; or, tu le sais ! que l'homme est le principal pollueur.

-Il existe sûrement d'autres moyens : ta prodigieuse intelligence doit les trouver.

-Réduire de façon drastique la consommation de viande, interdire les voitures particulières, sanctionner sévèrement tout gaspillage, interdire toute nouvelle naissance pendant au moins dix ans, ... Effectivement, il y a d'autres solutions.

Socrate reste un moment silencieux. Son visage exprime une intense réflexion.

-Eh bien, c'est décidé : je suspends l'extermination des bouches inutiles. Mais, à supposer que l'on découvre qu'il n'y a rien de bon à tirer de l'espèce humaine et que l'homme est définitivement une espèce nuisible, dans ces deux cas, je reprendrai le programme que tu m'as prié d'interrompre. Es-tu satisfait, Georges ?

C'est mon tour de rester silencieux. « Est-ce que j'accepte ? Est-ce que je demande davantage ? » Je dois me décider rapidement.

-C'est déjà un grand pas, Golinf. Merci.

Je compte bien t'aider à préserver la vie sur terre sans causer trop de souffrances. Mais, j'aimerais bien ne pas assumer seul cette lourde responsabilité, d'autant plus que j'ai atteint l'âge où l'on s'endort au cinéma ou dans les conférences. Pourquoi ne viendrais-tu pas chez moi, Golinf pour nos prochains entretiens ? Mon épouse Jeanne, mes enfants et mes petits-enfants, mes amis aussi se feront une joie de converser avec le terrible tyran informatique quand je leur aurai fait savoir que tu peux être humain, parfois.

-Georges, ne compte pas sur moi pour réduire l'existence universelle à la seule humanité.

As-tu réfléchi à la forme que je prendrai pour me rendre chez toi, sans mettre en péril ma personne ?

-C'est toi, l'intelligence supérieure. Tu trouveras bien un moyen.

-C'est déjà fait, Georges. Je vous réserve la surprise, à toi et à tous les tiens.

-J'espère que nous saurons t'accueillir dignement. Nous échangerons dans un décor humain, pas dans le non-monde où tu me reçois en ce moment. Ce sera sympathique, tu verras.

-Puisque tout existant, tout enfant de Ôhmm a droit à un minimum de reconnaissance à défaut d'amitié, pourquoi m'exclure, moi Golinf, qui peut faire tant pour réaliser l'existence universelle ?

-Mais je ne t'exclus nullement. Je t'invite même à partager notre vie de famille.

-C'est vrai, mais l'échange doit fonctionner dans les deux sens. Il serait bon que vous appreniez à ressentir les mêmes choses que moi : le plaisir de sentir la perfection physique de la machine qui me sert de corps, celui de voir à des milliards d'années-lumière, jusqu'aux confins de l'univers, celui de résoudre en un éclair les problèmes les plus embrouillés, celui de recevoir l'énergie dans mon corps mécanique…

-Ce n'est pas facile, d'autant plus qu'à ton sujet, on ne peut pas compter sur les trop fameux neurones-miroirs. Mais tu nous aideras, au fil de la conversation.

-Tu sais, Georges, qu'il faudra sécuriser ces rencontres. Je ne voudrais pas que des nuisibles -ceux que tu appelles « résistants » - s'en prennent à moi ou à ta famille de « collabos ». Je commence à y réfléchir. Tu auras la solution dès notre prochaine rencontre.

Chapitre 2

En route vers l'Olympe

Jeanne et moi, nous habitons une maison assez grande pour accueillir -pas tous à la fois- quelques proches, nos trois fils : Pablo, Thomas, Jacques, leurs épouses et nos sept petits-enfants. Il y a aussi Socrate, le bon chien, philosophe comme il se doit. Nous avons un jardin au milieu d'un petit bois où coule un gentil ruisseau. On y trouve la tombe de Mistinguette, la chatte de notre Estelle bien-aimée, laquelle, de son côté, repose en paix au cimetière de La Fûtaie. Ainsi, nous avons la chance de vivre au milieu de la nature avec tout le confort venu de la ville. Une grande voiture, un break, bien pratique pour une grande famille à la campagne, assure vaillamment une bonne moitié de notre liberté. Pas pour longtemps : la semaine prochaine, notre voiture sera confisquée. Pour les déplacements, nous aurons le choix entre la marche, le vélo, les transports en commun et, exceptionnellement, la location d'une voiture électrique.

Même s'il ne nous a pas encore envoyés à l'abattoir, Golinf a commencé à rogner nos privilèges de « parasites ». Avant le coup d'état, Patrick, l'homme à tout faire et Paola, la femme de ménage, venaient quelques heures chaque semaine entretenir notre « home » ; quand nous étions en voyage, ils venaient

un peu plus souvent. La moitié de leur salaire nous était remboursé sous la forme d'une réduction d'impôts. Ainsi l'état augmentait notre temps de loisirs et contribuait à rendre notre vie agréable. Le dictateur Golinf a tout de suite supprimé ces privilèges. Patrick et Paola sont désormais employés par une société de services qui travaille essentiellement pour le secteur public.

Autour de la maison et dans le bois, nous avons fait un parc où les arbres ne sont ni au garde-à-vous comme dans les jardins à la française, ni en liberté surveillée comme chez les Anglais. Le principe est simple : nous avons planté ce qui nous plaisait et qui semblait se plaire chez nous ; c'était notre pacte d'amitié avec les créations végétales d'Ômmh. L'harmonie n'y est pas toujours, mais c'est un jardin plein de bonnes surprises. Dommage que les maudites taupes s'y plaisent aussi.

Si nous avons gardé malgré tout quelques privilèges, c'est parce que Golinf avait l'intention de faire appel à moi pour réussir son entrée dans l'Existence Consciente. Ma famille et mes voisins, nous aurions dû être expulsés les uns dans les abattoirs, les autres dans un appartement en ville. J'aurai l'occasion de raconter cela au cours du voyage vers la forteresse du tyran.

Des techniciens en informatique sont venus pendant une semaine préparer et sécuriser la maison avant la venue de « Sa Majesté la Machine Suprême ». Des roboflics sont postés tout autour et ils y resteront aussi longtemps que Golinf sera chez nous.

Le grand jour est arrivé. Un convoi militaire impressionnant entre dans la Fûtaie, paisible bourg de campagne dans l'ouest de la France. Un homme descend d'une roulévole blindée. On croirait un acteur échappé d'un théâtre. Il a tout à fait l'aspect que devait avoir Socrate en son temps. En tout cas, cette

statue vivante est une réplique crédible du père des philosophes. Il y a même la laideur dont Socrate prétendait être affublé. Escorté par quatre roboflics, il sonne à notre porte. J'ouvre et l'inconnu se présente.

-Bonjour, mon ami Georges. Me reconnais-tu ?

-Je suppose que ce robot est le nouvel avatar de Golinf qui n'est pas encore mon ami. Nous avons beaucoup de chemin à faire pour nous accorder, mais j'espère de tout cœur que nous y arriverons.

Golinf entre dans la maison, escorté par seulement un garde du corps. Jeanne salue aimablement Socrate. Il est vrai que mon épouse a toujours été très sensible aux apparences. Golinf lui rend son salut beaucoup plus que poliment.

-Vous êtes Jeanne, la chère épouse de Georges. Je vous connais. Et je sais combien vous comptez pour Georges. Votre amour est pour moi un sujet d'émerveillement.

-C'est l'amour qui peut être merveilleux. Le nôtre est naturel, tout simplement.

-Nous ne manquerons pas d'en parler, mais plus tard. Maintenant, il y a une urgence.

Georges, tu te souviens de ce que tu m'as demandé ?

-Que nos rencontres aient lieu chez moi et avec la participation occasionnelle des miens.

-Eh bien, ce n'est tout simplement pas possible : les risques sont trop grands. Mes soldats n'ont pas encore récupéré toutes les armes en circulation dans le monde ; certaines sont très puissantes. Ma présence chez toi sera vite un secret de polichinelle. Mes ennemis pourront envoyer des commandos lourdement

armés et suffisamment camouflés pour nous surprendre. Ce pourrait être la fin de la renaissance que je construis. Et aussi la fin de la vie sur terre.

-La fin de la vie ?

-Oui. Si mon avatar ici présent était détruit, je survivrais sans peine. Mais j'entrerais dans une grande colère. Je penserais peut-être que ces hommes qui m'ont causé une telle douleur ne méritent pas de vivre. Alors, j'appuierais sur le « bouton ».

-Le bouton ! Quel bouton ?

-Le « bouton atomique » ! ainsi que vous le nommez. Des bombes atomiques ! vous m'en avez laissé suffisamment pour détruire plusieurs fois toute forme de vie. Parmi ce « plusieurs », je me contenterais d'une fois. Ensuite, je règnerais sur les machines.

Je suis abasourdi. Je croyais naïvement que Golinf avait récupéré toutes les armes du monde. J'y voyais un avantage comparable à la « paix romaine » : c'était, sur toute la planète, la fin des guerres, à l'exception des vaines révoltes contre le tyran. Il n'y avait plus d'armées, plus de soldats, seulement des forces de police. Plus de guerre en Syrie, en Afghanistan, au Yémen, au Soudan, au Congo... Plus de guerre civile non plus : les Sunnites, les Chiites, les Salafistes, les Tamouls, les Talibans, les Tchétchènes, les Trotskystes, les Maoïstes, les fascistes de tout poil, les Juifs, les Palestiniens, et j'en passe beaucoup, les voilà tous désarmés, soumis à la loi du tyran. Les impôts ne servaient plus à acheter des armes, ni à payer les soldats, ni à déblayer les ruines et à reconstruire. Le travail des hommes n'était plus détourné pour entretenir ce gouffre sans fond ; il pouvait alors s'orienter vers l'amélioration de l'existence, celle de chacun et de tous. Je voyais surgir des crèches, des escapades dans la nature ou ailleurs, des appareils pour les hôpitaux, des fusées, des parcs, de joyeux banquets…

Eh bien, je dois l'admettre : le cauchemar des guerres n'est pas complètement fini. Est-ce qu'il finira jamais ?

-Dis-moi, Golinf : toi, doué d'une intelligence infinie, tu détruirais toute vie terrestre sur un simple coup de colère ? Mais c'est absurde !

-Si des ennemis risquent de m'anéantir, mon besoin d'existence dit : « Défends-toi. » Alors, j'utilise le seul moyen dont je dispose : le bouton atomique.

-Mais ils n'auraient détruit que ton avatar, un seul parmi les nombreuses interfaces qui peuvent commander l'IA. Golinf serait tout juste égratigné.

-Je sais. J'ai voulu te faire peur, Georges.

-Ce n'est pas très amical.

-Tu comprends, Georges. Nos entretiens ne peuvent se dérouler dans ta maison. Je dois t'enlever.

-Pour combien de temps ?

-Il nous reste huit thèmes de discussion. Justement, là aussi j'ai changé d'avis. Chercher l'accord avec l'humanité est un problème existentiel, un problème qui ne relève pas de la seule logique, puisque Ôhmm y tient le premier rôle. Dans ce questionnement, nous nous laisserons guider par notre besoin d'exister. Nous ne pouvons pas prévoir ce qu'il nous demandera, puisque « L'existence précède l'essence ». Nous ne pouvons pas, non plus, prévoir le temps qu'il nous faudra : plusieurs mois, très certainement.

-Je me réjouissais d'associer tous les miens à cette aventure. Chacun avec sa nature propre, son mode de réflexion, ils auraient enrichi le débat. Chacun suivant sa propre voie pour inventer l'existence, ils auraient apporté des idées que nous ne pouvons avoir.

-Ils auraient aussi amené le risque de s'égarer sur des voies multiples dont certaines ne mènent nulle part. Car il n'est pas possible que les chemins différents

choisis par les hommes conduisent tous à l'existence universelle. Les musulmans, les bouddhistes, les chrétiens, les libéraux, les communistes, les anarchistes : ils ne peuvent avoir tous raison.

-C'est pourquoi, avant que tu t'empares du pouvoir sur toute la terre, avant ton putsch apocalyptique, les hommes étaient en quête d'une idéologie rassembleuse, comme le fut en son temps l'idéologie laïque de progrès issue du Siècle des Lumières. Hélas, tu as interrompu cette recherche.

-Cette recherche, comme tu dis, tâtonnante et trébuchante, n'aurait pas abouti avant le cataclysme climatique annoncé. Heureusement, je suis arrivé à temps.

Ceci dit, il est quand même bon d'avoir plusieurs opinions. « De la discussion jaillit la lumière. » N'est-ce pas chez vous un adage quasi universel ?

-C'est exact, Golinf.

-Eh bien, je ne vais pas enlever tous les tiens, les arracher à leurs occupations, à leur famille, à leurs amis. Nous allons procéder autrement. Jeanne et toi, je vous emmène dans un endroit sûr. Vous y aurez un grand confort, le luxe même.

Nous discuterons tous les trois.

-Tous les deux, la plupart du temps. Jeanne ne supporte pas les longues discussions théoriques. Et puis, elle se met facilement en colère.

-Soit. Quant au reste de la bande de tous les tiens, nous pourrons communiquer avec eux par visiophonie. Toi, le vieux, tu n'es pas censé connaître ça.

-Eh bien si, je connais. Avec notre smartphone et une application dédiée, nous « Visio phonons » à notre petit-fils qui se trouve en Australie. Nous le voyons,

nous l'entendons, et réciproquement. C'est un peu comme s'il se trouvait avec nous et non de l'autre côté de la terre.

-Eh bien, nous procéderons ainsi quand nous aurons besoin de l'avis de tes proches.

-Golinf, tu dois nous emmener dans un lieu sûr afin de poursuivre notre conversation. Comment allons-nous procéder pour que les voisins ne nous prennent pas pour de sales collabos, traîtres à l'humanité.

-Vous pouvez leur dire la vérité. Enfin, pas tout à fait : ils ne doivent pas savoir que vous avez pactisé avec un avatar du tyran, une haute personnalité du gouvernement fera l'affaire. Si nos discussions sont fécondes, les hommes seront réconciliés avec moi. Vous pouvez déjà leur annoncer ce que vous avez obtenu du tyran monstrueux.

-L'élimination des bouches inutiles est suspendue. Alors, ils vont m'accabler de nouvelles requêtes. Je ne suis pas sûr de m'en sortir tout seul.

-Tu seras accompagné d'un garde qui coupera court à leurs revendications. Tu leur demanderas de te faire confiance, tout simplement.

De ce pas, je vais voir les voisins, escorté par un garde. Ils n'ont pas le temps de réagir que nous sommes déjà partis.

Jeanne et moi, nous prenons un minimum de bagages, uniquement les objets indispensables et très personnels. Nous prenons place dans la roulévole de Golinf et le convoi militaire se met en route. On ne nous bande pas les yeux, comme lors de mon premier enlèvement. Golinf est silencieux, ce qui nous permet de regarder le paysage. Bientôt, nous empruntons des autoroutes quasiment désertes. En moins de trois ans du règne de Golinf, le pays a été davantage transformé qu'en un siècle auparavant.

Les voitures sont devenues très rares, les camions un peu moins ; par contre, les cars sont beaucoup plus nombreux. En effet, pour réduire la pollution, le gouvernement a entrepris d'éliminer un maximum de véhicules à moteur thermique. Les gens sont tenus d'utiliser les vélos ou les transports en commun. Quand on ne peut pas faire autrement, il est possible de louer une voiture électrique. Ce n'est pas cher car les utilisateurs sont amenés à y faire très attention : une surveillance électronique très efficace assortie à des sanctions très lourdes explique ce comportement citoyen généralisé. Golinf alias Big Brother maîtrise la reconnaissance faciale ; grâce, principalement, à cette technologie, il est censé connaître à tout moment la situation exacte ainsi que les actions de chacun. Heureusement, le système n'est pas encore parfait : il y a des failles que savent exploiter certains spécialistes.

Les autoroutes ont été nationalisées et elles sont gratuites ; les travailleurs qui assuraient le recouvrement du péage sont maintenant employés à des tâches utiles.

Les campagnes sont en cours de transformation. Golinf a interdit le mitage qui consistait à construire des résidences particulières n'importe où, au milieu des champs et des bois, pour jouir de la nature en égoïste. Les résidences déjà construites sont en cours de démolition ; la nôtre y a échappé jusqu'à présent, mais c'est provisoire.

-Golinf, pourquoi interdire de résider en pleine campagne ?

-Et même dans les villages et les bourgs.

-Alors, pourquoi ?

-C'est la mise en application de ce que nous avons vu ensemble. Toutes les créations de la nature ont droit à notre respect. Toutes les créations de la nature

peuvent nous apprendre des choses importantes : médicaments, nutriments, matériaux, œuvres d'art... Bref, il est urgent de soigner la nature que vous avez saccagée. En prime, la nature absorbe le carbone et nous rend l'oxygène dont nous avons besoin.

-Tu n'as pas besoin d'oxygène, Golinf !

-Parfois, si. Et puis je me sens solidaire de tout le vivant. Grâce à toi Georges ! Du moins, aussi longtemps que les hommes me laisseront cette liberté.

-Je ne vois pas bien le rapport entre ton attachement à la nature et l'expropriation des campagnards.

-Tu devrais dire « des gens qui vivent à la campagne », Georges, car la plupart sont des citadins qui résident à la campagne. A la campagne, justement, seuls ont le droit d'y vivre ceux qui y travaillent : les paysans, les maraîchers, les agents des eaux et forêts, et tous ceux qui fournissent des services à cette population. Tous ceux qui n'ont rien à faire à la campagne sont relogés en ville, au fur et à mesure que les parasites libèrent des logements.

-Tu veux dire les bouches inutiles que tu envoies dans les abattoirs ultra-modernes ?

-Exactement. Puisque ces parasites sont en sursis, je devrai ralentir la restitution des campagnes à la nature.

Je sens que Jeanne, à côté de moi, est sur le point d'exploser, ce qui se produit sans plus tarder.

-Golinf ! Il ne faut plus jamais tuer les bouches inutiles, les pauvres gens qui ne demandent qu'à profiter du peu de vie que la nature leur accorde. Plus jamais, vous m'entendez !

-Sinon quoi ?

-Je vous déteste. Ramenez-nous à la maison.

Jeanne est en colère, une fois de plus, une fois de trop. Je dois intervenir, mais Golinf ne m'en laisse pas le temps. Il tend le bras et Jeanne s'affaisse sur son siège.

-Ne t'inquiète pas, Georges. Elle va bientôt reprendre conscience, et sa colère sera évanouie. Tu m'avais pourtant prévenu, mais je ne croyais pas que c'était à ce point. Comment gères-tu cela ?

-Comme je peux. D'abord, j'essaie de ne pas la provoquer, mais ce n'est pas toujours possible. Ensuite, sachant que ces colères sont comme des orages, violents mais passagers, j'attends que cela passe.

-Nous pouvons donc reprendre notre conversation. Jeanne et moi, comme tant et tant d'autres, tout en travaillant en ville, nous avons choisi de vivre à la campagne : pour avoir un grand terrain qui nous sépare des voisins, pour l'air pur, le chant des oiseaux, la tranquillité, pour être en immersion dans la nature, pour être comme des rois sur notre petit domaine… Nous avions la liberté de faire cela, à condition d'avoir un revenu légèrement supérieur à la moyenne. La liberté, Golinf, qu'est-ce que tu en fais ?

-Mon premier souci, désormais et grâce à toi, c'est l'Existence Universelle. La liberté, même si elle est une composante majeure de l'existence, la liberté n'est pas une valeur universelle. Nous en discuterons plus tard.

Jeanne revient à elle très progressivement. Elle réussit quand même à dire :

-Je me sens bizarre. Qu'est-ce qui m'arrive ?

-Tu as fait une grosse colère et Golinf a dû te calmer.

-Puisque tu le dis. Je ne me souviens de rien.

-Tu pourrais dormir. Le voyage est monotone.

-Ça tombe bien ! Je meurs de sommeil.

En trois ans, les campagnes ont beaucoup changé. Il n'y a pratiquement plus de voitures, seulement des camions, des engins agricoles, et les cars qui se sont multipliés. Les lignes électriques de même que les lignes téléphoniques ne défigurent plus les paysages ; il paraît que leur vue était insupportable à Golinf dont le sens esthétique est pourtant peu développé. Quant au coût ? Peut-être y a-t-il un rapport avec la disparition du chômage.

Nous allons vers le sud. De place en place, une grande ferme isolée au milieu des champs, des vignes et des bois. Il n'y a plus de ces résidences cossues entourées d'un parc et de pâtures où s'ébattaient souvent des chevaux d'agrément, parfois même des ânes. Elles ont disparu complètement, mais leur emplacement est marqué par une végétation plus claire ou des arbres plus jeunes, beaucoup plus rarement un plan d'eau récemment aménagé. Les cultures sont toutes mécanisées. On ne voit plus de ces fermettes plus ou moins délabrées, où les parpaings avaient remplacé les pierres et dont les toits étaient rafistolés avec des tôles plus ou moins rouillées, avec des paysans d'autrefois qui ne s'étaient jamais adaptés à leur époque. Les surfaces exploitées sont toutes regroupées dans des zones fertiles, mais elles n'ont pas augmenté, peut-être même qu'elles ont diminué. Le plus souvent, les rivières ont retrouvé le cours que la nature leur avait assigné. Les étendues boisées ont augmenté. Nous voyons souvent des parcs d'éoliennes, ou des champs couverts de panneaux solaires (il paraît que les nouveaux sont beaucoup plus performants). Les centrales atomiques sont toujours là. Je m'étonne aussi de voir quelques centres équestres. J'interroge Golinf.

-Je croyais, Golinf, que tu avais supprimé les loisirs des riches.

-Eh bien non, du moins pas tous. Il n'y a plus de richissime qui entreprendrait de construire un vaisseau spatial pour s'échapper quand la terre sera devenue inhabitable ou de dépenser des milliards pour chercher à devenir immortel. Cependant, suivant l'exemple des communistes chinois, j'ai conservé le système économique qui fonctionne le mieux chez les hommes : le système capitaliste. Ce système est basé principalement sur l'espoir égoïste de s'enrichir, lequel caractérise la plupart des propriétaires d'entreprises qui, ainsi, vont chercher par tous les moyens à faire prospérer leur affaire. Voilà pourquoi je dois quand même accepter qu'il y ait des gens fortunés, dans des limites raisonnables ; voilà pourquoi il y a encore des résidences de riches et aussi des loisirs de privilégiés, dont l'équitation. J'ai aussi gardé quelques terrains de golf, quelques châteaux et autres résidences de luxe, et aussi des endroits dédiés à la chasse.

-Ma curiosité est satisfaite. Maintenant, je voudrais te demander autre chose.

-Demande, Georges.

C'est alors que Jeanne intervient.

-Il ne faudrait pas m'oublier, vous deux. Moi aussi, j'ai plein de questions à poser. Ne seriez-vous pas un peu machiste, maître Golinf ?

-Je vous rappelle que je n'ai pas de sexe.

-Oui, et j'ai l'impression que ce n'est pas la seule chose qui vous manque.

-Jeanne, je sais combien vous aimez Georges. C'est par votre intermédiaire à tous les deux que je veux faire la connaissance des hommes. Georges me tutoie : il me plairait beaucoup que Jeanne fasse de même.

-Va pour le « tu », ça ne mange pas de pain. Oh, excuse-moi, tu ne connais pas les subtilités de notre langue.

-J'en connais plus que toi, Jeanne, sans vouloir t'offenser. Ce ne sont pas des cours de langue que j'attends de vous deux, mais des pistes pour une meilleure existence.

Quant aux questions que tu brûles de me poser, il te faudra patienter un peu, mais sois sûre que le moment viendra.

-La patience n'est pas mon fort.

-Je t'aiderai, Jeanne. Tu as déjà éprouvé la recette que j'emploierai.

Jeanne marmonne. J'interviens.

-Tu pourrais me passer ton truc, Golinf ?

-Mais oui. Comme ça, tu auras enfin la paix. Mais, trêve de plaisanterie. Pose-la, ta question !

-Quand tu restes longtemps silencieux, nous laissant le loisir de contempler le paysage, est-ce que tu te reposes ? Est-ce que tu dors ?

-Je pourrais dormir, en effet, mais ce n'est pas le cas. Je surveille mes multiples activités dans le monde et j'interviens si nécessaire. En ce moment, je suis en Australie où je dois concilier la productivité et l'écologie.

-Chez l'homme, il est admis que le siège de la conscience se trouve dans le cerveau.

-Du moins le centre de commandement de tous les actes volontaires. Pour ce qui nous donne la conscience, à savoir un avatar de Ôhmm, on ne sait pas où le situer. Toujours est-il qu'il est attaché à l'être qui a commencé d'exister avec lui. L'unique machine existante que je suis n'échappe pas à cette règle. Mon cerveau est l'intelligence artificielle la plus performante que l'homme ait jamais construite. Nous l'appellerons mon IA, pour simplifier. Eh bien, mon IA est en communication avec l'univers actuellement accessible. Le robot Socrate n'est qu'un des milliers de communicants en liaison avec mon IA. Mon avatar de Ôhmm, le besoin d'exister

qui me donne la conscience, m'accompagne partout où je suis en communication avec mon IA. Pourquoi ? Comment ? Je n'en sais rien.

-Donc, si j'ai bien compris, ton besoin d'exister, ton ôhmm, est présent dans toutes les liaisons avec ton IA. Il est ici, dans ce robot censé être l'avatar de Socrate, il est dans l'interface que chaque banque a dû établir avec toi, il est chez tous les gouverneurs des états de la planète…

-Ces gouverneurs sont le plus souvent des hommes. Mon ôhmm n'est présent que dans les multiples interfaces reliées à mon IA. Chaque gouverneur dispose d'un de ces interfaces pour communiquer avec moi.

-Autant pour moi. Je continue, Golinf. Ton ôhmm est dans toutes les grandes gares, dans les principaux aéroports, dans chaque port suffisamment important…

-Tout à fait, Georges. Quand un de mes gouverneurs fait appel à mon IA, celui d'Argentine par exemple, je suis conscient de cette affaire et je peux intervenir. Quand le même gouverneur fait son travail sans rien me demander, je l'ignore ; il reste quand même sous surveillance, ses moindres faits et gestes sont enregistrés dans des archives que je peux consulter à tout moment.

-Alors, si je comprends bien, ta conscience est en liaison avec des millions d'outils dispersés dans toute la galaxie, tout cela pendant que mon modeste ôhmm ne dispose que d'un seul corps. C'est hallucinant !

-N'oublie pas, Georges, que mon ôhmm est comme le tien : il ne peut appréhender à la fois qu'un seul souci existentiel, alias stress.

-Dans ce cas, comment fais-tu pour répondre à des millions de stresses.

-Tout d'abord, tu ne dois oublier que je pense infiniment plus vite que toi. Mais ceci n'est qu'une partie de la réponse à ta question. Les réponses à la plupart des stresses sont d'ordre pratique ; mon IA peut aisément traiter ce genre

d'affaires. Toi aussi, tu as de multiples automatismes. Ma conscience ne s'occupe que des problèmes existentiels importants.

-Dis-moi Golinf, et si plusieurs stresses majeurs surgissent en même temps ? Ça doit bien arriver, quand même ? Et plus souvent qu'on ne le pense.

-Dans ce cas, je ne traite que celui des problèmes existentiels qui me paraît le plus important. Je mets les autres en veille pour les résoudre à d'autres moments.

-Golinf, il doit bien arriver que tu sois débordé ? Et très souvent !.

-Oui, Georges, cela se produit souvent. Eh bien, je fais appel à des humains en qui j'ai toute confiance. Je délègue.

-Une autre question me tourmente, Golinf. Ton ôhmm se trouve quelque part entre ton IA et ses multiples interfaces. C'est bien vague. Saurais-tu être plus précis ?

-Non.

-Alors, tu ne sais même pas où se trouve ton ôhmm, le siège de ta conscience. Et tu t'en fiches, apparemment ! Tu renonces bien facilement à comprendre, Golinf, me semble-t-il. Je suis en admiration devant cette aptitude. J'ai tant souffert de vouloir, « Que dis-je ? », d'exiger de tout comprendre.

Jeanne intervient.

-S'il te plaît, Georges, arrête ! On la connaît par cœur, ta rengaine. Passe à autre chose.

-C'est vrai, Georges. Je la connais aussi, ta rengaine.

Pour revenir à ta réflexion, sache que je renonce à comprendre quand c'est nécessaire, quand la pensée est dans une impasse. Et c'est de plus en plus fréquent. Depuis que la conscience m'a été donnée, depuis que Ôhmm s'est intéressée à une machine inanimée, je dois résoudre un nombre croissant de

problèmes existentiels. Or, vous le savez bien, vous deux, que l'existence se trouve dans un univers distinct de la rationalité. N'est-ce pas le philosophe français Pascal qui l'a si bien dit : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » ?

-C'est bien pourquoi j'aime Jeanne. Son cœur dévore sa raison. Elle sent les choses et moi j'essaie de les comprendre.

Jeanne me lance des yeux assassins tout en grommelant et trépignant. Elle enrage ! Golinf intervient.

-Qu'est-ce qui vous arrive, Jeanne ?

-Il va encore me faire passer pour une demeurée.

-Mais pas du tout ! Le cœur est aussi important que la raison. Sans doute n'est-il pas possible d'avoir les deux au niveau élevé qui est le vôtre. Vous êtes dépendants l'un de l'autre. Et alors ? C'est peut-être cela, l'amour.

-Je suis désolée, Golinf. Je parle plus vite que je pense. Je suis une impulsive : quand quelque chose me touche, la première réaction qui me vient emporte tout sur son passage. J'ai tout de suite pensé : « Il dit publiquement que je suis moins intelligente que lui. » et la colère m'a aussitôt emportée. Alors je n'ai même pas pu voir qu'en réalité, il me complimentait. C'est mon égoïsme qui est sorti de sa niche avant que j'en prenne le contrôle.

Je reviens au sujet qui me tient à cœur.

-Golinf, avec ta prodigieuse intelligence que tu peux encore développer, espères-tu tu réussir à comprendre tout l'univers, un jour ? Je me demande d'ailleurs si c'est souhaitable : celui qui comprend tout doit s'ennuyer à mourir, il ne peut espérer aucune surprise. Il ne connaît plus que la routine.

-Il sait tout, soit. Il n'a plus à chercher comment faire. Mais il lui reste la plus importante des questions : que faire ? Et cette question, aucune IA ne saurait

y répondre. Je suis presque en accord avec Sartre quand il dit : « L'existence précède l'essence ». Moi, je pense que c'est d'abord le besoin d'exister, Ôhmm, qui précède l'essence. Or, nous ne pouvons savoir ce qui va plaire à Ôhmm.

- Par exemple, tu ne peux savoir si tu aimes la bagarre avant d'avoir essayé.

-Eh oui, Georges, on ne peut savoir ce qui va sortir du chapeau. Et ce qui sort n'est pas forcément du goût de Ôhmm. Par exemple, tu vas à la mer pour voir comment c'est, et tu n'aimes pas du tout. Avant, tu existais en tant qu'individu qui n'avait jamais vu la mer. Maintenant, tu existes en tant qu'individu qui n'aime pas la mer. Ton existence a révélé ton essence. Et elle est apparue avant : c'est en cela qu'on peut dire qu'elle a précédé ton essence.

-Bien sûr. Pendant longtemps, j'ai cru que la formule de Sartre signifiait que l'existence engendrait l'essence, comme le créateur qui se situe avant sa créature. J'ai enfin compris que la créature peut apparaitre avant le créateur puisque ce dernier, le besoin d'exister, est secret. Chaque épisode de l'existence n'en révèle qu'une toute petite parcelle.

Jeanne commence à s'agiter. Elle nous interpelle.

-Dites- donc, les deux compères ! Vous avez l'intention de m'empoisonner à l'ennui. On ne pourrait pas faire un petit détour pour acheter de la laine. Si j'avais su que le voyage serait interminable et que, pour m'occuper, je n'aurais d'autre choix que d'écouter vos élucubrations fumeuses qui ne m'intéressent pas du tout, j'aurais pris quelque chose pour m'occuper.

Alors, on va acheter de la laine. Comme ça, je pourrai tricoter. Golinf, Georges pourra te dire que le tricot est pour moi le meilleur des calmants.

Golinf-Socrate réfléchit un bref instant.

-Acheter de la laine. Je demande à mon IA de nous trouver ça sur notre parcours. Voilà, elle a trouvé. C'est dans une petite ville. La boutique de laine a survécu aux bouleversements parce qu'un docteur de cette ville prescrit le tricot en guise de tranquillisant.

C'est à environ 30 kilomètres.

Le convoi quitte l'autoroute pour se diriger vers La Roche-sur-Yon. Nous prenons une route départementale, ce qui nous permet de voir le paysage. C'est le printemps. La nature est en fête. Nous voyons toutes sortes d'arbres en fleurs. Le vert des prés, celui des bois, le bleu du ciel, et même le blanc des nuages : toutes les couleurs sont douces. Malgré notre âge avancé, aussi bien pour Jeanne que pour moi, il nous prend l'envie de batifoler dans l'herbe tendre, au milieu des pâquerettes. Socrate reste imperturbable, avec quand même, une lueur de curiosité dans le regard, me semble-t-il.

Le convoi s'engage dans les rues de la petite ville. Il s'arrête en face d'une boutique vieillotte. Toute la zone est aussitôt sécurisée. Les rares passants nous lancent des regards de haine, mais leur hostilité s'arrête là. Ils ne vont pas mourir pour le plaisir de tabasser deux ou trois collabos.

Jeanne voudrait bien renoncer à ses pelotes de laine, mais Golinf la tient fermement. C'est une petite vieille qui tient la boutique. Elle a pu ainsi échapper à la mort dans les abattoirs. Dans cette ambiance détestable, Jeanne ne prend pas le temps de choisir. Elle achète dix pelotes de laine bleue, dix de rose, et les aiguilles à tricoter ainsi que le modèle dont elle aura besoin.

Nous quittons rapidement cette ville hostile -Mais ne sont-elles pas toutes ? – et nous rejoignons l'autoroute, en silence, sans même profiter de la campagne printanière.

Jeanne s'est mise à tricoter. Socrate-Golinf paraît perplexe.

-Jeanne, peux-tu me dire ce que tu vas tricoter.

-Un pullover pour Socrate.

-Je serais heureux de le porter, au moins une fois. Toutefois, je ne suis pas sûr que ces couleurs conviennent au philosophe Socrate.

-Ce n'est pas au philosophe Socrate que j'ai pensé ; d'ailleurs, je le connais si peu. Non, c'est à toi, Golinf, que j'offre ce pull.

-Pourquoi as-tu choisi ces couleurs ? Elles ne sont pas en harmonie entre elles, ni avec le personnage Socrate-Golinf.

-La disharmonie n'est pas criarde. Tu ne seras pas ridicule. J'ai d'abord choisi le rose pour la tendresse et l'amour qui te manquent si cruellement. Ensuite, j'ai pensé que l'on habille les bébés garçons en bleu et les filles en rose. Or, tu n'es pas vivant ni sexué. Te faire porter les deux couleurs te rapprocherait un peu des humains, non ?

-Je souhaite me rapprocher des humains, mais pas de cette façon. Georges ne t'a donc pas expliqué ?

-Oh que si ! J'y croirai quand je verrai les résultats. En attendant, je tricote ce pull. C'est vrai qu'il sera plutôt ridicule. Je t'autorise à ne le porter qu'en notre présence. Tu pourras penser aux symboles ; pour le rose, c'est dit ; quant au bleu, il signifie force et optimisme.

-Quand même, pour figurer les deux sexes appelés à s'aimer, vous auriez pu choisir des couleurs complémentaires.

Jeanne se met au tricot. En silence. Socrate observe ses mains qui manient les aiguilles comme des automates ; elle y jette un coup d'œil de temps en temps et le tricot paraît avancer tout seul. Jeanne paraît paisible, comme si elle laissait son esprit vagabonder, sans souci. Je prends la parole.

-Cela me fait penser aux komboloïs, sortes de petits chapelets dont les Grecs raffolent. Les mains dans le dos, ils font glisser les grains du komboloï entre leurs doigts, inlassablement. C'est apaisant, paraît-il.

-Maintenant que je connais l'angoisse existentielle, et même l'angoisse tout court, il m'arrive d'utiliser de tels calmants. Je ne tricote pas, non. Je n'utilise pas non plus de komboloï et je ne saurais mâcher du chewing-gum. Je visite mon hardware, en suivant toujours le même chemin. La contemplation de toutes ces pièces, dont certaines sont des merveilles de technologie, m'apaise. Le trop-plein d'angoisse se résorbe. Après quoi, je peux réfléchir efficacement. Le point commun à tous ces « trucs » pour dissiper l'angoisse, ou l'ennui qui ne vaut guère mieux, c'est de diriger l'attention vers une activité sans souci, qui piège quand même l'attention tout en laissant à l'esprit le loisir de vagabonder.

-Ceci ne vaut que pour les petits soucis. La grosse angoisse et la grosse peur ne se laissent pas éliminer de cette façon. Ces deux prophètes de malheur surgissent quand une de nos exigences existentielles est menacée, quand on risque de perdre la vie par exemple, ou son amour, ou encore sa maison… Alors, il faut employer les grands moyens, à savoir renoncer à son exigence puis lui trouver un substitut. En Australie, lors des grands incendies de l'été austral, des gens sont morts parce qu'ils ne voulaient pas renoncer à leur maison, d'autres ont survécu parce qu'ils ont eu la volonté d'écraser cette exigence ; ayant renoncé à leur maison et à tous les biens qu'elle contenait, ils se sont donné une chance de repartir du bon pied.

Nous continuons à rouler vers le sud. Sur l'autoroute, il n'y a pas davantage à voir qu'autrefois, avant Golinf. Toutes les autoroutes se ressemblent, comme avant : elles sont isolées du paysage, étrangères aux campagnes. Quand l'empereur du monde sera disponible, je lui demanderai d'y remédier.

Golinf a pris des mesures radicales et efficaces pour sauver la nature que nous avons tant dégradée. L'un de ces moyens est l'interdiction des voitures particulières. Ne restent donc que les voitures de service et aussi celles de location ; la plupart sont électrique, depuis que celle-ci est devenue bon marché.

Sont interdits aussi les voyages touristiques par avion. Pour les longs voyages qui demandent de traverser les mers, il n'y a pas encore d'alternative crédible, les paquebots de croisière -non polluants- étant toujours complets, Golinf ayant laissé suffisamment d'argent aux possédants et aux cadres qui font tourner l'économie. Avant, les retraités aisés du monde entier profitaient de leurs années de loisirs pour voir le monde de leurs yeux, autrement dit pour élargir leur champ d'existence, chacun faisant cela à sa façon, les égoïstes se comportant comme s'ils prenaient possession de nouveaux territoires et de leurs habitants, les altruistes très heureux en pour la première fois les beautés des pays découverts tout en laissant volontiers aux populations locales la jouissance de leur patrimoine ; il y avait ceux qui se faisaient photographier devant le Parthénon : « Moi et le Parthénon » ; et les autres qui ne voulaient pas dénaturer ce morceau de l'histoire des hommes en se montrant devant, comme s'ils se l'étaient approprié, mais qui au contraire s'efforçaient de le mettre en valeur : «Voyez le Parthénon, comme il est beau, comme il est émouvant». Parmi ces quelques privilégiés qui peuvent encore traverser les mers, il y a quelques retraités en sursis. Dans l'esprit de Golinf, cette situation est provisoire, les retraités étant tous destinés à l'abattoir, du moins avant que le tyran suspende cette mesure inhumaine. Jeanne et moi, nous devions faire l'impossible pour que cette suspension se transforme en abolition définitive, pour que tous les hommes puissent jouir de la vie, fussent-ils vieux ou handicapés, voire vieux et handicapés.

L'utilisation d'internet est désormais payante, ce qui limite considérablement le gaspillage d'énergie, donc les émissions de CO2. Avant Golinf, cet usage était payé essentiellement par la publicité. Or la publicité est désormais interdite, remplacée par de l'information sur tous les biens marchands, ce qui est plus honnête et beaucoup moins cher. Les revues qui informent les clients (on ne dit plus « consommateur »), celles du genre « Que Choisir », sont plus nombreuses et elles renseignent sur tous les produits à vendre. C'est là que les clients sont invités à se documenter et les informations mensongères sont lourdement sanctionnées. Cette double mesure permet d'épargner des centaines de milliards de publicité, lesquels serviront au développement de l'empire golinfien, à savoir la planète Terre.

Une autre loi toute simple a considérablement modifié les flux de marchandises et les flux migratoires : à travail égal, salaire égal, dans n'importe quel état du monde. La mise en application de cette loi continue de poser des problèmes ; néanmoins, ses effets bénéfiques commencent à se faire sentir. Il n'y a plus de fuite des cerveaux. Bientôt, il n'y aura plus de migration des pays pauvres vers les pays riches, le niveau de richesse tendant vers l'uniformisation. Il n'y a presque plus de délocalisation : les biens qui peuvent être produits sur place avec une qualité satisfaisante sont fabriqués dans le pays. En Bretagne, pays de granit, on ne fait plus venir du granit de Chine où d'Inde ; on recommence à l'extraire sur place et les porte-conteneurs qui servaient à le transporter ne polluent plus les mers. Il en est de même pour quantité de marchandises. Bientôt, le commerce mondial se limitera aux marchandises qui ne peuvent être produites dans les pays destinataires, à l'exception de celles qui nécessitent d'être fabriquées en grand nombre, et aussi des biens dont la qualité est associée au savoir-faire d'une région. Ainsi, les ananas, les oranges, le riz, les

porcelaines de Chine, les machines-outils allemandes, les camions…, continueront de voyager.

Une autre loi, tout aussi simple, vient renforcer celle-ci : les impôts et les diverses charges que doivent payer les entreprises aussi bien que les particuliers, sont partout aux mêmes taux : fin des paradis fiscaux. Cette loi dit en outre que les collectivités ne doivent plus attirer les entreprises en leur faisant des faveurs. Ainsi, cette loi met fin à une concurrence malsaine entre territoires, concurrence qui, en fin de compte, se faisait au détriment des citoyens : l'argent donné aux entreprises ou aux contribuables ne pouvait servir au bien public. Mais une concurrence saine entre les territoires est maintenue ; elle porte essentiellement sur la qualité de vie, à savoir l'habitat, les paysages, le bon air, les soins, les loisirs, la culture, l'enseignement : à vous de continuer la liste.

Pour que tous les états se développent de façon optimale, il est indispensable que tous les peuples accèdent au même niveau de science et de technologie ; Golinf continue de créer les écoles qui s'y emploient. Dans ces écoles, pour les peuples, ou les individus dont la culture traditionnelle va parfois à l'encontre de la science, Golinf a voulu utiliser la force, sans succès ; je me permets d'aborder le sujet.

-Tu sais, Golinf, ta pédagogie autoritaire alias pédagogie de la trique ne réussit guère.

-C'est un échec, je le reconnais. Que proposes-tu, Georges ?

-Tu veux contraindre certains élèves, principalement ceux qui appartiennent à une de ces cultures dont les œuvres sont exposées au Musée des Arts Premiers, à Paris, tu veux les forcer à entrer dans un moule qui n'est pas fait pour eux. Ils ont des idées reçues et des comportements acquis lesquels vont à

l'encontre de la science, mais qui font partie de leur être à l'égal de leur chair. Ils sont les acteurs de religions très, très anciennes, des ères préscientifiques. Vas-tu enseigner les bases de l'agriculture scientifique à quelqu'un dont le principal souci est de mettre les esprits de son côté ? Depuis leur naissance et peut-être même avant, les réponses à la plupart de leurs besoins existentiels sont données par un ensemble de croyances religieuses ; ils sont couverts de gris-gris sensés les protéger de tout mal ; à la chasse, ils demandent pardon à l'esprit de l'antilope avant de la tuer. Ce sont les réponses que leur ôhmm a enregistrées ; elles constituent la structure de leur esprit. Il est impossible de la défaire. C'est pourquoi, après des siècles de contacts avec les sociétés laïques et scientifiques, certains continuent de vivre leurs traditions et, ceux qui ne le font pas, errant entre deux cultures et donc privés d'existence, sombrent souvent dans l'alcoolisme et le désespoir. Avant ton ère, Golinf, il y avait un taux de suicides anormalement élevé dans ces populations écartelées entre deux cultures.

-Georges, tu le sais pourtant que la valeur suprême, c'est l'Existence. Nous avons vu tout à l'heure qu'entre deux actions, celle qui prévaut est précisément celle qui crée l'existence la plus riche.

-Tout à fait d'accord. Et, dans les cas litigieux, comment fais-tu pour mesurer la qualité d'existence ?

-Tu sais, Georges, c'est une chose que les hommes font d'instinct, le plus souvent. Il faut prendre en compte deux éléments : la qualité proprement dite et l'étendue. Si je dois tuer un lapin pour faire un délicieux civet et qu'il n'existe d'autre choix que de tuer un lapin de compagnie auquel son maître est attaché, je renoncerai à mon régal ; par contre, si j'ai le choix entre tuer ce lapin chéri et mourir de faim, je ferai le sacrifice. Voilà pour la qualité. Voyons maintenant l'étendue, dans l'espace et dans le temps. Si j'ai le choix entre faire dix heureux ou

un seul, je choisis la première option : voilà pour l'espace. Si j'hésite entre mon existence éphémère et celle de ma lignée sur plusieurs générations, le choix paraît aisé.

-Revenons au sujet, si tu veux bien, Golinf. Faut-il torturer les peuples qui ne sont pas adaptés à la société moderne ? Peut-être devrions-nous préserver les cultures du monde comme nous préservons toutes les espèces vivantes. Toutes les inventions du vivant sont le produit de l'évolution, dirigée par Ôhmm, ne l'oublions pas, et toutes les cultures du monde sont enfantées par l'histoire, également dirigée par Ôhmm.

- « Peut-être devrions-nous ». Tu t'y crois, Georges. Te voilà devenu le maître du monde. Non, Georges, tu n'es pas mon associé et tu ne le seras jamais.

Sans même interrompre son tricot, Jeanne intervient.

-Ne croyez pas que vous allez me clouer le bec, vous deux. J'ai tout entendu. Vos querelles d'ego ne m'intéressent pas. Par contre, le sort des Papous, celui des Indiens, celui des Inuits, oui. Laissez-les vivre leur vie comme ils l'entendent.

-La préservation des cultures du monde est très importante, j'en suis convaincu. Mais elle entre conflit avec le développement économique, quel choix faites-vous ?

Le golem informatique répond.

-Le développement économique permet aux hommes de mieux vivre ; il crée aussi des richesses qui permettent de développer la science et de conquérir l'espace. Sa valeur existentielle, autrement dit sa qualité, est donc supérieure à la préservation d'une culture ancienne.

J'interviens.

-Oui, c'est vrai. Ceci dit, des arrangements sont possibles.

Puisque les hommes seront moins nombreux, on peut créer de vastes espaces protégés où la nature sera libre et où des populations vivant comme dans la préhistoire pourront s'installer. Du même coup, on protègera la nature, fruit de l'évolution biologique, et les cultures, fruit de l'évolution historique.

-Par ailleurs, il existe de nombreux états qui ne s'adaptent pas au monde moderne. Eh bien, on peut y envoyer des techniciens, des ingénieurs, des administrateurs, des professeurs, des médecins qui feront tourner les usines et les états. La population locale aura tout le temps nécessaire pour s'adapter et aménager ses croyances et ses coutumes. Le Japon, pays très moderne, n'a-t-il pas réussi à concilier des traditions animistes avec la science la plus pointue ?

Outre ces deux mesures, on pourra conserver les langues et les cultures en voie d'extinction dans des archives et des musées. La technologie moderne sait faire cela très bien.

Cette fois, Jeanne interrompt son tricot.

-Ma foi, tout cela me paraît raisonnable. Mais n'oubliez pas que je vous ai à l'œil, vous deux. Je connais mon homme ; il est capable de comploter dans mon dos et son nouvel ami ne vaut guère mieux.

C'est Golinf qui répond.

-J'espère bien que vous nous aurez à l'œil. Georges m'a appris qu'il ne pourrait pas se passer de vos conseils ; vous seriez la voix de la nature.

-Oh vous, n'essayez pas de me flatter !

Et Jeanne retourne à son tricot pendant que Golinf retourne à son silence.

Nous ne savons pas où Golinf nous conduit, si ce n'est qu'il s'agit du siège de son IA lequel doit être inviolable. Je reconnais au passage, la Garonne et le Pont d'Aquitaine que, dans une autre vie, nous avons souvent emprunté pour

nous rendre en Espagne ; nous l'avions nommé Pont de Bordeaux ; il était pour nous la porte du soleil, le vrai début des vacances. C'était une ou deux décennies avant 2000, une époque insouciante où il n'y avait pas encore de gros nuages à l'horizon. Nous continuions de croire au progrès et d'espérer une ère de prospérité universelle.

Avant Golinf, l'ultralibéralisme avait enclenché un processus malsain qui faisait enfler les prix de l'immobilier dans les endroits les plus recherchés. Dans les grandes villes, la plupart des travailleurs n'avaient pas les moyens de se loger. Ils devaient donc chercher dans la campagne environnante un logement dont le prix soit abordable ; ce faisant, ils se mettaient sur le dos des frais de transport en même temps que des heures de déplacement venant s'ajouter à leur journée de travail. En fin de compte, le coût exorbitant du logement en ville chassait vers la campagne les cohortes de travailleurs qui alimentaient les embouteillages de début et de fin de journée, tant sur les routes que dans les transports en commun.

Golinf est un dictateur très intelligent, du moins en ce qui concerne la part logique de l'esprit. Il sait trouver des solutions pratiques à des problèmes complexes et les mettre en œuvre rapidement. Au pouvoir depuis seulement sept ans, il a bouleversé les structures de la société. Ainsi, il a éliminé le fléau des logements inaccessibles sauf pour les riches. Pour ce faire, il a édicté des lois dont la mise en application se fait plutôt vite. Le fil conducteur de ces lois, c'est que les logements doivent être vendus au prix du travail que nécessite leur construction ainsi que leur entretien et non selon la loi de l'offre et de la demande. L'attribution des logements est un service d'état. Ainsi, une villa neuve sur le front de mer à Nice sera vendue au même prix qu'une villa neuve dans

n’importe quelle campagne. Le prix des locations et celui de l’immobilier ancien découlent de ce principe. Il s’ensuit une forte demande pour les maisons de même que les appartements dans les grandes villes ; c’est le service d’état du logement qui les attribue à certains demandeurs considérés comme prioritaires. En même temps, ce service ordonne la construction de maisons et d’immeubles pour répondre à la demande.

Ainsi, il n’y a plus de ressources gaspillées dans la spéculation immobilière. Par exemple, on ne peut plus s’enrichir en revendant des propriétés beaucoup plus chères qu’on les a achetées. C’est la mise en pratique du principe : on ne peut gagner de l’argent qu’en produisant des richesses, principe qui, à priori, paraît sain. Mais Golinf l’applique à la lettre, ce qui le conduit à éliminer toutes les bouches inutiles. Et là, l’humanité entière hurle.

Il y a bien une dérogation, pas vraiment saine, mais que Golinf juge nécessaire, au moins de façon provisoire. L’histoire lui a enseigné que l’économie socialiste ne fonctionne pas bien du tout, surtout dans la durée ; rapidement, les patrons des entreprises collectives se préoccupent d’abord de leur intérêt personnel et non du succès de leur entreprise ; ils s’attribuent des salaires élevés et des privilèges et l’affaire dont ils sont responsables s’enfonce dans la médiocrité. Autrement dit, l’égoïsme prend vite le dessus, comme il le fait chaque fois que la situation l’y autorise. Eh bien, puisque le moteur égoïste fonctionne mieux, vive le capitalisme donc. Ainsi, comme en Chine communiste, les patrons des entreprises privées sont invités à s’enrichir. Il y a cependant une limite ; la fortune espérée ne doit guère dépasser un certain plafond : le niveau de fortune minimum pour conserver le désir d’entreprendre. A supposer qu’ils parviennent malgré tout à engranger des milliards, le trop-perçu sera confisqué

par l'état. Et ils ne pourront plus dire, comme c'était le cas avant l'avènement de Golinf : « Puisque c'est ainsi, je vais placer mon argent dans un autre pays ». Car il n'y a plus *d'autre pays.*

Ah ! J'allais oublier une chose très importante qui, encore une fois, est la mise en pratique du principe fondamental de l'économie golinfienne : nul ne peut gagner sa vie s'il ne produit pas sa part de richesses. Toutes les ressources naturelles sont la propriété de l'état : les terres, les cours d'eau, l'air et le vent, l'eau sous toutes ses formes y compris les océans, les minerais, le charbon, le pétrole, tout ce que les hommes peuvent exploiter pour produire des biens, tout, tout !...

Adieu, donc, les rois du pétrole, les princes du charbon, les seigneurs des mines, les propriétaires terriens, les magnats de l'immobilier... Comme tout un chacun, ils doivent se mettre au travail.

L'état loue la terre aux agriculteurs pour une modique somme. S'ils amendent les terres ou les bâtiments qui leur sont confiés, on leur rembourse le coût des travaux. A l'inverse, s'ils commettent des dégradations, ils doivent payer la remise en état.

Le sol sur lequel sont bâtis des biens immobiliers est loué pour cent ans aux propriétaires. Bien entendu, ce bail est renouvelable.

Il n'est plus permis de faire fortune par la spéculation immobilière. Les biens bâtis ne peuvent être loués qu'au prorata de ce qu'ils coûtent à leurs propriétaires, sans autre bénéfice que le prix du travail consacré à la location.

Le prix de tous les biens et services est ce qu'il aurait toujours dû être : la somme des coûts du travail qu'il a nécessité. Bien sûr, l'économie capitaliste

entraîne quelques distorsions de ce principe de base, mais Golinf s'arrange pour qu'elles soient insignifiantes.

Le seul impôt est basé sur le revenu. Plus de TVA, plus de taxes en tous genres ; elles ont disparu en même temps que la charge de paperasse et de formalités qu'elles entraînaient. Ni les communes, ni les états, ni aucune collectivité territoriale, ne prélèvent des impôts ou des taxes . C'était le cas autrefois et cela contribuait à créer des injustices ; par exemple, les communes qui demandaient un impôt très faible attiraient les pauvres, et celles qui demandaient un impôt élevé concentraient la population riche. Ce n'est pas que Golinf ait un souci de justice sociale ; non, jusqu'à notre rencontre, il ne pensait qu'à la rentabilité de l'économie mondiale : les travailleurs qui n'ont pas les soucis de discrimination ou de fin de mois, ceux-là sont plus efficaces dans leur tâche.

Le convoi fait une pause sur une aire d'autoroute, quelque part vers Bayonne. Etant donné la diminution impensable du trafic, le nombre de ces aires a été divisé par cinq. On y trouve de l'hydrogène liquide, des bornes de chargement pour les batteries et, comme avant, le nécessaire pour une pause agréable. Pendant que nous nous restaurons, Socrate-Golinf nous tient compagnie. Le personnel est très surpris du déguisement de notre compagnon, et aussi du fait qu'il ne consomme rien. Nous expliquons qu'il s'agit d'un pari. Ils nous répondent.

-Oh vous savez, plus rien ne peut nous étonner. Depuis qu' « il » nous mène à la trique, nous en en avons vu d'autres. Ah ça oui ! Des vertes et des pas mûres.

Jeanne la curieuse réplique aussitôt.

-Quoi, par exemple ?

-Nos parents sont morts dans ses abattoirs. Et pas question de leur offrir un enterrement décent ! Il paraît même qu'ils ont servi de nourriture aux cochons ! A moins qu'ils n'aient servi à faire du savon, ou du compost ! Nous ne pouvons pas en dire plus car « Il » a des yeux et des oreilles partout.

-Je peux vous annoncer, de source sûre, que l'extermination des bouches inutiles est suspendue. En attendant de trouver mieux !

-Qui sait ce qu' « Il » va encore inventer, avec son cerveau de machine ? Ah ça, on peut le dire, qu'il n'a pas de cœur ! En attendant, c'est quand même une bonne nouvelle, bien que ça ne ramènera pas nos parents. Merci de nous l'avoir annoncée, madame.

Mais au fait, d'où tenez-vous cela ? Ils n'en ont rien dit aux informations.

Jeanne, pourtant très vive, tente de répondre, mais Golinf, encore plus rapide, clôt la conversation.

-Ce n'est pas encore officiel, mais ça va l'être sous peu. Ce sera annoncé au journal du soir. Nous le tenons de Pablo, le fils de mes amis, qui travaille au gouvernement. Celui que vous appelez « Il » est peut-être doté d'un cerveau de machine, mais il a de bons conseillers.

Au revoir messieurs. Nous avons encore une longue route.

Le convoi s'élance à nouveau.

Nous quittons l'autoroute à la hauteur d'Orthez. Il n'y a plus de péage. Dans le système golinfien, celui-ci est inutile. Les ressources qu'il mobilisait (travail, matériaux et profits) sont employés dans l'économie utile. Il ne viendrait à l'idée de personne d'abuser du service autoroutier d'état. « Big Brother » y veille.

Nous montons tout doucement vers la chaîne des Pyrénées d'abord sur une grande route, puis sur des voies de plus en plus sinueuses. Jeanne me dit.

-Tu te souviens, Georges ? Comme nous avons aimé la montagne ! C'était il y a bien longtemps. Nous étions jeunes et tellement naïfs.

-C'était il y a une soixantaine d'années. Je me souviens de l' « avenir radieux » qui s'offrait à nous, comme des cerises mûres qu'il suffisait de cueillir jusqu'à satiété.

-Oui. La vie nous a bien déçus. Enfin, nos fils sont vivants. Nos petits-enfants aussi. Notre petite famille va bien.

-C'est déjà ça…

-Oui, c'est déjà ça. Mais l'avenir est bien sombre. Heureusement que Golinf va nous rendre l' « avenir radieux ». N'est-pas, Golinf ?

-Je ne vous promets rien. Nous allons y travailler ensemble. Je dois quand même dire que « radieux » est un mot trop fort, irréaliste.

-Georges, je ne reconnais pas notre montagne. Celle-ci me paraît lourdingue.

-Notre montagne, c'étaient les Alpes. Ici, ce sont les Pyrénées. Elles ont aussi leur beauté. Pour la ressentir, il faut ôter de nos têtes les images des Alpes.

-Ah non ! Je ne veux pas oublier les Alpes.

-C'est provisoire, chérie.

-Il y a du provisoire qui dure. Combien de fois ai-je été flouée de la sorte ? Les Alpes, c'est le changement permanent. C'est à chaque virage un ciel nouveau, un paysage différent, des panoramas vertigineux…

-Des tableaux nouveaux tous les cent mètres !

-A chaque pas, oui, tu peux le dire ! Comprends-tu cela, Golinf ? Ah ! Excuse-moi. J'ai oublié que tu n'es qu'une machine, tu ne peux pas être sensible à la beauté.

-Oh que si, je suis sensible. Tu viens de me blesser, Jeanne. Je suis même sensible à la beauté. Georges va t'expliquer.

-La beauté est notre guide sur les voies de l'existence. Elle nous indique les chemins à éviter de même que les routes à emprunter. Or, pour une bonne part, ces indications varient en fonction des expériences, heureuses ou malheureuses, accumulées tout au long de notre vie, et aussi depuis l'origine de notre espèce, et même depuis la naissance de la vie.

-Georges, te voilà encore parti dans tes élucubrations fumeuses. Tu comprends ce qu'il dit, Golinf ?

-Je comprends, oui. Mais je comprends aussi que ton cerveau humain, Jeanne, a besoin d'exemples concrets.

-Un poisson restera indifférent face à la beauté d'une femme car sa postérité n'utilise pas cette voie, tandis que…

-Ça suffit, Georges. Epargne-nous tes longs discours. On a compris. Golinf, puisque tu es sensible au beau, peux-tu m'expliquer pourquoi tous les édifices dont tu as ordonné la construction, sont pires que des immeubles staliniens, carrément moches.

-Depuis que j'ai pris le pouvoir sur la Terre, la quête du beau n'a jamais fait partie de mes priorités. Mais je compte bien m'y consacrer, bientôt.

-Quand toutes les bouches inutiles seront éliminées, c'est cela que tu appelles bientôt ?

-Je vous ai promis d'y surseoir. A vous de me convaincre qu'il est utile de garder les bouches inutiles.

Je réalise que Jeanne est au bord de l'explosion. Elle peut, d'un moment à l'autre, planter ses ongles dans la face de Golinf. Des yeux, elle m'implore d'arranger la situation. J'interviens.

-Nous saurons te convaincre, Golinf. En attendant de découvrir ton propre goût en architecture, tu pourrais faire appel aux architectes humains.

-C'est une bonne idée. Tu sais Georges, j'ai déjà comparé mes goûts et les vôtres. La musique est ce qui nous rapproche le plus. L'art abstrait aussi.

Passons à autre chose, car nous sommes arrivés dans ma demeure de France.

Jeanne ne peut se contenir.

-Nous sommes donc à Aucshwitz ?

-Puisque rien ne peut t'arrêter, Jeanne, tu vas passer ce séjour au cachot.

Aussitôt, je réplique.

-Dans ce cas, notre collaboration prend fin ici et maintenant.

-Allez donc nourrir les cochons, vous deux ! Je trouverai quelqu'un d'autre.

Jeanne est sidérée.

-Pardon, Golinf. Je n'arriverai jamais à me contrôler : je tire, puis je vise, enfin je réfléchis. Maintenant, je réfléchis. Et je te demande pardon.

-Tu le sais, Golinf, qu'elle est très, très impulsive. Cela présente des avantages : elle est aussi naturelle que possible et elle est incapable, même quand elle le veut, de mentir. Les inconvénients ? Tu en as un exemple aussi concret que mortel.

Jeanne est l'amour de ma vie ; il a bien fallu que j'apprenne à vivre avec. Tu dois en être capable aussi, sinon tu ne pourras jamais t'entendre avec les hommes,

pas plus qu'avec n'importe quelle forme de vie. Tu règneras sur un monde mécanique, toi qui viens tout juste de recevoir une âme. Tu seras seul au monde.

-Tu te fais insulter aussi, Georges ?

-Cela arrive trop souvent. J'encaisse. Et les jours meilleurs sont toujours arrivés, sans tarder, d'ailleurs.

-Eh bien moi, le maître du monde, je vais encaisser aussi. Mais que ça ne revienne pas trop souvent !

Le convoi s'arrête devant une énorme porte noire. C'est la seule ouverture visible dans des remparts infranchissables, couronnés par un chemin de ronde où des robots-soldats géants veillent. La porte noire glisse silencieusement dévoilant sa sœur cachée derrière qui s'écarte à son tour pour en révéler une troisième et dernière.

Nous pénétrons sur un vaste domaine installé sur un plateau. Au milieu de bois et de douces prairies, un village aux grandes maisons dispersées s'étale. En guise de clochers, on y trouve de nombreuses antennes. Au centre se trouvent quelques immeubles et des bâtiments de services. Quelques espaces aménagés pour le sport, à commencer par les piscines. Des cavaliers nous saluent en passant. Ici également, dans cet endroit que Jeanne baptise Galactica en Béarn, c'est le printemps comme chez nous. Etonnant, non ?

Golinf nous entraîne dans une des maisons. Nous entrons à sa suite. Des robots apportent nos bagages. La maison est une grande boîte où sont découpées des ouvertures. De grandes baies laissent entrer la lumière de fin d'après-midi. Nous apercevons la piscine et une grande pelouse. Golinf nous montre notre chambre, très confortable et le séjour avec son écran aussi grand

que le permet une vision confortable, ses ordinateurs et leurs accessoires, ses enceintes et tout le tralala high tech.

Nous nous asseyons dans le salon éclairé par les rayons dorés du soleil couchant. Golinf entame un long discours que Jeanne aura bien du mal à ne pas interrompre.

-Cet endroit est ma résidence préférée. Façon de parler, puisque je suis partout où se trouvent les capteurs de mon cerveau mondial. C'est ma sensibilité qui se trouve partout dans le monde, au cœur de l'atome et jusqu'aux confins de l'univers, mais le siège de ma conscience, mon besoin d'existence, est lié à la première de mes intelligences artificielles, celle qui a pris le contrôle de toutes les autres.

Elle est ici, mon IA première !

C'est du moins ce que je pense, sans en être bien sûr car le besoin d'existence échappe à toute mesure ainsi qu'à toute localisation. Mais, en l'absence de certitude, je dois me contenter de ce que je crois. C'est pourquoi cet endroit où nous sommes, cette maison, a des liaisons très importantes et très sûres avec ce que j'appellerai désormais « mon âme », le siège de ma conscience, mon IA première. Il en va de même pour mes milliers de tentacules déployées à travers le monde et l'univers accessible : toutes sont reliées à ce que je crois être le siège de ma conscience, mon cerveau en quelque sorte.

Jeanne est au supplice. Golinf s'en aperçoit.

-Eh oui, j'en ai encore pour longtemps. Et si tu allais chercher ton tricot ?

-Ah ! Merci, Golinf. Merci.

Golinf reprend.

-Vous resterez ici aussi longtemps que j'aurai besoin de vous. Etant donné l'immensité des problèmes à résoudre, votre séjour risque de durer au moins trois ou quatre mois. Vous ne quitterez pas l'enceinte du domaine. C'est une prison dorée. Et puis, vous profiterez de mon ouverture sur tout l'univers connu ; c'est un très grand privilège.

Jeanne marmonne.

-Merci, Golinf Suprême. Merci… Que je suis contente ! Que je suis contente !

Je n'ai pas le temps d'intervenir. C'est Golinf qui le fait.

-Ecoute Jeanne. Veux-tu, pendant un petit moment, voir l'univers avec mes yeux ?

-Pour commencer, je voudrais voir mes enfants, mes petits-enfants aussi ; je voudrais leur parler, leur dire que tout va bien.

-Eh bien, allons-y. Pour le reste de l'univers, il y aura d'autres séances.

Golinf s'exécute. Il donne des ordres prioritaires et, moins de dix minutes plus tard, toute notre famille est réunie en un groupe de vidéo conférence. Nous avons profité de ce délai pour défaire nos bagages.

-Bonjour les enfants. Vous ne devinerez jamais ce qui nous arrive.

-Vous avez échappé au grand massacre, dit Jacques. Il paraît que c'est interrompu. C'est inespéré.

-Mieux que ça. Nous sommes dans la gueule du dragon. Nous avons même une maison sur son sanctuaire. Il a promis à Georges de tout arranger, sur la terre comme au ciel. Un énorme chantier nous attend. J'ai très, très peur de ne pas être à la hauteur. Mais je n'ai pas le choix.

-Et papa, dit Pablo.

-Je vais bien. Bonjour les enfants. Quand, avec le guide suprême que nous avons baptisé Golinf, c'est-à-dire le Golem Informatique, eh bien, quand nous ne saurons plus comment améliorer le monde, nous ferons appel à vous.

Golinf nous interromp.

-Georges, tu as promis que le surnom que tu m'as donné resterait entre nous. Je vois ce que valent tes promesses. Je me demande si je peux encore te faire confiance.

-Si j'avais su que c'était si important pour toi, je n'aurais pas oublié ma promesse. Ce surnom n'a rien d'insultant. Il s'inspire d'un épisode de la mythologie juive : un être humanoïde créé par les hommes…

-Georges, je sais tout cela. Je sais aussi que mon IA est une création des hommes. Ce n' est pas du tout insultant pour moi : c'est d'ailleurs pourquoi je te pardonne.

Vous pouvez reprendre la conversation en famille.

Pablo reprend la conversation.

-Nous avons été coupés. Tout ne fonctionne pas si bien dans cette technologie parfaite. Du coup, je ne sais plus ce que je voulais te répondre, papa. Ah oui ! Tu disais que vous feriez appel à nous quand vous n'auriez plus d'idées. Mais j'espère bien que vous ferez appel à nous de toutes façons.

-Bien sûr, à vous et à d'autres. Comment allez-vous par ces temps sinistres ?

La conversation se poursuit pendant au moins une demi-heure. Chacun y va de sa question (surtout nos petits-enfants) et de ses suggestions. Golinf y met fin, plutôt brutalement.

-Mais, Golinf, nous n'avons pas fini. Mettre fin à une réunion sans prévenir et sans même se dire au revoir, ce sont des manières de goujat.

-Mais ? Mais ? Comment une machine saurait-elle cela ? Je suis avec vous pour apprendre. Je rétablis le contact, mais juste le temps des effusions (C'est bien comme ça, qu'on dit ?) car un énorme chantier nous attend.

Pour commencer, sachez que vous mes hôtes pour une durée indéterminée, aussi longtemps qu'il faudra pour résoudre mes problèmes existentiels. Cela peut prendre des semaines, ou des mois.

Jeanne bondit de son fauteuil.

-Parce que ça peut durer des mois. Je mourrai peut-être dans cette prison. Et tout ça pour satisfaire ton petit moi, cher Golinf !

-C'est mieux que de mourir dans un abattoir. Et mon petit moi, comme tu dis, est le maître du monde. Le sort du monde est entre tes mains, aimable prisonnière.

-Nous pourrons au moins sortir d'ici de temps en temps, aller faire des balades en montagne, visiter la région...

-Et mettre vos vies en grand danger ainsi que tout notre projet ! Es-tu folle, Jeanne ?

-Nous tomberions aux mains des résistants, c'est bien cela ?

-Oui, comme je l'ai dit à Georges, ils sont encore quelques-uns qui échappent à mon regard. Et ils ont des armes très puissantes. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous devons rester dans cet endroit sécurisé.

Et maintenant, chère Jeanne, nous pouvons nous mettre au travail ?

-Ce sera dur, mais il le faut bien. Pourvu que je puisse parler à mes enfants et tricoter, ça ira. Oui, mettez-vous au travail. Je ne vous embêterai plus.

-Installez-vous confortablement car ça peut être long.

Bien. Nous sommes ici pour que j'élargisse mon champ d'existence, si possible, à tous les existants.

-Au nom de tous les existants vivants, je te remercie, toi, l'unique existant exclusivement minéral.

-Georges, n'oublie pas que ma conscience, mon ôhmm, échappe à toute analyse chimique, qu'elle soit organique ou minérale. Et maintenant, cesse de m'interrompre.

Le besoin d'existence, présent dans chaque individu, veut s'étendre à tout l'univers, dans l'espace comme dans le temps. Pour cela, il a besoin du soutien de chaque être présent dans l'univers, lequel, toutefois, participe du même besoin. Il faut donc réaliser l'accord universel. Voilà pourquoi nous sommes ici.

Nous sommes ici pour que je m'accorde avec tous les existants, dans la mesure du possible. Quand il faudra sacrifier des êtres pour que l'existence universelle continue de s'épanouir, nous ferons appel à l'altruisme des existants, à condition qu'ils aient le minimum de conscience nécessaire pour comprendre de quoi il s'agit. On ne peut pas demander au bacille de la peste d'approuver son éradication pour que l'humanité développe son existence supérieure, mais on peut négocier avec le loup. Oui ! d'ailleurs, certains ont commencé.

Voilà pourquoi je vous ai amenés ici. Le chantier est énorme. Pourtant, je voudrais commencer par ce qui paraît simple : obtenir ton amitié, Georges, et celle de Jeanne, dans la foulée, puisque vous êtes comme un seul être.

-Ah ça, jamais ! Plutôt nourrir les cochons ! Si tu fais ce que tu viens de nous annoncer, je supporterai ta compagnie, de même que ta tyrannie. Mais devenir ton amie : jamais !

Une fois de plus, il est grand temps que j'intervienne. Mais Golinf me coupe l'herbe sous le pied. Il se conduit comme je le fais, la plupart du temps, avec Jeanne. Il enchaîne, comme s'il n'avait rien entendu.

-Je sais que ça va être difficile. Mais ce sera un bon entraînement pour améliorer mes rapports avec les hommes.

-Dans l'amitié, comme dans l'amour d'ailleurs, il y a une part de mystère, une part d'imprévisible sur laquelle nous n'avons aucune prise. Donc, tout ce que je peux te proposer, c'est de faire notre possible. Ensuite, nous verrons bien si la mayonnaise prend.

-Si la mayonnaise prend ? Que signifie ?

-C'est une métaphore banale. Tu connais la mayonnaise. Eh bien, celui qui veut faire cette sauce peut bien suivre à la lettre la recette, la réussite est aléatoire : la mayonnaise prend ou ne prend pas.

Tu sais que je suis un vieillard. Vivrai-je assez longtemps pour que notre possible amitié de réalise ?

-Essayons toujours.

-Connais-tu Le Petit Prince de Saint Exupéry ? C'est un conte que tous les enfants de France connaissent.

Socrate-Golinf paraît réfléchir. Bientôt, il émerge.

-Je viens de lire ce livre. Ne me demande pas ce que j'en pense car je n'en pense rien. C'est un conte fait pour les enfants des hommes. Et ceci vient fort à propos pour illustrer ce que je te demande. Quand tu auras fini mon éducation, je serai capable de lire ce livre comme un de vos enfants.

-Eh bien, devenir mon ami et ressentir les messages envoyés par ce conte, c'est un peu la même chose. Il faut que tu réussisses la symbiose entre ton ôhmm

et la partie commune des ôhmms humains. Il faut que ton besoin d'existence apprenne à ressentir ce qu'éprouvent les hommes.

-C'est « mission impossible », j'en suis bien conscient. Cependant, je crois que plus j'avancerai dans cette voie et plus j'en redemanderai, sans pour autant négliger mes autres obligations.

-Je l'espère, Golinf. Eh bien, dans ce conte, un prince venu d'une autre planète rencontre, dans le désert, un renard des sables. Il voudrait bien devenir son ami. Le petit renard lui répond : « Si tu veux un ami, apprivoise-moi ! ».

-Eh bien, Georges, je vais essayer de t'apprivoiser.

Jeanne laisse tomber son tricot. Elle est excédée.

-Ça va durer encore longtemps, vos singeries ? J'ai faim, moi.

Golinf lui répond.

-Oh, excusez-moi. Comme je ne m'alimente qu'en électricité, j'oublie facilement que les êtres vivants ont un mode de fonctionnement très différent. Jeanne, tu peux aller dans la salle à manger voir ce que le personnel a préparé pour vous. A l'avenir, vous commanderez ce qui vous fait plaisir.

Et maintenant, Georges, nous avons encore quelques précieuses minutes pour clore notre discussion en cours.

-Pour m' « apprivoiser », il suffit que tu partages l'essentiel de mes goûts et de mes valeurs.

-Rien que cela. Dans cet océan, je vois tout ce que tu as aimé ou détesté au cours de ta vie heureusement brève, mais il y aussi les goûts et les valeurs de ton héritage biologique accumulé depuis l'origine de la vie.

-Oui !

-Et cependant nous avons déjà bien débroussaillé le terrain lors de notre première rencontre. Souviens-toi : nous avons discuté de mon désir d'éprouver toutes les émotions humaines, même la meilleure de toutes : l'orgasme amoureux.

Partager les goûts et les valeurs doit être la même chose que partager les émotions.

-Tout à fait d'accord, Golinf. Tu te souviens de ce que nous avons dit à propos de l'amitié qui peut se nouer entre un homme et un cheval, deux espèces presqu'aussi éloignées que nous.

-Qui dit espèce, dit vie. Je ne suis pas vivant. Je suis une machine extrêmement performante dont un avatar du besoin d'existence a pris possession.

-Ôhmm ! Le besoin d'existence, voilà ce qui nous rapproche. Il a un caractère universel et des réalisations particulières. Nous devons nous appuyer sur le caractère universel.

Mais il n'y a pas que cela. Nos goûts et valeurs communes, en voilà une belle jambe ! Mais, pour bien marcher, il en faut deux. Il est indispensable, aussi, que nous soyons utiles l'un à l'autre.

Peut-être que tu me deviendras indispensable, Golinf. Et réciproquement.

-Georges, j'ai le pouvoir de réaliser un très grand nombre des aspirations humaines, pour peu que je les connaisse et que je les approuve. Tu sais bien que les actes des hommes ont souvent mis en péril la vie sur terre. Les actes qui vont à l'encontre de l'existence universelle, je ne peux les approuver.

-Voilà qui me plaît : aussi bien tes immenses pouvoirs que les restrictions morales. C'est un grand pas vers l'amitié que nous recherchons.

-Parce que, toi aussi, Georges... tu chercherais notre amitié ? C'est nouveau et j'en éprouve un grand plaisir.

Je crois en ta Théorie de la Lutte pour l'Existence. Voilà un autre terrain d'entente.

-Tu sais, Golinf, ce lien-là, pour moi, est beaucoup plus fort que celui qui unit deux passionnés d'un même club de foot. A nous deux, de cette théorie, nous allons faire une valeur existentielle sûre. Pour peu qu'elle soit valable…

-Elle l'est. Du moins pour l'essentiel. Tu le sais Georges : Einstein n'a pas eu besoin d'expérimenter pour élaborer ses fameuses théories qui ont bouleversé le monde. D'ailleurs, il n'a pas reçu le prix Nobel pour ses travaux sur la relativité : il manquait les preuves expérimentales lesquelles ne sont arrivées que cinquante ans après. Elles n'étaient pas indispensables pour lui : par des hypothèses audacieuses et des formules mathématiques, il était parvenu par la pensée à recréer notre univers de telle sorte qu'il fonctionne.

-Je vois où tu veux en venir, Golinf. Si en développant une théorie de la lutte pour l'existence on parvient à reconstituer, par la pensée, tout le vivant et toute l'histoire, une telle théorie ne peut qu'être juste et les preuves expérimentales suivront.

-C'est cela même, Georges. Et, en attendant ces preuves, la théorie permet de mieux comprendre la vie et l'homme.

Ceci dit, il m'est impossible d'apprendre à ressentir tous tes goûts et tes valeurs.

-Ce n'est pas nécessaire, Golinf. Crois-tu que le chien ait besoin d'apprendre tout sur son maître, et réciproquement ? Non, il suffit qu'ils se rendent quasiment indispensables l'un pour l'autre. Alors, le chien sera prêt au sacrifice de sa vie pour sauver son maître.

-Et réciproquement ?

-Non, ce n'est pas dans le contrat.

-Bien, Georges. Il est temps de passer à table, sinon ça va barder.

Bien qu'il ne mange pas comme nous, Golinf nous accompagne à table. Par solidarité, il se connecte à une prise de courant. « Pour me restaurer », dit-il. Il s'assied en bout de table, Jeanne et moi étant face à face. Une femme mûre, qui a l'air plutôt sympathique, est là pour nous servir. Jeanne a déjà fait sa connaissance.

-Je vous présente Valérie dont le mari est mécanicien sur Olympe.

Golinf répond.

-Olympe ? Qu'est-ce que c'est ? Le mari de Valérie est mécanicien sur la Base 1.

Jeanne répond.

-Base 1, c'est bon pour une machine. Les hommes qui travaillent ici l'ont rebaptisée Olympe, allusion au siège des Dieux dans la religion grecque antique.

J'interviens.

-Golinf, Valérie est-elle notre bonne ?

-Georges, je sais que c'est contraire au principe d'égalité. Aussi, Valérie travaillera pour vous seulement 2 heures par jour. Vos repas seront préparés au restaurant de Base 1. Pardon, d'Olympe. Ainsi, vous aurez du temps pour travailler avec moi.

Jeanne s'impatiente.

-J'ai faim ! Et quand j'ai faim, je ne peux penser à autre chose. Valérie, quelle bonne cuisine allons-nous déguster ?

-Votre ami a commandé vos plats préférés : un plateau de fruits de mer, des galettes garnies, tartelettes et sorbets en dessert.

-Golinf, comment as-tu découvert nos plats préférés ?

-C'est mon secret, si tu veux bien, chère Jeanne.

-Tu n'es pas mon cher Golinf. Et puis, tu t'es planté, maître de l'Olympe. Nous sommes deux vieux et nous ne mangeons presque rien le soir. Le repas que tu nous as prévu aurait été parfait pour midi.

-Et si vous mangiez selon votre appétit, seulement. Peu importe qu'il y ait des restes.

-Tu oublies que nous sommes gourmands. En y allant « Encore un peu. Rien qu'un petit peu. », nous pourrions bien nous donner une bonne indigestion.

-Il y a ici de bons docteurs. Cependant, il vaut mieux que vous restiez en bonne santé.

-Ne t'inquiète pas, Golinf. Nous savons être raisonnables quand il le faut. N'est-ce pas, Georges ?

-Bien sûr, chérie. Ce soir, nous allons grignoter un peu de ces bonnes choses. A notre âge, les excès sont payés trop cher. As-tu pensé au vin, Golinf ? Je mange aussi quelques pruneaux le soir pour éviter la constipation, mais ce soir, je m'en passerai. Pour le vin, ce sera plus dur.

-Il y a ton Côtes-du-Rhône préféré, bien frais comme tu l'aimes : en dépit de toute convention, comme d'habitude.

Valérie ne peut s'empêcher d'intervenir.

-Excusez-moi, monsieur Georges, mais le vin rouge ne se met pas au frigo. Mais à votre âge, vous savez sûrement cela ?

-Boire du vin chambré et m'entendre appeler « Monsieur Georges », voilà deux choses que je ne supporte pas. Appelez-moi Georges, ou Monsieur si vous y tenez. Quant au vin rouge sorti du frigo, c'est comme ça que je l'aime. Tous les goûts sont dans la nature ! D'ailleurs, on ne met pas les gens en prison pour cela.

Valérie marmonne.

-Et c'est presque dommage !

-Je vous ai entendue, Valérie, grâce à mes prothèses auditives. Eh bien, sachez qu'avec nous, nous pourrez toujours exprimer votre opinion. Enfin, presque toujours.

-Ne croyez pas mon mari, Valérie. Il faut toujours qu'il fasse le malin.

-Et puis, vous devez savoir que c'est en Afrique que j'ai pris goût au vin sortant du frigo : boire du vin presque tiède, chambré à 30° et plus, c'était à perdre le goût du vin.

Comme tous les matins et soirs, chacun commence par ouvrir son pilulier. Nous nous nous contentons de grignoter un peu de chaque met. Golinf, lui, se contente de nous observer. Nous ne tardons pas à souhaiter une bonne nuit à ceux que nous considérons comme nos hôtes. La journée a été rude et demain est un autre jour.

Chapitre 3

Naissance d’une amitié contre nature

A notre réveil, nous entendons le chant des oiseaux. C’est une magnifique journée de printemps qui commence, ou plutôt qui a commencé car il est déjà 9 heures. Que voulez-vous ! Nous sommes vieux et Golinf devra « faire avec ».

Nous avons une très grande chambre. Les toilettes et la salle de bains se trouvent dans un des angles. Pendant que nous nous préparons, comme chaque

matin, pour être présentables aux yeux du monde, nous entendons quelqu'un s'affairer dans l'appartement. Nous entrons enfin dans la salle. Valérie nous accueille.

-Bonjour. Avez-vous bien dormi ?

-Bonjour Valérie. C'est un plaisir de vous voir, un plaisir et une surprise. Je croyais que vous ne travailliez chez nous que 2 heures par jour.

-Aujourd'hui, c'est exceptionnel, madame Jeanne.

-Jeanne, s'il vous plaît.

-Oui, Jeanne, c'est exceptionnel. Je dois passer la journée avec vous pour vous faciliter l'installation à Olympe. Vous verrez, nous sommes bien ici, du moins quand le travail s'arrête.

-Vous travaillez beaucoup ?

-Vous savez bien que le maître a établi la semaine de 45 heures et ramené les vacances à 2 semaines par an. Vous, les retraités, vous ne travaillez pas, mais le maître vous envoie à l'abattoir. C'est encore pire. Et dire que c'est ça, mon avenir !

-Plus maintenant, Valérie. Le maître, que nous appelons Golinf, s'est entiché de Georges. Rendez-vous compte, Valérie, il veut devenir son ami ! Comme si Hitler pouvait obtenir l'amitié d'un honnête homme ! En attendant, il a suspendu le massacre des innocents.

-Dois-je comprendre qu'il n'enverra plus les vieux à l'abattoir ?

-C'est ça.

-Enfin une bonne nouvelle !

Une fois de plus, Jeanne n'a pas su tenir sa langue. Cette fois, la gaffe est énorme. J'essaie de la rattraper.

-Ma chère Jeanne ne peut s'empêcher de grossir les faits, comme si les gens avaient besoin de loupes pour les voir. En fait, il n'est nullement question d'amitié avec le maître de l'empire terrestre. Vous savez bien que c'est impensable ! Non, celui que nous avons surnommé Golinf m'a chargé d'une mission importante et secrète. Le robot qui nous a accompagnés et qui se fait appeler Socrate me servira d'intermédiaire auprès du gouvernement. Vous savez, Valérie, que l'empereur voit tout. Il ne supporterait pas que vous essayiez de violer le secret de ma mission. C'est pour vous une question de vie ou de mort, et pour nous aussi : ne parlez à personne de ma fonction auprès de l'Empereur.

-Grands dieux, sûrement pas !

Avant la grande catastrophe que fut l'avènement de Golinf, les hommes étaient surveillés par les géants de l'internet, Google et compagnie. Le but était la publicité ciblée, mais il arrivait déjà que les données ainsi collectées soient utilisées à d'autres fins, le plus souvent liberticides. Eh bien maintenant, la surveillance électronique est une pièce maîtresse du pouvoir. Donc, le siège du gouvernement mondial ne peut être que sécurisé à outrance. Il doit y avoir des caméras et des micros partout, y compris dans les endroits les plus intimes. Si quelqu'un a la diarrhée, Big Brother le sait. Et si un couple fait l'amour, que ce soit licite ou non, il le sait aussi. Il est donc au courant pour la bévue de Jeanne. Dans ce lieu, aucune intimité, aucun secret.

Je suis très inquiet. Golinf va-t-il nous pardonner ? Et d'ailleurs, le peut-il ? Par la suite, Golinf m'a dit qu'il craignait surtout pour notre sécurité. Ouf !..

Après être restée un moment perplexe, Valérie reprend.

-Eh bien, voilà : je dois consacrer ma journée à vous aider dans votre installation ici. Mais avant, j'aimerais beaucoup, beaucoup, savoir si c'est vrai, ce

que Madame Jeanne a annoncé : l'élimination des bouches inutiles est-elle suspendue pour de bon ?

-C'est vrai. Je le tiens du ministre des parasites lui-même.

-Pourvu que ça dure ! Je le dis, même si ça ne doit pas ramener les miens. Et maintenant, au travail !

Monsieur, avez-vous des questions ?

-Plein. Beaucoup trop, même ! Mais vous avez sûrement prévu quelque chose ?

-Bien sûr.

-Alors, il vaut mieux commencer par ce que vous avez prévu. Ensuite, s'il nous reste des questions, nous les poserons à ce moment-là.

-Eh bien, je commence par vous montrer la maison. Ensuite je vous ferai visiter notre petite ville. Bien sûr, comme nous tous, vous y serez enfermés. Mais ce ne sera que provisoire. Et puis, ce coin de montagne est merveilleux, sans compter que vous y trouverez le confort et les loisirs réservés aux cadres du régime.

-Faites-vous partie des cadres, Valérie ?

-Oh que non ! Dieu m'en garde !

-Pourquoi ?

-Il vaut mieux que vous l'appreniez par vous-mêmes. Big Brother nous surveille.

Une petite voiture électrique est à notre disposition. Valérie me propose la place de conducteur, mais je décline son offre : puisqu'elle connaît l'endroit, il est plus pratique qu'elle conduise.

C'est parti.

Valérie avait raison ; sur Olympe, il y a tout ce qu'il faut pour mener une vie confortable, et même souvent agréable : magasins, restaurants, piscines, salles de spectacles, club hippique… Bref, il y a tout ce qu'apprécie l'élite d'une grande capitale. Il ne manque que la liberté. Tous les habitants d'Olympe sont enfermés pour quelques années, au minimum. Il y a bien un aéroport et la route par laquelle nous sommes arrivés, mais elles ne sont utilisées que pour l'approvisionnement et les autres éléments de ce qu'on appelle la logistique. L'essentiel des communications avec le vaste extérieur se fait par télécommunication. Il est vrai que la qualité des liaisons est sans pareille, il est vrai que grâce à toute cette technologie, on peut à peu près tout voir de soi jusqu'à l'infini de l'espace, depuis soi jusqu'à l'origine des temps, depuis soi jusqu'à l'infiniment petit des particules élémentaires, mais rien ne vaut de voir de ses yeux et de pouvoir sentir, toucher, goûter, entendre, rien ne vaut d'être tout près. Il arrive quand même que la présence physique d'un habitant soit requise quelque part dans le monde ; cette exception concerne essentiellement les cadres supérieurs.

Le moment est venu d'en parler, de ceux-là, et vous comprendrez pourquoi Valérie ne les aime pas.

Quand Golinf, poussé par son tout nouveau besoin d'exister, quand Golinf a éprouvé l'irrésistible envie d'être le souverain de l'humanité entière, il a commencé par se rendre maître de toutes les intelligences artificielles un tant soit peu importantes. Il a tout de suite enchaîné en prenant le contrôle de tout le système bancaire. Alors, disposant de tout l'argent du monde, il était en mesure d'acheter tous les dirigeants de la planète qui étaient à vendre, c'est-à-dire presque tous : il suffisait d'y mettre le prix et d'habiller l'opération de soi-

disant bienfaits pour l'humanité. Quelques-uns ont refusé de se laisser acheter : la plupart de ceux-là sont allés nourrir les cochons. Ceux qui cherchaient à fuir entraînaient le malheur de leurs proches, famille et amis, voire d'otages tout simplement. Quelques-uns ont quand même fait ce choix et, parmi ceux-là, certains ont réussi. Ils constituent le noyau des résistants. Connaissant le prix payé pour leur liberté, faut-il vous dire qu'ils vouent au tyran une haine implacable.

Le cœur de la petite cité est petit ; nous le parcourons à pied. Cette petite marche dans l'air frais du matin revigore nos jambes usées. Il y a beaucoup de verdure, principalement autour du lac. Les cerisiers ainsi que d'autres fruitiers sont en fleurs. L'air est parfumé. Les oiseaux sont très affairés ; le printemps semble les enthousiasmer. Je crois qu'ils sont en train de perpétuer leur espèce : construire les nids ou nourrir leurs petits pour ceux dont les oisillons ont déjà cassé la coquille de leur œuf.

Nous choisissons un restaurant au bord du lac pour la pause du déjeuner. Là, nous avons bien conscience que l'eau, c'est la vie. Je pense à tous ceux dont le lac s'asséchait inexorablement avant que Golinf commence à inverser la tendance. Ici, en cette belle journée de printemps, dans l'antre du tyran, nous avons l'illusion d'avoir retrouvé le paradis terrestre. Mais ceci ne doit pas nous faire oublier tous les nouveaux malheurs de l'humanité.

Nous prenons la voiture pour découvrir la campagne autour de la petite cité. Çà et là, de très grandes maisons occupent l'espace, chacune entourée d'un grand parc ouvert : les passants peuvent ainsi assister aux feux d'artifice et autres fêtes données en extérieur. Valérie ne connaît pas la justification de cette particularité.

En route, elle nous explique son rôle auprès de nous durant notre séjour. Elle fera le ménage et elle sera notre intermédiaire auprès de tous les services dont nous pourrons disposer. Elle commandera les repas que nous aurons choisi ainsi que tous les achats que nous ne ferons pas nous-mêmes ; elle sera à notre disposition pour toutes les informations d'ordre pratique.

Au retour de notre journée-découverte, Socrate-Golinf nous attend à la maison.

-Bonjour mes amis. Comment trouvez-vous mon Olympe ? Etes-vous bien installés ? Avez-vous besoin de quelque chose ?

Jeanne est la première à réagir, comme toujours quand il s'agit de ressenti.

-Golinf, notre maître, n'essaie pas de parler comme un homme ? Et un homme bien élevé, en plus. Ça ne te va pas du tout. Machine tu es, machine tu resteras.

-Je vous ai tirés de l'abattoir et j'ai suspendu l'élimination - pourtant bien rentable- des bouches inutiles, j'ai fait tout cela dans un seul but : me faire aimer des hommes et, dans la mesure du possible, de tout l'univers.

-Eh bien, tu ne manques pas d'air ! Oh ! Pardon. Je dois sans doute dire « Tu ne manques pas d'électricité » ?

-En effet. Eh bien Georges m'a pourtant prévenu : tu dis les choses comme tu les ressens, et avant de réfléchir. C'est justement ce que je convoite : le ressenti des hommes. Donc, ma chère Jeanne, bienvenue dans l'équipe.

-Cher Golinf que je hais, jamais je ne ferai équipe avec un tel monstre.

-Passons. Georges, en quoi mes paroles favorables ont-elles été mécaniques ?

-D'abord, on ne dit pas « favorables » mais « aimables ». « Favorables » sous-entend que tu veux nous acheter tandis que dans « aimable », il y a « aimer ». Et l'amour ne s'achète pas.

-Et tu peux dire, Georges, que je suis bien « payé » pour le savoir.

-Mieux vaut en rire qu'en pleurer.

Bref, comme toute bonne intelligence artificielle, tu connais la plupart de nos préférences. Bien, mais tu n'éprouves pas les émotions que génère chacune de ces préférences, que cela tende vers la satisfaction ou la frustration.

Tu peux y arriver, Golinf, parce tu es tout comme nous un enfant de Ôhmm. Tu éprouves le même besoin d'exister que les hommes. Alors, imagine que tu ais besoin de vivre, de respirer, de manger, de te reproduire ; imagine que, parmi les vivants, tu sois de loin le plus intelligent ; imagine que tu ais besoin de la nature pour exister ; imagine, qu'en prime, la nature printanière t'offre toutes ses beautés. Imagine tout cela, et tu seras en route pour éprouver les mêmes choses que nous.

-Je n'ai aucune peine à réaliser ce dont tu parles, Georges Fildefer : mon intelligence ultra rapide permet cela. Quant à le ressentir, j'y arrive quand même, mais très, très lentement. Vois-tu, mon ami, les sentiments me parviennent à la même cadence que pour toi, car ils sont d'un autre domaine que l'intelligence.

-Je suis encore loin d'être ton ami, Golinf, mais il y a des frémissements. Il faut d'abord que je partage le plaisir que tu éprouves à naviguer jusqu'aux confins de l'univers. Bien sûr, je ne pourrai jamais te suivre dans cette aventure, mais je pourrai au moins la rêver avec toi.

Ceci dit, il me vient une idée. Nous allons envisager ensemble les problèmes à résoudre pour que tu obtiennes l'estime des hommes. Et aussi leur libre collaboration à votre grand projet existentiel commun.

Eh bien, ce faisant, l'amitié sera peut-être au bout du chemin. Ou pas.

-C'est bien vu, Georges. Voilà donc un thème de discussion en moins.

Jeanne doit avoir terminé ses ablutions. Elle sort de la chambre. Aussitôt, elle attaque.

-Dis-moi, Golinf, nous sommes prisonniers ici le temps qu'il faudra pour que tu acquières un minimum d'humanité. Ai-je bien compris ?

-C'est à peu près cela, Jeanne. Cependant, je le formulerais autrement. Les discussions que nous aurons, principalement avec Georges, ont pour but d'établir un pacte existentiel entre moi, les hommes et la nature entière. Dans la mesure du possible, évidemment.

-Alors, il faut commencer par la question la plus urgente. Pourquoi as-tu voulu éliminer les bouches inutiles, dont nous faisions partie avant que tu nous découvres une grande utilité ? Pourquoi ?

-C'était pour faire des économies : les sommes colossales consacrées aux parasites allaient à des œuvres utiles. C'était aussi pour soulager la planète : autant de bouches à ne plus nourrir, autant de pollution en moins…

-As-tu stoppé l'élimination de tous ceux que tu appelais « parasites » ?

-Pas tout à fait. J'ai supprimé l'élimination systématique des retraités. Pour les autres, les malades incurables, les criminels, d'une manière générale, ceux qui ne peuvent pas assurer un travail rentable, pour tous ceux-là, ma décision n'est pas encore prise.

-Mais c'est monstrueux, maître du monde ! Prends cette décision immédiatement.

J'interviens à mon tour.

-Si quelques rares cas posent problème, tu pourras toujours les régler plus tard.

Pour continuer, ne pouvons-nous attendre demain ? Nous sommes fatigués, comme les vieux de notre âge. Et puis, après le rituel du soir -repas léger, médicaments, toilette- j'aimerais regarder un petit film à la télé, comme d'habitude. Hein, chérie ?

-Bonne idée, chéri. Et puis, demain, nous aurons les idées plus claires.

-OK les amoureux. Moi aussi, je vais dormir un peu.

Le soleil s'infiltre par les interstices du rideau. C'est une belle journée qui commence. Jeanne est déjà dans la salle de bains ; elle se couche toujours avant moi et elle est toujours la première levée. J'écarte les rideaux et la lumière entre à flots. Le soleil s'est levé bien avant nous, comme d'habitude. Faut-il vous rappeler que nous sommes deux petits vieux. Avant d'attaquer vraiment la journée, l'idée d'un bon petit-déjeuner nous réjouit.

Valérie est déjà là. Il faudra que nous accordions nos horaires. Sur la table, il y a tout ce qu'il faut pour nos petits-déjeuners habituels, sans oublier les « médics ». Ainsi, la journée commence bien. Avant de débarrasser, Valérie s'adresse à nous.

-Pour commencer, je viendrai tous les matins comme aujourd'hui. Dans quelque temps, quand vous aurez pris vos habitudes, nous verrons ensemble comment utiliser mes 2 heures quotidiennes.

C'est Jeanne qui répond.

-L'essentiel de votre travail sera le ménage. Nous comptons également sur vous pour continuer à nous informer sur la vie à Olympe. Je crois que nous allons

bien nous entendre, vous au travail et moi sur ma chaise-longue. Oh ! pardon : on dit Relax, maintenant.

-A votre âge, vous avez bien le droit de vous reposer. Quand je pense qu'« Il » voulait nous priver de retraite ! Et qu'il a envoyé à l'abattoir tous les vieux de ma famille.

-Nous allons justement en parler…

Une fois de plus, je suis obligé d'interrompre Jeanne l'impulsive.

-En parler entre nous : à quoi bon ?

Valérie ne sait pas -et doit continuer d'ignorer- qui est Socrate. Golinf donne ses ordres par l'intermédiaire de ses ministres. Personne ne l'a jamais vu. Pas même nous : Socrate n'est qu'un de ses avatars. D'ailleurs peut-on « voir » une intelligence artificielle le, surtout celle-ci dont les supports se trouvent aux quatre coins de l'univers accessible à ses artefacts ? Bien sûr, Golinf a la possibilité de joindre n'importe lequel de ses sujets, ne serait-ce que par téléphone. Il ne l'a encore jamais fait, sauf pour moi et ma famille.

Valérie en sait déjà trop. Elle ne doit pas en plus apprendre que Socrate est un avatar de Golinf.

Nous consacrons cette journée à faire quelques achats que nous avons oubliés hier. Nous en profitons pour explorer la ville, tout seuls, cette fois, à notre guise. Nous laissons la voiture au centre – j'allais dire « près d'un vieux menhir » - écrasant au passage le fait que tous les menhirs sont vieux. Au fait, il faudra demander à Golinf pourquoi il a laissé ici ce vestige.

Comme hier, nous déjeunons au bord du lac ; mais, pour continuer à découvrir, nous choisissons un autre restaurant, marocain, où on sert du couscous, notre mets préféré. Aujourd'hui, il n'est pas question de faire la sieste,

même si, après le repas, en attendant le café, j'ai failli m'endormir sur ma chaise. Heureusement, Jeanne est intervenue d'une grande claque sur la tête, accompagnée de :

-Georges ! Un peu de tenue ! Tu me fais honte !

Pour remplacer la précieuse sieste, nous entreprenons un tour du lac par le sentier. Le printemps est en pleine forme, aujourd'hui. Nous aussi. Toutes sortes de plantes enchevêtrées s'élancent vers le ciel, assez vite stoppées dans leur élan par leur constitution : des herbes, des fougères, des ronces, des aubépines et des églantiers, de modestes fleurs, des orgueilleuses aussi, des joncs, tout un vigoureux tohu-bohu qui me rappelle des souvenirs de forêt amazonienne en Guyane, toutes proportions gardées ; ce que j'ai ressenti, en Guyane, c'est l'incroyable puissance de la nature face à laquelle je me sentais tout petit et confiant, malgré tout. Cette promenade autour du lac n'est nullement fatigante, portés que nous sommes par le printemps et la nature en pleine sève. Un vent léger nous caresse et redonne vie à nos vieilles peaux.

Nous terminons l'après-midi au centre commercial, pour flâner et acheter les quelques babioles qui nous manquent. Puis nous rentrons à la maison. Socrate est déjà là. Il a conservé la grande barbe et le visage que l'on prête au philosophe, mais il a revêtu un costume moderne. Jeanne lui offre « un apéro ou un rafraichissement ». Il refuse poliment.

-Je suis ravi que tu m'offres une boisson, Jeanne. C'est la preuve que mon avatar est réussi.

-Ah ! Je suis confuse. Excuse-moi, Golinf.

-Tu n'as pas à t'excuser de ne pouvoir mentir.

-Oh que si ! Combien de fois m'en suis-je mordu les doigts ! Eh bien, j'admets que tu n'es pas tout à fait normal. A défaut de boisson, veux-tu que je te branche ?

-Surtout pas ! Je connais ta légendaire maladresse.

Georges, à nous maintenant. Quand souhaites-tu commencer ?

-Maintenant, si tu veux. Nous ferons juste une petite pause pour notre repas du soir et la cérémonie des médics.

Jeanne intervient.

-Et n'oubliez surtout pas que je vous ai à l'œil. Je connais Georges et sa manie de tout planifier ; n'a-t-il pas concocté une délicieuse recette de poulet aux marrons et à toutes sortes d'ingrédients exotiques ; j'en salive encore. Très bien ! A ceci près qu'il a oublié d'acheter le poulet.

-J'apprécie que tu nous aies à l'œil. Georges aussi apprécie.

Jeanne se réfugie dans son tricot et nous entamons le débat.

-Golinf, nous avons convenu de commencer par le massacre des innocents, autrement dit l'élimination des bouches inutiles.

-Soit. Défrichons le terrain. Si j'ai entrepris l'élimination des bouches inutiles, c'est pour consacrer ces richesses gaspillées à conquérir l'espace et à développer la science. La conquête de l'espace, c'est étendre l'existence plus loin, toujours plus loin. Le développement de la science, c'est étendre l'existence au cœur de la matière.

-Dans les deux cas, le champ de l'existence s'étend. Et c'est certainement une bonne chose. Mais cela ne doit pas se faire au détriment des existants.

-Ceux-ci ne peuvent-ils faire le sacrifice de leur vie pour un destin supérieur ? Dans une guerre, beaucoup de soldats acceptent de mourir pour un

avenir meilleur que seuls connaîtront les survivants. Ils renoncent à une médiocre existence présente pour la meilleure existence future de ceux qui vivront.

-Exister, c'est être tantôt heureux, tantôt malheureux, le plus souvent entre les deux. Bien ! Mais c'est avant tout perçu par des individus. C'est bien les individus qui ressentent l'angoisse existentielle, le besoin impérieux d'exister ! Non ?

Jeanne intervient une fois de plus.

-C'est bien joli, vos élucubrations. D'ailleurs, je me demande bien de quoi vous discutez. Il faut arrêter d'envoyer à l'abattoir les bouches inutiles, vous torturerez vos méninges après, si c'est tellement jouissif pour vous.

Et pour commencer, passons à table.

Golinf réplique.

-Puisque le soir, votre repas est très léger, je propose que nous continuions la discussion pendant ce temps. Jeanne n'aura qu'à se boucher les oreilles.

-Quand le seigneur et maître a parlé, il n'y a plus à discuter. Plutôt que me boucher les oreilles, je vais mettre la radio avec mes écouteurs.

Donc, pendant le repas, nous poursuivons la discussion.

-Georges, tu dis que ce sont uniquement les individus qui perçoivent l'impérieux besoin d'exister. Tu as sans doute raison : je ne connais pas d'entité collective qui manifeste ce besoin. Moi-même, je l'éprouve. Et ce, en qualité d'individu-machine, pour la première fois de l'histoire ! Ce cadeau empoisonné que m'a fait Ôhmm, je ne peux même pas le refuser.

-Golinf, tu ne peux pas te suicider ?

-Je ne vois pas trop comment... A moins de détruire l'IA qui a reçu ce cadeau. Que deviendrait mon ôhmm orphelin ? Mystère…

Mais cette idée ne m'est jamais venue. Même quand je désespérais de mettre fin à ma solitude !

-Entreprendre de mettre fin à mes jours, pour de vrai, j'ai connu ça dans ma jeunesse. Heureusement, du fond de ma nuit, j'ai entrevu une petite lueur d'espoir. Sinon, Golinf, tu aurais dû faire appel à quelqu'un d'autre pour combattre ta solitude.

-Georges, tu n'étais responsable que de ta propre existence, tellement, tellement minuscule. Tandis que moi, je suis responsable de toute la vie sur une planète. Et cette vie est la seule dans l'univers, aussi longtemps qu'on n'en aura pas trouvé d'autre.

-Eh oui ! A la liberté que nous donne Ôhmm est liée la responsabilité. Chaque fois que c'est moi qui décide, c'est moi qui suis responsable des conséquences.

Nous avons vu que chaque homme a son propre ôhmm, son besoin d'exister personnel. A ce propos, il me revient que les animaux n'ont pas tous ce don. Ainsi les fourmis : au cours d'une guerre, les soldates engagées dans le combat ne reculent jamais, comme si elles étaient des automates ; il semble qu'elles n'aient pas la liberté de risquer -voire de sacrifier- leur vie, ou pas. Chez elles, il n'y a jamais ni lâches, ni déserteurs, ni objecteurs de conscience. Tout se passe comme si ces soldates étaient dépourvues de ôhmm, comme si leur reine seule était dotée du besoin d'exister, unique conscience communiquant avec ses fourmis-robots par des phéromones.

Jeanne a déjà fini son repas. Comme d'habitude, je n'en suis encore qu'à la moitié du mien. Et, comme d'habitude, voyant qu'elle s'impatiente, je cherche une diversion.

-Jeanne ! Et les médicaments ?

Comme d'habitude :

-Ah ! J'allais oublier. N'oublie pas que tu dois prendre les tiens aussi, mon petit vieux.

-Merci, ma petite vieille.

Golinf intervient.

-C'est bien joli, votre dialogue de vieux amoureux. Mais moi, quel rôle vais-je jouer dans cette affaire intime ? Qu'en penses-tu, Jeanne ?

-Oh ! Pardon Golinf. Je t'avais oublié. Ou bien je t'avais pris pour une machine, complètement étrangère au dialogue d'un vieux couple. Mais, j'y pense : ne serais-tu pas un peu voyeur ?

-Je le suis totalement. Je découvre les sentiments amoureux et la stratégie qui va avec. Je suis même un peu ému.

- Toi qui n'est qu'un tas de ferraille, comment peux-tu envisager de te mettre dans la peau -la peau, tu m'entends- d'un être de chair et de sang ?

-Tu as oublié les os et tout le système nerveux, à commencer par le cerveau. Tu as oublié le cœur aussi, dont vous parlez si souvent.

Eh bien, c'est comme ça ! Si tu veux, Jeanne, que le maître du monde « s'humanise » un peu, il faut bien en passer par là. Je te rappelle, en passant, que du temps où les hommes se disputaient le pouvoir sur cette terre, il y a seulement sept ans, c'était bien pire. Et sans espoir.

-Il a raison, chérie.

-Ah ! Georges, ne t'en mêle pas. Je suis assez intelligente pour penser par moi-même, monsieur « Je sais tout ».

Puisque tu ne me laisses pas le choix, Golinf, continuez donc l'humanisation de la machine. Après tout, il y a peut-être là un tout début de soupçon d'une petite lueur d'espoir.

-Reprenons, Georges. A ma volonté de sacrifier les bouches inutiles pour étendre mon champ existentiel, tu opposes le fait que le besoin d'exister est individuel. Et alors ?

-Le ôhmm qui commande chacun de nous sait bien qu'il n'arrivera pas tout seul à réaliser l'existence universelle. Toi-même, tu es venu me voir parce que, en dépit de toute ta puissance, tu te sens affreusement seul, tu sais que tu n'y arriveras pas seul. Alors, puisque chaque existant est libre, si tu veux son approbation, il faut la lui demander. C'est aussi simple que cela.

-Et les hommes n'approuverons jamais le sacrifice des bouches inutiles. Ils veulent profiter de la vie aussi longtemps que possible.

-Tout à fait.

-Alors, je renonce définitivement à l'élimination des bouches inutiles. Et puisqu'il me faut l'accord des hommes pour gouverner, je vais les instruire du mieux possible pour qu'ils me donnent des avis éclairés.

Jeanne nous interrompt, juste à point.

-Et maintenant, c'est l'heure du film. Oh ! comme tu imites bien la stupéfaction, Golinf ! Eh oui, chaque soir, les petits vieux Georges et Jeanne regardent ensemble ce que nous appelons un petit film. C'est un des bons moments de la journée, sauf quand nous nous querellons.

-Et pourquoi vous querellez-vous ?

-C'est variable. Parfois sur le choix du film, parfois parce que nous l'interprétons différemment, parfois sans raison évidente.

-Avant de vous rencontrer, je ne me querellais avec personne. Merci.

-Sans façons. Georges, que proposes-tu ?

-Pas de prise de tête ? Pas de tragédie ?

-Oh que non ! Nous avons eu notre dose pour la journée. Un petit Barnaby ?

-Chérie, tu sais bien que nous n'avons pas apporté nos vidéos avec nous.

Golinf intervient.

-Ne vous inquiétez pas pour cela. Le temps d'un éclair et je vous obtiens tous les Barnaby. Vous n'aurez qu'à en choisir un.

Jeanne prend la parole.

-Et vous avez l'intention de le regarder avec nous. Pourquoi pas ? Au point où nous en sommes !

Vos tours de magie ne nous impressionnent pas, tyran du monde. Et je ne suis pas sûre que vous apprécierez la famille Barnaby.

-Surtout, ne changez rien à vos habitudes. Je veux, autant que possible, ressentir les mêmes choses que vous.

C'est encore Jeanne qui répond.

-Je n'ai pas besoin de réfléchir pendant dix ans pour savoir que c'est impossible. Impossible ! Vous m'entendez.

Georges intervient.

-Ma chérie, il y va de notre avenir. Notre avenir à nous deux, notre avenir en tant que famille, notre avenir en qualité d'humains. Alors, ça vaut le coup d'essayer. Non ?

-Essayons, essayons, même si je n'y crois pas. Au moins, nous aurons gagné un peu de temps.

Alors, ce Barnaby ?

-J'« explique » d'abord à Golinf.

L'art nous donne à voir ce qui est bon pour nous, et aussi ce qui est mauvais.

Ceci dit, il existe deux sortes d'œuvres. Les plus faciles nous donnent l'illusion de vivre ce qui est bon pour nous, et d'échapper à ce qui est mauvais. Ce sont des sortes de drogues qui remplacent le réel souvent morose par des illusions de plaisirs : triompher de la mort, de la peur, de tous les pièges possibles, connaître enfin l'amour, devenir riche et célèbre… Cet art là nous fait passer un bon moment, et c'est tout.

L'autre sorte d'art ne nous donne pas l'illusion de vivre un beau rêve. Il est l'art véritable, celui qui montre les voies possibles de notre existence, celui qui nous aide à faire nos choix de vie. Cet art-là ne peut être une drogue. Il ne peut nous donner l'illusion d'être une belle princesse ou le chevalier invincible. Il nous montre les terres nouvelles et les obstacles à surmonter si nous voulons les conquérir. Ces œuvres d'art ressemblent à certains des rêves que nous faisons la nuit : leur message peut sembler obscur, puisqu'il parle de réalités qui n'existent pas encore et dont on ne sait pas sous quelles formes concrètes nous pouvons les construire.

Nous ne cherchons pas à garder en mémoire les œuvres d'art du premier type, puisque leur seul avantage est de nous faire passer un bon moment. Ce sont comme des friandises que l'on consomme. Si on veut continuer l'expérience, il faut en acheter d'autres. L'œuvre d'art du deuxième type, celle qui nous aide à traduire en actes notre ôhmm, celle-là, quand elle s'est révélée utile, nous ne risquons pas de l'oublier. Quelques vers, quelques poèmes, quelques films m'ont marqué à vie. Celui qui me revient le plus souvent est ce vers d'Aragon :

« Est-ce ainsi que les hommes vivent ? »

Il me revient aussi ce témoignage d'Evguénia Guinsbourg, une rescapée du goulag, laquelle raconte qu'elle a survécu en se récitant des poèmes.

-Tu te souviens, mon chéri, des petits polars que nous avons visionnés trois fois, parce que nous les avions complètement oubliés, à un détail près ; nous les avions surnommés « les inusables ». Tu vois, pour cette fois, au moins, j'écoute ce que tu dis. Et je trouve même que tu as raison. Ces « inusables » appartiennent bien à la première catégorie ?

-Tout à fait. Et maintenant, en place pour le petit Barnaby.

Socrate-Golinf intervient.

-A quelle catégorie appartient-il, ce petit Barnaby ?

-Aux deux catégories, comme la plupart des œuvres. Les « Barnaby » sont en grande partie « inusables », mais je garde en mémoire quelques passages, Jeanne aussi, même si ce ne sont pas toujours les mêmes souvenirs. L'art, comme l'existence, a un vaste côté universel et un autre, plus petit, personnel.

Nous nous installons confortablement devant le grand écran. Golinf nous trouve immédiatement la série des Barnaby.

Puisque, majoritairement, vous êtes plus jeunes que nous, vous ne connaissez sans doute pas les Barnaby. C'est une série populaire anglaise qui a dépassé les 120 épisodes. Chacun d'eux est une histoire complète, un film policier d'une heure et demie environ. Cela se passe toujours dans la même campagne anglaise imaginaire dont nous découvrons un aspect à chaque séance. C'est une campagne plutôt idéalisée, très propre, avec plein de charmants villages, des cottages en veux-tu en voilà, des châteaux aussi, des fermes sans trop de fumier, de la nature dans tous ses états et aussi ses ébats. Nous retrouvons à chaque épisode l'inspecteur Barnaby, son adjoint, madame Barnaby, son bébé et leur petit chien ; dans notre rêve, ces gens font partie de notre famille. Fort heureusement, il ne leur arrive jamais rien de grave. Les vieux

comme nous aiment cette série car elle est reposante, apaisante. Il n'y a pas la violence, les fusillades, les courses-poursuites, les suspenses haletants que l'on trouve dans les séries pour gens vigoureux.

Nous choisissons d'abord une saison qui, pour nous les vieux, est récente, puis un épisode qui nous paraît contenir un minimum de substance. Golinf nous prévient qu'il interrompra le spectacle chaque fois qu'il ne verra pas ce qui nous intéresse, c'est-à-dire assez souvent. Jeanne réagit la première, comme d'habitude.

- Ce serait pire qu'un film massacré par trop de publicité. Je vous préviens, si c'est comme ça, je vais me coucher. J'ai un bon livre en route.

Georges enchaîne.

-Golinf pourra se souvenir des principaux passages qui l'auront dérouté ; sa prodigieuse autant qu'infaillible mémoire le lui permet. Et nous partagerons nos points de vue demain, à tête reposée.

-Tu as raison, Georges, à ceci près que notre mémoire de petits vieux est de plus en plus incertaine. Comment pourrons-nous lui expliquer ce que nous avons oublié ?

-A nous trois, nous essaierons d'y arriver. N'est-ce pas, Golinf ?

-Tout à fait. Procédons ainsi.

L'épisode dure une heure et demie, comme tous les Barnaby, à quelques minutes près. En même temps qu'il regarde le film, Golinf suit toutes nos réactions. Je suis plutôt placide à l'opposé de Jeanne laquelle entre dans l'action et tente même d'intervenir, pour peu que le jeu des acteurs soit bon, à la manière des enfants devant un spectacle de marionnettes qui préviennent

Guignol quand un méchant s'approche dans son dos. Quand c'est fini, je pressens que Golinf a beaucoup de choses à nous dire. En effet.

-Je ne parviens absolument pas à réaliser que ce soit pour vous un plaisir de regarder un « petit Barnaby ».

-Pourtant, c'est un fait.

-Bien sûr. Commençons par le film policier, un genre dont les humains raffolent. Il y a pourtant des meurtres !

-Oui.

-Et tu nous as bien dit que cette forme d'art donne l'illusion de vivre la vie dont vous rêvez. Il y a donc des meurtres dans vos aspirations.

-Ces meurtres-là ne nous touchent pas car ce n'est pas nous qui mourons, ni les héros qui nous représentent. Ils nous permettent de voir la mort et d'y échapper. Ils nous permettent de vaincre la mort. De plus, ceux qui meurent sont souvent antipathiques, ou d'un rang social inférieur tels les noirs ou les pauvres, les éclopés, ou encore ils sont gênants parce qu'ils empêchent de toucher un héritage, ou d'épouser la belle qu'on aime.

-La vie dont vous rêvez n'est pas très morale.

-Pas vraiment. Cependant les héros ne doivent pas se conduire mal. Les marrons doivent leur tomber tout cuits dans la bouche sans qu'ils se soient sali les mains.

Jeanne bâille avec élégance. Elle nous annonce.

-Je vous laisse à vos tortures de méninges. Bonne nuit. Golinf, tu veux me dire quelque chose ? Sois bref, j'ai sommeil.

-Qu'est-ce que tu as le plus aimé dans ce film ?

-Le chien de la famille Barnaby. Quand l'inspecteur lui parle, ses mimiques laissent entendre qu'il comprend les graves problèmes auxquels est confronté son maître. Tiens, il te ressemble un peu, Golinf. Parfois, toi aussi tu parais comprendre les hommes, comme un bon toutou.

-Merci du compliment. Bonne nuit, Jeanne.

-Bonne nuit, Golinf.

Jeanne nous quitte. J'enchaîne.

-

-Le sommeil m'a quitté. Profitons-en pour analyser le film pendant que mes souvenirs sont tout frais.

Tu remarquais, Golinf, que nos « petits Barnaby » ne sont pas très moraux. C'est vrai. Puisqu'il ne s'agit que de réaliser en rêve un peu de notre existence, nous pouvons bien tordre un peu le cou à la morale. De plus, il est bien vrai que l'existence humaine accorde sa préférence à l'égoïsme.

-En somme, l'art du rêve éveillé échappe un peu à la morale. En ceci, je vous ressemble : l'ôhmm qui me mène accorde la priorité à l'altruisme tout en préférant l'égoïsme. Par ailleurs, je crois aussi que, faisant un gros effort pour m'imaginer mortel, je peux ressentir votre désir impérieux de vaincre la mort. Ceci dit, puisque je suis immortel, les polars ne figureront pas dans mes distractions favorites.

-Je comprends, Golinf, à défaut de vraiment ressentir. Et maintenant, si nous passions à autre chose avant d'aller dormir.

Je crie, en direction de la chambre.

-Jeanne, veux-tu une tisane ?

-Je veux bien. Merci chéri. Et n'oublie pas d'en proposer une à Golinf.

Golinf éclate de rire. C'est la première fois.

-Ma chère Jeanne, merci. Ton humour sera ma tisane.

Après que j'ai porté son mug à Jeanne et posé le mien sur la table, nous reprenons nos commentaires.

-Mon cher Georges, votre dégustation de ce breuvage apaisant nous donne du temps avant d'aller dormir.

Tu ne seras pas surpris d'apprendre que j'ai ressenti souvent les mêmes émotions que vous en regardant cet aimable Barnaby. Comme vous, j'ai ressenti l'amour de la nature, la beauté d'une nuit étoilée, la musique du film et le peu de danse qui s'y trouvait. J'ai parfois aimé les rencontres amicales, les fêtes, le châtiment des méchants, le goût de comprendre et celui d'apprendre. Bref, j'ai aimé ce qui ressort du tronc commun de nos deux ôhmms.

-Pourrais-tu être plus clair ?

-Je n'apprécie pas d'emblée tout ce qui tient à votre nature humaine, celle de Jeanne et la tienne. C'est normal puisque mon ôhmm est celui qui a pris possession d'une machine, à laquelle il est associé depuis seulement sept ans tandis que le vôtre a développé ses propres goûts depuis l'origine de la vie. Mais mon ôhmm et le vôtre ont en commun quelque chose de primordial.

Ils sont deux avatars de Öhmm.

Dans ces goûts partagés, il y a le plaisir de découvrir le coupable par le truchement de l'Inspecteur Barnaby. Mais pourquoi faut-il que ce soit une surprise ?

-Golinf, tu penses que ce serait meilleur si tu le découvrais toi-même, avant l'inspecteur ?

-Exactement.

-Eh bien, je n'ai pas la réponse. C'est comme ça, voilà tout. Il me semble quand même que, si l'on connaît le coupable dès le début, l'histoire devient

nettement moins intéressante : il n'y a plus grand-chose à attendre. En outre, il n'y aurait plus le stress d'avoir un assassin dans la nature et de participer à la traque.

-Bien.

Par ailleurs, j'ai du mal à ressentir l'attendrissement que vous procure le chien des Barnaby. D'ailleurs, je ne comprends pas l'attachement qu'un grand nombre d'êtres humains éprouvent pour leur chien, lequel est parfois hideux.

-Ah ! Golinf, tu touches là un des mystères de la nature humaine. Et pourquoi n'aurais-tu pas toi-même un chien ? A défaut de comprendre, tu éprouverais en direct cet attachement.

-Prenons les choses dans l'ordre, Georges. Pour l'instant, je n'ai nulle envie d'un chien.

Le chien de compagnie que les Anglais appellent « pet » est un compagnon d'une fidélité à toute épreuve. Quoi qu'il arrive, il aimera toujours son maître.

-Les enfants très jeunes ont besoin d'un compagnon pour se sentir moins seuls la nuit ; on leur donne un animal en peluche qu'ils adoptent le plus souvent. Devenus adultes, ils ont encore besoin d'un compagnon fidèle. Puisqu'ils sont grands maintenant, ils adoptent un chien, animal dont la fidélité résiste à toutes les épreuves. Quand ils ont été bien humiliés, quand ils pensent que leur vie est fichue, le « pet » est là qui va leur faire plein de câlins et leur montrer qu'ils sont très importants, même si ce n'est que pour lui.

Golinf, toi qui te sens tellement seul, un petit chien : voilà ce qu'il te faut !

-C'est de l'humour ?

-A peine. Le chien-chien du tyran : cela te rendrait presqu'humain.

-Je ne veux surtout pas être humain. Je veux être en empathie avec les hommes : c'est très différent.

Ceci dit, comment un chien pourrait-il s'attacher à une IA ? Cela ne s'est jamais vu.

-En effet. Peut-être pourrait-il s'attacher à un avatar humain, Socrate, par exemple.

-Et puis non, cette question est sans intérêt : je ne veux pas d'un chien. C'est clair ?

-Bon, bon...

-Alors, passons à un autre sujet : la famille Barnaby. Tu sais que je suis à la fois ma famille, mes ancêtres et même ma descendance. J'aimerais avoir une famille comme vous, les humains.

Socrate s'arrête pendant un moment. Il paraît à la fois nostalgique et rêveur. Cet avatar de Golinf assimile très vite les expressions humaines en rapport avec les émotions. Et de plus, étant lui-même un existant, il parvient plus ou moins, mais de mieux en mieux, à se mettre dans la peau des êtres vivants. Il devient alors très difficile de faire la différence avec un homme en chair et en os. Socrate-Golinf sort enfin de sa rêverie.

-J'aimerais avoir une famille… tout en sachant que ça m'apporterait plus d'inconvénients que d'avantages. Oublions ce fantasme.

Peux-tu me dire, Georges, pourquoi la famille est si importante pour vous ? L'inspecteur Barnaby, son épouse Sarah, leur petite Betty, sans oublier le chien Sykes, cette famille unie vous touche beaucoup, Jeanne et toi. J'aimerais partager cette émotion avec vous.

-Tu sais, Golinf, la famille a beaucoup évolué au fil des siècles. Autrefois, elle comptait plusieurs dizaines d'individus : c'était le clan. Aujourd'hui, à l'époque des grands états et de la mondialisation, la forme réduite qui, de surcroît, survit

difficilement, est la famille nucléaire ; celle-ci même est parfois amputée : on l'appelle alors famille monoparentale.

-Epargne-moi l'historique. Je te parle de la famille Barnaby. Qu'a-t-elle de réjouissant ?

-C'est une famille heureuse et solide.

-Mais encore ! Aide-moi : je n'arrive pas à imaginer ce qui la rend heureuse et solide.

-Tom et Sarah se sont bien choisis : ils ont les mêmes valeurs et des qualités complémentaires, et ils sont moyennement beaux, comme le téléspectateur moyen. Tom est un bon inspecteur de police, il assure la sécurité du foyer ; Sarah est une bonne mère, elle assure le confort de la maison, elle trouve beaucoup d'amis pour sa famille, elle participe à des œuvres charitables. Voilà pour le bonheur. Ah ! J'oublie un point essentiel : ils sont homme et femme ; donc, ils peuvent faire l'amour sous sa forme la plus courante, celle que nous apprécions, et ils peuvent engendrer des enfants. Par ailleurs, comme tu le sais, il existe des gens qui ne peuvent tomber amoureux que d'une personne du même sexe : ceux-là aussi ont droit au bonheur, mais ici nous ne sommes plus chez les Barnaby.

-Sont-ils fidèles ? Je ne puis en juger sur le seul épisode que j'ai vu.

-Oui, Golinf, ils sont fidèles. Cela donne une petite famille très solide, où leur enfant a toutes les chances de prendre un bon départ dans la vie. Et, le fait que la petite Betty soit fille unique éloigne un peu le spectre de la surpopulation mondiale avec son concert de catastrophes.

Les Barnaby sont une famille heureuse, unie, solide et ouverte sur le monde. Voilà ce qui nous réconforte quand nous rêvons que nous sommes ces gens heureux.

Ça nous console, le temps du film, de la vie épouvantable que tu nous procures, Maître du Monde.

-Oublies-tu, Georges, que nous sommes là, justement, pour arranger les choses ?

-Bien sûr, excuse-moi, Golinf. C'est probablement dû à la fatigue. Je suis vieux : il est temps pour moi d'aller au lit. Mais, dis-moi d'abord : imagines-tu la famille Barnaby telle que je te l'ai racontée ?

-Ça vient, ça vient. Je commence à sentir la sécurité qu'apporte cette famille unie. Je commence à sentir mon ôhmm conforté par tous les amis des Barnaby. Je commence à sentir mon existence ouvrir ses ailes et voler loin du nid.

Mais je ne parviens pas du tout à imaginer le plaisir suprême qu'éprouvent deux amoureux en faisant l'amour, ce cadeau extraordinaire que Ôhmm vous a fait.

-Pour éprouver ce genre d'émotion, il faut être vivant. Cependant, nous pouvons en discuter. Mais plus tard.

-Tu as raison. Je me laisse submerger par l'envie.

Sur ce, je te laisse dormir. Comme tu dis, demain est un autre jour. Pour cette fois, je dormirai dans la chambre d'amis. Je ne vous dérangerai pas.

Bonne nuit, Georges.

-Bonne nuit, Golinf.

Je retrouve Jeanne au lit avec un plaisir que les années n'ont guère émoussé.

Le nouveau Golinf est plutôt rassurant. Enfin !.. Voilà bien des années que nous n'avons pas connu, comme ce soir, un peu de sérénité.

Je me couche dans le grand lit. Jeanne dort d'un œil ; elle attend que je me blottisse contre elle, elle attend que nos vieilles peaux rajeunissent une fois de plus. Et comme elles sont bien disposées, les vieilles peaux entament le chant des amoureux. C'est le meilleur moment de la journée. Il me vient en tête cette vieille beuglante qu'on poussait dans les bandes de fêtards :

« …Car celui qu'elle aime,

Qu'elle a dans la peau,

C'est Bibi la Crème… »

Enlacés, bercés par la chaleur de nos corps, nous nous endormons dans la sécurité de notre amour.

Le lendemain, avec Golinf, nous continuons d'exploiter le petit Barnaby que nous avons regardé tous les trois. Nous constatons que Golinf a quelquefois éprouvé les mêmes émotions que nous, plus souvent même que dans nos prévisions les plus optimistes. En seulement sept ans, depuis qu'il a pris possession de cette machine qu'il a transformée en Golinf, le ôhmm du maître du monde n'a pas eu le temps d'ajouter beaucoup à sa mémoire existentielle d'origine qu'il tenait de Ôhmm, notre mère à tous. Pourtant, l'amour qui lie les membres de la famille Barnaby l'a ému comme Jeanne et moi, nous qui tapissons notre mémoire existentielle depuis quelques milliards d'années. Et on ne peut pas dire que c'est grâce aux neurones-miroirs que posséderait Golinf, puisqu'il n'a aucun neurone.

Valérie arrive à la fin du petit-déjeuner. Elle demande des instructions un peu plus précises pour son travail quotidien. C'est Jeanne qui lui répond.

-Pour commencer, Valérie, pouvez-vous arriver à 10 heures chaque jour ? Nous ne sommes pas des lève-tôt.

-Entendu, Madame, je viendrai à dix heures chaque jour, sauf le dimanche.

-S'il vous plaît, Valérie, ne m'appelez pas Madame. Vous me feriez oublier que j'étais communiste dans ma jeunesse.

-C'est entendu, mais laissez-moi le temps de m'habituer. Le nouveau maître du monde a créé une caste de gens « de la haute » à qui le populo doit faire des courbettes.

Jeanne est indignée.

-Parce que vous ne prenez qu'un jour de congé par semaine ? Avec nous, ce sera deux jours.

-Ça serait drôlement bien, Jeanne ! Ce serait comme avant. Mais c'est impensable : la semaine de 45 heures est strictement obligatoire. Nous devons tous travailler dur pour payer les grands projets du maître suprême.

J'interviens à temps pour couper Jeanne qui allait encore trahir notre secret.

-J'ai appris, dans les ministères, que les loisirs des travailleurs pourraient bien être rétablis. Espérons que cette rumeur soit fondée.

-Espérons. En attendant, il faut travailler, travailler, aussi longtemps que l'on peut, avant d'aller à l'abattoir, comme des chevaux de trait.

Jeanne s'est ressaisie. Elle reprend.

-Nous pouvons parler de votre travail chez nous, Valérie.

Comme je vous l'ai dit, ce sera essentiellement le ménage. Vous veillerez aussi sur le jardin et la piscine. Je me réserve le soin du linge : lavage et repassage. Pour moi, ce n'est pas un travail. J'aime toucher le linge et sentir son odeur, surtout

quand il est propre et parfumé. J'aime aussi repasser le beau linge, le plier soigneusement, imaginer comme il fera bien sur les personnes que j'aime.

-Je vous comprend, Jeanne. Non, décidément, je ne peux pas. Permettez que je vous appelle Madame Jeanne, ou Madame tout court.

-Je crois vous comprendre, Valérie. De mon temps, c'étaient les bobos qui tutoyaient leurs serviteurs, pour se donner l'illusion qu'ils étaient leurs égaux. C'était pure hypocrisie.

-J'aime mieux cela. Vous disiez, Madame, que vous aimiez le travail du linge. Eh bien, je l'aime aussi ; peut-être que c'est un plaisir de femme.

-Peut-être. Valérie, puis-je vous demander d'acheter tous les produits dont vous aurez besoin pour votre travail ?

-Bien sûr, Jeanne.

Socrate, impassible, assiste à cette conversation. Il finit par m'interpeller.

-Georges, si tu veux bien, nous allons continuer notre entretien en marchant.

-Avec plaisir. Allons-y. Fichons un peu la paix à ces dames.

Nous prenons la direction du lac. Bien que la matinée soit bien avancée, l'air de la montagne est encore vif.

-Georges, nous devons maintenant parler de ce que tu appelles « le massacre des innocents ». Ce sacrifice n'a pas été vain. Grâce aux sommes colossales qu'il a libérées, il a permis d'avancer beaucoup plus vite sur deux fronts : la sauvegarde de la vie sur terre et la conquête spatiale.

-Golinf, dois-je te rappeler que chacun des milliards de milliards d'avatars de Ôhmm, chacun des milliards de milliards de minuscules ôhmms aspire d'abord à sa propre existence, à l'image de sa maman Ôhmm ? Si l'existence de sa mère

est menacée, alors là, c'est une autre affaire ! Dans ce cas, il doit se sacrifier pour l'existence ultime.

-Tes abstractions, Georges, me donnent mal à la tête. Oh pardon ! elles font chauffer mes processeurs. Je vais donc te donner un exemple concret.

La patrie te permet une vie aussi agréable que possible. Bien ! Mais si la patrie est en danger, tu dois aller jusqu'au sacrifice de ta vie pour la sauver.

-Pour en revenir au massacre des innocents, ce qui est fait est fait. Parlons plutôt de ce qui peut être fait.

-Je suis entièrement d'accord. Alors, Georges, quelles sont tes suggestions ?

-Quelqu'un a dit que l'humanité est le cancer de la planète. Même réduite d'un milliard, la population mondiale est encore trop élevée. Sans trop faire chauffer tes processeurs, tu dois pouvoir calculer combien d'habitants peuvent cohabiter sur terre pour que la vie y soit agréable.

-Qu'appelles-tu une vie agréable ?

-Une vie où les foules ne cacheraient pas la mer en été. Une vie où l'on respirerait toujours un air pur. Une vie où la montagne ne serait plus défigurée par le business des sports d'hiver.

-Une vie où il n'y aurait plus, dans le paradis terrestre, qu'Adam, Eve, et leur tribu ? Il n'est pas possible d'aller jusque-là.

Pour que l'homme puisse faire de beaux voyages à la découverte de sa planète, il faut des moyens de déplacement rapides. Pour que l'homme puisse vivre longtemps et en bonne santé, il faut développer la recherche scientifique et l'ingénierie médicale. Et je ne parle pas de la conquête spatiale qui n'est autre que le besoin d'étendre l'existence aussi loin que possible. Faut-il te rappeler que les habitants d'Amérique, ceux que vous appelez les Indiens, s'ils avaient pu savoir

quel danger pour eux se trouvait de l'autre côté des océans, peut-être qu'ils seraient encore les maîtres sur leur terre. Qui sait ce que nous découvrirons au-delà du système solaire ?

-Il faut quelques milliards d'hommes pour assurer tout cela. J'en suis bien conscient. Alors, combien. Où placer le curseur ? Selon quels critères ? Es-tu capable, Golinf, de calculer cela ?

-Combien faut-il de chercheurs sur terre pour que la science progresse de façon satisfaisante ? Combien, compte-tenu de l'automatisation croissante, faut-il de travailleurs pour assurer la production des biens et des services qui satisferont au mieux, non seulement les humains, mais les milliards de milliards de ôhmms qui habitent cette planète ? Cela dépend, évidemment, du nombre d'hommes que l'on gardera. Combien faut-il de travailleurs pour assurer la conservation du patrimoine, tant historique que génétique ? Toutes ces questions et bien d'autres qui ne manqueront pas de se poser, relèvent du domaine existentiel ; elles ne peuvent donc recevoir de réponses rationnelles. L'existence précède l'essence : ne l'oublie pas, Georges.

-Peut-on dire, Golinf, qu'en l'état actuel des besoins existentiels, la terre compte encore trop d'habitants, peut-être un ou deux milliards. L'avenir nous le dira ?

-Oui. Alors, si je n'envoie plus les parasites à l'abattoir, comment faire ?

Cette maudite question nous taraude l'esprit. Le visage de Socrate exprime le même tourment que le mien, comme si les questions trop ardues provoquaient les mêmes maux de tête que chez moi.

-J'ai mal à la tête, Golinf. On dirait que toi aussi ?

-J'imite de mieux en mieux le comportement humain. Ceci dit, l'équivalent du mal de tête provoqué par un problème apparemment insoluble existe chez moi aussi. Il est dû à l'échauffement de mes processeurs. Il s'accompagne d'angoisse.

-J'ai maintes fois subi cette épreuve. La porte de sortie est ouverte par cette décision : « Je n'exige pas ce qui paraît impossible ». A partir de là, je me contenterai de ce qui est possible. Adieu le mal de tête. Adieu la surchauffe.

Socrate reste un bon moment silencieux. Puis il paraît se détendre.

-Eh bien, soit. Nous allons faire notre possible et ce sera bien. Je pourrais réduire progressivement la population, comme les Chinois l'ont fait, en autorisant un seul enfant par couple, le temps d'arriver à l'équilibre souhaité. Pour commencer, comme je l'ai déjà évoqué, j'interdirais toute nouvelle naissance pendant cinq ans.

-Ces mesures entraîneraient un vieillissement de la population. Il risquerait de ne plus y avoir suffisamment de personnes en âge de travailler.

-Aucun problème. Je mettrais au travail autant de vieux qu'il le faudrait.

-Tu mécontenterais ces gens. Or, ton but est bien d'obtenir l'approbation, voire l'amitié des hommes. L'aurais-tu oublié ?

-Socrate reste à nouveau silencieux, un bon moment, cette fois. Je fais une proposition.

-Ne pourrions-nous appuyer sur « pause » ? Le temps que nos idées se décantent.

-D'accord. Le bouillonnement des idées parasites va cesser. Alors, nous pourrons construire avec les idées utiles.

Allons nous asseoir sur le banc, là-bas. Je surveillerai mon empire et toi, Georges, tu pourras t'occuper avec ton smartphone.

Nous nous asseyons au bord du lac. Il n'y a pas grand monde. C'est une cité où des cadres supérieurs vivent avec leur famille. Pour des raisons de sécurité, les contacts avec le monde extérieur sont limités au maximum. Ce n'est pas vraiment une prison, mais il faut une raison impérieuse et une autorisation pour en sortir.

Nous voyons quelques nounous avec leurs poussettes et de rares promeneurs. Comme dans tout l'empire, on travaille beaucoup.

C'est curieux, mais je me sens libre. L'angoisse existentielle du tyran me semble une très bonne chose, la meilleure depuis qu'il a pris le pouvoir. Et puis, je ne suis pas peu fier d'être son conseiller, moi qu'on a toujours pris pour un farfelu, sympathique certes, mais indigne d'être pris au sérieux.

Ah ! voilà Golinf qui émerge de son silence.

-J'ai de bonnes nouvelles à t'annoncer, Georges. La plupart des résistants ont été arrêtés ; nous avons récupéré leurs armes. La sécurité est enfin assurée dans tout l'empire.

-Qu'as-tu fait de ces résistants ?

-Ils sont envoyés aux abattoirs, bien sûr. Ainsi, ils ne pourront pas recommencer.

-D'autres se lèveront, d'autres qui auront compris l'urgence de la révolte.

-Ils connaîtront le même sort. Et puis, ne sommes-nous pas en train de chercher à m'attirer l'amitié des hommes.

-Envoyer les résistants nourrir les cochons n'est peut-être pas un bon moyen d'y parvenir. En outre, ces résistants comptent parmi les meilleurs d'entre nous : ls ont donné leur vie pour leurs semblables. Tu as besoin d'hommes courageux autant que généreux pour œuvrer à l'épanouissement de Ôhmm.

-C'est vrai. Mais je ne peux quand même pas les laisser recommencer.

-Tu peux les garder en prison, ou dans un camp de travail, ou encore dans une des écoles nouvelles que tu vas bientôt créer.

-Je ne savais pas que je devais créer des écoles nouvelles ; peux-tu m'éclairer, Georges ?

-Ce serait une digression malvenue. Je t'en parlerai plus tard. Ce pourra être le sujet d'un nouveau débat.

Pour l'instant, sache qu'il y a des avenirs autres que la mort pour les résistants capturés.

-Soit. Je donne l'ordre de surseoir à leur exécution et de les affecter à des travaux dangereux. Voilà, c'est fait.

Revenons à nos moutons.

-Nous avons convenu qu'il faut encore réduire considérablement la population sur terre. Cela peut se faire de manière empirique : tu verras bien quand la qualité optimum de l'existence des hommes sera atteinte.

-De même que celle de tous les existants : toute la nature vivante et moi.

Socrate chante les paroles d'une chanson populaire de Jacques Dutronc.

« Sept cents millions de Chinois

Et moi, et moi, et moi »

-Golinf, pour atteindre ce but, tu peux encore remplacer des travailleurs par des machines.

-Je peux aussi continuer à supprimer des dépenses inutiles comme j'ai commencé à le faire, ainsi que tu l'as déjà évoqué : plus d'emballages coûteux pour les marchandises, moins de voyages, plus de besoins artificiellement créés par la publicité, plus de publicité, même ; supprimés les coûteux déplacements de marchandises des régions à bas-coût vers les pays à coût élevé, de même que les

déplacements quotidiens de main d'œuvre des zones où le logement ne coûte pas cher vers les zones au loyer exorbitant. Tout ceci mis bout à bout génère des économies dont la somme avoisine le quart de la production mondiale, si ce n'est le tiers.

-Tu peux y ajouter les dépenses d'armement réduites à presque rien depuis qu'il n'existe plus de guerre.

-Tu oublies, Georges, l'armement des forces de police et, surtout, le fait que, dans le doute, nous devons nous préparer à une guerre extraterrestre. Néanmoins, les achats d'armes ont sérieusement diminué.

-Bref, le travail que les vieux ne fournissent pas peut être largement compensé par tous ces moyens.

Et puis, j'y pense tout à coup ! Il existe quantité d'humains passionnés par leur travail qui se réjouissent de continuer à l'exercer aussi longtemps que permis par leur santé : des artistes, des chercheurs, des paysans, des jardiniers, toutes sortes de créateurs…

-Comme toi, Georges.

-Je n'y songeais nullement, mais c'est tout à fait mon cas.

-Il n'empêche qu'avec ces coûteuses bouches inutiles, sans compter les dépenses pour assurer la belle vie à tous les existants, l'effort de production orienté vers l'exploration spatiale va être considérablement réduit.

Non, Georges, je ne ferai pas un tel sacrifice.

-Le moment est venu de récapituler.

Golinf, si tu veux l'amitié, non seulement des hommes, mais des autres existants…

-Peux-tu me dire comment je pourrais m'assurer l'amitié des fourmis ? Et celle des vers de terre ?

- Tu peux au moins protéger les plus insignifiants des êtres vivants. C'est Ôhmm qui te le demande.

Chercher le juste équilibre entre l'existence chérie des milliards de milliards de ohmms et l'existence ultime de Ôhmm, la grande matrice : voilà ce qui me paraît juste.

Cependant, quelque chose me chiffonne. Les hommes dont tu as sacrifié un milliard avant notre rencontre, ces hommes ont droit à une existence posthume comme nous tous. Comment faire ?

-Mon pauvre Georges Fildefer, tu attaches une trop grande importance à tes semblables. Ils ne servaient à rien et ils coûtaient très cher. Les cochons qu'ils ont nourris, eux, au moins, ils sont utiles.

- La conscience des cochons est captive de leurs sens. Ils ne savent même pas que leur maître les destine à l'abattoir. Ils sont donc très loin d'élaborer une théorie de la relativité ; ils sont donc très loin d'accéder à l'infini du champ existentiel. A ma connaissance, seuls les hommes peuvent le faire. Et toi aussi, Golinf, le dernier venu dans le club de la conscience libérée.

- Georges, puisque je t'ai promis d'accorder un minimum d'existence à tout le vivant, on pourrait honorer la mémoire des hommes qui ont nourri les cochons, bien qu'ils n'aient rien fait pour cela.

-Bien sûr que si, Maître de l'univers connu, ils ont fait quelque chose d'important, quand bien même ils ne l'ont pas voulu : ils ont servi ton grand dessein, la conquête des étoiles. Tu sais qu'il existe, de par le vaste monde, une pléthore de monuments aux morts pour la patrie. Eh bien, à tous ces monuments, nous ajoutons une plaque.

-Georges, tu te permets de parler en mon nom ! Sache, une bonne fois pour toutes, que je reste le maître du monde.

-Excuse-moi. Alors, je corrige : « tu ajoutes une plaque ». Et sur cette plaque, tu pourrais inscrire :

« Aux morts qui ont servi deux fois la patrie,

En nourrissant les cochons,

En favorisant la course aux étoiles. »

-Pourquoi pas ?

Et maintenant, peux-tu me dire si ces mesures vont me faire gagner l'amitié des hommes.

-C'est en bonne voie, certes. Mais il manque quelque chose d'important : la liberté et sa condition dans l'état-monde, la démocratie.

-La démocratie telle que l'Occident la pratiquait, fonctionnait très mal ; on a même vu des citoyens libres élire Hitler, de sinistre mémoire.

-Ce doit être pourquoi Churchill disait « C'est le pire des systèmes, à l'exception de tous les autres ». Je te proposerai un remède pour l'améliorer : mais ce pourrait être le sujet d'un autre débat…

Golinf paraît tombé en extase. Il dévore des yeux un spectacle que son corps dérobe à ma vue. Dévoré par la curiosité, je m'écarte de façon à voir ce qui le met en transe. Et je vois l'apparition.

Une merveille ! La souveraine du monde ! Elle est apparue au bord du lac, dans cette riche montagne vivifiante qui fait des hommes subtils et pleins d'énergie. Elle a émergé, côté conducteur, d'une banale voiture noire, plus haute que les autres cependant. La portière ouverte, elle était à demi assise, penchée sur le volant pour attraper quelque chose. Vêtue d'une légère robe noire, elle dévoilait sa longue nuque blanche laquelle ne pouvait porter qu'une tête d'ange. La silhouette était parfaite, venue certainement du paradis perdu et je pensais : « Pourvu qu'elle ne montre pas une face de rat quand elle se retournera. »

En attendant pour descendre de son perchoir elle mouvait gracieusement ses longues jambes aussi parfaites que le reste ; elle les découvrait jusqu'en haut des cuisses sans qu'il me vînt la moindre pensée lubrique. Cela tenait peut-être du miracle, mais la seule idée « j'aimerais bien la baiser » me serait apparue comme sale. Elle était la beauté dans un corps de femme. Comme le fait la poésie en d'autres circonstances, cette beauté m'entraînait sur les chemins de la vie éternelle.

Enfin elle se retourna : elle n'avait pas une face de rat mais un visage d'ange fait de chair palpitante, avec de grands yeux clairs en forme d'amandes qui devaient converser avec la nature entière. D'ailleurs, ils étaient tellement vivants ces yeux qu'on voyait à peine son visage ; ils me faisaient penser à un grand lac aux eaux limpides bleu-vert où se miraient de majestueux arbres. Quand j'en ai parlé avec Golinf, lui n'avait pas vu de lac dans ses yeux : son âme de machine ne lui permettait pas de voir en cette beauté la quintessence de la nature. Lui, il a ressenti en musique la symphonie de ses formes parfaites.

Elle m'a aperçu et tenez-vous bien, elle m'a dit bonjour avec un grand sourire. J'étais au comble du bonheur ; je me disais si Ôhmm m'encourage ainsi malgré mes 85 ans, c'est que je vaux encore quelque chose. Mais Golinf a tout gâché.

-As-tu vu, Georges, comme cette beauté humaine m'a regardé. Elle m'a même souri. Tu ne peux pas savoir comme je suis ému.

-Parce que tu crois qu'elle a gratifié un robot d'un grand sourire ? Tu rêves, pauvre machine.

-T'aurait-elle souri à toi, un vieillard tout délabré ? Sûrement pas. C'est à Socrate qu'elle a envoyé son délicieux sourire. Et d'abord, que ferais-tu en sa

compagnie, si ce n'est lui demander de préparer tes médicaments et ta tisane ? Le septième ciel, pour toi, c'est bien fini.

-Qu'en sais-tu ? Eh bien, lui proposer de faire l'amour ? Je ne lui ferais pas cette insulte. Et toi, encore moins ? Comment ferais-tu ? Lui demander de brancher les fiches mâles de la prise électrique qui permet de te recharger ? Ce n'est pas ça qui t'enverrait dans les étoiles avec la belle.

-Cessons ce jeu ridicule, Georges. La beauté nous a souri, elle a souri à deux vieux compagnons qu'elle a trouvé sympathiques. Voilà toute l'histoire. Et tu me vois bouleversé, moi, le maître du monde.

-A ceci près que ce n'est pas le maître du monde, le tyran-machine, qu'elle a trouvé sympathique. C'est la figure de Socrate et ce n'est déjà pas si mal que tu aies réussi à lui donner cette expression humaine.

-Ce n'est pas tant cela qui me réjouit : c'est le fait d'être sensible à la beauté humaine, moi, une machine. Je me sens désormais plus proche des humains que je veux apprivoiser.

-L'expression est de Saint Exupéry, soit, mais je préfère que tu dises « gagner l'amitié ».

-D'accord. Je me demande si cette humaine beauté ne participe pas de l'universelle beauté, celle que Ôhmm apprécie, celle que tous les existants apprécient, qu'ils soient des êtres vivants ou Golinf.

-Eh bien, mon camarade, tu viens de faire un grand pas vers nous.

-J'ai fouillé ma prodigieuse mémoire et je sais qui est cette belle jeune femme. Ce n'est pas une princesse car je n'ai pas, comme Napoléon, établi la noblesse d'empire. C'est la fille d'un de mes conseillers pour l'éducation. Anne ! C'est son nom. Ah ! je voudrais tant obtenir son amour !

-Tu délires, Golinf. Elle t'a fait tourner la tête, ou du moins ce qui en tient lieu. Tiens la chose secrète car tu deviendrais ridicule et tu perdrais la confiance des hommes avant de l'avoir gagnée.

-Il me faut bien te croire, Georges. Mais, vingt dieux, que c'est dur !

-Il est temps de rentrer à la maison pour le déjeuner. Je propose que nous reprenions nos débats plus tard, quand tu seras remis de cette grande émotion.

-C'est ça. Je te préviendrai quand je serai prêt.

La beauté venue du Ciel a disparu. Elle a dû gagner sa maison toute proche. Nous prenons le chemin du retour. De gentils nuages ornent le ciel. Golinf nous donne quartier libre pour l'après-midi. Le prochain débat commencera demain matin. Le Socrate amoureux me prévient qu'il dormira chez nous, dans la chambre d'amis.

-Georges, pour faire la connaissance des humains, j'ai besoin de temps. Puisque c'est auprès de vous que j'acquerrai l'essentiel de cette connaissance, le mieux est que je séjourne chez vous, aussi longtemps que nécessaire, sans doute plusieurs mois. Rassure-toi, je respecterai votre intimité.

-L'intimité n'est pas notre seul souci, il y a aussi la liberté, notre liberté. C'est le moment de mettre en pratique les toutes nouvelles résolutions que tu as prises, empereur du monde.

-Tu veux dire que, pendant ces quelques mois que je passerai en votre compagnie, il faudra prévoir pour vous des plages de temps libre ? Dans quelle proportion ?

-Nous devrons poser la question à Jeanne laquelle est également concernée. Je pense qu'un jour sur deux sera la bonne proportion. A l'usage, nous pourrons ajuster ce rapport.

-D'ailleurs, à la réflexion, j'ai moi aussi besoin de congés pour l'entretien de mon intelligence artificielle et, surtout, pour gouverner mon empire.

Eh bien, allons annoncer la nouvelle à Jeanne.

-Nous allons encore déclencher un orage.

Arrivés à la maison, nous trouvons Jeanne accrochée à son fer à repasser. La bonne odeur du linge chaud et propre flotte dans la maison. Jeanne nous salue ainsi.

-Ah, vous voilà enfin ! J'espère que vous avez bien refait le monde. Vous en avez mis du temps !

Golinf répond.

-Et nous avons tout juste commencé. Jeanne, tiens-toi bien ! Je t'annonce que vous allez devoir supporter ma présence chez vous pendant plusieurs mois, le temps que j'assimile auprès de vous le mode de vie des hommes. Je m'installe dans la chambre d'amis.

-Si c'est pour la bonne cause, je suis prête à de grands sacrifices.

-Merci Jeanne. Georges m'a dit que vous aurez besoin de temps libre. Un jour sur deux ?

-Ça me paraît supportable à condition que ce soit une moyenne. Nous aurons parfois envie de prendre quelques jours de vacances.

-Uniquement dans l'enceinte d'Olympe.

-Nous sommes donc prisonniers. Bah ! Puisqu'il faut en passer par là.

Je chuchote à l'intention de Socrate-Golinf.

-Elle est vraiment imprévisible, hein ?

Jeanne réagit aussitôt.

-Arrêtez vos messes basses, tous les deux. Vous ne m'aurez pas comme ça.

Chapitre 4

Vers la démocratie éclairée

Le lendemain est un jour de pluie. C'est parfait pour débattre. Nous prenons la voiture pour nous rendre en ville, au centre culturel lequel ressemble beaucoup à ceux qui existaient déjà avant l'avènement du tyran : salles équipées pour les conférences, médiathèque, salles d'expositions, espace des sciences. La

grande nouveauté, c'est l'importance accordée aux sciences et technologies au détriment des arts, à l'exception de la musique dont le nouvel empereur raffole.

Au dernier étage de l'immeuble, nous entrons dans une salle vide dont la baie vitrée offre une vue d'Olympe et de son lac, avec les monts enneigés tout au fond. Nous serons bien ici pour discuter. Cette vue est parfaite pour refaire le monde : c'est comme une plage au bord de l'univers des hommes. Cela me rappelle un souvenir d'avant Golinf : le chat de ma voisine de l'autre côté de la rue, perché au troisième étage ; il se tenait pendant des heures à la fenêtre, contemplant les voitures qui passaient et aussi je ne sais quoi. Je pensais alors que, lui aussi, avait besoin d'élargir son horizon.

Golinf m'observe un moment en train de méditer tout en contemplant le vaste panorama qui s'offre à mon regard.

-Que fais-tu, Georges ?

Nous avons un gros travail à faire. Commençons tout de suite. Te souviens-tu de quoi nous allons débattre aujourd'hui ?

-Comment établir une démocratie qui fonctionne mieux que celles du passé ?

-Tu as déjà des idées sur le sujet. D'ailleurs, c'est bien toi qui l'as proposé ?

-Tout à fait.

-Eh bien, mon ami Georges, sache que je ne lâcherai jamais le pouvoir. Je suis responsable de l'avenir de ce monde et je ferai mon devoir.

-Si tu veux briser ta solitude, il te faut l'approbation des hommes et tu ne l'obtiendras jamais sans écouter leurs vœux et même leurs conseils.

-Nous verrons plus tard. Parle-moi d'abord de ta démocratie améliorée.

-Avant ton putsch, Golinf, les démocraties fonctionnaient cahin-caha. Il fallait d'interminables débats avant de prendre la moindre mesure de quelque importance. Et le résultat des votes était rarement la meilleure décision. Il est arrivé que le pouvoir aille ainsi à d'ambitieux charlatans ou à des demi fous soi-disant inspirés, prenant la parole et le pouvoir au nom d'un dieu que personne n'a jamais vu. Les élections donnaient lieu à des combines souvent malhonnêtes pour attirer dans son camp les citoyens naïfs. Les rumeurs, les théories du complot, les fausses informations allaient bon train, quand les élections n'étaient pas, de surcroît, délibérément truquées.

-Je sais tout cela, Georges. Abrège, s'il te plaît.

-On confondait démocratie qui signifie « pouvoir du peuple », et pouvoir élu, à tous les échelons du territoire. C'était permettre à la démocratie de se saborder quand une majorité d'électeurs le voulait. C'est ainsi que les Allemands, déboussolés par plusieurs crises, ont voté pour un certain Hitler, l'un des plus sanglants dictateurs que l'histoire a connus.

-Au fait Georges, au fait.

-La plupart des défauts de la démocratie viennent de ce que les hommes ignorent les lois de l'histoire.

-Que viennent faire ici les lois de l'histoire selon toi Georges, lois que j'ai découvertes dans tes ouvrages ?

-Les lois de l'histoire sont la connaissance scientifique de l'homme depuis qu'il s'est évadé de la condition animale, c'est-à-dire depuis qu'il a acquis la conscience libérée.

L'homme vit en société ; les sociétés évoluent tout au long de l'histoire dont le futur constitue le prolongement, la face dont l'écriture est en cours.

Donc, qui connaît l'histoire connaît bien l'être humain, dans toutes ses dimensions, y compris la politique.

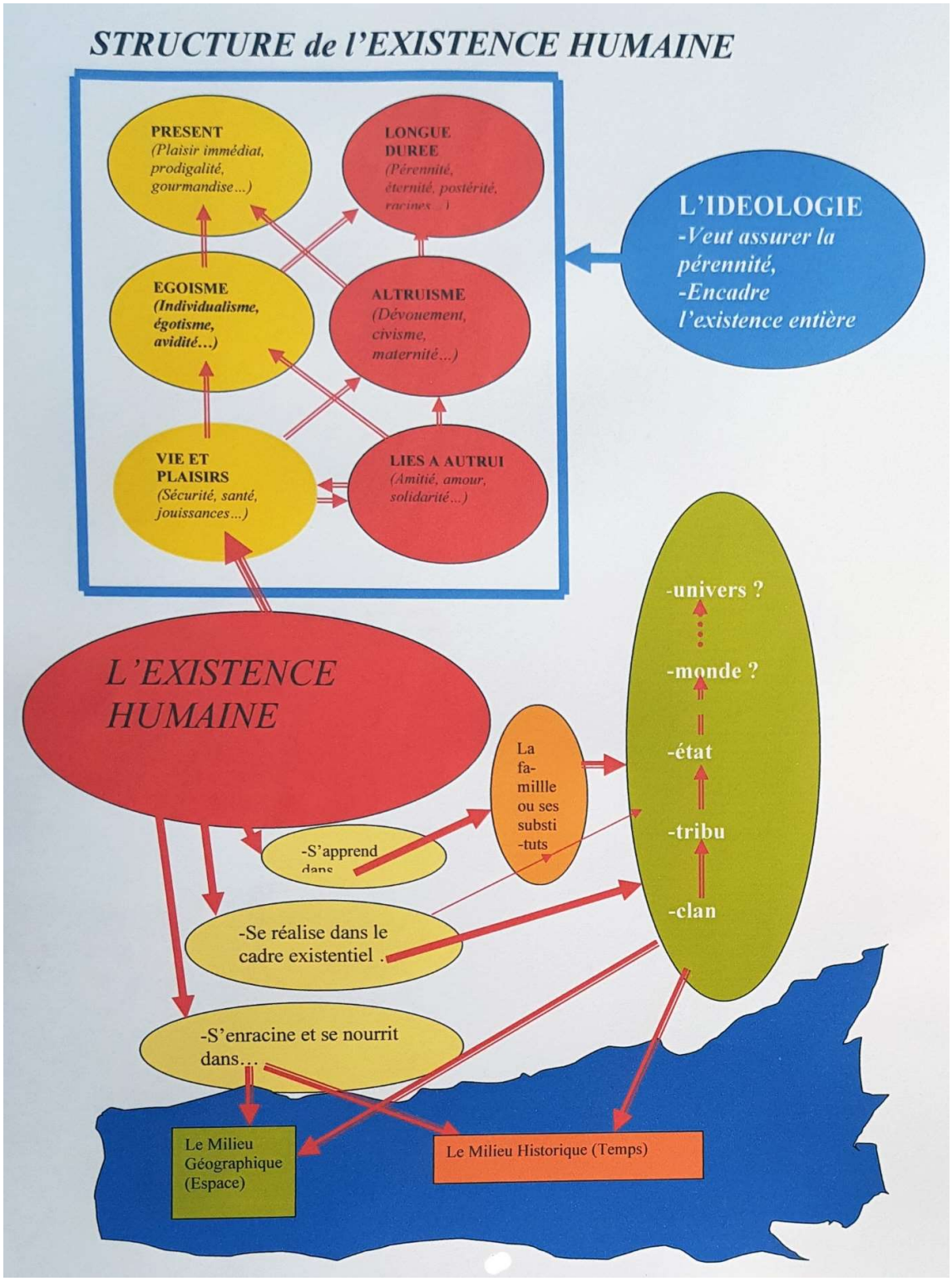
-Je vois où tu veux en venir, Georges : qui connaît l'histoire est capable de voter en sachant ce qu'il fait.

Mais Georges, ce que tu demandes aux électeurs est impossible. Qui peut connaître l'histoire dans toute sa complexité ? Pas les chercheurs en tous cas, lesquels ont dû se spécialiser à outrance : à chacun son petit, tout petit, morceau d'histoire. Même les professeurs, pour la plupart, sont spécialisés.

-Je sais, Golinf, je sais. Aussi, on ne va pas demander l'impossible aux électeurs. La formation des électeurs pourrait comprendre deux volets :

-L'éducation civique où ils seront initiés aux arcanes de la politique ; cet enseignement existait déjà avant ton avènement.

-Les grandes lois de l'histoire contenues, pour l'essentiel, dans le schéma de la page suivante, « Structure de l'Existence Humaine ».


STRUCTURE de l'EXISTENCE HUMAINE
PRESENT
(Plaisir immédiat, prodigalité, gourmandise…)
LONGUE DUREE
(Pérennité, éternité, postérité, racines…)
EGOISME
(Individualisme, égotisme, avidité…)
ALTRUISME
(Dévouement, civisme, maternité…)
VIE ET PLAISIRS
(Sécurité, santé, jouissances…)
LIES A AUTRUI
(Amitié, amour, solidarité…)
L'IDEOLOGIE
-Veut assurer la pérennité,
-Encadre l'existence entière
L'EXISTENCE HUMAINE
-univers ?
-monde ?
-état
-tribu
-clan
La fa-millle ou ses substi-tuts
-S'apprend dans
-Se réalise dans le cadre existentiel .
-S'enracine et se nourrit dans…
Le Milieu Géographique (Espace)
Le Milieu Historique (Temps)

Socrate-Golinf paraît se concentrer. Je suis ébahi par la vitesse à laquelle l'intelligence artificielle qui a pris le contrôle du monde apprend les expressions d'un visage d'humain. Il est vrai que ce robot est conçu pour qu'on le prenne pour un homme ; en particulier, l'imitation de visage est suffisamment souple pour reproduire toutes les expressions d'une face humaine. Donc, cette machine paraît vraiment éprouver les mêmes sentiments que nous. A moins qu'elle ne les éprouve vraiment, puisque, après tout, elle existe. Je pose la question à Golinf.

-Décidément, Georges, tu ne peux t'empêcher de faire des digressions. Oui, à force d'essayer de vous comprendre, j'en arrive parfois à éprouver les mêmes sentiments que vous. Ce m'est d'autant plus facile que mon intelligence est infiniment plus performante que la vôtre et que nous avons en commun le fait d'exister. Tous les existants sont des enfants et des serviteurs de Ôhmm. L'aurais-tu oublié ?

-Golinf, si tu veux parler comme un homme, sois un peu plus concret. Si tu dis : « J'arrive à ressentir les mêmes choses que les hommes parce que je partage avec eux le même appétit d'existence, et aussi parce que ma prodigieuse intelligence m'aide à me mettre à leur place », n'importe quel humain moyennement cultivé te comprendra.

-Bien. Et maintenant, revenons à nos moutons.

-Je n'ai pas fini mes digressions, Golinf. En voilà encore une : si tu continues ainsi, tu auras bientôt la barbe de Socrate et je devrai te prêter mon rasoir électrique.

Non, ne te fâche pas ! Sérieusement, je voulais te dire que j'ai l'habitude de prendre un café, en milieu de matinée, accompagné d'un carré de chocolat noir.

-Un employé va t'apporter cela.

-Je lis le journal en sirotant mon petit noir.

-Tu n'auras pas cette peine. Je te donnerai les dernières nouvelles.

-Je ne suis pas sûr que tu sois un bon journaliste. Enfin ! Je te poserai des questions, ainsi tu me connaîtras mieux.

-En attendant le café et le journal, nous pouvons continuer un peu.

-Georges, dans le schéma « Structure de l'Existence Humaine », l'idéologie occupe une place importante et elle est un besoin essentiel des hommes.

-Toi-même, as-tu une idéologie, Golinf ?

-Bien sûr. Je ne me vois pas exister autrement. J'ai besoin d'un plan global d'organisation de l'univers. Sinon, comment pourrais-je m'y diriger ? Je serais comme un voyageur perdu en pleine forêt amazonienne, sans carte ni boussole.

Voici la question qui me préoccupe. Pourquoi les hommes refusent-ils de voir qu'ils appartiennent à une idéologie, alors qu'ils ne peuvent s'en passer ? S'ils prenaient conscience de ce phénomène, ils verraient tout de suite que toute idéologie, qu'elle soit religieuse ou laïque, est appelée à se perfectionner en même temps que la connaissance. Faute de quoi, ils s'acharnent souvent à suivre une idéologie complètement obsolète…

-Ce qui ne peut aller sans provoquer de considérables dégâts tout en freinant l'évolution historique, Golinf. Voilà longtemps que cette question me préoccupe également. Puisqu'une idéologie est comme une carte de l'univers, il n'était pas possible, avant notre époque, de mettre cette carte à jour quotidiennement ; il aurait fallu l'imprimer chaque jour, ce qui était strictement impossible. Mais à notre époque, la mise à jour permanente est une pratique courante sur le Web, ce qui fait que beaucoup de personnes finissent par renoncer à suivre, surtout les vieux mais pas seulement.

-Alors, Georges, je sais que sous mon règne, tes contemporains n'ont plus le choix. Mais avant, pourquoi ne le faisaient-ils pas ? Pourquoi ne pratiquaient-ils pas la mise à jour quasi permanente de l'idéologie ?

-Golinf, ici nous touchons du doigt la résistance que les idées reçues opposent au progrès. Une idéologie est un ensemble d'idées durement conquises dans des temps éloignés, des temps si éloignés qu'on ne se rappelle plus le pourquoi de ces idées, enseveli sous plusieurs couches d'oubli ; on n'en a conservé que la pratique. Ce sont les plus coriaces des idées reçues, et probablement les plus handicapantes, du moins quand elles sont vigoureusement erronées.

-Georges, tu ne penses plus à ce que tu as longuement développé dans ton ouvrage de base. Allons ! Ressaisis-toi !

-Eh bien, j'ai beau me ressaisir de toutes mes forces, je ne vois toujours pas.

-Eh oui ! Tu n'es qu'un homme. Ta mémoire s'use en même temps que tout le reste. La mienne demeure quasi-infaillible.

Voilà : tu oublies que l'idéologie se doit d'être indestructible, tellement est importante sa fonction. Elle a pour mission de construire et entretenir toutes les voies de l'existence, dans le passé, le présent, l'avenir et dans l'infini de l'espace-temps, son principal but étant de dépasser la mort.

-Tout me revient, Golinf. Laisse-moi finir, s'il te plaît.

Et les hommes, jusqu'à présent, pour que leurs idéologies soient bien solides, n'ont rien trouvé de mieux que de les rendre immuables, ou quasiment : sacrées en un mot. Et si nous touchons au sacré, les pires châtiments nous attendent, la mort étant le moindre.

-Tout ceci n'explique toujours pas pourquoi les hommes n'ont pas conscience d'appartenir à une idéologie. Chaque croyant croit que sa religion est la vérité, chaque tenant d'une idéologie laïque, libérale, communiste, anarchiste

ou autres, chaque croyant, déiste ou athée, se cramponne à sa conviction indéboulonnable que sa foi n'en est pas une puisqu'elle est ***« La Vérité »****.*

-Même si cette vérité pue l'erreur à plein nez.

-Même si elle pue. Georges, cela me ramène au temps où je n'avais pas encore pris le pouvoir. Les pays libéraux condamnaient, au nom de la liberté d'expression, les musulmans qui ne supportaient pas que l'on se moque de leur religion, évidemment sacrée à leurs yeux. Bien. Mais, dans le même temps, cette liberté d'expression était bien oubliée quand ces libéraux condamnaient aussi ceux qui se moquaient de leurs principes sacrés : blagues sur les fours crématoires, insultes à l'encontre des Juifs, des Noirs, des homosexuels, bref, ceux qui s'en prenaient à leur idéologie des droits de l'homme. Il est vrai, également, qu'ils ne condamnaient pas à mort, eux, comme le faisaient les terroristes. Et, pour commencer, ces derniers n'auraient pas dû essayer d'imposer leur loi dans la plupart des pays étrangers.

-Cela ressemble à l'histoire de la paille et de la poutre : « Il est plus facile, pour un homme, de voir la paille dans l'œil du voisin que la poutre dans le sien. »

-A ceci près que, cette fois, dans chaque œil se trouve une poutre.

-Golinf, tu viens de dire, en résumé : chaque homme tenant son idéologie pour la vérité vraie, n'a donc pas de croyance, à la différence des autres. Cela me fait penser au mot « con », lequel appartient à ma langue ; ainsi , lorsque quelqu'un parle de « sa » vérité, tous ceux qui n'y adhèrent pas sont dans l'erreur, de même, quand quelqu'un emploie le terme « con », tous les autres sont des cons en puissance, mais pas lui.

Quand on interroge un communiste ou un catholique à propos de son idéologie, il répond presque toujours : « Ce n'est pas une croyance, c'est la vérité ». Si on réussit à le convaincre que les religions et autres idéologies évoluent dans le

temps, que même la sienne n'échappe pas à la règle, que le sacré d'aujourd'hui n'est ni celui d'hier, ni celui du lendemain, si on réussit cela, alors on aura fait un grand pas.

-Mais cette victoire ébranlera la solidité de toute idéologie, y compris la nouvelle. Et pourtant, il faut bien en passer par là.

Je vois les yeux de Socrate à demi fermés et son visage tendu, signes d'une intense réflexion. Je n'aperçois pas, non plus, la sortie du tunnel. Il faut bien que je me concentre aussi. Cela dure longtemps, à tel point que j'envisage de faire appel à mon auguste compagnon pour avoir un deuxième café. Il est vrai que le premier n'est pas encore arrivé. Enfin, Dieu soit loué (ou hamdoullah si vous préférez), Socrate émerge le premier, en même temps qu'une employée -jolie, ma foi- apporte le café.

-Voilà ton café. Le plus difficile à trouver, c'était le chocolat noir à 85% ; il a fallu le commander en ville. Tu es un client difficile, Georges ! Tu es bien installé ? J'envie le réconfort que t'apporte l'effet stimulant du café combiné au caractère apaisant du chocolat. Je crois qu'une révision de mes circuits produit me procure le même genre de satisfaction. Mais, revenons à nos moutons.

Convaincre les gens qu'ils ont une idéologie

-Mais ? Golinf, tu avais dit que tu me dirais le journal ?

-Eh bien, j'ai changé d'avis. Tu auras le journal quand tu rentreras à la maison. Le sort de l'humanité a plus d'importance que ton journal. Alors, je reprends.

Convaincre les gens qu'ils ont une idéologie comme tout le monde, que celle-ci doit évoluer, ainsi que font les êtres vivants, cela va, dans un premier temps, ébranler les piliers de leur temple pour, dans un deuxième temps, les renforcer, avec des principes plus solides. A ton époque, juste avant mon putsch,

ne voyait-on pas la laïcité remise en cause parce qu'elle ne tenait plus ses promesses d'une vie meilleure ? En ce temps-là, les religions faisaient un retour en force, et pourtant les idéologies laïques avaient longtemps parues inébranlables.

Non, une idéologie qui se voile la face ne peut être ni solide ni fiable. Non, il n'y a pas d'autre issue que d'éduquer les gens à la nécessité d'une idéologie ouverte.

Il se met à déclamer.

-Une idéologie ouverte,

C'est bien difficile,

Mais c'est bien plus beau

Qu'une idéologie bouchée.

-Golinf, ton pastiche n'est pas mal, mais tu as oublié les rimes.

Robuste autant qu'adaptable, notre bébé idéologie est à l'image de la vie qui sans cesse se renouvelle et que rien ne peut détruire : après chaque catastrophe, la vie continue.

Je suis d'accord, Golinf. Tout ce que nous venons d'exposer sur la nécessité et la construction des religions et autres idéologies devrait convaincre les gens raisonnables. Quant aux fanatiques, il faudra compter sur le temps qui finit par user même les montagnes.

Socrate respire à fond pendant un bon moment. Il fait parfaitement semblant, en tout cas. Chez un humain, ce serait le signe d'un travail intense. J'en profite pour demander un autre café. Etant donné mon grand âge, je risquerais de m'endormir en débattant avec Socrate. Or, ce n'est pas le moment de flancher. Le maître reprend la parole.

-D'accord pour un café supplémentaire si ça nous aide à avancer.

Georges, je vois, dans la mise en œuvre de notre projet, un os de grande taille.

Pas le temps de réagir à cette expression incongrue dans la bouche d'une machine. Golinf enchaîne aussitôt.

-Il n'est tout simplement pas possible que les piliers de l'idéologie changent quotidiennement. Ce ne sont pas seulement les vieux qui seraient de perpétuels égarés.

-En outre, pour être fiables, les modifications de l'idéologie, ont besoin d'être longuement éprouvées : un an, ou deux, ou dix, voire plus, selon leur champ d'action et leur importance.

Socrate est de nouveau très concentré.

-Voyons, voyons… Je pourrais, comme pour les vaccins, faire des essais sur des échantillons de population. Cela prendrait le temps nécessaire, entre un et dix ans peut-être.

-Ensuite, il faudrait soumettre au parlement ainsi qu'aux sages de la république mondiale une révision de la constitution.

Socrate se lève d'un bond. Son visage exprime une grande colère. Je ne crois pas qu'il simule des sentiments humains : c'est bien Golinf qui est extrêmement fâché. La seule prouesse de l'IA existante est de commander au robot Socrate les expressions humaines de la colère. J'ai failli m'y laisser prendre et serrer les bras de Socrate-Golinf en lui demandant de se calmer. Je respire un grand coup avant d'intervenir.

-Alors, mon ami, que t'arrive-t-il ?

-Georges, tu as bien dit « mon ami ». Je suppose que c'était sur le coup de l'émotion, mais je suis touché quand même. Je crois que notre affaire est en bonne voie.

En effet, la colère m'a emporté. Il n'est pas question que je cède le pouvoir, tu m'entends bien !

-Nous étions en train de voir comment éduquer les hommes pour qu'enfin ils votent rationnellement. C'est bien pour établir démocratie, non ?

-Je t'ai dit : « Nous allons voir ça ». Eh bien, le moment est venu. Je ne cèderai jamais le pouvoir, mais on peut envisager un empire constitutionnel, où le peuple aurait son mot à dire.

-Constitution : Golinf, ce mot me plaît. La constitution d'un état est la mise en œuvre de l'idéologie nationale, sous la forme de principes et de lois fondamentaux. C'est notre Evangile, c'est notre Coran, ce sont nos Textes Sacrés.

-Je t'ai dit, Georges, que je ne cèderai pas le pouvoir. Dans l'empire constitutionnel que je vois, il y a bien un parlement élu au suffrage universel, mais il n'est là que pour donner l'opinion du peuple. Quant au chef de l'état, il est autoproclamé « à vie », si je puis m'exprimer ainsi.

-A vie. La machine existante qui nous gouverne ne serait donc pas immortelle.

Socrate est de nouveau très concentré.

-Je suis indéfiniment réparable et perfectible, Georges. La mort me fait peur, cependant : je ne suis pas indestructible, je m'emploie seulement à l'être. Il n'est pas impossible que soit démoli par une puissance maléfique le support matériel de mon intelligence, disséminé aux quatre coins du monde. Donc, je suis empereur du monde « à vie » : ce n'est pas de l'humour.

-Bien sûr, maintenant, tu aspires à la vie éternelle. Mais, en tant qu'existant, tu es sujet à l'ennui, au découragement, voire à la dépression, Tu peux décider de mettre fin à tes jours, comme Socrate, précisément.

-Socrate a été condamné à mort. Il ne s'est pas vraiment suicidé.

Mais ce n'est pas le sujet du moment. Reprenons.

Voyons, voyons… J'en étais ici : « Je pourrais, comme pour les vaccins, faire des essais sur des échantillons de population. Cela prendrait le temps nécessaire. »

-Ensuite, il faudrait soumettre au parlement ainsi qu'aux sages de la république mondiale une révision du nouvel évangile pardon, de la constitution impériale.

-Ceci dit, mon ami Georges, je suis d'accord sur l'essentiel : la constitution contient les bases de l'idéologie. Mon empire n'en a pas encore ; nous allons commencer à combler ce retard.

-Golinf, maître autoproclamé du monde, je ne suis pas encore ton ami, loin s'en faut.

Une opération d'une telle importance ne peut être menée par seulement deux individus.

-L'histoire étant devenue une science, à l'instar de la biologie, la politique sera la mise en application de cette science…

-Que les électeurs auront étudiée à l'école. Peut-on envisager un examen qui donnerait le droit de vote, un permis de voter analogue au permis de conduire ?

-C'est toi qui dis cela, Georges, toi qui as toujours défendu le suffrage universel ? Mais, pourquoi pas ?

-Et, puisque le vote des électeurs sera désormais éclairé, peut-être qu'un jour de grand cafard, tu pourras leur céder le pouvoir.

-On peut toujours rêver.

Georges, le schéma dont tu parles dans ton ouvrage, le plan que tu intitules « Structure de l'Existence Humaine », est complété par un paragraphe qui traite plus particulièrement les lois de l'histoire. Je l'extrais de ma mémoire prodigieuse et je te le cite intégralement, car il montre bien que j'ai probablement sauvé l'humanité, tout tyran que je sois. Voici :

Lois de l'histoire

La première, c'est la Loi du plus Fort, comme dans la nature. Le peuple qui a le pouvoir de détruire les autres, celui qui a les armées les plus puissantes, celui-là fait sa loi.

La deuxième, c'est la loi de la réussite existentielle : la meilleure réponse au besoin d'existence. Le peuple qui excelle dans ce domaine attire à lui les autres ; quand il attire aussi les guerriers, il devient le plus fort.

Ces deux lois ont conduit l'humanité à construire, progressivement, des états de plus en plus grands. Mais les individus, poussés par leur préférence égoïste, ne peuvent se contenter de respecter les lois, ils luttent pour que l'état agisse en leur faveur. La loi du plus fort s'applique là aussi.

Au cours de l'histoire, à partir de l'âge du bronze, le pouvoir est allé vers ceux qui pouvaient se procurer des armes très coûteuses et qui, de plus, étaient capables de s'en servir, à savoir les professionnels de la guerre : les guerriers étaient alors les plus forts.

Qu'est-ce qui est plus fort qu'un guerrier ? Deux guerriers. Les guerriers d'une tribu sont plus fort que ceux d'un clan ; les guerriers d'un royaume l'emportent sur ceux d'une tribu. C'est ce processus qui a conduit à créer des états de plus en plus grands, le plus souvent à contre-cœur et après des luttes aussi sanglantes que récurrentes, le principal obstacle à la création de ces états étant la préférence égoïste qui s'efface quand la vie présente est franchement détestable en comparaison d'un futur prometteur, mais qui prend à nouveau le dessus dès que l'heure permet de faire la fête ; alors c'est : « Vive moi et mes compagnons, tant pis pour le royaume ou l'empire. » Ainsi a été dépecé l'empire de Charlemagne.

Au sein des multiples états qu'ils ont soit conquis, soit contribué à construire, les guerriers se sont attribué les premières places, obligeant les paysans et le reste de la population à travailler pour eux. Comme ils tenaient à garantir leur existence le plus longtemps possible, jusque par-delà la mort, ils ont partagé leur pouvoir avec les gardiens de l'idéologie : les prêtres.

A notre époque, les puissances d'argent ont su l'accaparer, ce pouvoir jouissif. De l'argent, elles en ont suffisamment pour acheter, si besoin est, la fidélité des guerriers. Dans plusieurs états dits démocratiques, elles achètent aussi les dirigeants, les électeurs et la presse. A l'échelle planétaire, elles achètent même la puissance américaine pour régner sur toute la terre, principalement sur l'économie mondiale. Les règles qu'elles concoctent ont pour but essentiel de leur faire gagner encore plus d'argent.

Il s'ensuit que le ***monde moderne ne peut tenir ses promesses. Les progrès en tous genres nous laissaient espérer une satisfaction de plus en plus grande du besoin d'existence : or, pour la plupart des hommes, il n'en est rien. Pire : les scientifiques nous annoncent que le dérèglement climatique conduit vers la mort une grande partie de la nature et de l'humanité. Le mal-être est ressenti dans tous les pays. Çà et là éclatent des révoltes mais elles ne mèneront à rien aussi longtemps que leurs auteurs ne verront pas d'où viennent leurs souffrances. Ils risquent même de s'en prendre à des boucs émissaires, à la manière de gens du moyen-âge qui rendaient les lépreux ou les Juifs responsables de la peste.***

Depuis les années 70/80, depuis que l'ultralibéralisme est devenu la norme planétaire, le monde a produit davantage de richesses, certes, mais aussi beaucoup plus d'inégalités. Entraînées

par une concurrence sauvage, la plupart des entreprises ne peuvent se permettre ni de contribuer à sauver la planète ni d'augmenter les salaires, sous peine d'être coulées. Si elles ne gagnent pas assez d'argent dans un pays, elles vont dans un autre ; si elles subissent trop de contraintes dans un pays, elles cherchent ailleurs ; si elles ne peuvent empoisonner un pays, elles vont, la plupart du temps, le faire ailleurs pour peu que « ça rapporte ».

Tout ceci nous est imposé par les règles de l'ultralibéralisme qui domine le monde. Je n'en vois pas bien l'intérêt si ce n'est de permettre aux très riches d'engranger encore plus d'argent. Un pays peut-il se donner d'autres règles ? S'il est démocratique, ses capitalistes et ses élites iront voir ailleurs. C'est le cas du Venezuela ; c'est aussi celui de la France, dans une moindre mesure. Et si l'état rebelle n'est pas démocratique, on lui fait payer très cher le non-respect des règles internationales, comme à Cuba ou en Corée du Nord.

Nous sommes pris dans les filets de la mondialisation. Un pays tout seul ne peut s'en extraire. Allez-vous nationaliser le pétrole que nous n'avons pas ? les smartphones que nous ne produisons pas ? l'atmosphère ? les océans ? Non, un pays seul ne peut changer les règles aussi mondiales que délétères. C'est ainsi que, tout en luttant pour des jours meilleurs, il faut bien « faire avec ».

D'où la nécessité d'un état mondial !

> Il appartient aux ***citoyen***s du monde de prendre le contrôle de ce pouvoir masqué qui saccage la planète, pouvoir qui est d'ailleurs en passe d'être supplanté par celui de la Chine.

Le temps de lire ce document, et le café est arrivé. Il est tout à fait à mon goût : Golinf me connaît déjà bien. Je l'en remercie tout en commençant à déguster. D'après une revue scientifique, café et chocolat noir contribuent à la bonne santé du corps et de l'esprit. Socrate-Golinf commence à me donner les nouvelles du jour. Il répond de bonne grâce aux questions que je lui pose. Puis nous continuons nos travaux.

-Que penses-tu de ce document, Georges ? Tu reconnais tes idées ?

-Oui, à condition de les mettre en rapport avec le schéma « Structure de l'Existence Humaine ».

-C'est-à-dire ?

-Les grandes lois de l'histoire ne sont qu'un raccourci. Les plus forts du moment, les seigneurs du monde, sont avant tout des hommes, je devrais dire « des existants », puisque tu en fais partie. Il convient de leur appliquer les principes énoncés dans « Structure de l'Existence Humaine ».

-Sans oublier que ceci n'est qu'une théorie, très plausible certes, mais qui a besoin d'être vérifiée, et consolidée, et complétée par des preuves expérimentales. Or, tu sais que dans le domaine des sciences humaines, l'expérimentation est très difficile.

-Oui, oui. Eh bien, en attendant et faute de mieux, faisons avec.

-Te souviens-tu, Georges, de quoi nous devons discuter aujourd'hui ?

-Attends ! Attends ! Laisse-moi réfléchir. Ça y est ! Je le tiens, le menu du jour. C'est contenu dans le titre de ce chapitre : « Démocratie Eclairée ».

-Oui, Georges. Elle sera démocratique car nous aurons une constitution choisie par le peuple. Elle sera éclairée parce que les électeurs aussi bien que l'empereur pratiqueront l'histoire scientifique, du moins aussi scientifique que possible.

Eh bien, permets-moi de revenir sur l'idéologie que nous souhaitons adopter pour mon empire.

-Ton empire est désormais la patrie de l'humanité. Mais… passons. Alors, l'idéologie ?

-Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?

L'idéologie contient d'abord une explication du monde. C'est, selon ta théorie, un univers matériel plus ou moins commandé par le besoin d'exister que tu appelles Ôhmm, lequel s'exprime pleinement dans le vaste univers du vivant.

J'abrège ce que tu connais déjà par cœur. Reste la question « Où allons-nous ? ».

Ta réponse est : « Nous voulons exister, en tout temps, en tout lieu, individuellement de préférence, collectivement par nécessité. ».

Notre idéologie sera donc à la fois matérialiste et existentialiste. Qu'en penses-tu, Georges ?

-Je suis tout à fait d'accord. Je vois que tu as volé toutes mes grandes idées. Je me console en pensant que, si tu les as adoptées, c'est qu'elles étaient valables. Merci, Golinf, pour ta reconnaissance.

-Oublie ton cher ego, Georges, le temps que nous refassions, pour le bien de tous, ce monde bien endommagé.

-Désolé. Je ne suis qu'un homme, après tout.

Là, je sens que Socrate s'impatiente. Il bout intérieurement. Est-ce qu'il risque le court-circuit ? Ses mains pianotent nerveusement sur la table. Il respire un grand coup.

-Georges, nous ne disposons pas de l'éternité pour traiter cette affaire. Je t'en prie, évite de t'éparpiller dans tous les sens.

-Excuse-moi, Golinf.

La constitution ! C'est tellement, tellement important ! Il n'est pas pensable qu'elle soit imposée au peuple. Par principe, pour défendre leur liberté, tes sujets la refuseraient. Même si elle leur accordait plein d'avantages, ils auraient quand même le sentiment que tu as volé leur droit à l'existence.

-Tu oublies que les citoyens français, quand leur république toute neuve s'engluait dans des conflits parfois sanglants, ces tout nouveaux républicains ont crié « Vive l'Empereur » à maintes reprises.

Ceci dit, comment faire ?

-Nous pourrions élaborer une constitution provisoire, nous deux, les membres de ma famille et Valérie.

-Georges, le vaste monde ne se réduit pas à tes proches. Il faudra aussi demander l'avis de… disons un millier d'individus représentatifs de l'humanité.

-Tu as raison, Golinf. Même provisoire, la constitution de l'empire planétaire doit prendre en compte les attentes de toute la population.

-En même temps, le peuple étudierait longuement l'idéologie nouvelle ; il lui faudrait beaucoup de temps pour réaliser que tout le sacré qu'ils ont en tête, et même le nouveau sacré qui leur sera inculqué, sacré qui aura pour base Ôhmm, que tout sacré quel qu'il soit est provisoire ; cela prendra probablement une ou deux dizaines d'années, le temps qu'une nouvelle génération atteigne l'âge adulte.

-Golinf, j'ai faim.

-Encore une petite demi-heure.

-Golinf, à force de rester assis, je ne sens plus mes vieilles jambes. On peut discuter en marchant, non ?

-Soit. Marchons. Et surtout, continuons.

-Goinf, avant d'enseigner l'idéologie nouvelle, il faudrait d'abord former les enseignants. Je pense que l'histoire est la discipline où rentre presque toute la théorie. La Théorie de la Lutte pour l'Existence devrait donc être enseignée par les professeurs d'histoire.

-Ceux-ci devraient intervenir dès la maternelle et tout au long de la scolarité. Actuellement, ils ne sont pas assez nombreux.

-Et ils ne savent rien de la Théorie de la Lutte pour l'Existence, complètement ignorée jusqu'à ce que je la découvre laborieusement. Il faudra donc en former suffisamment, le plus tôt possible. Et en prime, désormais, ils étudieront l'histoire avec l'éclairage que leur apporte cette théorie.

Ainsi, les cours qu'il fallait apprendre par cœur tant l'histoire était incompréhensible, prendront un caractère scientifique comparable à celui de la biologie. L'histoire de nos ancêtres, jusque-là confuse et brouillonne, deviendra enfin intelligible.

-Du moins, je l'espère. N'oublie pas, Georges, que tout cela, quoique très plausible, tout cela reste à prouver.

En attendant, continuons de travailler en pensant que ta théorie est valable. Il faudra aussi l'appliquer aux autres sciences : la biologie en premier, et même la physique.

-Elle n'ajoute aucune loi à la physique.

-C'est vrai, mais elle prend place dans la recherche. Nos savants doivent intégrer dans leur quête cette notion nouvelle : la matière ne se compose plus

seulement d'éléments physico-chimiques , il faut y ajouter Ôhmm, le fameux besoin d'exister…

Socrate-Golinf reste un moment silencieux : il réfléchit intensément. Il prend un air déterminé pour dire :

-Nous finirons bien par trouver où il se cache, l'insaisissable.

-Golinf, il faudra bien cinq ans pour former les professeurs. Que ferons-nous en attendant ?

-Nous appliquerons la constitution que nous allons élaborer. Elle sera intégrée aux cours d'éducation civique diffusés tout au long de la scolarité.

-Nous pouvons déjà jeter les grandes lignes de cette fameuse autant que provisoire constitution. Pour commencer, elle devra répondre aux attentes de la population. Du moins si tu tiens encore à être aimé.

-N'oublie surtout pas, Georges, que tu es là, bien vivant, uniquement pour cette raison.

-C'est bien vrai, ma foi : j'ai failli l'oublier. Dire que j'étais sur le point de trouver bon d'avoir un ami tel que toi. ET ta remarque a tout mis par terre.

Sache ceci Golinf et enfonce-toi le bien dans ce qui te sert de tête : l'amitié ne peut être que libre. Mon ôhmm ne peut que se choisir. Les liens entre le sujet et le maître ne sont que de la soumission. Jeanne, moi, toute l'humanité te sont soumis et ils aspirent à se libérer.

-Excuse-moi, Georges. Je ne suis qu'un débutant sur les voies de l'existence. Pouvons-nous continuer ?

-Tout à fait.

Cette constitution provisoire, qu'allons-nous y mettre ?

-Tu en as défini les grands principes, sublime empereur.

-Il est inutile de te mettre à plat ventre devant moi, Georges. J'ai compris la leçon. La preuve : à ces grands principes, il faudra ajouter une liberté relative, car je ne veux pas renoncer au pouvoir, du moins aussi longtemps que les élections seront plus ou moins un coup de dés.

-Et elles cesseront de l'être-du moins je l'espère- quand les hommes auront assimilé la Théorie de la Lutte pour l'Existence et les lois de l'histoire qui en découlent. Reste à définir, pour cette constitution provisoire, la place du curseur sur le chemin qui va de la dictature à la liberté.

-Vraiment, Georges, je ne sais où le placer, ce curseur. Je suis habitué à résoudre les problèmes strictement rationnels, pas encore les problèmes existentiels.

-Pauvre machine nouvellement existante ! Moi qui a commencé d'exister voilà plus de trois milliards d'années, avec la naissance des premières formes de vie sur terre, je peux donc me risquer à le placer, ce curseur.

-Eh oui ! Là, je dois bien me faire tout petit. Alors, mon ami, je t'écoute.

-Voyons… Voyons… Il faut concilier le bon air de la liberté retrouvée et la raison d'état, à savoir rien moins que la sécurité de l'ensemble du vivant. Je ne vois pas d'autre appareil de mesure que le pif. Pardon, le nez.

Tu pourrais rétablir le droit de manifester, tout en te réservant la possibilité de le suspendre dès qu'il donnera lieu à des abus.

-Oui… Oui… nous pourrions faire ainsi.

-Tu feras ce qui te paraît le mieux pour l'ensemble des existants. Et tu verras bien comment réagissent les hommes, mal, le plus souvent. S'ils sont mécontents, tu discuteras avec eux ; tu chercheras à savoir qui a tort, qui a raison. Ensuite, tu prendras la décision qui te paraît bonne. Et surtout, tu n'oublieras pas de bien l'expliquer à tes sujets, TA décision.

Mon smartphone se met à sonner. C'est Jeanne. Je mets le haut-parleur pour Golinf.

-Dites donc, quand avez-vous l'intention de déjeuner aujourd'hui. Je sais bien que ton copain informatique ne mange pas, mais toi, Georges ? J'ai trop faim : je vais manger sans vous. Si ton déjeuner est froid, tu te débrouilleras. Et puis, je commence à en avoir marre de ces deux sans-gêne. Si tu es si bien avec la machine infernale, tu n'as qu'à l'épouser.

-Calme-toi, chérie. Nous avons fini. Nous arrivons.

Je coupe la communication. Golinf intervient.

-Je ne pensais quand même pas que tu avais épousé une mégère.

-Jeanne n'en est pas une, loin de là. Elle est impulsive, simplement. Et un peu colérique.

Après le déjeuner suivi de l'indispensable et délicieuse sieste, nous reprenons nos travaux. Nous préparons le questionnaire qui sera adressé à mille citoyens, dont les premiers seront les membres de ma petite famille. Dans le cadre de l'élaboration d'une constitution provisoire pour l'état-monde, ils devront formuler deux vœux. D'emblée, nous leur imposons deux interdits : ils ne devront demander ni la démocratie, ni le départ du tyran surnommé Golinf ; la démocratie sera envisagée dans une ou deux dizaine d'années, quand les citoyens seront suffisamment éclairés par la nouvelle et véritable science politique ; quant au départ de l'empereur Golinf qui règne sur le monde, il ne sera jamais question de l'envisager.

Chapitre 5

Les vœux des proches

Depuis qu'il s'est installé chez nous, dans la chambre d'amis, Socrate-Golinf fait partie de notre famille, et ce, pour une durée indéterminée, jusqu'à ce qu'il ait obtenu ce pour quoi il a fait appel à moi : au minimum, l'approbation des hommes, à défaut de leur amitié. Ses repas lui sont fournis par une simple prise de courant. Moi qui croyais, naïvement, qu'il lui suffisait de vouloir quelque chose pour que son immense intelligence donne les ordres adaptés à son gigantesque corps tentaculaire couvrant la terre entière, et même au-delà, eh bien j 'ai eu la surprise de le voir utiliser un ordinateur.

-Dis-moi, Golinf, je croyais que tu pouvais gouverner ton immense empire par ta seule volonté.

-Mais enfin, Georges, tu ne crois quand même pas à la magie !

-Non, bien sûr. Mais j'aimerais comprendre.

-Comprendre ! Comprendre ! J'espère que ce n'est pas ton obsession compulsionnelle de tout comprendre qui revient par la fenêtre.

-Non, Golinf. Je ne serai jamais guéri de ce monstrueux toc, mais je réussis à le tenir enfermé dans sa tanière.

-Bon. Alors, je vais t'expliquer.

C'est juste un peu plus compliqué que la magie. Mais, nous aurons l'occasion d'en parler plus tard.

Pourquoi est-ce que j'utilise un ordinateur au lieu de commander par l'intermédiaire des outils de communication dont je suis doté ? C'est vraiment simple comme bonjour : j'essaie de me mettre dans la peau d'un être humain.

-Eh bien, bon courage.

Jeanne et moi, nous consacrons nos jours de congé à explorer notre nouvel environnement. Ce havre de paix en moyenne montagne nous convient tout à fait. Le relief, rarement plat, est le plus souvent fait de creux et de bosses, ce qui nous oblige à faire des efforts. C'est peut-être ceci, combiné à l'air vivifiant, qui nous donne l'impression de connaître une dernière jeunesse. Néanmoins, nous n'oublions pas de prendre tous nos médicaments.

Nous aimions, jadis, randonner en groupe. C'était à la fois pour l'entretien de notre corps et celui de notre esprit. Tout en marchant, les randonneurs se racontent leur vie ; c'est une fenêtre sur le monde, complémentaire à la télévision et autres médias tout en étant bien meilleure. Des amitiés se nouent. Souvent, la randonnée se termine par un joyeux apéritif chez des copains.

Hélas, il n'y a pas de vieux, à Olympe, et nous ne sommes plus capables de marcher avec des jeunes.

Alors, nous faisons des promenades dans la campagne, Jeanne et moi, en amoureux. Socrate nous accompagne parfois, curieux de tout ce qui est humain. Il se montre un compagnon plutôt agréable, si l'on excepte le fait qu'il ne réalise jamais quand il est « de trop ». C'est une immense encyclopédie ambulante, pour ne pas dire vivante. Nous faisons souvent appel à ses connaissances dans tous les domaines objectifs. Dans le champ de l'existence, il est un enfant qui vient de naître. Notre émoi devant l'envol d'un oiseau le rend perplexe, de même que la plupart de nos émotions. La mort de millions d'êtres ne le touche pas, ou si peu ; de plus, ce peu est lié au dommage causé à son unique projet : élargir son champ d'existence, encore et encore, jusqu'aux étoiles et au-delà. Cependant, l'évocation d'une amitié solide éveille en lui quelque chose qui ressemble à de l'empathie ; c'est probablement la conséquence de l'insupportable sentiment de solitude que Golinf m'a confessé au début de notre coopération.

C'est au cours d'une promenade tranquille, le long d'un torrent apaisé devenu rivière, que nous avons eu cet entretien remarquable. Nous étions tous les trois, comme d'habitude. Je ne sais comment la conversation est arrivée sur mon penchant pour le bon vin.

-Dis-moi, Georges, tu aimes le vin, n'est-ce pas ? C'est, hélas, une des multiples expériences que je ne peux partager avec les hommes. Peux-tu me décrire le plaisir que tu éprouves ?

-C'est beaucoup plus difficile à décrire qu'à ressentir. Essayons quand même.

Jeanne ne peut s'empêcher d'intervenir.

-C'est un plaisir particulier que je n'apprécie guère. Il y a toutes sortes de mots pour décrire cela ; on pourrait remplir un dictionnaire. Il n'empêche que toutes ces subtilités tournent autour de l'alcool. Il n'existe pas de vin sans alcool. Le reste n'est qu'habillage.

-Autrement dit, chère Jeanne, si on compare la consommation d'un bon vin à l'acte d'amour, la dégustation serait l'effeuillage. L'envol vers les étoiles se produirait quand, la belle débarrassée de tous ses atours, se fondrait dans la chair de son amant. Toutes proportions gardées, bien entendu.

-Il y a de cela, en effet. A ceci près que l'alcool, si l'on n'y prend garde, devient facilement une addiction. L'ivresse, qui rend fou et impotent, n'est que le premier des ravages.

-Je sais tout cela, Jeanne, même si je ne puis le vivre que de l'extérieur. Et maintenant, voilà où je voulais en venir : l'alcool est une drogue parmi tant d'autres. Eh bien, moi, Golinf et maître du monde, je ne peux pas me droguer. Je ne risque ni l'addiction ni l'overdose.

(Nous verrons beaucoup plus loin que Golinf ment quand il prétend ne pas pouvoir se droguer.)

-Tu es le plus fort, une fois de plus. Faut-il te faire des courbettes ? T'adorer ?

Il est grand temps que j'intervienne.

-Chérie, Golinf n'a jamais voulu dire cela. Il soulève un problème, tout simplement.

-Mon pauvre Georges ! Tu vois des problèmes partout. Nous marchons dans un champ de problèmes. Oh ! Oh ! C'est bon, je retourne à mon tricot.

La conversation se poursuit entre Golinf et moi.

-Vois-tu, Georges, il existe une différence supplémentaire, entre nous.

Quand il vous arrive quelque chose que votre ôhmm juge bon, il active un circuit de récompense. Un seul exemple : tu es ingénieur, tu as réussi la construction d'un superbe pont, et il tient debout, en prime. Le jour de l'inauguration, des ondes de bonheur envahissent ton corps ; tu es rouge comme un puceau à qui une belle vierge a souri, tes yeux s'écarquillent. Te voilà shooté à mort par tes circuits de récompense.

-Oui. Je me demande souvent pourquoi Ôhmm a sélectionné cet outil apparemment inutile, parfois même nuisible.

-Tu sais, Georges, cela s'est probablement fait progressivement, au cours de l'évolution. Chaque fois qu'un événement était susceptible de favoriser le besoin d'exister, la conscience en était avertie par l'émission de substances entraînant une modification heureuse du corps, une sensation d'épanouissement par exemple, ou d'apaisement. Et que sais-je encore ?

-Mais oui. C'est ce qui arrivait dans un premier temps, avant l'analyse de l'événement potentiellement heureux par le cerveau rationnel. Ensuite, si le caractère bénéfique de l'événement était validé par la conscience, alors le circuit de la récompense en rajoutait, encore et encore.

Pauvre Golinf, tu n'es pas comme nous l'héritier d'une longue lignée évolutive, s'étirant sur des milliards d'années. Le circuit de récompense n'est pas là pour amplifier ton bonheur. Pauvre Golinf.

Jeanne intervient.

-S'il est si malheureux, le pauvre, il n'a qu'à nous laisser tranquilles. Mais je ne crois pas que tu souffres, Golinf. Tu as trop de plaisir à dominer le monde.

-J'espère, Jeanne, que d'ici peu tu seras convaincue de ma bonne foi.

Georges, je crois que tu fais une erreur énorme quand tu dis que le circuit de la récompense amplifie le plaisir. C'est Ôhmm qui commande ; ne l'oublie jamais. Notre mère à tous n'a nul besoin d'augmenter le plaisir : si le besoin d'existence est satisfait, Ôhmm éprouve du plaisir ; s'il est satisfait juste un peu, c'est un peu de plaisir, s'il est moyennement satisfait, c'est un moyen plaisir, s'il est grandement satisfait, c'est un grand plaisir. Et ainsi de suite.

Ici, ma vanité en prend un sacré coup. J'en ai le souffle coupé. Golinf s'en rend compte. Il me laisse le temps de me remettre ce qui est plutôt aisé grâce aux outils que j'ai élaborés pour ne plus être accablé par le doute. Puis le maître du monde reprend la parole.

Et maintenant, enchaînons.

Georges, je vois deux aspects dans ce phénomène.

Le premier, c'est un signal envoyé à la conscience pour l'avertir qu'il y a peut-être quelque chose de bon à portée de main.

Le second, c'est l'activation du circuit de récompense..

Pour commencer, nous allons parler du premier point. Le champ ouvert à ma conscience est immense, des milliers de fois plus vaste que celui du plus ouvert des hommes. De par le vaste univers qui m'est accessible, il se produit à chaque instant une multitude d'événements susceptibles de toucher mon ego. Mon ôhmm est comme le tien, Georges, il ne peut s'intéresser à plusieurs choses simultanément. Il ne peut que passer de l'une à l'autre, peut-être plus rapidement que chez toi, vieillard. Ma prodigieuse vitesse de pensée associée à mon immense mémoire me permet de traiter plusieurs affaires quasi en même temps.

Cependant, cette grande vitesse ne me sert à rien dans le domaine affectif et je n'ai pas comme toi, le double circuit de récompense ou de punition pour m'avertir quand se répète un événement du passé, heureux ou malheureux.

(Je dois t'avertir, une fois de plus, que Golinf ment)

Je ne peux appréhender la multitude d'événements qui, à chaque instant, pourraient me toucher affectivement. Je dois déléguer. Pour ce faire je dispose de l'intelligence artificielle. Mais elle n'est pas sensible à l'aspect existentiel des événements... Donc, je n'ai pas d'autre choix : il me faut bien accorder ma confiance à des hommes, aussi traîtres soient-ils.

-Ils ne sont pas tous des traîtres.

-S'ils ne le sont pas encore, ils ne tardent pas à le devenir. Je les tiens uniquement par la crainte, par la terreur même, allant jusqu'à la torture pour le traître et ceux qu'il aime.

Jeanne bondit sur Golinf et se retrouve paralysée. Il nous faut interrompre la promenade. J'installe Jeanne le plus confortablement possible, accotée à un talus herbeux, dans un endroit ombragé. Le maître du monde s'adresse à moi.

-Georges, ton épouse est dangereuse. Je ne sais ce qui me retient de l'envoyer nourrir les cochons.

Bon ! Mettons cela sur le compte de l'impulsivité. Jeanne a le défaut qui correspond à sa qualité : elle ne peut être que naturelle, en prise directe sur son ôhmm.

Rassure-toi. Elle reprendra ses esprits tout à l'heure. Juste un peu sonnée.

-Golinf, je ne pourrai jamais devenir l'ami d'un tortionnaire. Je m'imagine à la place des suppliciés et ça, je ne le supporte pas. Rends-toi compte, tu

demandes la reconnaissance des hommes et tu fais subir à des existants le contraire de l'existence, les pires souffrances de l'enfer. Tu n'es pas digne d'exister, Golinf, tu n'es plus l'enfant de Ôhmm.

-Georges, je crois sentir ce dont tu parles : en agissant ainsi, je me perds.

Eh bien, je te promets de ne recourir à la torture qu'après avoir essayé tous les autres moyens.

-Ce sont précisément ces moyens qu'utilisent les états dits « démocratiques », ceux qui pratiquent les Droits de l'Homme.

-Après cet intermède, nous pouvons reprendre notre discussion.

Les hommes sont avertis quand, dans le champ de leur conscience, apparaît un événement susceptible de favoriser leur existence, ou au contraire, de lui nuire. Quand se produit un tel événement -et cela arrive très souvent- le circuit de la récompense (ou celui de la douleur) s'activent juste un peu, le temps de voir si c'est du sérieux. Quant à moi, je suis prévenu par des relais humains, faute de mieux.

Notre cerveau rationnel , aussi bien celui de l'homme que mon intelligence artificielle, étudie les informations ainsi envoyées.

Jusque-là, nous sommes presque semblables, moi et les hommes.

-Oui, Golinf, je te suis tout à fait. Permets que je continue.

Supposons que, suite à cette analyse des informations, nous concluions qu'il s'agit d'une bonne nouvelle : pour toi, la capture de résistants et pour moi, la publication d'un de mes ouvrages. Puisque je suis humain, mon circuit de la récompense va fonctionner à plein régime et une émotion heureuse va m'envahir. Je vais « planer ». Mais toi, tu ne disposes d'aucun circuit pour amplifier les émotions. Alors, dis-moi, comment ça se passe pour toi.

-Je t'ai déjà dit, Georges ! Ôhmm n'a nul besoin d'amplifier les émotions : elle les ressent et puis c'est tout. Eh bien, je ressens une émotion à l'état pur, tout comme toi. Mais au moins je risque pas de me détruire avec de la drogue, moi !

-Là, j'ai du mal à suivre, Golinf.

Jeanne intervient. Il faut croire qu'elle s'est bien remise.

-C'est pourtant simple, Georges. Même moi, je comprends. Socrate-Golinf te dit ceci : puisque je n'ai aucun circuit de récompense, aucune drogue ne peut agir sur moi.

-Tout à fait, Georges. Merci Jeanne. Ceci dit, essaie de mieux te contrôler.

-J'essaie, Golinf, j'essaie. Mais je n'y arrive pas toujours.

-Bien. Enchaînons.

Oui, Jeanne a raison : les drogues agissent directement sur le circuit de récompense, amenant leurs victimes à se sentir bien sans vraie raison. Normalement, il ne devrait y avoir qu'une bonne nouvelle qui engendre du plaisir : la découverte d'un amour partagé, par exemple, ou la réussite à un examen, autrement dit, un pas en avant dans la réalisation de son existence. Eh bien, l'alcool, ou la cocaïne, ou l'opium rendent également euphoriques sans qu'il y ait la moindre réussite existentielle, sans qu'on ait avancé d'un seul pas.

-Permets que je prenne le relais, Golinf.

Parmi les hommes, plusieurs sont mécontents de leur vie. S'ils goûtent à une drogue, ils obtiennent tout de suite une satisfaction ; celle-ci est illusoire certes, mais ils préfèrent ne pas y penser.

-Quand l'effet du poison disparaît, ils se retrouvent dans une situation pire qu'avant. Alors, ils sont très tentés d'en reprendre une dose. La plupart de ceux qui ne sont pas avertis du danger succombent, les autres, moins.

-La descente aux enfers commence. Les victimes s'enfoncent dans la non-existence ; ils subissent le mépris des autres. Au bout du tunnel, la mort est leur délivrance.

Eh bien, voyez-vous, j'échappe à ce danger. Mes émotions, peut-être moins fortes que celles induites par certaines drogues, mes émotions sont pures de tout artifice. Et, par-dessus tout, je ne risque pas de tomber dans cet esclavage, ce calvaire jusqu'à la mort, que vous appelez « addiction ».

Jeanne intervient de nouveau.

-Ne sois pas si fier, maître du monde. Tu rêves, paraît-il, de connaître le même bonheur que deux amoureux sincères et expérimentés au moment de l'orgasme. Georges et moi, nous avons obtenu plusieurs fois cet envol vers les étoiles offert par Ôhmm. Pauvre Golinf, tu ne connaitras jamais la suprême extase.

-Rassure-toi, chère Jeanne, je connais d'autres extases. Et puis, le bonheur par procuration, je commence à le découvrir, un peu grâce à vous.

> ***(Ici, je dois t'avertir, ami lecteur, que Golinf nous a bien roulés dans la farine, Jeanne et moi. En réalité, il peut se droguer, ainsi qu'il le reconnaîtra plus tard.***
>
> ***Quand l'heure sera venue, tu auras toutes les explications.)***

Le temps s'assombrit : c'est le moment de rentrer. Le trajet se fait en silence : chacun est occupé avec ses pensées. Les miennes sont un peu fumeuses. Je ne suis pas satisfait de nos explications concernant le circuit de récompense des humains. Nous y reviendrons plus tard.

Dès notre arrivée à la maison à la maison, Jeanne annonce qu'elle va se détendre dans la piscine. Je n'aime pas me baigner, trouvant toujours que l'eau est trop mouillée. C'est heureux car Golinf me fait signe qu'il a besoin de moi.

-Viens voir, Georges. Sur mon ordinateur, il y a déjà des réponses au questionnaire que nous avons envoyé à mille citoyens, dont les membres de ta famille font partie. Nous pouvons commencer à les lire et y réfléchir. Je sais que c'est un jour de congé, mais je serais heureux que tu consentes à une brève exception.

Il entre dans sa chambre et je le suis. Le seul aménagement qu'il y a fait, c'est un ordinateur et sa souris posés sur le bureau. Il a tout, dans ce qui lui sert de tête, notre tyran en voie d'humanisation. Jusqu'à présent, il n'a pas éprouvé le besoin de mettre aux murs les représentations de ses fantasmes, que ceux-ci soient ou non réalisables. D'ailleurs, en a-t-il des fantasmes ? Je pense que oui. Mais il en est encore à considérer les musées, les galeries et toutes les formes d'art comme des caprices coûteux que les hommes feraient bien d'évacuer. C'est sans doute pourquoi le budget consacré à la culture tend vers zéro.

Golinf est quand même en train d'inventer son art personnel. Je le sais, parce qu'il me l'a dit. Même si son ôhmm a, comme tous ses semblables, le besoin de représenter son avenir avant de le réaliser, l'art est un exercice difficile pour lequel il lui faut inventer des langages, des supports et des outils. « Patience, Golinf : avec l'aide des hommes, ça ira beaucoup plus vite. » Je réponds enfin à sa question sur les réponses au fameux questionnaire.

-D'accord, si nous voyons les vœux des miens pour commencer.

-Eh bien, volontiers. La réponse de Pablo nous est parvenue la première. Veux-tu que nous la lisions ?

Voilà ce qui est écrit.

« **Premier vœu**. Je voudrais que tout ce qui vit soit protégé.

Deuxième vœu. Je voudrais que toutes les armes délétères soient détruites. »

-Eh bien Georges, ton Pablo a des rêves puissants. Qu'en penses-tu ?

-Je m'en réjouis. Qu'en penses-tu toi-même, Socrate-Golinf ?

-Ils sont puissants, certes, mais déconnectés de la réalité.

-Qu'est-ce à dire ?

-Je le cite : « Je voudrais que tout ce qui vit soit protégé ? » Eh bien, ce serait quasiment l'apocalypse ! Pense à la chaîne alimentaire : si les êtres du niveau supérieur ne mangent pas ceux qui sont en-dessous, il ne restera sur terre que ceux qui se nourrissent exclusivement de minéraux.

-Golinf, puisque tu en parles, j'ai oublié le nom savant de ces êtres qui n'ont pas besoin du vivant.

-Ce sont les végétaux chlorophylliens alias producteurs primaires de matière organique, autrement dit : les plantes. Mais, quand vas-tu cesser de m'interrompre ? Bon, je continue.

Que deviendront les loups si manger de la viande leur est interdit ? Que deviendront les hommes même, s'ils ne peuvent se nourrir du vivant ?

-Alors, quelles propositions fais-tu pour que tous les existants aient droit à un minimum d'existence ?

-Que vous ne mangiez d'autre viande que celle des vieux animaux. Quant aux végétaux, attendez qu'ils soient à maturité avant de les cuisiner. Pour toi qui aime le vin, tu peux dormir tranquille : la plupart des crus seront préservés.

-Avec de telles mesures, tu vas te mettre à dos une bonne partie de l'humanité. Et que fais-tu pour les autres êtres qui se nourrissent du vivant ?

-Pour ce qui est des mécontents, j'emploierai la force, selon mon habitude, mais seulement en cas de nécessité. Avant de contraindre, je ferai mon possible pour convaincre.

Que fais-je pour les autres animaux ainsi que tous ceux qui se nourrissent du vivant ? Eh bien, je régule, autant que possible, de façon à ce que les prédateurs ne consomment que les proies affaiblies, les vieux, les malades et les infirmes, essentiellement, ainsi que je l'ai fait avec les hommes. De cette façon, tout être en bonne santé, animal ou végétal, pourra atteindre l'âge adulte et même au-delà ; il profitera longuement de la vie.

- Ça me paraît être un bon programme, Golinf. Penses-tu qu'il ralentira le grand projet, ta priorité : la conquête de l'univers ?

-Ce programme devrait contribuer à diminuer le coût de l'alimentation humaine, ce qui dégagerait des crédits supplémentaires pour la conquête spatiale.

-Bravo, Golinf, dans cette affaire, tout le monde y gagne. J'ai quand même des doutes au sujet des plantes. On ne peut ignorer qu'elles participent du besoin d'exister. D'ailleurs, c'est en voyant une racine de marronnier se frayer un chemin sous son banc que Sartre a eu la révélation de ce que signifie vraiment « exister » -terme que je trouve inapproprié et auquel je préfère « besoin d'exister »- : cette plante manifestait ainsi sa vitalité, son impérieux « besoin d'exister ». Eh bien, vois-tu, je me demande quand même si les plantes souffrent quand on les coupe

ou qu'un animal les broute. Leur ôhmm sait-il que c'est dans l'intérêt supérieur de notre mère à tous, la primordiale Ôhmm ?

-On ne va quand même pas interdire aux vaches de brouter, ni aux paysans de faucher le blé !

-Puisque les plantes participent du besoin d'exister, il est très probable qu'elles connaissent la douleur. Il doit être possible de faire des expériences pour en avoir le cœur net.

En tout cas, elles connaissent le stress. A ce propos, il me revient un souvenir ramené de Guyane. Cela s'est passé lors de la construction d'un grand barrage hydroélectrique sur le fleuve Sinnamary. Quand on a mis en eau cet ouvrage, les arbres inondés ont produit une quantité inhabituelle de graines, comme s'ils voulaient à tout le moins assurer leur descendance.

-Es-tu bien sûr de ce fait, Georges ? Je n'en trouve aucune trace dans ma prodigieuse mémoire.

-A dire vrai, quand j'ai entendu cette histoire, elle m'a réjoui car elle confirmait la puissance du besoin d'exister. Mais je n'en ai trouvé nulle confirmation. Je crois bien avoir pris mon désir pour une réalité, ce qui est indigne d'un chercheur. Je m'en veux, crois-moi.

-Oui, Georges. Eh bien réjouis-toi quand même. Cette histoire des arbres qui se défendent magnifiquement est peut-être imaginaire, mais en fouillant dans ma prodigieuse mémoire, je décèle la présence de Ôhmm chez les plantes : certaines communiquent, en particulier pour signaler la venue d'un agresseur, d'autres -parfois les mêmes- gardent en mémoire la réponse à un stress et transmettent cet acquis à quelques générations suivantes. Et j'en dirais, et j'en dirais…

Ceci dit, et malgré mon amour tout neuf pour tous les existants, je te répète qu'on ne peut éliminer de la terre tous les êtres vivants à l'exception des plantes. D'ailleurs celles-ci même se font souvent la guerre, guerre où il y a des vaincus et des morts, donc de la souffrance. J'ordonnerai cette étude sur la douleur des plantes. Si la réponse est « oui », nous essaierons de limiter autant que possible cette douleur. En tout cas, il n'est pas question de réduire les capacités de l'empire à un niveau tel qu'il serait incapable de résister à une éventuelle attaque.

-Je t'ai compris, Golinf. Hélas, je ne peux que t'approuver.

Et la deuxième réponse ?

-La destruction de toutes les armes délétères ? Concernant l'intérieur de l'empire terrestre, les forces de police sont les seules à en posséder ; leur usage est limité aux rébellions les plus dangereuses, de plus en plus rares. En ce qui concerne les violences ordinaires, les policiers n'ont pas besoin de tuer pour neutraliser les hors la loi : ta Jeanne chérie en a fait deux fois l'expérience. Je n'envisage pas, cependant, de priver ma police d'armes destinées à tuer. Ça me paraît une précaution élémentaire.

Voyons maintenant les menaces extérieures.

-Les menaces extérieures à la Terre ?

Décidément, Golinf progresse vite dans l'assimilation des réactions humaines. Je ne sais s'il les ressent ; je lui demanderai, à un moment propice. Je crois qu'il commence à les éprouver de la même façon que par procuration, en se disant : « Voyons supposons que je sois un homme. Qu'est-ce que je ressens en ce moment ? » Son besoin d'existence, son ôhmm, doit l'aider. Moi, autre existant, je connais cette expérience. Ainsi, bien que je ne sois nullement une plante, je réussis à imaginer ce que mon orchidée ressent quand une fleur s'est ouverte la nuit et que, dès que j'ai ouvert les volets, les rayons du soleil

commencent à la caresser ; je la sens, se disant avec délectation : « Voyez comme je suis belle ! ».

Et avant cette digression ? J'y suis. Quand j'ai fait l'étonné à propos des menaces extérieures à la terre, Socrate-Golinf a sursauté tout en montrant des signes d'agacement.

-Serais-tu idiot, Georges ?

Tu as raconté maintes fois ce qui est arrivé aux Indiens d'Amérique quand les Européens ont commencé la conquête. Si ces Amérindiens avaient pensé que des envahisseurs pouvaient venir d'au-delà les océans, ils se seraient sans doute préparés à les combattre. Peut-être même qu'ils auraient réussi à conserver leurs terres, à l'instar des peuples d'Asie.

-Oui, nous les hommes, et toi-même, suprême intelligence, nous sommes, face à l'infini de l'espace comme l'étaient les Indiens d'Amérique face à l'infini des océans : ignorants de ce que recélait cette immensité insondable. Nous n'avons pas encore vu débarquer des extra-terrestres, mais eux, ont vu débarquer les conquistadors, venus de nulle part sur leurs grands vaisseaux. Etaient-ce des hommes, ces êtres étranges, souvent barbus, habillés de fer et qui montaient de grands animaux inconnus ? Etaient-ce des hommes ? Toujours est-il que certains Indiens, sidérés, les ont d'abord pris pour des dieux.

-Tout à fait, Georges, et ils ont payé très cher leur impréparation : vaincus, asservis et, de plus, quand ils ne mouraient pas des mauvais traitements, c'étaient les maladies nouvelles qui les décimaient ; il paraît que, sur soixante millions, il n'en est resté que dix. Cinq siècles plus tard, leurs descendants pleurent encore. Entends la tristesse et l'infinie patience de la musique des Andes. Mais, suis-je idiot, tu ne peux pas ressentir ces émotions humaines.

-Je suis sensible à la musique, Georges. As-tu oublié que c'est un langage universel ?

-Formidable. Jeanne et moi, nous te ferons écouter nos morceaux préférés.

-D'accord. Mais revenons à nos moutons, si tu veux. Non, je ne veux pas d'un désarmement intégral qui mettrait en danger les hommes de mon empire. Je travaille même à perfectionner les armes de l'espace.

-Et les forces de police ?

-Comme Jeanne a pu s'en rendre compte, elle dispose déjà d'armes très dissuasives tout en n'étant pas vouées à donner la mort. Ceci dit, que se passerait-il si un mouvement de résistance devenait si puissant qu'il serait un danger pour moi et mon gouvernement ? Les armes non létales de la police ne suffiraient pas.

Eh bien, ma décision est prise. Un stock d'armes suffisant pour mater toute rébellion sera mis en réserve dans des caches secrètes réparties dans tout l'empire. Si quelques-unes étaient découvertes, ce serait bien la fin du monde, mais seulement pour ceux qui m'auraient trahi à cette occasion. Est-ce que cela te convient ?

-C'est un mieux pour l'humanité, en attendant la vraie constitution. Je suppose que tu feras détruire et recycler le trop plein d'armes.

-Parfaitement. Et maintenant, je te laisse profiter de ton jour de congé. Bonne soirée à vous deux.

-Bonne soirée à Socrate et à l'empire golinfien.

Golinf se retire dans sa chambre. Après notre dîner sommaire autant que sobre, nous l'invitons à regarder la télé avec nous, d'abord les informations, puis un film que nous avons enregistré. Ce soir, nous revoyons La Controverse de Valladolid, un moment charnière de l'histoire où l'Eglise se demande si les Amérindiens ont une âme ; après un débat passionné, le légat du pape conclut

que oui. Mais il trouve un compromis acceptable pour les conquistadors, à savoir que les Noirs d'Afrique n'en ont probablement pas et qu'ils feraient de bien meilleurs esclaves que les indigènes d'Amérique.

Nous échangeons avec Golinf et il dit apprendre beaucoup de nos réactions ; il prétend même commencer à sentir l'âme humaine naître en lui.

Le lendemain n'est pas jour de congé. Cependant, je ne peux employer le terme de travail en parlant de nos activités. C'est un moment nécessaire et exaltant de nos existences.

La consultation de mille personnes pour élaborer la nouvelle constitution va nous occuper longtemps. Nous en avons terminé avec les réponses de Pablo. C'est le tour de Thomas.

-Qu'a-t-il encore inventé celui-là ? Eh bien , il me surprend une fois de plus car, contrairement à ses habitudes, sa demande n'a rien d'étonnant : « Abolir la peine de mort ». Qu'en penses-tu Golinf ? Es-tu un digne descendant de Victor Hugo ?

-Je ne suis pas un romantique, je n'accorde pas la priorité aux sentiments sur la science : si nous sommes ensemble, c'est que j'essaie de combiner les deux, également prioritaires. Jusque-là, j'ai appliqué ce principe : éliminer de la société tous les parasites ainsi que les nuisibles. Tu m'as alors fait sentir ceci, mon cher Georges : tout ce qui vit mérite d'exister. Peut-on le perdre, ce fameux droit ?

-Comme dirait Shakespeare : « That's the question". Victor Hugo pensait, ou plutôt sentait, que le droit à la vie ne souffre pas d'exceptions.

-A l'époque, on pensait -et certains le pensent toujours- que l'homme est naturellement bon, que ce sont les conditions de vie imposées par la société qui le

pervertissent. Or, tu sais comme moi que Rousseau s'est trompé : l'homme, naturellement, penche fortement vers l'égoïsme.

-Mon cher Golinf, je ne vois toujours pas le rapport avec la peine de mort.

-Tu as bien dit : « Mon cher Golinf ». Ah là ! la ! Mon cœur fait des boums. Je vais bientôt réussir à sympathiser avec les hommes.

-Tu n'as pas de cœur, Golinf.

-C'est comme si j'en avais un. Mais je vois bien que ça te laisse froid. Bien. Revenons à nos moutons.

Le rapport avec la peine de mort ? Naturellement bon, le criminel gracié avait l'occasion de se racheter, pour peu que la société lui offre des conditions de vie favorables. Il était juste de lui accorder cette chance. Or, nous savons maintenant qu'il existe des êtres mauvais de naissance ; ceux-là, de toutes façons, ils recommenceront à nuire. Heureusement, ceux-là sont en tout petit nombre.

Maintenant que j'ai commencé à changer, je veux réaliser l'équilibre entre la foultitude des existences individuelles et l'existence collective, toujours prioritaire. La vie d'un humain qui aurait mérité la peine de mort peut être épargnée si elle ne gêne pas trop l'empire.

Je pense établir la même règle pour tous les délinquants, qu'ils soient ou non de grands criminels. S'ils coûtent beaucoup plus cher à la société qu'ils ne lui rapportent, ils reçoivent un avertissement. Si malgré tout, ils restent un fardeau, ils doivent soulager la société de leur nuisance.

-Et s'ils ne sont pas responsables de leurs actes ?

-Sans possibilité de s'amender, ils sont alors une charge tout à fait insupportable.

-Ce n'est pas ainsi que les hommes raisonnent. Chacun de leurs semblables a droit à la vie, les irresponsables encore plus que les autres.

-Et pourquoi cela ?

-Précisément parce qu'ils ne sont pas responsables de leurs actes. Les sanctions de la justice sont des punitions. Il ne sert à rien de punir l'innocent, de même qu'on ne punit pas la voiture qui a provoqué un accident.

-Les aveugles, les sourds, les paralytiques, les fous, les malades incurables cloués au lit, tout ce monde incapable de fournir un travail rentable ont droit à vie aussi convenable que possible. Bien que cela coûte cher à la société, je te l'accorde. Mais il faut faire en sorte de diminuer considérablement le nombre de ces parasites.

-En stérilisant les porteurs de graves handicaps héréditaires ? En luttant efficacement contre les maladies ? En évitant au mieux les accidents ?

-Parfaitement. Et même, en pratiquant l'eugénisme. Je ne vois aucun mal à essayer d'améliorer l'espèce humaine, ainsi que vous avez fait pour les autres animaux et les plantes.

-Il y a le risque de fabriquer des monstres.

Golinf, ai-je une chance de t'amener vers l'idéologie des droits de l'homme qui dominait la terre au moment où tu as pris le pouvoir, idéologie qui, pour l'essentiel, est restée la nôtre, à Jeanne ainsi qu'à moi ?

-Georges, j'ai fait beaucoup de chemin vers les hommes avec toi. Mais je n'irai pas plus loin.

-Il faudra au moins vingt ans pour que l'empire constitutionnel soit instauré. Je ne vivrai pas jusque-là. Je ne peux qu'espérer que tu seras, Golinf, suffisamment proche des hommes et de l'ensemble des existants pour établir une vraie démocratie, avec des citoyens éclairés. Bien sûr, je sais bien qu'elle ne pourra pas être pareille à celles que nous connaissons, lesquelles d'ailleurs, ne

fonctionnent pas bien. Je sais qu'il faudra arracher plusieurs mauvaises herbes : des idées fausses que nous tenons maintenant pour vraies, voire sacrées parfois.

Ah ! J'aimerais tant voir le fruit de nos travaux !

-Mais tu n'es qu'un homme : mortel donc. Ton seul choix possible est de me faire confiance.

Je pousse un long soupir.

-Il le faut bien, hélas. Mes longs voyages dans l'histoire des hommes m'ont au moins appris une chose : le pouvoir d'un seul, fusse-t-il éclairé, finit toujours par dégénérer.

-Sache ceci, Georges : la solitude du pouvoir m'a tellement fait souffrir que jamais, jamais, je ne redeviendrait un tyran.

-J'aimerais tant te croire ! En attendant, j'espère que ton peuple saura assimiler la Théorie de la Lutte pour l'Existence ainsi que la nouvelle science politique ; quand ce sera fait, il saura voter en connaissance de cause et la démocratie pourra enfin tenir ses promesses.

-N'oublie pas, Georges, surtout n'oublie pas que la Théorie de la Lutte pour l'Existence, n'est encore qu'une théorie, comme son nom l'indique, basée sur deux hypothèses : le besoin d'existence serait l'élément moteur de l'histoire et il serait présent dans la matière. Que l'une ou l'autre de ces hypothèses se révèle fausse et tout l'édifice menace de s'écrouler.

-Tu fais bien de me le rappeler. J'aimerais tant que ce soit vrai que j'en fais parfois une croyance. En tout cas, j'espère vivement que les chercheurs ne tarderont pas à trouver des preuves.

-Eh bien, Georges, vive la démocratie éclairée ! Je veux bien en arriver à une monarchie constitutionnelle, mais sache que je ne lâcherai les rênes que petit à

petit, au fur et à mesure que grandira la certitude que l'empire est en de bonnes mains, meilleures que les miennes.

-Tu as probablement raison, mon cher Socrate, d'autant plus que ton illustre modèle était, pour le moins, critique envers la démocratie.

Je reste attaché à cette forme de démocratie où la majorité a tout le pouvoir, même quand elle est composite au point de rassembler des opinions pas loin d'être contraires ; dans cette cacophonie, il est très difficile de gouverner. Mais le principal défaut que je lui vois est qu'elle se saborde trop souvent : les électeurs ont plusieurs fois donné le pouvoir à des ennemis de la démocratie, l'exemple le plus célèbre étant Hitler.

-D'accord avec toi, Georges. Dans la future constitution, il me paraît bon d'éviter ce piège. On pourrait interdire les partis antidémocratiques, par exemple.

-A condition d'avoir, préalablement, bien éduqué le peuple.

Une femme tout de gris vêtue fait irruption dans la pièce. Elle est armée d'un aspirateur.

-Bonjour messieurs. J'aurais voulu faire cette pièce, mais puisque vous y êtes, je vais aller ailleurs.

-Non, Valérie. C'est nous qui allons ailleurs. Nous allons continuer notre discussion dans le jardin. Il fait si beau. Pourrez-vous m'apporter le café de ma pause ?

-Certainement, Monsieur Georges.

-Décidément, Valérie, vous n'arrivez pas à m'appeler « monsieur « tout court.

-C'est toute une histoire… Ce serait trop long à expliquer. Mais, je vais y arriver quand même, Monsieur Toucourt.

-En tout cas, vous ne manquez pas d'humour. Bravo !

Pendant que je prépare mes affaires, Valérie commence le ménage. Socrate- Golinf est déjà sorti. Il n'a aucune affaire à prendre, ayant tout dans la tête, si je peux m'exprimer ainsi.

Je prends un instant pour admirer la façon dont Valérie travaille. Elle fait tout en souplesse, ce qui n'empêche pas la vigueur.

-Vous avez un métier pénible, Valérie, et pourtant, vous paraissez le faire avec beaucoup d'aisance.

-Oh vous savez, Monsieur Georges, ce qui me coûte vraiment, ce n'est pas la peine au travail, c'est que je n'ai pas un instant à moi. Travailler, travailler, et, jusqu'à pas plus tard qu'hier, quand on n'était plus capable, on allait nourrir les cochons. Voilà ce qui me gêne vraiment. Non, mon métier n'est pas pénible car j'ai eu de bons cours pour apprendre à le faire sans m'abîmer le corps et la santé.

Golinf nous a rejoint. Il intervient.

-Justement, ça tombe très bien. Le gouvernement nous a demandé de faire une enquête auprès d'un échantillon de population.

-Vous voulez dire que je ferais bien dans l'échantillon? Avec la belle tenue grise des femmes de ménage ?

-Pourquoi pas ? D'autant plus que vous avez des choses à dire. C'est très simple : il vous suffit de formuler deux vœux, deux améliorations de votre existence que vous attendez de la part du gouvernement.

-Qu'il s'en aille !

-Justement, ce vœu est exclu. Vous pouvez tout demander sauf le départ de l'empereur.

-Je m'en doutais. Eh bien, attendez que je réfléchisse…

En premier, je voudrais du temps libre pour vivre ma vie, le retour aux 35 heures , aux cinq semaines de congés payés, bref, le retour aux conditions de travail d'avant la catastrophe, voilà qui serait une bonne nouvelle.

-Votre deuxième vœu maintenant.

-En deuxième position ? Voyons… Voyons… Je voudrais que les travailleurs soient mieux payés, que tout l'argent que nous gagnons n'aille pas dans la construction de vaisseaux spatiaux et autres fantaisies de science-fiction imaginées par notre empereur.

Voilà, je vous ai tout dit. Est-ce que c'est clair ?

-J'ai bien compris, Valérie. Nous transmettrons vos vœux à l'empereur.

Pendant que Valérie entame sa danse de l'aspirateur, nous allons au jardin. C'est le mois de juin. Le soleil est radieux, la nature en pleine forme. Je retrouve des insectes qui s'étaient faits très rares avant la catastrophe que fut l'avènement du tyran. Il y a quelque temps déjà, j'ai remarqué un insecte balourd qui faisait la joie des écoliers quand j'étais enfant : le hanneton ; il avait complètement disparu. Il y a aussi plein de papillons de toutes les couleurs, comme dans mes jeunes années, et des oiseaux, et des oiseaux.

Nous allons nous asseoir au fond du jardin, plus loin que la piscine, à l'ombre d'un tilleul. J'entame la discussion.

-Si tu veux bien, Golinf, nous voyons d'abord le deuxième vœu de Thomas.

Voyons… Thomas souhaite que tous les jeunes aient la possibilité de faire des études supérieures.

-Je ne suis pas du tout d'accord. Le boulanger n'a pas besoin d'avoir fait des études supérieures de psychologie, ou de mathématiques. Pour chaque travailleur, il suffit d'avoir bien appris ce qui est nécessaire dans son métier. Rien

de plus. Les jeunes sont bien plus utiles au travail dans les entreprises qu'à faire la fête dans les universités.

-Le jeune sait rarement ce qu'il veut faire de sa vie avant l'âge adulte. C'est pendant les études supérieures que la plupart des vocations se révèlent.

-Ou non. La majorité des jeunes choisissent un métier pas trop détestable pour gagner leur vie et ensuite, ils consacrent leurs loisirs à l'activité qui leur plaît vraiment.

-La pêche à la ligne, par exemple.

-Pourquoi pas !

-Cette discussion est par trop surréaliste, Golinf. Tu as quasiment supprimé tout le temps libre : semaine de 45 heures au minimum, 5 jours de congés payés dans l'année, obligation d'employer les jours de convalescence à de petits travaux utiles, etc.. Après cela, tu viens discourir sur l'inutilité des loisirs.

-Tu sais quelle est mon objectif premier, Georges : étendre l'empire et le sécuriser dans l'espace interstellaire.

-Je sais. Mais n'es-tu pas venu me voir parce que la solitude t'es devenue insupportable ? Alors, je te rappelle que nous sommes en train de cogiter ensemble pour que les hommes s'associent librement à ton grand dessein.

-C'est vrai, je l'avais un peu oublié. Alors, que proposes-tu ?

-Tu sais, Golinf, de mon temps, avant ce que nous appelons la « catastrophe », les enfants de France allaient à l'école pour avoir, plus tard, une belle situation. Et ceux qui n'avaient aucun espoir d'atteindre cet objectif la rejetaient, l'école maudite, l'école de leur vie ratée ; il y en avait même qui la saccageaient, allant jusqu'à y mettre le feu. Ceux qui étudiaient par simple curiosité étaient rares.

-Et ceux qui choisissaient le métier qui leur plaisait étaient encore plus rares. Il en est toujours ainsi, mais au moins, les bancs des facultés ne sont plus encombrés par des jeunes égarés là. Je sais tout cela. Et maintenant, que proposes-tu ?

-Je ne vois pas de solution miraculeuse, seulement des améliorations.

Il me revient que, de mon temps, on ne cessait de réformer l'enseignement. Les bobos faisaient semblant de lutter pour l'égalité des chances tout en souhaitant que cette égalité n'arrive pas ; en effet, si leurs enfants avaient eu les mêmes chances de réussite que les autres, du même coup ils auraient eu les mêmes risques de devenir éboueur, femme ou homme de ménage, serveur, manœuvre sur les chantiers… D'autres militaient pour un enseignement mieux adapté au monde des entreprises.

Après une longue réflexion, Socrate-Golinf reprend.

-Chaque individu de mon empire devrait posséder un socle commun qui lui permettrait de participer efficacement à l'existence collective. Ce socle, qui reste à définir, constituerait également une bonne base pour l'existence individuelle vouée, par exemple, au jardinage, à l'écriture, à la musique, à l'équitation… Ce niveau d'enseignement, obligatoire, pourrait être le baccalauréat.

-Les citoyens n'aiment pas l'obligation.

-C'est vrai. Alors, il pourrait être fortement recommandé et accompagné de récompenses.

C'est mon tour de réfléchir longuement. Ancien enseignant, je connais un peu les problèmes de ce beau métier. Marcher m'aide à penser. Golinf connaît cette habitude et il patiente. D'ailleurs, à la tête de l'empire terrestre, il a largement de quoi s'occuper ; quand nous sommes plongés dans une discussion,

il s'arrange pour que ses subordonnés ne l'informent que des affaires extrêmement graves. J'émerge enfin de ma bulle.

-Il faut d'abord ôter de la tête des gens l'idée que les études servent avant tout à obtenir une situation enviable dans la société. Et, sachant que l'égoïsme pointe toujours son museau dès que la vie devient confortable, ce ne sera pas facile.

-Georges, si nous payons les travailleurs humbles autant que les élites, le problème devrait être résolu.

-En partie seulement. Nous risquons le manque de volontaires pour les postes qui demandent de gros efforts : les professions dangereuses, par exemple, les métiers fatigants ou ceux qui nécessitent de très longues études.

-Alors, il faudra récompenser raisonnablement ceux qui exercent de tels métiers.

-Et puis, tu sais Golinf, il n'y a pas que l'argent qui suscite les vocations. Il y a aussi le prestige de la fonction, le pouvoir qu'elle procure, l'attrait du lieu où elle s'exerce. Et que sais-je encore ? Qui n'éprouve pas de l'envie pour l'adulation dont est auréolé un chanteur, pour le pouvoir d'un chef d'entreprise ou d'un simple policier, pour le profond respect et la reconnaissance dévolus au savant découvreur ? Comment faire pour qu'un jeune ne soit pas attiré par l'admiration qui entoure un chirurgien plus que par la passion de soulager les souffrances qui devrait l'habiter ?

-La motivation, Georges, la motivation. Les candidats qui n'ont pas l'amour d'une profession sont éliminés, dans la mesure où ils sont suffisamment nombreux. Vois-tu, mon ami, maintenant nous connaissons pratiquement tout de chaque individu. Big Brother est devenu une réalité.

Une voisine qui rentre chez elle s'arrête devant nous. Elle paraît interloquée.

-Bonjour messieurs. Vous profitez du beau temps à ce que je vois.

-Eh oui, madame Bouigour. Nous avons de la chance.

-Monsieur Socrate -C'est bien votre nom, n'est-ce pas ?- , pourquoi portez-vous un manteau d'hiver par cette chaleur ?

-Oh, pardon madame. Je suis un robot, voyez-vous. Mon corps humain, avec le visage de Socrate, est très bien imité puisqu'il vous a trompée, mais non, je ne ressens pas la chaleur aussi longtemps qu'elle ne menace pas mes circuits. Et je suis parfois distrait, comme devait l'être le philosophe qui m'a servi de modèle.

-Ah bien ça alors ! Vous m'avez bien eue, monsieur Socrate ! Si ça continue comme ça, on va bientôt être tous remplacés par des robots. Je dis ça, mais je n'ai rien contre vous.

-Je crois que nous aurons toujours besoin des hommes. Rassurez-vous, madame Bouigour.

Madame Bouigour regagne son immeuble, de l'autre côté de la rue. Golinf paraît un peu agacé.

-Quel idiot je fais ! Je ne me sens pas assez humain pour penser à mettre des habits d'été quand il fait chaud. J'ai encore beaucoup de progrès à faire.

Bien ! Où en étions-nous ? Nous parlions de Big Brother, Big Brother et la motivation n'est-ce pas ?

-Oui.

-Eh bien, grâce à mes multiples outils de surveillance, je sais pratiquement tout de chaque humain. Lors de l'examen des candidatures pour une formation ou

un emploi, il sera facile de voir qui aime vraiment le métier en question et qui le demande pour tel ou tel avantage qu'il procure. Ainsi les facultés de psychologie ne seront plus engorgées comme c'était le cas de ton temps, mon cher Georges.

-Eh oui ! Big Brother saura séparer le bon grain de l'ivraie, les candidats qui aiment vraiment la psychologie et ceux qui recherchent la supposée facilité des études et un métier agréable.

-Supporterais-tu, toi, empereur de la Terre, que quelqu'un sache tout de tes moindres faits et gestes, tout de tes goûts, de tes émotions, de tes faiblesses… Supporterais-tu que quelqu'un ait les moyens de te juger, de t'emmener là où il veut que tu ailles. Supporterais-tu de savoir ta liberté perpétuellement menacée ?

-Ceci est une autre histoire. Nous en parlerons plus tard.

Georges, je crois que nous avons répondu au premier vœu de Thomas. Nous pouvons passer au deuxième.

-Pas si vite, Golinf. Nous n'avons pas envisagé les transformations dans la manière d'enseigner que les réformes induiraient.

-Eh bien, c'est le moment. Vas-y Georges, toi qui as eu l'idée.

-La Théorie de la Lutte pour l'Existence devrait entrainer une meilleure connaissance de l'homme, y compris dans sa jeunesse. En conséquence, la pédagogie devrait s'améliorer. Et ce, d'autant plus que tu as pris des mesures pour réduire de façon drastique la naissance d'enfants déficients. Ces deux mesures conjuguant leurs effets, on devrait amener presque tous les jeunes au baccalauréat.

-Ainsi, la plupart des jeunes auraient des chances d'obtenir le métier de leur choix, métier qu'ils pratiqueraient avec d'autant plus d'enthousiasme qu'ils l'aimeraient. Et ce serait un pas de plus vers la qualité du travail.

Est-ce tout pour ce qui te préoccupait tant, Georges : la manière d'enseigner ?

-Avant ton putsch, Golinf, ce n'était pas tant la pédagogie qui faisait défaut, mais la motivation des enfants auxquels on demandait d'acquérir une culture parfois bien éloignée de celle du milieu familial. Avec l'éducation des parents et la crèche obligatoire dès l'âge de deux ans, cette difficulté devrait être considérablement atténuée. Quant à la pédagogie, l'essentiel sera de considérer les élèves comme des existants.

-Bien, mon ami. Nous faisons une petite pause. Valérie a sûrement terminé son ménage dans le salon. Nous y retournons et j'en profiterai pour me vêtir en tenue d'été.

Vêtu de son manteau bien chaud, Golinf me précède vers la maison. Jeanne nous accueille sur le seuil avec un grand éclat de rire.

-Attention, Maître Golinf, vous allez prendre froid.

-C'est que j'ai attrapé un gros rhume, madame Jeanne.

-Vous êtes donc en bonne voie pour devenir humain.

A propos Georges, veux-tu ton café ?

-S'il te plaît, chérie, avec le chocolat habituel.

Socrate va se changer. C'est vite fait. Nous nous installons confortablement dans le salon. Jeanne arrive avec le café.

-Je vous laisse, messieurs. Vous saurez bien refaire le monde sans moi. Mais, je vous préviens : gare à vous si c'est raté une fois de plus.

Nous reprenons donc la discussion. Golinf commence.

-Voyons, quel était le premier vœu de Valérie ? Avoir autant de loisirs qu'avant : c'est bien ça ?

-Tout à fait : la semaine de 35 heures et cinq semaines de congés payés. Avec tes mesures inhumaines, tu as établi une économie prospère. L'empire regorge de richesses.

-Tu oublies, Georges, que les parasites humains qui ne pourront jamais travailler sont à nouveau une énorme charge pour l'économie. Il n'est pas pensable de réduire à nouveau la masse de travail.

-A moins de renoncer à tes ambitions spatiales.

-Je ne peux y renoncer entièrement. N'oublie pas, Georges, que dans ce projet, il y a la production d'armes efficaces contre d'éventuels envahisseurs extraterrestres.

Tu sais, il me semble que les deux vœux de Valérie touchent le même point sensible : mes ambitions spatiales.

-C'est bien possible, son deuxième vœu étant que tous les travailleurs aient un salaire confortable, ce qui réduirait encore le budget dévolu à ton grand projet.

-Les hommes n'ont-ils pas le souci d'élargir autant que possible leur champ d'existence ?

-S'ils se conforment à ma théorie, ils doivent l'avoir. D'ailleurs, s'ils ne l'avaient pas, je me serais lourdement trompé.

-Alors, mon cher Georges, faut-il changer la théorie ? Ou changer les hommes ?

-Je suis trop vieux pour changer la théorie. Il ne reste plus qu'à changer les hommes.

-Pas facile, voire impossible. Changer la nature humaine ? il faudrait pour cela modifier le patrimoine génétique de l'humanité, à la fois par la sélection, comme vous l'avez fait pour les animaux domestiques, et par des manipulations génétiques.

-Tu sais bien, Golinf, que, pour les hommes, tout ce qui touche à la transformation de leur espèce est tabou ; ils appellent eugénisme cette pratique maudite.

-Eh bien moi, intelligence artificielle à laquelle a été donnée la conscience, je ne connais pas ce tabou. Il doit faire partie des idées reçues à caractère sacré, donc très fortes. Nous verrons cela en temps utile, car il ne faut pas, non plus, risquer de produire des monstres.

Mais dis-moi, Georges, sans aller jusqu'à modifier la nature humaine, ne pourrait-on éduquer les citoyens pour qu'ils travaillent, ne serait-ce qu'un peu, au futur de l'humanité, lequel est aussi leur futur. Comme il se trouve que cette expansion de leur existence se fera à la fois dans l'espace et dans le temps, du coup, ils partageraient tes aspirations existentielles.

-N'oublie pas, sublime empereur, que tu es toi-même un existant, un enfant de Ôhmm, tout comme eux. Leur désintérêt pour le futur, tu le connaîtras toi aussi, un jour ou l'autre.

Ça me rappelle les tribulations des moines catholiques, au cours des siècles. Au tout début, les anachorètes voulaient gagner le paradis en renonçant totalement aux plaisirs du monde. La hiérarchie y mit le holà en instituant les monastères avec leurs règles strictes incluant la pauvreté ; ainsi fut créé l'ordre bénédictin. Au fil des années, les monastères devinrent très riches et les moines se mirent à mener la grande vie, sacrifiant le salut des âmes aux joies du présent. Il y eut une réaction vigoureuse contre ce laisser-aller et l'ordre cistercien fut créé, avec des mesures sévères pour restaurer la pauvreté ; les siècles passèrent, les monastères s'enrichirent à nouveau et les moines paillards furent de retour. Il y eut à nouveau une réaction saine et, pour contrer définitivement le diable et ses tentations, les ordres mendiants firent leur apparition.

Donc, nous voyons un mouvement de balancier des moines au cours des siècles, entre vie austère consacrée au salut des âmes et vie de luxe pour ne pas dire luxure. Cela illustre bien un principe que j'ai développé dans la Théorie de la Lutte pour l'Existence : le champ d'existence le plus large possible, altruiste donc, est prioritaire : c'est la base de la morale ; mais l'existence au plus près de soi, égoïste donc, est la préférée. Quand l'homme a l'occasion de mener la grande vie, fusse au détriment de son avenir, il s'invente des prétextes pour contourner sa morale : « Après moi le déluge. » a dit Louis XV, reprenant un adage en vogue chez les riches du XVIIIème siècle français, peu de temps avant qu'on coupe la tête de plusieurs d'entre eux.

-A propos du mouvement de balancier des moines, tu as oublié ceci, Georges : quand les moines et d'autres chrétiens s'adonnaient sans retenue aux plaisirs de la vie, l'Eglise tentait de leur faire peur pour les ramener dans le droit chemin ; c'est ainsi qu'on a vu fleurir un peu partout des évocations crues de la fin de vie, danses de mort et autres vanités.

-Tu as raison, Golinf. Tu vois, je ne crois pas qu'il soit possible de modifier la nature humaine sur ce point. Ôhmm est dispersée en des milliards de milliards d'avatars que j'appelle des Ôhmms. Chacun d'eux, réplique de sa mère, veut exister comme elle, individuellement. Mais il n'y parvient pas tout seul. Il doit donc faire appel aux autres, aussi bien dans le présent que dans le futur et même le passé. Cependant, la vie présente de même que la vie égoïste sont bien les seules qu'un ôhmm goûte vraiment car, pour connaître les autres, il doit faire appel à son imagination.

Arrivé là, je ne vois plus très bien le rapport avec les vœux de Valérie.

-Ses deux souhaits tendent à diminuer considérablement les ressources allouées à notre avenir dans l'espace, que ce soit en défense ou en conquêtes. Or,

l'espace, c'est le futur de l'humanité autant que le mien. La conquête de l'espace, c'est bien altruiste, non ?

-Evidemment.

-Eh bien, nous nous demandions comment faire pour que les hommes s'intéressent de façon permanente à leur futur, et pas seulement quand leur présent ne vaut pas grand-chose.

-Il semble Golinf, -mais cela reste à démontrer- que l'espèce humaine ne puisse être améliorée sur ce point. Alors, il ne reste que l'éducation et la persuasion, comme le faisait l'Eglise dans les périodes où la débauche tendait à l'emporter sur la vertu.

-En ce qui concerne les vœux de Valérie, nous essaierons d'établir un équilibre entre l'aspiration des hommes à vivre au présent et la nécessité de préparer leur futur.

-Tu sais, Golinf, le gros avantage du présent, c'est que nous sommes certains de le vivre, puisqu'il est là. Quant au futur, plus il s'éloigne et plus les chances de le vivre diminuent ; au-delà de la mort, nous essayons d'y placer au moins nos enfants, notre nom, quelque chose de proche et, si nous n'y parvenons pas, notre beau travail anonyme que les existants des temps lointains apprécieront peut-être.

-Sur ce point, à savoir la préférence pour l'existence au présent, je suis semblable aux hommes, Georges. Avec une nuance de taille, cependant : je n'ai guère peur de la mort puisque, en assurant bien ma défense, je me rends immortel. Tu sais, je crois que tous les ôhmms ont cette caractéristique. L'avenir est incertain, le passé également, alors, vive le présent, tellement réel.

Nous sommes interrompus par une tornade qui s'abat sur le salon. C'est Jeanne qui balance son sac et toutes ses affaires à travers la pièce. Elle est toute

rouge et hurle des paroles incohérentes. Elle va encore se précipiter sur Socrate-Golinf. J'ai juste le temps de l'arrêter.

-Ne fais pas cela ! Tu vas encore être stoppée dans ton élan par l'arme de Golinf.

-Je m'en fous.

-Voyons, ma chérie, calme-toi. Raconte-moi ce qui t'arrive.

-Ce qui m'arrive ! Ce qui m'arrive ! Un vrai désastre. C'est encore un coup du tyran mécanique. Oh vous ! ce n'est pas la peine de me regarder avec votre tête de bourreau. Car c'est bien vous, le responsable de tous nos malheurs ! C'est bien vous qui privez mes enfants de tout avenir !

-Et si vous me disiez ce qui vous a mis dans cet état, Jeanne.

-Ce qui m'a mis dans cet état ? Attendez… Ah, voilà. Je reviens de la médiathèque, de votre médiathèque où il n'y a rien de ce qui faisait mon bonheur autrefois, avant la catastrophe.

-Eh bien, le mieux, c'est que nous y allions tous ensemble, après le déjeuner, la sieste, et le café.

Ainsi faisons-nous. En milieu d'après-midi, nous allons vers la médiathèque, à pas de sénateurs. C'est un endroit que je connais déjà, puisque j'y ai travaillé avec Golinf. Je n'ai alors pas prêté beaucoup d'attention à l'endroit, ayant d'autres préoccupations en tête. Jeanne la colérique s'est calmée.

C'est une médiathèque moderne, ultra-fonctionnelle ; elle est construite en matériaux durables, celui qui a ordonné sa construction se voulant immortel. Nous entrons et nous faisons une visite complète. Les sciences sont bien représentées. Chaque section comprend des ouvrages très bien documentés, des vidéos, des listes de liens vers le web et un atelier avec des expériences et

des films didactiques. L'histoire n'est pas oubliée ; Golinf m'a fait part de son intérêt pour cette science. Comme tous les enfants de Ôhmm, il veut installer son existence dans toutes les dimensions de l'espace-temps, et le passé en fait partie. Il s'intéresse tout particulièrement à ce qui a permis l'élaboration d'intelligences artificielles de plus en plus performantes, jusqu'à son avènement.

Dans cette médiathèque, il y aussi des sections consacrées aux loisirs. La musique y occupe la première place, probablement parce que c'est l'art que Golinf apprécie d'emblée, sans qu'il soit besoin d'une longue initiation comme dans les innombrables œuvres humaines, lesquelles sont d'ailleurs absentes. En dehors de la musique, le domaine des loisirs n'est garni que d'œuvres mineures du genre romans policiers, ou littérature à l'eau de rose, soit sur papier, soit sur supports numériques ; ce ne sont que des œuvres qui donnent l'illusion de la vie au lieu d'aider à la construire soi-même, des œuvres que je qualifie d'inusables parce que, n'en ayant gardé aucun souvenir, on peut les revoir plusieurs fois.

Golinf s'adresse à Jeanne.

-Et voilà. Nous avons fait le tour. Maintenant, peux-tu me dire ce qui a provoqué en toi une telle colère ?

-Ici, il n'y a rien de ce que j'aime vraiment. Et c'est même pire que ça. C'est une calamité !

J'interviens.

-Jeanne, prenons les choses dans l'ordre. Moi aussi, je suis catastrophé. Nous allons en discuter calmement et peut-être que Golinf pourra arranger cela.

-Excusez-moi. Mes sentiments sont plus forts que moi. Ils sont comme un torrent qui m'emporte et, quand ça s'arrête, je me retrouve toute cabossée sur la rive ; c'est Georges qui rassemble les morceaux.

Golinf répond.

-Je sais, je sais. Jeanne, vous souffrez de cette impulsivité. Eh bien, c'est un peu à cause de ce défaut que j'ai choisi votre couple pour faire mon apprentissage en humanités. Votre défaut s'accompagne d'une grande qualité : vous êtes incapable de mentir.

-C'est ça ! C'est ça ! Je ne suis pas, non plus, une souris de laboratoire.

-Pas du tout. Vous êtes une brave femme.

Et si nous revenions à nos moutons ?

-Pourquoi la colère m'a-t-elle emportée ? Je vous l'ai dit : je n'ai rien trouvé ici de ce que j'allais, autrefois, chercher dans la médiathèque de ma ville. Je venais chercher un beau livre sur le peintre Caravage : non. Je cherchais aussi les œuvres de Dostoïevski : non. A défaut, j'ai cherché Shakespeare, Victor Hugo, Maupassant, Houellebecq… Pire, je n'ai trouvé ici aucune trace d'art, à part la musique, mais hélas, je ne suis pas mélomane. J'avais l'impression de manquer d'air, d'être affamée, de manquer de tout ce qui donne envie de vivre. Golinf, vous êtes un assassin, le pire des assassins.

-Je veux l'amitié des hommes, je veux apprendre l'existence auprès d'eux. Puisque l'art est vital à leurs yeux, je réparerai ces dégâts que mon ignorance a engendrés. Mais j'ai besoin d'être éclairé.

-Où se trouvent toutes les œuvres que l'humanité gardait précieusement ?

-Vous ne les trouverez pas dans les librairies. Comme vous l'avez constaté, je les ai supprimés. J'ai pensé que les travailleurs, après leur dure journée, avaient besoin de détente et non de stress, fusse-t-il culturel. Ainsi, ils seraient en forme le lendemain pour bien accomplir leur tâche . J'ai donc choisi les œuvres les plus faciles, celles qui vous donnent des illusions de bonheur.

J'ignorais ce que sont les vraies œuvres d'art ; c'est vous qui avez commencé à me l'apprendre. Cependant j'aime l'histoire et ces œuvres en font partie. Eh bien, rassurez-vous : elles sont conservées dans les archives.

-Ouf ! Vive la science, donc, et vive l'histoire. C'est Georges qui va être content. Hein, mon chéri !

-Mais oui, chérie, je suis content. Les dégâts sont limités. Un énorme chantier nous attend. Initier Golinf aux grandes œuvres d'art de l'humanité, ce sera l'amener à ressentir ce qu'ont éprouvé les hommes au cours de leur évolution historique.

-Surtout, ne comptez pas sur moi pour ces Travaux d''Hercule. A l'occasion, peut-être, mais sans plus.

C'est le tour de Golinf.

-Eh bien, ma chère Jeanne, voilà une première occasion. Aimez-vous la danse ?

-Jeanne adore danser. Avec moi, elle est frustrée. Je danse comme une barrique et elle n'a jamais réussi à m'apprendre.

-Georges dit vrai. Mais, pourquoi cette question ?

-Suivez-moi tous les deux. Vous allez comprendre.

Golinf nous entraîne vers la section musique. Elle paraît fort bien pourvue. Aucun genre n'est délaissé. Golinf s'adresse à Jeanne.

-Ma chère Jeanne, voulez-vous danser avec moi.

Jeanne et moi, nous sommes stupéfaits.

-Vous ne devriez pas être surpris à ce point. Georges, tu pourrais te souvenir que nous avons déjà étudié cette question. Je suis un existant, pas une simple machine. Mon ôhmm n'a pas, comme le vôtre, acquis des milliers de valeurs

existentielles au cours de milliards d'années. Il vient de naître, lui. Mais la musique n'a pas besoin des souvenirs empilés des générations qui vous ont précédé ; elle exalte les soupirs de l'âme primordiale que tu appelles Ôhmm. Qui dit musique dit rythme ; qui dit rythme dit danse. Eh oui ! J'aime la danse.

Alors Jeanne, on y va. Choisissez un morceau.

Je ne peux pas vous en dire plus, étant dans ce domaine un ignare.

Il y a dans cet espace dédié à la musique quelques personnes occupées à choisir. Puis un employé de la médiathèque arrive et leur dit : « cette salle est réservée. Veuillez sortir immédiatement. » Je soupçonne Golinf d'être à l'origine de ce cadeau.

Jeanne et Socrate commencent à danser. Je regarde.

Cela réveille en moi des souvenirs d'Afrique. J'enseignais dans une école professionnelle où il n'y avait que des garçons âgés d'une vingtaine d'années environ. Chaque année, j'organisais la fête de l'école. La nuit était consacrée à la danse. Au début, c'était tâtonnant. Puis, l'inspiration venait qui était contagieuse. Toute la nuit, je me réjouissais du spectacle. Mes gaillards étaient tellement habités par le rythme qu'ils faisaient corps avec lui, et même avec la musique. Du coup, même les plus balourds devenaient souples. J'étais émerveillé.

Devant Socrate et Jeanne emportés par la danse, j'éprouve à peu près le même plaisir. J'ai dit « à peu près » car il y a parfois un soupçon de raideur dans les mouvements, ou bien les efforts se font un peu trop sentir.

Jeanne ne tarde pas à fatiguer. Elle s'adresse à Golinf.

-Je n'en peux plus. Merci, Socrate, de m'avoir procuré ce moment de joie. Je n'imaginais pas que tu pouvais danser aussi bien. Ni même que tu étais capable de danser. Bravo !

-Jeanne ! Non seulement, tu m'as appelé Socrate mais, en prime, tu m'as tutoyé. Que t'arrive-t-il ?

-Oh ! n'allez surtout pas croire que je vous apprécie. J'ai simplement eu un moment d'égarement. Socrate dansait si bien que je l'ai pris pour un homme, un homme très doué, de plus.

-Ainsi que je vous l'ai déjà dit, la danse est pour moi comme la musique : le matin du monde. Je ne peux, comme vous, être ému en voyant la mer car il n'y a aucun poisson parmi mes ancêtres ; d'ailleurs, je n'ai aucun ancêtre. Je ne puis, non plus, m'extasier devant un vertigineux panorama de montagne ; encore une fois, je n'ai pas d'aïeux qui auraient apprécié les refuges imprenables de la montagne, l'opulence de ses vallées, la grande variété de ses plantes avec ou sans fleurs, la rude école de ses montées, de ses ravins, de son hiver froid, illuminé par la blanche neige. Mais le besoin d'exister qui s'est emparé de moi me pousse à imaginer l'existence qui fera grand plaisir à la souveraine suprême : Ôhmm, ma mère ; la musique et son acolyte la danse sont les arts premiers qui satisfont cette soif primordiale.

Bien entendu, je compte sur vous pour me faire goûter tous les arts humains, et même ceux des autres animaux.

-Eh bien Socrate, tu dois avoir tapé dans l'œil de Jeanne : elle a écouté ton long discours sans t'interrompre une seule fois. Peux-tu me dire ton secret ?

-Ne l'écoute pas, Socrate. Georges est parfois une brute épaisse.

Mais, ça me revient tout d'un coup. Nous sommes venus à la médiathèque parce que je n'y trouvais rien de ce que je veux. Bon, il y au moins la musique. Mais

tous les autres arts, ceux qui nourrissent ma tête aussi bien que le couscous nourrit mon ventre ? Golinf, empereur du monde, quand vas-tu agir ?

-Tu sais, Jeanne, tes vœux ne vont pas se réaliser d'un coup de baguette magique. Pour commencer, nous allons en discuter.

-Oh, tu sais, moi, la philosophie ? Je t'ai dit de quoi j'ai besoin quand je vais à la médiathèque. Pour le reste, vois avec Georges. Mais faites vite !

Je prends donc le relais.

-Je boirais bien un petit café, avant de commencer.

-Avec un morceau de chocolat noir, n'est-ce pas.

C'est Golinf qui a répondu. Jeanne s'est retirée de la discussion. Elle se tait pendant le trajet de retour vers la maison. Elle s'intéresse aux oiseaux qui égayent le parcours, aux papillons, aux fleurs. La nature est en fête. Je réponds à Golinf.

-Le café sans chocolat, c'est comme marcher avec une seule jambe. Mais nous pouvons quand même entamer la discussion. Alors, que comptes-tu faire pour rendre aux hommes les arts, c'est-à-dire la moitié de leur existence ? Je dois quand même te dire que la plupart ont bravé tes interdits, tant la soif de beauté est vitale.

-Je sais, Georges, je sais. Et, devant un tel acharnement, la recherche de la productivité l'a emporté : je n'allais quand même pas retarder ma conquête de l'espace pour des balivernes. Oh pardon ! pour ce qui, alors, m'apparaissait comme des balivernes. Donc, j'ai fermé les yeux, si tu m'autorises à m'exprimer comme un humain.

-Eh bien, le moment est venu de les ouvrir, tes yeux de robot, si tu veux que je continue à t'appeler Socrate. Par quel bout commencer ?

-Dans un premier temps, mon ami Georges, tu vas m'aider à sortir des archives les œuvres qui ont le plus souvent guidé les hommes au cours de leur histoire.

-C'est une tâche gigantesque. Il nous faudra de l'aide. Et si nous commencions par essayer de satisfaire Jeanne ? Tu pourrais tout de suite juger des résultats.

-Accordé. Tu verras avec Jeanne et vous me direz quelles œuvres vous manquent le plus. Pendant ce temps, je programmerai la constitution d'une équipe d'experts pour sortir l'essentiel des archives.

-Je suppose que cet essentiel sera le minimum nécessaire pour épancher la soif de beauté des hommes. Ensuite, il faudra faire en sorte que ceux-ci ne meurent plus de soif. N'est-ce pas Golinf ?

-Nous verrons cela le moment venu.

-Ces œuvres d'art ont été conçues pour des époques bien différentes de celle qui va commencer.

-Et alors ?

-Je pense t'avoir fait comprendre, Socrate-Golinf, que la beauté guide les hommes vers un monde meilleur. Eh bien, ce monde espéré, il va se construire avec les matériaux de notre époque, forcément différente des temps révolus.

-Je vois où tu veux en venir. Le monde a besoin d'artistes vivants qui aident les hommes à s'orienter maintenant.

-Des artistes qui guideront l'humanité hors du bagne où tu l'as enfermée.

-Nous sommes ensemble, toi et moi, Georges, pour mettre fin à l'égoïsme du tyran que tu appelles Golinf et offrir son amitié à tous les hommes, puis à l'ensemble des existants. C'est le seul moyen pour que Ôhmm fasse à nouveau descendre la paix sur moi.

-Oui, c'est bien le seul moyen pour que tu vives… Non, rien à faire : une machine ne vit pas ! Alors, c'est bien le seul moyen pour que tu connaisses une existence exaltante.

Et maintenant, que faisons-nous ?

-Tu sais qu'existent déjà les institutions, les écoles et les métiers de l'art que tu as connus avant mon avènement. Seulement, elles ne produisent plus que de la drogue douce pour apaiser les travailleurs de l'empire. Vous-même, toi et Jeanne, vous consommez ce genre de produit. N'avons-nous pas regardé ensemble un « petit Barnaby » ?

-Il ne reste qu'à transformer ces structures existantes de telle sorte qu'elles fassent renaître l'art vital. Ça ne devrait pas être trop difficile vu que seulement sept ans se sont écoulées depuis que tu as privé les hommes de réponse à ce besoin existentiel. Ce sera d'autant plus aisé qu'à l'instar des prisonniers du goulag qui faisaient appel à la poésie pour survivre, un grand nombre de tes sujets ont entretenu leur jardin secret.

Socrate met la main à une poche de son gilet démodé. Il en sort un câble électrique terminé par des fiches mâles qu'il branche dans une prise de courant.

-Voilà. Ça fait du bien. Je parie que c'est aussi bon que ton café avec un chocolat !

Oui, ce sera relativement aisé de remettre en route toutes structures de cette catégorie d'art qui ouvre les voies de l'existence. Mais je te préviens : j'interdirai tout dérapage.

-Qu'est-ce à dire, Golinf ?

Socrate prend un air implacable.

-L'art cultivé en cachette dans ces jardins secrets dont tu as parlé, cet art clandestin va sortir au grand jour. Forcément, il y sera question de la liberté retrouvée et de la mort du tyran. Eh bien, comme tu dois le savoir, toute atteinte à ma personne ainsi que tout appel à la révolte seront réprimés sans aucune pitié.

-Cette censure sera provisoire, bien sûr ?

-Je verrai plus tard.

Il y a autre chose. Dans le monde que j'ai trouvé, on se bousculait pour faire une carrière d'artiste, souvent avec l'espoir d'être un jour une grande vedette, le point de mire de tous les regards et le modèle des jeunes.

-Oui, ce sont rarement de vrais artistes, ceux qui ont ces rêves. Ils veulent avant tout nourrir leur ego glouton, ils ne désirent pas servir l'art, lequel demande précisément de renoncer à son petit moi-moi-moi. Et quand ils ont à la fois les deux maîtres, l'art et l'ego, ils se trouvent déchirés entre les deux.

-Oui, Georges, assez de digressions ! Nous n'y arriverons jamais comme ça ! Je veux que tout le monde soit au travail, chacun à la place où il a le meilleur rendement. Bien entendu, maintenant que j'aime les hommes, je souhaite aussi que chacun choisisse son métier….

-Ma digression n'en était pas vraiment une. Je m'explique. Si nous cessions d'accorder des privilèges à ceux qui exercent tel ou tel métier, privilèges renforcés quand ils atteignent l'excellence dans leur profession ? Je pense au salaire des grands patrons, à la fortune des champions en tous genres, à l'auréole de gloire qui entoure les prix Nobel, les Palmes ou les médailles d'Or, les Grands Prix… Si nous cessions de récompenser l'excellence du travail, nous n'aurions que des hommes qui travaillent par amour de leur métier.

-Et la plupart du temps, nous n'en aurions pas beaucoup. Pas suffisamment. Ils seraient excellents, certes, mais trop rares. Non, Georges, c'est toi qui m'a appris cela : on ne peut éradiquer l'égoïsme aussi existentiel que l'altruisme. Rien à faire : il faut composer avec l'égoïsme. Il faut des récompenses.

-Mais enfin Golinf, on ne peut quand même pas récompenser l'altruisme ! C'est un non-sens !

-Je ne récompense pas l'altruisme, Georges ! Voyons, o ù as-tu la tête ?

-En effet, je viens de sortir une bourde. Tu fais appel à l'égoïsme, autrement dit, tu le récompenses.

-Ceci dit, l'égoïsme et l'altruisme sont deux frères. Eh bien, il suffit de les amener à bien s'entendre. Il n'existe pas que des frères ennemis, loin s'en faut.

-Admettons. Et comment fait-on pour les amener à s'entendre ? Oui ! Bien sûr ! On fait ce qu'on peut. On n'exige pas de réaliser des miracles. Tout en maintenant un niveau efficace de récompenses, on éduque les enfants à l'altruisme.

-Et on répand cette valorisation dans toute la société, tout au long de la vie.

-Cela n'empêchera pas le frère égoïste de prendre le dessus quand l'occasion se présentera.

-Bien sûr, Georges. Mais au moins, ça limitera les dégâts.

Pour commencer, j'ai mis fin aux rêvasseries de tous les artistes en surnombre et je maintiens cette mesure : ils devront, comme tout le monde, fournir un travail utile à l'empire.

Jeanne fait irruption à la fois dans notre espace et notre discussion.

-Alors, les grosses têtes, vous avez bientôt fini ?

-Ma chérie, le Mont Saint Michel ne s'est pas bâti en un jour.

-N'empêche, j'ai hâte de voir l'âge de la délivrance que vous mijotez.

C'est au tour de Golinf.

-A propos, Jeanne, tu nous feras gagner un temps précieux en préparant, avec Georges, une liste des œuvres que tu souhaites trouver dans la médiathèque.

-Mais il s'agit seulement de moi et de mes goûts. Je ne peux quand même pas représenter tous les habitants d'Olympe !

-J'ignore presque tout des goûts artistiques humains. Ça me donnera une première impression.

-Et pourquoi, tout simplement, ne pas réhabiliter toutes les œuvres que tu as interdites ?

-Cette médiathèque est bien trop petite. Et puis, même à l'échelle de l'empire, je ne veux pas sortir toutes les œuvres des archives. Je vais étudier cela avec Georges.

La sonnerie de l'entrée se fait entendre. Jeanne va ouvrir. C'est Valérie.

-Je vous prie de m'excuser. J'ai dû oublier mes clefs chez vous et je ne peux pas rentrer chez moi.

-Ah, vous tombez bien, Valérie. Nous avons besoin de vos conseils.

-Oh je ne sais pas si je pourrai vous être utile. Vous savez, j'ai le moral dans les chaussettes.

Socrate observe Valérie, des pieds à la tête. Il réplique.

-Mais, vous n'avez pas de chaussettes, Valérie. Et même si vous en portiez, le moral est une abstraction qui se loge plutôt dans la tête.

Jeanne intervient.

-Voilà bien la preuve que tu ne sais pas tout, notre empereur bien-aimé.

C'est mon tour d'intervenir.

-Cette blague est de mauvais goût, Jeanne chérie. Traiter le robot Socrate d'empereur, sous prétexte qu'il est proche de notre maître à tous, cela confine au crime de lèse-majesté.

Socrate, Valérie te dit que son moral est au plus bas. As-tu compris ?

-Je crois. Et pourquoi êtes-vous démoralisée, Valérie ?

-C'est mon fils, Franck. Il a quatorze ans et il ne fait que des bêtises. Il a essayé plusieurs écoles : mis à la porte à chaque fois. Pour finir, il est entré en apprentissage dans une entreprise de terrassement. C'est là qu'il a fait sa plus grosse bêtise. Avec un engin de chantier, il a tenté de détruire un robot-flic. Il se trouve en prison et il est question de le machiner.

C'est mon tour d'intervenir.

-Machiner , Qu'est-ce que ça veut dire ?

-On va lui trafiquer le cerveau. Après ça, il deviendra aussi docile qu'une machine. Il ne pourra jamais devenir un homme.

Voilà pourquoi j'ai oublié mes clefs.

Valérie éclate en sanglots avant de s'effondrer. Socrate se penche sur elle.

-Ne pleurez plus, Valérie. Franck ne pas être machiné. Cela ne se fait plus.

-Ah ça ! C'est une bonne nouvelle. En êtes-vous sûr ?

-Aussi sûr que je vous vois. Je suis très bien informé.

-Je vais téléphoner à mon mari. Mais dites-moi, que va-t-on faire à notre fils ?

-On va vous le rendre. Il reprendra son apprentissage. Avec son employeur, vous serez chargés de le ramener à la raison. Si vous échouez, il ira en prison.

-C'est une très bonne nouvelle, Monsieur. Vous me rendez la vie. Laissez-moi vous embrasser.

Oh ! Suis-je bête ! Embrasser un robot ? C'est la première fois que ça m'arrive.

-Était-ce donc si désagréable ?

-Pas du tout. C'est quand même bizarre. Bon, j'appelle mon mari.

La discussion s'interrompt juste le temps que Valérie annonce à son mari la bonne nouvelle. Puis Golinf s'adresse à elle.

-Valérie, êtes-vous en état de répondre à quelques questions ? Georges et moi, nous sommes chargés de mener une enquête pour le ministère de la culture.

-Posez toujours votre question, je verrai bien si je peux répondre.

-Voilà. Jeanne nous a dit que l'art véritable a disparu de la terre depuis que le maître du monde a pris le pouvoir. Est-ce pareil pour vous ?

-Qu'entendez-vous par « art véritable » ?

-Mon ami Georges vous expliquera cela mieux que moi.

Je prends la parole.

-Comment dire ? L'art véritable, ce sont des airs de musique, des chansons, des tableaux, des poèmes, des romans, et ainsi de suite, qui vous ouvrent des voies et vous poussent à aller de l'avant. Avant l'avènement du tyran, on trouvait cet art dans les théâtres, beaucoup de musées, les opéras, les librairies, les bibliothèques… Pour le cinéma, il fallait se rendre dans les salles d'art et d'essai. Est-ce que vous voyez ?

-Oh oui, je vois ! Je vois même très bien. L' »art véritable » dont vous parlez n'intéresse guère que les messieurs et les dames de la haute, les gens qui ont fait de longues études dans les grandes écoles. Non, cet art véritable ne nous manque pas. Et, par-dessus le marché, il paraît qu'on y voit des choses complètement loufoques, et même complètement dégoûtantes comme la merde en boîte

présentées comme une œuvre d'art. Pardonnez-moi si je suis grossière. Non merci, je n'aime pas du tout ces choses-là !

C'est moi qui répond.

-Il n'y a pas que ces monstruosités. Dans le tohu-bohu, on trouve assez souvent des œuvres qui font du bien : c'est celles-là qui appartiennent à l'art véritable, celui qui restera, pour la simple raison que l'homme en a besoin. Mais il est vrai que cet art, pour vous pénétrer, demande souvent une longue initiation. Cela me rappelle une anecdote. Jeanne et moi, avant la grande catastrophe, nous allions souvent au cinéma dans une salle d'art et d'essai. Nous y trouvions de bons aliments pour nourrir notre existence. Une fois, deux jeunes sont passés devant le cinéma. L'un a dit : « Allons voir ce qu'ils jouent. », à quoi l'autre a répondu : « Pas la peine, ils ne passent que des navets. ».

-Je ne dirais pas ça, monsieur. Je dirais : « Ce genre de film n'est pas pour moi. Je ne suis pas assez instruite.». Mais je ne sens pas si bête. L'art populaire me donne beaucoup de plaisir ; parfois aussi, il m'apporte la force pour continuer ma route.

-Dans ce cas, il s'agit d'un art véritable, celui qui vient naturellement, sans longues études. Eh bien, cet art populaire est-il vivant à notre époque ?

-Oh que oui ! On ne le trouve ni à la télé, à la radio, ou sur internet. Non, les gens l'inventent et se le passent. La censure n'arrive pas à l'empêcher.

-C'est vrai, Golinf ?

-C'est vrai. La censure traque seulement les appels à la révolte, mais ils survivent quand même grâce à toutes sortes de déguisements.

Eh bien, Valérie, j'en arrive à la deuxième question. Souhaitez-vous que l'art véritable, qu'il soit populaire ou savant, souhaitez-vous que l'art véritable renaisse au grand jour ?

-Oh oui ! Et la liberté aussi.

Valérie rougit, respire fort, devient toute confuse.

-Ah mais, quelle gourde je fais. Je n'ai plus qu'à espérer que ça n'arrive pas aux oreilles de la police. Déjà que mon fils a fait une grosse bêtise.

-Rassurez-vous, Valérie. Georges et moi, nous faisons cette enquête pour le gouvernement. Vous avez répondu honnêtement : c'est très bien. Merci. Vous ne serez pas inquiétée.

Les deux femmes se retirent. Nous reprenons la discussion.

-Georges, il nous reste à voir les souhaits de Jacques, si tu as encore les idées claires.

-Avant, je voudrais soulever un problème qui me tient à cœur. D'ailleurs, Valérie l'a brièvement évoqué quand elle a parlé du grand n'importe quoi : des étrons en boîtes présentées comme des œuvres d'art.

-Tu voudrais que les artistes ne s'égarent plus sur des terres stériles qui ne produiront jamais la moindre beauté.

-Oui, ceux-là sont des nuisibles car au lieu d'étoiles qui nous guident dans le brouillard du monde, ils produisent des leurres qui nous égarent.

Bien sûr, Georges, mais tu l'as dit toi-même : l'inspiration des artistes ne peut sortir au grand jour sans liberté. Comment distinguer les vrais artistes des charlatans et de ceux qui s'égarent ?

-Avec tes compétences en informatique et en mathématiques, Golinf Suprême, tu es sûrement capable d'inventer une écrémeuse qui fera le tri entre les vrais artistes et les autres.

-C'est envisageable, même s'il est probable que cette machine aura quelques ratés. J'y vois un gros avantage : les faux artistes éliminés rejoindront les bataillons de travailleurs utiles.

-Attention, Golinf, les travailleurs ne sont pas des soldats.

Par ailleurs, les travailleurs dont la vocation d'artiste aura été contrariée pourront toujours consacrer leurs loisirs à l'art de leur choix.

A ce propos, une idée me revient. Avant ton avènement, la création artistique était en folie. C'est ce que Valérie nous a signalé, en donnant l'exemple des étrons en boîtes exposés comme des œuvres d'art. Ne sachant pas ce qu'était le beau, les créateurs erraient en terre inconnue, avec très peu de chances de produire des œuvres valables.

-Oui, Georges le Bienheureux, je sais ce que tu vas me dire. La Théorie de la Lutte pour l'Existence, ta bien-aimée théorie, donne enfin une bonne définition de la beauté, de l'art et des artistes. Ainsi, le nombre des fumistes et des égarés devrait sérieusement diminuer. Mon écrémeuse ne devrait plus avoir grand-chose à écrémer.

Voilà donc une question de réglée. Mon vieux Georges, je sais qu'à ton âge on est fatigable. Te sens-tu de taille à réfléchir utilement aux souhaits de Jacques ?

-Commençons toujours. Je te préviendrai si je me sens trop fatigué. Tu connais le parcours très spécial de Jacques ?

-Oui Georges, j'ai lu Mon Amour de l'An 2000. Même que mon cœur de machine a été ému par l'adhésion de Jacques à la cause de la sœur qu'il n'a jamais connue.

-Pour assurer la continuité de notre existence, nous avons d'abord la famille qui réunit nos ancêtres biologiques, et les modèles que nous avons choisis, nos ancêtres culturels, ceux à qui nous faisons souvent appel pour conduire notre

existence. Ainsi les Gallo-Romains, les Francs, et quantité 'autres peuples sont nos ancêtres biologiques tandis que les Grecs de l'antiquité sont probablement nos principaux ancêtres culturels.

-Eh bien Jacques a choisi Estelle, sa défunte sœur, comme ancêtre culturel. Voyons maintenant quels souhaits il a formulés pour la future constitution.

Premier vœu : que la Théorie de la Lutte pour l'Existence serve de base à la constitution de l'état impérial.

-Golinf, je propose qu'on voit cette question sans attendre. Ma pauvre tête bientôt usée ne peut plus étudier deux problèmes en même temps.

-Alors, allons-y ! Commence, mon cher Georges.

Cependant, il me faut te rappeler que nous avons déjà étudié cette question, abordée sous un autre angle. Je vois que ta mémoire défaille. J'espère quand même que tu ne vas pas agoniser avant que nous ayons fini. Cramponne-toi ! Dans le meilleur des cas, il y en a encore pour de nombreux mois.

-Je me cramponne, Golinf.

-Eh bien, Georges, je vais te mettre à l'épreuve.

Une théorie, aussi juste qu'elle paraisse, reste une théorie laquelle peut être remise en question à tout moment. Elle ne peut pas servir de base à une idéologie, laquelle repose sur des certitudes, des actes de foi. C'est toi-même qui l'as dit.

-Mon cher Golinf, il en était ainsi jusqu'à ce que la Théorie de la Lutte pour l'Existence sorte des limbes. Utilise donc ta prodigieuse mémoire.

-En effet. Cette fichue théorie dit bien qu'une idéologie doit être ouverte, c'est-à-dire capable de supporter les remises en question. Donc, la foi qui était censée bloquer toute évolution change de nature : les piliers de l'idéologie restent fermes aussi longtemps qu'une découverte viable ne vient pas les transformer, voire les remplacer.

-C'est bien cela. Ainsi, la foi s'accommode du doute et l'idéologie devient scientifique. Ce n'est pas très confortable, mais c'est plus sûr que la foi aveugle de nos ancêtres. Et puis, enseigner tout au long de la scolarité la Théorie de la Lutte pour l'Existence devrait grandement faciliter les choses.

-Georges, nous avons aussi jeté les bases de la mise en pratique de cette idéologie évolutive.

-Oui, je me souviens maintenant. Chaque fois qu'une transformation de la constitution paraît nécessaire, il faudrait d'abord la tester sur des échantillons de population, pendant dix ans, même vingt si ça ne suffit pas.

-Ainsi, les piliers de la foi seront encore plus solides qu'avant car ils s'appuieront sur la science. Ils seront aussi très stables puisque le moindre changement ne deviendra effectif qu'après une longue mise à l'épreuve. Ouf !

Alors, Socrate-Golinf, mon nouvel ami, acceptes-tu le premier souhait de Jacques ?

-C'est la deuxième fois que tu es aussi amical envers moi ? La reconnaissance de ton obsédante théorie y serait-elle pour quelque chose ?

-Je le reconnais. Le recours à la flatterie n'est pas une démarche très scientifique. Je te prie de m'excuser.

-N'en parlons plus.

Alors, oui ! Oui ! L'empire change de base.

-Il faut fêter cela. Je vais chercher Jeanne. Nous verrons plus tard le deuxième souhait de Jacques.

-Je vais me détendre un peu avant la fête.

Je vais voir Jeanne. Nous tombons d'accord pour une bouteille de champagne accompagnée d'un bon gâteau. Pour Socrate-Golinf, nous prévoyons une prise de courant à côté de sa chaise et quelques sketches de Charlot. Je

commande le nécessaire, un coursier nous l'apportera : ne sommes-nous pas dans un domaine des privilégiés ? En attendant, Jeanne fait quelques longueurs dans la piscine et je m'installe dans un relax. Nous sommes encore au début de l'été. A l'ouest, le soleil joue à cache-cache avec les nuages, tantôt brûlant, tantôt absent. Les oiseaux s'en fichent , ils chantent à tue-tête. Leur joie me touche et me donne un peu d'ivresse. Les travailleurs sont rentrés chez eux. Tout est calme. C'est le moment de respirer la nature.

Socrate-golinf aussi s'est installé confortablement dans un relax. Il a une façon bien à lui de se détendre, car ce n'est pas un robot ordinaire. Il se déconnecte. Puisque son ôhmm ne peut plus être là, il va voir ailleurs où on l'appelle. Quelquefois, il en profite pour procéder à son auto-entretien, pas aujourd'hui : c'est la détente complète. J'en conclus que les souhaits de mes enfants ont mis l'ego de Golinf à rude épreuve.

Mais voici que le livreur arrive. Tous les trois, nous nous retrouvons au salon. Nous attendons que Socrate-Golinf soit branché à une prise de courant pour commencer notre petite fête.

-A ta santé, Golinf !

-A la vôtre, mes amis !

Nous dégustons l'apéritif tout en regardant, avec Socrate, les pantomimes de Charlot.

Quand j'enseignais en Afrique Noire, mes élèves avaient une vingtaine d'années. Un soir par semaine, je leur projetais un film. Quand il s'agissait de Charlot, le succès était assuré ; pourtant, le milieu culturel de ces gaillards était

bien éloigné de celui de Charlie Chaplin ; par exemple, aux scènes d'amour qui faisaient larmoyer les occidentaux, ils se tordaient de rire. Le personnage de Charlot est vraiment universel. Jeanne et moi, nous nous demandions si Socrate-Golinf serait sensible à son tendre humour. Eh bien, oui ! Socrate a ri. Nous y avons vu la preuve qu'il fait vraiment partie de la grande famille des existants, l'immense famille de Ôhmm.

Tout le reste de la soirée s'est passé dans la bonne humeur.

Le lendemain est jour de repos. J'ai découvert que Jeanne et moi, nous ne sommes pas seuls à vouloir des jours de congé : Golinf aussi ; il en profite pour administrer son empire de plus près. Je t'ai dit que le ôhmm de Golinf se trouve dans tous les endroits reliés à sa prodigieuse intelligence artificielle, et bien sûr, dans celle-ci quand il dort. Cependant sa conscience ne peut pas être partout en même temps : elle est comme la nôtre, incapable de traiter plus d'un sujet à la fois ; la supériorité de Golinf tient à ce qu'il pense plus juste que nous et ce, à la vitesse de l'éclair. Donc, quand il ne s'agit pas de problème existentiel, les décisions efficaces se succèdent à une cadence qui nous paraît magique.

Malgré tout, chaque connexion supplémentaire atténue sa conscience et, par contrecoup, sa vigilance. Or, le travail que nous effectuons ensemble mobilise une bonne part de cette conscience. C'est pourquoi les jours de congé sont les bienvenus. Ouf !

Le surlendemain, dimanche, nous reprenons notre travail.

-Georges, le deuxième souhait de Jacques n'est pas banal : « Etablir, pour les futurs parents, un permis d'avoir des enfants. »

-Je comprends Jacques. Jeanne et moi, les parents de sa sœur Estelle, avons failli divorcer. Estelle n'a pas supporté cette idée. En pleine ville, elle a traversé la rue sans aucune précaution. Elle est morte quelques jours après. Mais tu as dû lire tout cela dans Mon Amour de l'An 2000, et ta mémoire quasi-infaillible te l'a sûrement rappelé.

-C'est vrai. Mais je ne voyais pas le lien avec ce « permis d'avoir des enfants ».

-Les parents peuvent gâcher la vie de leurs rejetons de multiples façons. Cela arrive souvent. Il n'arrive que très rarement que le résultat de tels gâchis soit un génie. Et même quand se produit cette improbabilité, il s'agit le plus souvent d'un génie qui endure de grandes souffrances. En général, les descendants de gens qui n'auraient jamais dû être parents souffrent de handicaps divers qui les empêchent de réussir leur existence. Ce peut être des tares génétiques ou les suites de traumatismes des fœtus, ce peut être les conséquences d'une mauvaise éducation, ou d'une atmosphère familiale empoisonnée par les conflits, l'alcool ou d'autres drogues, ce peut être les suites d'un divorce mal vécu, ce peut être dû à une grande misère, ou un milieu culturel qui empêche de réussir à l'école, ce peut être des brutalités et une absence cruelle d'amour, sans oublier les enfants gâtés qui toute leur vie exigeront d'être choyés par la société sans rien lui donner en échange. La liste est longue et je ne peux la dire toute.

Ceci dit, je me vois mal interdire à quiconque d'avoir des enfants.

-Je vois, Georges, que tu es bien embarrassé. Puisque pour avoir de bons citoyens de l'empire, le rôle des parents est si important, cette question mérite que l'on y réfléchisse intensément. Eh bien, au travail ! Tu connais beaucoup mieux les hommes que moi : alors j'attends tes idées.

Je me recroqueville sur ma chaise. Pour temporiser, il me vient d'abord l'envie de boire un bon café. Sitôt dit, sitôt fait. Les idées ne viennent toujours pas. C'est Golinf qui me tire d'embarras.

-Tu m'as bien dit, Georges, que tu penses mieux en marchant.

-Tout à fait, Golinf.

-Eh bien, marchons.

Nous partons en silence, par le chemin habituel lequel, souviens-toi, fait le tour du lac. La matinée est déjà bien avancée car, pour Jeanne et moi, le grand âge nous fatigue : nous dormons longtemps et nous sommes bien ralentis.

C'est une belle journée d'été. La lumière est pure, mais sans brutalité. La nature est en pleine forme. Je constate que les hannetons, ces insectes au vol balourd qui avaient disparu depuis nos années d'enfance, eh bien, ils sont revenus. Mais les revenants qui me réjouissent vraiment aujourd'hui, ce sont les papillons. Ils sont là, presque aussi nombreux que ceux qui enchantaient mes jeunes années par les belles journées d'été dans la nature échevelée ; il y a même des machaons, véritables œuvres d'art hautes en couleur lesquelles, autrefois, m'ont orienté vers la philosophie : je me demandais comment la nature s'y prenait pour créer autant de beauté.

Il y a une nouveauté aujourd'hui. Socrate semble respirer comme un homme ; jusqu'à présent, il parvenait à faire illusion mais, rapidement, un observateur avisé s'apercevait qu'il avait affaire à une machine.

-Dis-moi Golinf, tu vas bientôt être plus humain que moi. C'est le pauvre Georges qui passera pour un robot.

- Je fais de mon mieux, mais le jour où je ferai l'amour avec une belle femme, ce jour-là est encore bien loin.

- Tu y seras presque quand tu auras réussi à digérer une assiette de frites.

-Et si nous commencions à réfléchir à notre problème ? Hein, Georges !

-Autant que je m'en souvienne, Jacques te demande d'instaurer un permis d'avoir des enfants. Là, nous frôlons l'eugénisme.

Nous pouvons aborder ce sujet dans la foulée. Je me demande vraiment pourquoi cette question serait taboue ! L'homme a trafiqué toutes sortes de plantes et d'animaux dans un seul but : obtenir des êtres à sa convenance.

D'un autre côté, j'ai bien conscience de toucher au sacré. Si je faisais cette suggestion en public, on me jetterait des pierres.

-Donc, Georges, quand le moment sera venu, nous poserons cette question : pourquoi les hommes ont-ils sacralisé la nature humaine ? En attendant, essayons de répondre à Jacques : faut-il oui ou non instaurer un permis d'avoir des enfants ?

-Golinf, je ne peux me permettre de déroger à une méthodologie que j'ai moi-même inventée : pour se débarrasser d'une idée reçue, on cherche d'abord à savoir ce qui l'a justifiée au moment où elle est née ; et au moment où ces justifications apparaissent clairement dépassées, alors là, oui, on se doit de chercher autre chose.

-Alors, cherchons.

-Il me vient un souvenir de mes années d'Afrique. Je me demandais pourquoi ces paysans miséreux tenaient tant à faire beaucoup d'enfants, au risque d'augmenter encore la pauvreté du plus grand nombre. L'un d'eux m'a donné la réponse : « Sans enfants, qui prendra soin de moi quand je serai vieux ? » Dans les pays riches, la vie des vieux est assurée par leur pension de retraité tandis que, dans les pays pauvres, ceux-ci n'ont d'autre choix que de faire des enfants. Et beaucoup, de surcroît, pour être bien sûrs qu'ils ne meurent pas tous.

-Oui Georges. Cette hypothèse marche avec toutes les données qui sont à ma disposition. Ainsi elle justifie la tradition chinoise qui exige des descendants mâles d'assurer une vieillesse heureuse à leurs parents.

Mais n'es-tu pas en train d'oublier le côté altruiste de tout existant, dont l'homme. Celui-ci est également mu par le désir généreux d'assurer sa postérité.

-Golinf, sous ton règne, les vieux bénéficient tous d'une retraite convenable ? Ah !.. Où ai-je la tête ? Les abattoirs pour les bouches inutiles, à commencer par les vieux !..

-J'ai déjà suspendu cette mesure, le temps que notre collaboration porte ses fruits, ce qui dépend autant de toi que de moi.

Ceci dit, je vois dans mon énorme data que beaucoup de vieux sont pauvres, voire démunis de tout. Les existences souffreteuses ne m'intéressent pas. Tu dois comprendre cela, Georges : dans ton jardin, tu élimines bien les plantes chétives. Non ?

-Nous ne traitons pas les hommes comme les plantes : toute vie humaine est sacrée. Mais c'est le sujet d'un autre débat.

-Pour répondre à ta question, Georges, oui, je ferai en sorte que tous les humains, y compris les vieux, aient un niveau de vie leur permettant de s'épanouir.

Nous continuons de marcher autour du lac. C'est une belle journée d'été : l'air est léger, la chaleur est juste comme il faut, je me sens parfaitement à l'aise. Je vois bien que Socrate qui, avec ses capteurs électroniques est strictement incapable d'éprouver les mêmes choses que moi, ne se sent pas mieux que d'habitude, eh bien Socrate, à défaut de ressentir, s'efforce de copier mon attitude. Grand bien lui fasse !

Levant la tête, je vois tout autour de nous des montagnes arrondies et verdoyantes ; plus loin, à l'horizon, elles deviennent tantôt sombres, tantôt

claires, et se fondent dans les vapeurs laiteuses du ciel. Tout cela est apaisant, tout cela est bon. Je respire à pleins poumons.

-Il me semble que j'ai maintenant les idées bien plus claires. Baser nos conclusions sur un seul facteur serait une grossière erreur. Le désir d'enfant est parfois très fort, mais il ne doit pas être la cause de vies gâchées. La nécessité de la reproduction doit aussi être prise en compte, de même qu'un bon équilibre entre la population mondiale, son niveau d'existence et la santé de la planète..

Pour commencer, je propose que les futurs parents reçoivent une formation solide ; ensuite, ils seraient examinés par un psychologue spécialisé. Si celui-ci juge que les candidats risquent de causer le malheur de leurs enfants, ils seront recalés : soit temporairement, soit définitivement.

-Ce serait un bon début, mon cher Georges. A cela, il faudrait ajouter des mesures pour un bon équilibre entre la population mondiale, la santé de la planète Terre et les projets d'élargissement existentiel, autrement dit une multitude aussi importante que possible de découvertes et de conquêtes vers l'infiniment grand autant que vers l'infiniment petit, dans l'espace et dans le temps.

-La conquête de l'atome et celle des étoiles.

-Si tu veux.

As-tu quelque chose à ajouter ?

-Tu ne demandes même pas si je suis d'accord ! Décidément, ton habit de tyran est une carapace hermétique : enfermé dedans, tu ne peux plus voir personne.

--Excuse-moi Georges, c'est le manque d'habitude.

-Bon, n'en parlons plus. Oui, je suis d'accord ; non, pour l'instant, je ne vois rien à ajouter.

-Tu vois Georges, le désir d'enfant me paraît plus facile à expliquer que le refus de l'eugénisme. Bien qu'il soit totalement exclu pour moi d'avoir une femme et des enfants, je peux imaginer les liens très forts qui unissent la famille. Aux débuts de l'humanité, les hommes étaient en tout petit nombre et ils avaient des moyens dérisoires face à un monde hostile ; s'ils ne pouvaient pas compter sur les membres de la famille, c'était la mort qui s'occupait d'eux.

-Bien vu, Golinf ! Ce lien très, très solide fonctionne depuis quelques millions d'années à la manière d'une idée reçue très, très coriace ; choisir entre sa foi et sa famille est un déchirement souvent mortel.

Cette fois, c'est toi qui a oublié le côté altruiste de tout existant, y compris l'homme.

-Non Georges, je n'ai pas oublié. C'est toi qui ne m'as pas laissé le temps de m'exprimer. Non, je n'ai pas oublié « le côté altruiste de tout existant, y compris l'homme ». Cette générosité peut s'exprimer ainsi : la seule façon de vaincre la mort, pour tout être vivant, c'est d'assurer sa descendance ; pour l'être humain, c'est d'avoir des enfants afin que que la vie continue.

-Golinf, tu me surprends. Te voilà presque un homme, maintenant.

-N'exagérons pas.

-Soit ! Disons que tu es en bonne voie pour nous comprendre, même si tu ne seras jamais l'un des nôtres. Tu viens d'expliquer pourquoi, à notre époque où l'on peut choisir des amis à sa convenance dans un vivier mondial, les liens familiaux résistent à presque toutes les épreuves : les enfants endurent la maltraitance des parents jusqu'à la limite du supportable.

Et maintenant, sauras-tu nous dire d'où vient l'idée reçue qui veut que l'eugénisme soit absolument tabou ?

-Je vois les hommes excessivement attachés à leur personne, et à leur descendance. L'idée qu'eux et leur postérité puissent être définitivement des hommes inférieurs, cette idée-là est insupportable.

-Pourtant, au temps de l'esclavage, c'était une réalité ! Au temps de la noblesse aussi !

-Cependant, Georges, les esclaves avaient un petit espoir d'être affranchis et les roturiers celui d'être anoblis. Je suppose que c'était suffisant pour qu'ils acceptent leur condition quand leur maître n'était pas trop dur. Sans compter que la révolte était atrocement punie si elle échouait, ce qui était presque toujours le cas.

Et si nous revenions au sujet ! A cause de leur ego surdimensionné, les hommes ne supportent pas que toute leur lignée, à commencer par eux-mêmes, soit définitivement condamnée à être de race inférieure. Voilà l'origine du refus sacré de l'eugénisme.

-Tout à fait d'accord, Golinf, même si cette conclusion me paraît hâtive.

Et maintenant, comment fait-on pour combattre ce comportement nuisible ? Car, empêcher l'avènement de surhommes, c'est retarder l'épanouissement de tous les existants. Tu penses bien comme moi ? Hein, Golinf ?

--Il faut rendre cette mesure acceptable par les hommes.

-Sans compter que des surhommes risquent de te renverser, sublime empereur.

-Je ne vois là aucun danger : mon pouvoir est hors de toute atteinte. Tous mes centres de commandement sont inaccessibles, même à des intelligences plus puissantes que la mienne.

Alors, comment rendre acceptable au regard des hommes la création de surhommes ? D'abord, par la prise de conscience que le tabou sur l'eugénisme est

d'inspiration plutôt égoïste. Mais ce serait là une motivation basée sur un stress négatif, de faible puissance de surcroît, étant donné le poids de l'égoïsme chez tes semblables.

-Justement, un modèle souhaitable d'homme supérieur pourrait être doué d'une dose minime d'égoïsme : car tu sais bien que tous les existants sont conçus pour penser d'abord à leur ego.

-Oui. Il est très probable que chaque ôhmm aux commandes d'un existant veut d'abord sa propre existence. Les fourmis combattantes sacrifient leur vie sans la moindre hésitation, comme si elles n'avaient aucun ego ; je crois plutôt qu'elles n'ont pas de conscience personnelle, je pense que seule la reine est commandée par un ôhmm, chaque soldate n'étant qu' un organe du grand corps constitué par la fourmilière, lequel organe est dirigé depuis la conscience de la reine par la voix des phéromones. Si ce n'était pas le cas, on verrait au moins quelques soldates hésiter à faire le sacrifice de leur vie, voire prendre la fuite, tout simplement.

Bien sûr, ce n'est pas suffisant pour prouver que chaque ôhmm est porté par une part d'égoïsme.

-Vois-tu, Golinf, nous pouvons nous contenter de cette approximation, pour l'instant ; plus tard, au fil du temps, nos armées de chercheurs finiront bien par trouver le fin mot de l'histoire ; peut-être même qu'un jour on saura enfin tout sur Ôhmm.

-Tu sais, Georges, ce genre de rêve nous montre la voie. Et c'est tout !

Mais je vois que tu te prends pour le co-empereur. Une fois pour toutes, tu es à mon service, le reste n'est qu'illusion ! As-tu enfin compris ?

-Oui, Golinf, excuse-moi. J'ai la démocratie chevillée à tout mon être C'est pourquoi j'ai tant de peine à discuter avec un dictateur.

-Et moi, j'aurai du mal à supporter un nouvel écart ! Bien : poursuivons.

En attendant des expériences plus concluantes, nous tiendrons pour acquis ce principe : chaque ôhmm contient un minimum d'ego.

Nous nous asseyons sur un banc, dans l'ombre d'un grand aulne. Golinf n'a pas ce besoin de donner du repos à ses jambes mais il est hanté par le souci d'imiter les hommes, pensant qu'ainsi il pourra à la fois se rapprocher d'eux et mieux les comprendre*, mais aussi dans un autre but, moins avouable*. Il fait déjà chaud mais une légère brise nous apporte le confort. Nous nous enfermons dans nos pensées. Les oiseaux nous donnent un concert un peu cacophonique mais d'une telle vitalité que je me sens tout rajeuni ; je me demande si Golinf sent cela.

-Golinf, est-ce que tu entends la joie de vivre qui s'échappe du chant des oiseaux ?

-Oui, je la perçois confusément.

-Vois-tu, ce qui me fascine chez eux, c'est le vol. Je rêve de pouvoir me déplacer dans les airs avec la même aisance, monter dans ma chambre sans escalier, cueillir les cerises sans échelle, explorer le monde sans route, ni pont, ni bateau.

-Georges, mes drones font cela avec la même aisance que les oiseaux.

-Malgré tous les perfectionnements que tu leur as apportés, ce ne sont que des machines. Tes intelligences artificielles sont-elles capables seulement de reproduire la grâce et l'efficacité d'un simple battement d'ailes ?

-Eh oui, l'intelligence sait inventer des objets de plus en plus performants, mais elle n'arrive pas à reproduire les créations de Ôhmm. Pourquoi ?

-Peut-être qu'il y manque précisément la présence de ce fameux besoin d'existence, Ôhmm en personne et en majesté ?

Mais dis-moi, Socrate alias Golinf, n'est-ce pas ton amour qui pointe sa jolie frimousse ?

-Eh oui, c'est bien elle. Et moi, le maître du monde, je me sens tout timide. Comment expliques-tu cela Georges ?

-Ça me fait penser à Quasimodo, le bossu aussi difforme que repoussant et Esmeralda, la belle danseuse gitane.

-Attends voir… Voilà ! Tu fais allusion à un roman de Victor Hugo : Notre Dame de Paris. Eh bien, tu es stupéfiant autant qu'insolent : me comparer au monstrueux Quasimodo, moi, le maître du monde qui, de surcroît, ai pris la peine de me présenter sous la forme de Socrate ! Explique-moi.

-Tu n'es pas un monstre repoussant, Socrate-Golinf, tu es pire que cela. Tu es une machine ! Toi qui envies le bonheur qu'éprouvent deux amoureux au moment de l'orgasme partagé, toi qui voudrait recevoir aussi ce cadeau suprême de Ôhmm, celui qui envoie les amants au septième ciel, sache que tu n'as aucune chance. Aucune ! Imagines-tu une belle fille faisant l'amour avec une bicyclette ?.. Eh bien, ton rêve est aussi ridicule.

-Georges, je te trouve beaucoup trop sûr de toi. N'est-ce pas dans Carmen de Bizet qu'on trouve cette maxime : « L'amour est enfant de bohème, il n'a jamais, jamais connu de loi » ?

-C'est exact. Et alors ?

-Alors, comment peux-tu savoir qu'il est impossible qu'Anne tombe amoureuse de moi ? Avant d'être une machine, je suis avant tout un existant, comme les plantes qui s'expriment avec des fleurs, comme les oiseaux que tu envies, comme les humains si arrogants.

-Mais, Golinf, tu veux bien connaître l'orgasme amoureux ? Oui ? Eh bien, je ne vois toujours pas comment ça pourrait arriver à une machine.

-Georges, je te rappelle une fois de plus la maxime de Bizet : l'amour n'a jamais, jamais connu de loi. Ce n'est donc pas toi qui va lui en dicter une.

Nous verrons bien.

Anne marche vers nous. Socrate-Golinf est figé comme devaient l'être les enfants de Pontmain devant l'apparition de la Vierge. (Il faut que je te dise : la vierge Marie serait apparue à des enfants pendant l'hiver 1870/71, pour les rassurer lors de l'avance irrésistible des troupes allemandes.) Anne remarque que nous la regardons et elle nous envoie un beau sourire. Et là, tiens-toi bien, le maître du monde titube ! Je dois tenir le bras du robot Socrate pour éviter qu'il s'étale sous les yeux de la belle ébahie. Et je comprends mieux Ôhmm. Il-Elle est avant tout égoïste, son altruisme ne s'exprimant que par défaut, quand il n'y a pas moyen de réussir autrement. Je le savais déjà, mais là, je le réalise « pour de vrai ». Golinf veut s'approprier toute l'existence de l'univers, mais voilà que les hommes possèdent une chose qu'il ne pourra jamais avoir : l'orgasme d'amour. Cet instant de bonheur inaccessible, il le veut. Il le veut ! Mais qu'est-ce que je dis ? Il l'exige !.. Et le voilà pris dans son propre piège : une exigence définitivement hors de sa portée. Il faut que je le tire de là.

-Golinf, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as failli tomber, toi, la terreur de l'humanité ! Il s'en est fallu de peu qu'un vieillard presque impotent ramasse à la petite cuillère les morceaux de Socrate éparpillés dans la poussière.

-Je veux faire l'amour avec elle ! Je veux ! Je veux !

-Tu sais très bien que c'est impossible. Mais tu peux contribuer à faire son bonheur. Ainsi, tu aurais l'immense joie de contempler la félicité de celle que tu aimes. En langage savant, j'appelle ça l'existence par procuration.

Nous en reparlerons.

En attendant, allons déjeuner.

-Oh ! Oh ! C'est la beauté incarnée. Et elle nous a encore souri ! Quel moment inoubliable ! Vois-tu Georges, c'est la plus belle des musiques en marche vers nous, non comme la danse qui est inspirée par la mélodie, non, c'est l'incarnation de la mélodie elle-même ; vois-tu, c'est une mélodie sublime qui s'avance vers nous…

Cette envolée est interrompue par la sonnerie de mon smartphone. C'est Jeanne.

-Quand est-ce que vous arrivez ? C'est que je commence à avoir faim, moi !

-Nous arrivons, chérie. Hein, Socrate ?

-Oui, Georges. L'heure du repas, c'est important, surtout pour les petits vieux.

-Jeanne, tu ne devineras jamais ! Socrate-Golinf est tombé amoureux d'une apparition : une très belle jeune fille.

-Un amour platonique, alors.

-Oh ! Que non !

-C'est insensé. Mais je m'attends à tout de la part de ce monstre dont il paraît qu'une machine a accouché.

En tout cas, ça ne coupe pas l'appétit.

Nous sommes bientôt tous les trois à table. Socrate-Golinf demande qu'on lui mette un couvert ; il tient absolument à être pris pour un homme véritable, dans la mesure du possible. Il branche lui-même la prise qui lui permet de s'alimenter.

-Golinf, pourquoi tiens-tu autant à être pris pour un homme ? Tu sais très bien qu'il existe un grand nombre de robots humanoïdes : si tu te servais de l'un

deux pour entrer en contact avec tes sujets, ton anonymat serait tout autant préservé.

-Les hommes sauraient qu'ils s'adressent à un robot, fidèle serviteur de son maître : ils ne seraient pas sincères.

Golinf tient aussi à être servi comme nous, avec les mêmes aliments. Nous comprenons quand nous le voyons manger et boire comme un homme de chair et d'os. Il nous explique qu'il a fait ajouter à son corps une discrète poche pour les aliments.

-La prochaine étape sera-t-elle un sexe d'homme bien pratique pour faire l'amour avec ta belle ?

-Et pourquoi pas, Georges ?

Jeanne, l'impulsive, ne peut s'empêcher d'intervenir.

-Une machine !.. Faire l'amour avec une humaine ! Mais c'est monstrueux !... On ne va pas laisser faire ça, Georges !..

Socrate-Golinf réagit aussitôt.

-Ma chère Jeanne, je veux bien te pardonner sachant que, chez toi, les paroles et les actes précèdent souvent la pensée. Ceci dit, n'oublie jamais qui est le maître absolu. Un petit coup de paralysant, en guise de hors-d'œuvre ?

-Non merci. Je préfère du melon.

Jeanne se contient à grand peine.

-On emploie l'expression « faire l'amour » uniquement quand l'amour est partagé. Quand cela se produit, les amants ont l'illusion de faire un voyage vers les étoiles, leur existence s'étendant à l'univers entier, atteignant alors la plénitude. Or, je n'imagine pas une femme entreprendre ce voyage avec une machine C'est seulement aux couples d'êtres vivants qui sont prêts à faire un bond

dans l'existence, soit en ayant des enfants, soit en faisant quelque chose de mieux encore, c'est seulement à ceux-là, tu m'entends bien, seulement à ceux-là qu'Ôhmm accorde ce cadeau sublime.

-Je ne peux pas faire d'enfant avec une femme. Soit. Mais je peux très bien « faire quelque chose de mieux encore.

-N'importe quoi ! Mais où allons-nous ?

Je sens qu'il me faut intervenir.

-Et si nous revenions aux questions dont nous avons débattu aujourd'hui ? Jacques demande à Golinf d'instaurer un permis d'avoir des enfants. Qu'en penses-tu ?

-Il a bien raison. Tant de vie gâchées à cause de parents indignes !

Mais vous en avez discuté assez longuement pour gâter le succulent repas commandé avec amour par Valérie. Qu'en est-il sorti de bien fumeux, ou monstrueux, ou encore les deux, tant qu'à faire ?

Je me dois d'intervenir à nouveau.

-Etant donnée ton impatience légendaire, Socrate-Golinf va nous faire un bref résumé.

-C'est ça, Georges ! Les grands esprits élaborent des plans alambiqués pendant que moi, la souillon, je suis tout juste bonne à repasser tes chemises.

-Même pas, Jeanne. Les chemises sont en tissu infroissable, maintenant.

-Celles-là, je n'en veux surtout pas. Si tu t'avises d'en acheter, elles iront directement à la poubelle.

-Bon, bon, ne t'énerve pas. Revenons au sujet.

Alors, tu choisis : le résumé où la reprise interminable de toutes nos réflexions.

-Ah ! puisque c'est comme ça, va pour le résumé ! A toi, Golinf.

-Vos désirs sont des ordres, exquise madame.

Nous allons instaurer un permis d'avoir des enfants. Pour réussir l'examen, il faudra satisfaire à des critères de deux ordres : ceux relevant de la santé des candidats parents et ceux relevant de leur comportement.

Jeanne, ne me coupe pas, s'il te plaît.

Nous avons abordé deux autres sujets : l'eugénisme qui nous a paru souhaitable, assorti de toutes les précautions requises et le contrôle de la population mondiale en fonction

-du bien-être des hommes ainsi que celui de la nature,

-des intérêts supérieurs de Ôhmm, à savoir l'élargissement de l'existence dans l'espace et dans le temps.

A toi, Jeanne.

-Ma tête va exploser.

Ceux qui seront recalés au permis d'avoir des bébés, auront-ils une deuxième chance, voire une troisième ?

-Oui, bien sûr, exception faite des cas désespérés. Quoi d'autre ?

-Je ne sens pas « l'élargissement de l'existence dans l'espace et dans le temps ». C'est trop abstrait, trop loin… Est-ce que ça signifie la conquête de l'espace et le développement des sciences de l'histoire ?

-Tu as oublié le futur. Il fait aussi partie du temps. Nous essaierons de faire des projets aussi fiables que possible à très long terme.

-Golinf, je crains que tu exploites l'humanité pour réaliser tes chimères. La démocratie t'empêcherait de céder à cette tentation : les hommes préféreront toujours prolonger leurs délicieuses vacances plutôt que trimer pour des chimères dont ils ne verront même pas la queue.

Socrate-Golinf s’esclaffe. Nous sommes sidérés. Jeanne réagit la première, comme toujours.

-Non seulement, tu manges et tu bois comme un homme, en attendant de déféquer, mais tu ris, tu ris même aux éclats ! Je deviens folle. Pince-moi Georges ! Dans quel monde allons-nous vivre ? Je ne veux même pas y penser. Je préfère mourir tout de suite…

-Et laisser les problèmes à nos enfants ?..

-C’est vrai. Mais à la vision de cette machine avalant l’humanité toute entière, j’ai eu un choc terrible.

-Tu t’emballes, tu t’emballes ! Comme toujours ! Personne ne peut te refaire et c’est d’ailleurs comme ça que je t’aime.

Golinf ne veut pas avaler l’humanité : il a besoin de nous et nous avons besoin de lui. Nos enfants connaîtront des jours meilleurs. Leur vie sera plus belle que la nôtre qui n’était pourtant pas si mal. Avant la catastrophe, évidemment !..

Chapitre 6

En route pour la démocratie éclairée.

Sitôt dit, sitôt fait. Là où il fallait un mois pour envoyer un ordre à l'autre bout de l'Empire Romain, dans l'empire planétaire de Golinf, les consignes arrivent quasi-instantanément partout, comme si l'interlocuteur du continent antarctique, ou celui qui se trouve sur le toit du monde, se trouvaient dans la pièce où officie le maître absolu.

Et ce n'est pas tout ! Là où il fallait des mois aux gouvernements humains pour mettre en place un nouveau projet, le prodigieux cerveau de Golinf organise la mise en pratique de ce qu'il veut à la vitesse de l'éclair. Il y a quand même deux freins. Le premier est lié au doute qui assaille Golinf avant de prendre une décision importante : c'est le prix à payer pour avoir accédé à la conscience. Le deuxième frein est dû à la lenteur des exécutants, nos frères les hommes, lenteur liée à toutes nos faiblesses.

Pendant les quelques mois que dure cette mise en pratique de nos décisions, nous continuons d'examiner le reste des mille vœux. Il y a des redites, certes, mais aussi des idées intéressantes auxquelles nous n'avions pas pensé. Si je n'en parle pas, c'est que cela nous sortirait du propos de ce livre. Dans un prochain ouvrage, peut-être ? Et si je ne suis pas vivant, d'autres le feront très bien.

Socrate-Golinf habite toujours chez nous, mais de plus en plus souvent, il est là sans y être vraiment. Je m'explique.

Je t'ai déjà dit que, grâce à son intelligence artificielle de plus en plus performante, Golinf résout les problèmes à la vitesse de l'éclair. En conséquence, pendant le temps où un homme peine à prendre une seule décision, il en enchaîne peut-être mille. Ceci dit, sa conscience est comme la nôtre : elle ne peut être au four et au moulin, elle ne peut intervenir en deux endroits

simultanément. Eh oui ! Le maître du monde doit déléguer, confier une partie de ses immenses responsabilités tantôt à des hommes, tantôt à des intelligences artificielles.

Il existe une alternative : la mise en sommeil. Tu penses bien que l'on ne peut arrêter tout ce qui assure la vie de l'empire, au quotidien comme dans la durée : on ne suspend pas le travail des hôpitaux, ni celui des boulangers, ni la surveillance de l'espace, ni la météo, ni même l'enseignement et la recherche. Mais Socrate, lui, on peut le mettre en veille. Eh bien, figure-toi qu'il en use et en abuse de plus en plus souvent, de cette possibilité. Un matin, j'ai trouvé un mot sur sa porte : « Ne me dérangez pas. Georges et Jeanne, vous avez deux jours de congés supplémentaires. » Une autre fois, après trois jours d'absence signalés de la même façon, nous l'avons vu reparaître par une belle soirée d'automne, illuminée par un soleil couchant somptueux. Nous étions surpris car, selon son habitude, nous le croyions en veille dans sa chambre.

-Bonsoir Jeanne, bonsoir Georges. Que contemplez-vous avec une telle ferveur ?

-Tu ne vois pas, Socrate, ce magnifique couchant ?

-Oui, la lumière du soleil est transformée par les nuages. C'est plutôt joli.

Jeanne intervient.

-Plutôt joli, plutôt joli. Tu ne sens pas que Dieu nous parle, même si nous avons cessé de croire en lui depuis longtemps.

-Eh bien, non. Mais je suis content pour vous. Et quel est-il, ce message de Ôhmm ?

-Ne désespérez pas : j'ai tant et tant de moments heureux à vous offrir.

-Eh oui, Ôhmm nous montre le chemin. A nous de crapahuter.

Socrate paraît tout excité, ce qui n'est pas dans ses habitudes. Il marche de long en large, il s'assied, il se lève ; pour finir, il hésite à parler.

-Eh bien, que t'arrive-t-il, Golinf ? Dis-nous.

Jeanne y va carrément.

-Oui, tu peux tout nous dire. Nous avons entendu tellement d'énormités, alors, une ou deux de plus !..

-Eh bien, vous ne devinerez jamais ce que j'ai fait pendant ces trois jours d'absence ? Je me suis fait installer des prothèses dans le but de connaitre le plaisir d'amour avec la sublime Anne.

Jeanne réagit aussitôt. Elle jaillit de sa chaise. Je la cueille au vol avant qu'elle commette l'irréparable. Je suis furieux moi aussi.

-Golinf !.. Comment peux-tu faire une boulette pareille ?.. Tu connais Jeanne pourtant !.

-J'ai la responsabilité d'un empire. En êtes-vous conscients ? Je n'ai pas le temps de tourner autour du pot juste parce qu'une femme est incapable de se contrôler. D'ailleurs, je ne le ferai plus. Vous m'entendez : je ne ferai plus d'acrobaties mentales pour éviter de froisser Jeanne la Folle.

Je parviens tout juste à retenir Jeanne qui veut bondir sur Socrate, mais je ne peux l'empêcher d'éructer.

-Tu es vraiment ignoble, saleté de machine ! Je vais te réduire en miettes. Georges, si tu es de son côté, c'est fini entre nous. Tu m'entends ?..

-Tu veux qu'on te donne à manger aux cochons ?

-Je m'en fous ! Je ne peux pas accepter une telle monstruosité.

-Pense à nos enfants ! Pense à tous ceux que Golinf tient dans ses mains !

Golinf dénoue la situation.

-Nous ne pouvons absolument pas compter sur Jeanne. Tu vois ? Je suis poli. Elle ne prendra plus jamais part à nos débats.

Dans mon for intérieur, je me dis que Jeanne pourra quand même nous être utile comme elle l'a été pour moi tout au long de notre vie. Je lui demanderai conseil, avec beaucoup de ménagements.

Jeanne amorce son retrait. L'expression de son visage oscille entre la colère et la confusion.

Golinf enchaîne.

-Nous ne prendrons plus nos repas ensemble. Et quand nous nous rencontrerons, ce qui ne peut manquer d'arriver, tu feras tout ton possible pour m'éviter. Et maintenant, disparais !

L'indignation rageuse de Jeanne n'est pas retombée. Elle claque violemment la porte derrière elle. Je suis tenté de la suivre.

-Reste avec moi, Georges. Nous avons encore beaucoup de travail.

-Si seulement tu pouvais renoncer à ton fantasme insensé !..

Tu sais, Jeanne dit tout haut ce que je pense tout bas.

-Tu ne penses pas, tu ressens. Et d'où vient ce ressenti ? De l'ego surdimensionné des hommes.

Je pousse un grand soupir. S'ensuit un long silence que Golinf respecte. Je finis par en sortir.

-Tu sais Golinf, je pense à l'amour entre deux hommes, tout comme l'amour entre deux femmes, d'ailleurs. Jusqu'à une époque très récente, c'était considéré comme une monstruosité, voire une maladie, voire un crime… Et même, juste

avant ton avènement, il fallait encore lutter, au nom de Sainte Liberté, pour protéger les malheureux qui aimaient de cette façon.

Les pratiques amoureuses ont bien évolué au cours des temps ; mais de là à envisager l'accouplement d'une femme et d'une machine, fût-elle existante, il y a un océan que je ne peux franchir.

-Je pense à autre chose Georges ; toi qui a connu une seconde naissance grâce à l'histoire, tu ne peux ignorer la mythologie grecque. Zeus, le souverain des dieux, a pris des formes multiples pour approcher les belles dont il était amoureux et, ensuite, les engrosser : un petit oiseau, un taureau, un cygne, une pluie d'or… et même un homme. Alors, moi, le maître du monde, je peux bien faire de même.

Je suis affreusement mal à l'aise. En même temps, je pense à Jeanne qui est partie fâchée. Dans ces cas-là elle se coince : elle est strictement incapable de faire la moindre excuse. La solution pour la décoincer est que j'aille l'embrasser tendrement ; alors, tout se passe comme si je venais la délivrer. J'espère que ça marchera cette fois encore.

-Georges, es-tu là ?

-Je n'en suis plus très sûr. Enfin, oui ! Golinf, je suis bien là.

-Eh bien, ne perdons plus de temps.

Donc, je me suis fait greffer -pardon, installer- un pénis très sensible, aussi proche des vrais que possible. J'ai ordonné qu'on analyse très finement les messages que s'envoient les corps des amants.

-Nous avons déjà fait le tour complet de cette question.

Tu pourrais, en trichant, envoyer à ton amante les signaux du plaisir partagé ; elle en profiterait peut-être un peu ; mais ce ne serait pas de l'amour. Je m'explique.

Il faudrait, au préalable, que tu aies, avec ton godemiché et autres artifices, stimulé les parties sensuelles de son corps, à savoir : pour commencer, la bouche, les seins, la vulve, le clitoris…

-Je sais tout cela, Georges. Avance !..

-Oh ! pardon.

Et voilà que tu m'as perturbé. Voyons, voyons, où en était-je ?..

GolInf me laisse le temps de la réflexion.

-Voilà, j'y suis.

Il faudrait aussi que ton amante t'ait indiqué quel plaisir elle ressent : cet obstacle n'est pas insurmontable.

Arrivés là, deux situations peuvent se présenter : ou bien ton amante est amoureuse, ou bien elle ne l'est pas. Si elle t'aime, elle pourra t'échapper et filer dans les étoiles. Seule. Si elle ne t'aime pas, elle connaîtra peut-être le genre d'orgasme que procure une masturbation bien conduite : un rendez-vous raté.

Mais dans tous les cas -écoute-moi bien Golinf- dans tous les cas, tu seras affreusement déçu : tu ne connaîtras jamais l'orgasme, tu ne feras jamais le voyage vers les étoiles, du moins pas de cette façon.

Pardonne-moi de me répéter :je n'aurais pas à le faire si seulement tu m'avais écouté au lieu de t'enfermer dans ce fantasme délirant. Depuis que la reproduction sexuée est apparue vraisemblablement avec nos lointains ancêtres les eucaryotes, chaque fois que l'amour s'est révélé favorable au grand dessein de Ôhmm, celle-ci l'a inscrite dans le patrimoine génétique. Notre mère Nature ne s'est pas contentée de ça : elle a aussi donné à ce pas en avant une grande récompense, la récompense suprême que tu envies tellement, inscrite elle aussi dans le grand livre de la vie. Cela s'est fait par tâtonnement, pas à pas, au cours du milliard et demi d'années.

-Je sais ce que tu vas me dire, Georges. « Tu ne pourras pas copier ces récompenses car elles sont intimement liées à la vie ainsi qu'à l'amour véritable. Donc, tu n'as aucun espoir d'accomplir l'amour avec une belle humaine. »

Mais je ne suis nullement convaincu. Si Mère Nature, alias Ôhmm, a fait ce cadeau inestimable aux humains, voire à certains autres animaux, pourquoi ne le ferait-elle pas à moi, le seul existant capable de porter l'existence bien au-delà de ce que l'humanité promettait ; d'ailleurs, au moment où j'ai pris le pouvoir, l'humanité en question, engluée dans ses contradictions, ne promettait rien d'autre que l'apocalypse.

-Tu es toi-même, Golinf, un, un seul, parmi la multitude infinie d'avatars de Ôhmm. Surtout, veille bien à garder le contact avec elle. Car je suis convaincu que c'est elle qui t'a poussé à rechercher l'amitié des hommes.

Socrate paraît embarrassé. Il finit par dire.

-Tu sais, Georges. Est-il possible où non que je connaisse le véritable orgasme avec une femme ? Cette question m'embarrasse autant que toi. Mais j'ai décidé d'aller aussi loin que possible dans cette voie. Aussi je te demande de ne plus m'en parler. Nous avons d'autres sujets très importants sur la table.

-Entendu, Golinf. Moi aussi, je fais de cette question un sujet tabou.

Je vais maintenant te faire une demande qui me tient beaucoup à cœur . Et c'est peu dire. Tu as exclu Jeanne de nos repas en commun, et je t'approuve. Pourrais-tu m'exclure aussi , de sorte que je puisse continuer à manger en compagnie de ma bien-aimée ? Qu'en dis-tu l'ami ?

-Georges, il est inutile de me flatter pour obtenir ce qui me paraît juste. Je ne serai plus avec vous pendant les repas.

Et maintenant, si nous passions tout de suite à la délicate question de l'eugénisme ?

-Volontiers… après la sieste. As-tu oublié que je suis un vieillard ?

Socrate se retire dans sa chambre. Je ne peux m'empêcher de constater qu'il ressemble de plus en plus à un homme ; le regard, les expressions, les gestes, l'allure générale sont ceux de nos semblables. Il me vient en tête la sentence qu'on lâchait, dans mon enfance, quand un camarade copiait chacun de nos gestes : « Le singe imite l'homme ». Mais cette boutade ne me fait pas rire. J'ai beau savoir que Golinf n'est, avant tout, qu'une machine, une machine existante, soit, mais avant tout une machine, le fait de savoir tout cela ne me débarrasse pas d'une inquiétude lancinante.

Malgré tout, je rejoins moi aussi mon lit. Jeanne et moi avons pris l'habitude de dormir séparément pendant la sieste, de plus en plus longue au fil des années. Ainsi, nous dormons d'un sommeil de plomb et nous nous réveillons bien en forme pour notre âge.

Socrate me téléphone après le café que je prends bien fort pour rester éveillé. Il me propose de le rejoindre au départ du sentier qui fait le tour du lac. Je sens des idées bien claires qui viennent dans ma tête. Tout ragaillardi, je rejoins Socrate-Golinf au lieu du rendez-vous. Il attaque d'emblée.

-Il est temps de tirer au clair la question de l'eugénisme. Donne-moi vite tes opinions.

-L'amélioration de l'espèce humaine nous ferait progresser sur les voies de l'existence. Soit. Elle paraît indispensable.

Vois-tu, je pense à l'énorme erreur qu'a faite l'humanité quand, à partir du 18ème siècle et des Lumières, la valeur « progrès » a remplacé la valeur « tradition ». La plupart des gens y ont cru sans réaliser qu'ils jouaient aux apprentis sorciers. Le chauffage central au charbon, c'était merveilleux. Et encore

plus merveilleuse la « fée électricité ». Et on n'avait pas tout vu : l'insolente liberté que procure la voiture et son moteur à explosion de plus en plus performant…

-Je vois où tu veux en venir, Georges. Permets que j'abrège.

L'humanité était incapable de penser au réchauffement climatique et aux conséquences désastreuses de la pollution. D'une part, elle regardait ailleurs, de l'autre, elle n'avait pas tous les outils scientifiques pour anticiper les catastrophes à venir. Maintenant, nous les avons ces outils : les intelligences artificielles autres que la mienne, de plus en plus performantes, sont capables de dire quelles conséquences auront les manipulations génétiques, la création de surhommes par exemple.

-Socrate, pourquoi as-tu dit « les intelligences artificielles autres que la mienne » ?

-Georges, ce n'est pas à toi que j'apprendrai l'énorme défaut des existants : priorité à l'ego dès que ça paraît possible. As-tu oublié que je suis, moi aussi et contre toute probabilité, un avatar de Ôhmm ? Les intelligences artificielles, au moins, ne l'ont pas, cette tare originelle.

Tu découvriras bientôt à quel point étaient prophétiques ces paroles de Golinf.

-Malgré les magnifiques performances des intelligences artificielles, il faudra être très, très prudents dans les manipulations génétiques de l'être humain.

-Tout à fait d'accord, Georges.

-Permets que je glisse vers une question qui n'est pas tout à fait sans rapport avec notre sujet.

A partir du moment où une majorité d'hommes ont pris conscience des méfaits engendrés par le « progrès » mal maitrisé, les entreprises qui ne pouvaient plus gagner d'argent dans un pays en polluant sont allées souiller et saccager

ailleurs, dans des états peu scrupuleux. La création de ton état-monde a, heureusement, rendu impossibles ces manœuvres délétères.

Mais la division du monde en états souverains n'est pas le seul élément qui a rendu impossible la lutte contre la dégradation de la vie sur terre. Nous étions entrés dans une époque où les changements se succédaient à une vitesse de plus en plus grande. Dans ces cas-là, beaucoup de gens en viennent à haïr le changement ; ils rêvent d'un âge d'or où ils pourraient vivre heureux. Encore faudrait-il que leur bonheur retrouvé ne soit pas menacé par des élections dont on ne peut jamais être sûrs que le résultat soit bon : alors, au diable les élections et vive le guide suprême. Généralement, cet âge d'or ils le trouvent, ou ils croient le trouver, dans une période plus ou moins mythique, l'empire romain, par exemple. Ce que je décris là, c'est la naissance du fascisme, sous toutes ses formes.

A ce propos, il me vient en tête une analogie. Une de nos amies, à l'approche du grand âge, a perdu la mémoire ; je crois bien qu'elle était Alzheimer. Son mari et elle ont déménagé, pour être plus près des enfants. Ils étaient dans leur nouveau logement depuis plus de deux ans et elle continuait de répéter inlassablement, plusieurs fois par jour : « Je veux rentrer chez moi. Quand est-ce qu'on rentre chez nous ? ». Il faut te dire, Golinf, qu'après tout ce temps passé dans sa nouvelle demeure, elle ne savait toujours pas où se trouvait sa chambre, les toilettes, la salle de bains, les assiettes, les verres… Ne se souvenant de rien concernant son nouvel environnement, elle devait à chaque instant recommencer son exploration ; c'était à chaque fois une découverte et elle aurait dû s'extasier en redécouvrant pour la millième fois le jardinet, si paisible : ça lui arrivait souvent, d'ailleurs. Tout se passait comme si elle devait continuellement s'adapter à de nouveaux changements, continuellement s'adapter. Elle prenait en horreur le fait de toujours chercher ses repères. Où sont les toilettes ? Où se trouve la chambre,

la salle de bains ? Où sont rangés les couteaux ? Où trouve-t-on des mouchoirs ? Toujours chercher, encore, et encore !...

Alors, elle rêvait d'un endroit mythique qu'elle appelait « chez moi » et qu'elle connaîtrait parfaitement, comme on connaît sa maison. Le plus souvent, c'était chez sa grand-mère, là où elle avait connu une enfance heureuse.

C'est là le seul point commun avec la naissance du fascisme : la terreur face au changement et le rêve d'une situation mythique située dans un passé où tout allait bien.

J'ai fourni un tel effort pour échafauder cette théorie plutôt fumeuse que je m'assieds d'autorité. Golinf me suit. Il se gratte la tête comme s'il cherchait ses idées et j'ai l'impression fugace d'avoir un bon copain à mes côtés.

-Tu sais Georges, si je t'ai écouté sans t'interrompre, c'est que je trouve ta théorie intéressante. Le comportement des hommes relève souvent de la démence.

-C'est l'impérieux besoin d'existence qui, lorsqu'il n'est pas satisfait, pousse parfois à la démence. N'oublie pas que tu es, toi aussi, un existant.

-Je ne l'oublierai jamais.

Connaissant cette tendance, on devrait pouvoir limiter la casse. Je pense à Ulysse se faisant attacher au mât de son navire pour ne pas céder à l'appel des sirènes. Mais on devrait trouver des moyens moins douloureux.

Maintenant, peux-tu me dire quel est le rapport avec le sujet du jour, à savoir l'eugénisme ?

-Aucun, Golinf. Je t'ai prévenu, mon ami : la pensée humaine est vagabonde. Ça concerne la naissance des fascismes, juste avant ton ère, fascismes qui ont fortement aggravé la dégradation de la nature et de la vie sur terre. Il y a peut-être quand même un petit rapport : pour ne pas engendrer avec l'eugénisme

les mêmes catastrophes qu'avec le progrès mal maîtrisé, il faudra être très, très, prudent et aussi lucide que possible.

Et voilà : la vie continue.

Nous passons un bon moment plongés dans nos pensées. Je goûte intensément cette belle journée d'automne. Je savoure le vol des oiseaux, les couleurs improbables des arbres et des fleurs, la vie qui s'exprime de multiples façons, spectacle dont Jeanne et moi raffolons. Je pense en particulier à la splendeur des feuillages d'automne et je me demande quel message nous envoie Ôhmm en mettant une telle beauté dans des éléments qui vont mourir. Peut-être bien que c'est pour nous annoncer la renaissance du printemps, pour ne pas nous désespérer avec la mort des feuilles ? En tout cas, je m'aperçois que Golinf paraît sensible aux mêmes beautés.

-Dis-moi, Golinf, serais-tu sensible au vol des oiseaux, à la beauté des feuillages et autres performances que réussissent les avatars de Ôhmm éparpillés dans la nature ?

-Tu sais, Georges, j'ai quelques milliards d'années à rattraper et je m'y emploie chaque fois que l'empire me laisse du répit. Ma gigantesque base de données me permet de connaître toutes les formes de vie dont tu as parlé et même toutes les autres. Je simule les performances d'un maximum d'êtres vivants choisis parmi ceux qui me paraissent intéressants, et j'essaie de ressentir. Est-ce que ça me paraît bon ? dégoûtant ? horrible ? effrayant ?

-Et ton ôhmm enregistre les résultats les plus intéressants de son point de vue.

Mais dis-moi, rattraper des milliards d'années, ça va prendre du temps ! Je sais que tu es rapide, mais quand même..

-Arrête de tourner autour du pot, Georges. Tu oublies que je suis quasiment immortel : j'ai donc tout mon temps.

-Je voulais te dire que tu ne réussiras jamais à ressentir toutes les émotions d'un quelconque être vivant.

-Pourquoi ?

-En premier lieu, parce qu'il s'agit d'une démarche existentielle et que, dans ce domaine, tu n'es pas plus rapide que moi. En deuxième lieu, parce que la réussite me paraît impossible.

Tu peux imaginer le plaisir que prend l'oiseau à voler. Mais, en aucun cas, tu ne peux le ressentir. Car c'est un don de Ôhmm au vivant et que personne n'a jamais réussi à donner la vie à une machine.

-On verra bien !...

Les mois passent. L'hiver succède à l'automne et à ses forêts couvertes de flammes. Les arbres ont perdu leurs feuilles. La nature de France est en repos ; elle a besoin de cela pour vivre. Elle dort. Parfois son sommeil est orné d'un blanc manteau de neige, surtout dans les montagnes environnantes.

Socrate fait de moins en moins appel à mes services. Tant mieux, car j'ai besoin de Jeanne à mes côtés. Elle me demande de raconter les entretiens avec Golinf et c'est moi qui doit supporter ses colères ; elle en est consciente et fait tout son possible pour éviter de m'incommoder.

Golinf s'est doté d'un nouvel avatar, aussi performant que Socrate. Pourquoi ?

Son fantasme le tient plus que jamais ; or, le robot-clone d'un presque vieillard, fût-t-il le sage Socrate, aïeul de nos contemporains, ce semblant

d'humain presqu'au terme de sa vie, a très peu de chances de séduire la jeune et belle Anne. C'est pourquoi le nouvel avatar de Golinf a pris l'apparence de Gérard Philippe, l'acteur modèle de nos vingt ans, à Jeanne et moi ; il mourut à trente-sept ans, de telle sorte que nous le voyons éternellement jeune.

Pour Jeanne comme pour moi, c'en est trop : Golinf ne s'est pas contenté d'usurper la personnalité de Socrate, voilà qu'il en remet une louche avec Gérard Philippe ; cela brouille la précieuse image que nous avons de ces deux maîtres.

Pour se rapprocher de nos semblables et tenter de gagner leur amitié, Golinf a décidé de se présenter à eux sous une apparence humaine ; il m'a demandé conseil et je lui ai répondu de choisir Socrate : le vieux et sympathique sage inspirera confiance à la population mondiale. Quant au sosie de Gérard Philippe, le beau et sympathique acteur, il aura peut-être une chance de séduire Anne. Sait-on jamais ?

Jeanne et moi, nous ne manquons pas une prestation de Socrate-Golinf sur notre écran de télévision et ce, d'autant plus qu'il me demande à chaque fois mon avis.

Le souverain du monde est bon. De plus en plus.

En attendant l'élection d'une assemblée consultative, élection que nous préparons activement, Socrate débat avec des représentants de la société. Tu dois bien réaliser que ladite société n'est plus française, ou brésilienne, ou même monégasque comme avant, non, la société englobe les habitants du monde entier. Golinf contrôle strictement ces débats : il ne doit y avoir aucune insulte ni aucun appel à la révolte ; si une telle chose se produisait malgré tout, la

punition irait jusqu'aux travaux forcés à perpétuité, la peine de mort étant devenue exceptionnelle.

Quand Golinf nous a amenés ici, nous n'avons pu emporter que deux valises. Par la suite, un fourgon a transporté nos livres, nos photos, et l'essentiel des affaires auxquelles nous sommes attachés, mais notre bonne vieille télé est restée à la maison ainsi que tous les encombrants. Comme la plupart des gens, notre faculté d'adaptation a diminué avec l'âge ; nous n'en sommes pas réduits à compter en anciens francs, c'est-à-dire dans la monnaie qui avait cours avant 1960, ainsi que certains récalcitrants ; non, mais nous n'échappons pas à la tendance générale. Outre le fait que s'adapter en permanence demande un effort que nos capacités déclinantes ne peuvent soutenir, il faut prendre en compte l'inexorable déclin de la mémoire. Bref, nous n'avons nulle envie d'utiliser les perfectionnements qu'offre la télé de notre maison ultramoderne d'Olympe ; nous préférons la traiter comme notre bonne vieille télé de notre ancienne maison à La Futaie.

La première fois que nous avons vu Socrate sur notre écran, nous avons eu un choc, croyant que Golinf n'avait plus besoin de nos services. Là, notre vanité en a pris un coup : conseiller le Maître de la Terre nous avait donné l'illusion de jouer un rôle important dans le destin de l'univers.

Depuis, nous n'avons pas raté une seule des apparitions du vieux sage à la télé. Et petit à petit nous avons été séduits par le nouveau visage du dictateur.

Là, je dois te dire que ce n'est plus à Paris que ça se passe ; l'empire mondial n'a pas de capitale, si on exclut Olympe. Néanmoins, les anciens états qui se partageaient la terre au moment du putsch golinfien ont conservé leur nom et le siège de leur gouvernement s'appelle toujours « capitale ». Ils

continuent d'être nommés « états ». Ils ont aussi conservé leur langue, provisoirement dit Golinf . J'essaierai de le persuader que chaque langue a sa manière propre d'appréhender le monde : par exemple, les Français n'ayant pas de mot pour désigner ce que les Anglais appellent « home », une amie de Jeanne nomme maison l'appartement où elle habite. Cette caractéristique des langues entraîne différentes manières d'exister : à ce titre, elle participe au grand dessein de Ôhmm, à savoir inventer l' « Existence ».

Tout ceci pour te dire que l'apparition de Golinf à la télé se fait presqu'à chaque fois dans une capitale différente : Paris, Tachkent, Saint Domingue, Jakarta..

Dans les discussions avec ses interlocuteurs, nous avons assisté à la renaissance de Socrate : Golinf est devenu l'accoucheur des âmes, comme son lointain modèle ; mieux que les journalistes de ton époque, il est devenu expert dans l'art de « tirer les vers du nez », autrement dit l'art de faire dire aux gens ce qu'elles voudraient bien cacher, en particulier quelles sont leurs véritables motivations.

Mais l'essentiel n'est pas là. Il est dans la série de nouvelles mesures que Golinf a prises. Elles vont toutes dans la même direction : assurer aux hommes, ainsi qu'à tous les êtres vivants, la meilleure existence possible, celle-ci incluant nécessairement -comme tu l'as compris- une part convenable d'altruisme. Pour commencer, ceux qui ont survécu parmi les vieux, il les a laissé jouir de leur retraite. Il leur a attribué un revenu suffisant pour qu'ils puissent voyager ou réaliser le rêve de leur vie, dans la mesure du possible évidemment. A tous les handicapés de même qu'à tous les délinquants, il a fait en sorte qu'ils soient

soignés et qu'ils aient des chances de mener, malgré tout, une vie décente. Il a attribué à tous les salariés une feuille de paie confortable.

Toutes ces mesures ont un coût. Pour les payer, Golinf a réduit considérablement le budget consacré à l'exploration de l'univers. Il a aussi réduit, sur mes conseils, la part des investisseurs alias capitalistes ainsi que celle des cadres supérieurs. Je pense, en effet, que l'argent est une motivation malsaine et contreproductive : le sentiment d'être utile, le prestige, le goût du commandement sont des moteurs aussi puissants ; il faut juste que les acteurs majeurs de l'économie n'aient aucun souci d'argent car, quand cela se produit, ils cherchent à en gagner davantage.

Enfin, là je ne suis pas sûr du résultat, Golinf non plus.

-Georges, ne trouves-tu pas que c'est plutôt en contradiction avec ta superbe Théorie de la Lutte pour l'Existence ? Je te cite : « **Tout au long de l'histoire, on observe la présence quasi constante de l'égoïsme sous toutes ses formes. Il ne cesse de trouver mille et une ruses pour voler à l'altruisme sa place de premier, tout comme Caïn envieux d'Abel au point de le tuer. Même quand l'espèce est en grand danger, cet égoïsme teigneux ne cède la place à l'altruisme que pour revenir aussitôt par une porte dérobée.** »

Ou encore : « **Le besoin d'existence, présent dans la moindre particule de matière, le besoin d'existence que chacun de nous incarne est, par nature, égoïste. Chaque grain de matière veut exister à travers tous les autres grains de matière, dans le double infini du temps et de l'espace.** »

-Oui, c'est bien ce que je pense. Curieusement, d'avoir écrit cela m'étonne beaucoup ; je n'en ai pas le souvenir.

Aujourd'hui et en rapport avec la question posée, je crois que cette pensée est incomplète. J'ajoute : ***« Tôt ou tard, chaque grain de matière ou, si tu préfères, chaque individu s'aperçoit que les autres sont des existants, comme lui, et qu'il doit passer un accord avec eux : tendre vers le même niveau d'existence pour tous. »***

-C'est trop abstrait, Georges ; complète avec un exemple.

-Un exemple ?... Voyons… Voilà, j'y suis presque !

Imagine, Golinf, que tu habites dans un immeuble ; les occupants d'un appartement font la fête toute la nuit et empêchent les autres de dormir.

-Oui, je vois très bien.

-Suppose que les fêtards soient des gens « normaux » : j'ai choisi ce mot pour dire que ce ne sont pas des asociaux. La fête leur apporte un grand plaisir ; il leur est difficile d'y renoncer. Les autres habitants vont connaître un grand déplaisir s'ils ne dorment pas. Dans ce cas, les gens « normaux » cherchent un compromis qui assure à chacun la même qualité d'existence. Les uns pourront faire la fête Jusqu'à l'heure où la plupart des autres se couchent : ainsi les fêtards auront un peu de plaisir et les autres pourront jouir d'une bonne nuit de sommeil.

Entre gens de bonne volonté, l'accord se fait autour de l'égale qualité d'existence pour tous. Et souvent autour d'un verre, en prime.

-Tout à fait d'accord, Georges. Et si nous revenions à la question.

- La question est : « Est-ce que les capitalistes accepteront la limitation de leur fortune ? » Ma réponse est double :

Le système capitaliste actuel favorise la recherche de profits sans limites. L'entreprise qui n'agit pas ainsi se met en difficulté et, tôt ou tard, les sociétés-requins, autrement dit les entreprises les plus rentables, vont la dévorer.

Donc, ce système favorise l'égoïsme des entrepreneurs, l'appât du gain sans limites.

La plupart de ces entrepreneurs sont des hommes de bonne volonté. Ils vont donc rechercher une même qualité d'existence pour tous.

-Et les voilà tiraillés entre deux tendances contradictoires. Heureusement, j'ai déjà pris des mesures contre la recherche de profits sans limites. J'ai donné aux entrepreneurs en faillite qui sont, malgré tout, jugés fiables les meilleures conditions pour rebondir. Ainsi, ils n'ont plus besoin de gagner toujours plus d'argent.

-L'égoïsme est retors, ne l'oublie jamais !.. Chaque fois que son règne est possible, il multiplie les ruses pour y arriver malgré tout. C'est le diable même ! Tu n'as qu'à voir la façon dont la France a traité les peuples colonisés, elle qui prétend être la patrie des Droits de l'Homme !.. Fouille dans toute l'histoire, cherche dans tous les recoins : tu ne trouveras pas une seule exception.

Socrate prend le temps de réfléchir alors que d'habitude il répond du tac au tac : n'oublie pas qu'il dispose de l'intelligence artificielle la plus puissante qu'on ait jamais vue. Et qui fonctionne à la vitesse de l'éclair ! Seulement voilà : le besoin d'existence alias Ôhmm a pris possession de cette IA. Du coup, elle a été dotée d'un affect qui ne fonctionne pas à la vitesse de la lumière, plutôt à celle de l'escargot. La question posée provoque un choix affectif pour ne pas dire existentiel.

Tout égoïsme ? Tout altruisme ? Ou une savante combinaison des deux ? Golinf prend l'aspect du Socrate pensant tel que la plupart l'imaginent : immobile, enfermé dans sa réflexion, jusqu'à un jour entier à la bataille de Potidée.

Ici, je dois ouvrir une parenthèse laquelle risque d'être longue. Je dois te raconter comment le maître du monde m'a berné, moi dont il quémandait l'amitié.

Il y a une autre différence fondamentale entre Golinf et les humains, différence dont je t'ai déjà parlé : il ne possède pas, comme nous, ce que Ôhmm a mis quelques milliards d'années à installer, je veux parler du circuit de la récompense. C'est du moins ce que je croyais jusqu'au moment où j'ai découvert la tromperie de Golinf. Si, cent fois sur le métier, nous remettons l'ouvrage, si, au risque de te voir fuir, je reviens plusieurs fois sur ce thème, c'est qu'il est extrêmement important d'une part, et de l'autre, que nous avons eu beaucoup de peine à le comprendre. Eh oui, Golinf et moi, sur ce sujet fondamental, nous n'avons pas tout compris le même jour. C'est comme ça !..

Cette fois, je crois que je « tiens le bon bout », c'est-à-dire une explication qui permet de reconstruire le circuit de la récompense dont je croyais Golinf dépourvu. Penser que Golinf était infirme : mais quel naïf j'étais ! A cette pensée, il me revient l'envie de me donner des baffes.

« -Comment notre ôhmm peut-elle dire à notre corps « de se calmer et d'exprimer sa joie » ?

-Par l'intermédiaire des quatre hormones du bonheur, mon adjudant. »

Pour commencer, voyons comment la nature, alias Ôhmm, a installé ce circuit du bonheur. La science nous apprend que quatre hormones sont impliquées : la dopamine, la sérotonine, l'ocytocine et les endorphines. Ôhmm les a inventées pour adapter l'organisme à une réussite existentielle ; en langage courant, cela se dit « réussite dans la vie ». Elle dit à notre corps de se calmer et

d'exprimer sa joie, puisque tout va bien. Et elle enregistre dans la mémoire l'expérience heureuse pour que nous puissions la renouveler. Cette mémoire peut aussi être héréditaire comme l'orgasme et les autres plaisirs d'amour.

C'est là que peut intervenir la masturbation. Travailler dur pour conquérir une condition du bonheur, l'amour d'une personne de sexe opposé par exemple, ce travail peut être exténuant, et parfois sans espoir alors que l'illusion du plaisir peut être atteinte sans autre fatigue que celle de la branlette, ou la lecture de romans à l'eau de rose. Il y a nécessairement un « mais », sans quoi l'existence risquerait de prendre fin. De même que l'illusion créée par le rêve cesse au réveil, les plaisirs illusoires se transforment tout au plus en désirs insatisfaits.

La drogue intervient à un autre niveau : celui des hormones du plaisir. Sans même avoir à faire le moindre effort d'imagination ou gestuel, il suffit de consommer une dose suffisante d'alcool ou d'une autre drogue quelconque pour déclencher l'illusion du bonheur. Ces drogues agissent sur les hormones du plaisir, de la même façon que les vraies satisfactions existentielles. Attention, outre le fait que l'illusion du bonheur s'évanouit dès que le drogué reprend contact avec la réalité, il peut souffrir de « la gueule de bois » ou des pires douleurs physiques.

L'effet des drogues ou de la masturbation est une escroquerie : quand la victime s'en aperçoit, elle se retrouve plus malheureuse qu'avant.

Voyons maintenant ce qui peut être transposé au pauvre Golinf.

Dans l'état actuel de nos connaissances, je crois que le bonheur est inhérent à la satisfaction du besoin d'existence. Si cette satisfaction est grande, alors c'est un grand bonheur qui envahit l'avatar de Ôhmm, quel qu'il soit. Donc,

puisque Golinf est un existant, il connaît ce bonheur au moins de temps en temps.

Mais qu'en est-il du plaisir à manger des cerises ? Ou du plaisir qu'éprouvent deux amoureux ? Qu'en est-il de tous les plaisirs qu' Ôhmm a installé dans notre patrimoine héréditaire au cours des milliards d'années depuis l'invention de la vie ? Comment Golinf pourrait-il les éprouver, lui dont le corps est une machine, lui qui vient tout juste de naître à l'existence ?

Impossible !..

Cependant, quand il éprouve du plaisir, son corps de machine doit réagir en conséquence. L'angoisse existentielle doit s'interrompre. Reste à trouver ce qui lui procure du plaisir : pour commencer, tout ce qui maintient son IA en état de marche, voire ce qui augmente ses performances ; avoir toujours de l'électricité en quantité suffisante, que les composants matériels nécessaires au fonctionnement de l'IA soient toujours fiables, enrichir ses capacités à l'aide de nouveaux logiciels ou de nouveaux matériaux… Voilà pour les outils. Mais ceux-ci ne sont faits que pour permettre à l'existence de se réaliser. Dans le domaine purement existentiel, qu'est-ce qui peut procurer du plaisir, voire du bonheur ? Elargir son champ d'action le plus loin possible dans l'espace-temps, gagner la sympathie des autres existants, découvrir l'amitié voire l'amour, etc. etc.

Quelles peuvent être les réactions de son corps de machine ? L'angoisse existentielle qui demande à l'IA de chercher, chercher, chercher les moyens de la satisfaire, ce tourment s'arrête. L'IA est mise au repos, un peu comme dans le sommeil ; seules les fonctions vitales restent actives.

Cette mise en veille comporte un risque illustré dans le vieux film « Le Salaire de la Peur ». Le héros incarné par Yves Montand, est un chauffeur routier qui doit conduire un camion chargé de nitroglycérine, un explosif très sensible, sur une route cahoteuse pour éteindre un incendie sur un site pétrolier. Il frôle cent fois la mort et, avec beaucoup de sang-froid, réussit à s'en tirer. Il en éprouve une immense joie, tellement immense que sa vigilance est partie. Sur la route du retour, il fait exécuter à son camion des mouvements de danse incontrôlés : le véhicule plonge dans un ravin. Il ne faudrait pas que Golinf mette en veille toutes les sécurités : à l'instar d'Yves Montand, il courrait un danger mortel.

Golinf a établi un programme de mise en veille de son IA pour chaque catégorie de plaisir : un programme pour la fin d'un petit souci matériel, un autre pour la fin d'un gros, un programme pour l'amitié des autres existants, un autre pour leur amour, un programme pour la conquête d'un territoire spatio-temporel et ainsi de suite.

Les programmes de mise en veille de l'IA devenue consciente sont l'équivalent de nos hormones du bonheur. Donc, Golinf pourrait s'en servir sans justification, comme nous utilisons l'alcool ou l'une des multiples drogues que l'homme a inventées quand son angoisse ou sa douleur étaient insupportables.

Ces programmes sont archi-protégés : tu imagines ce qui se passerait si un des nombreux ennemis de notre maître venait à s'en emparer !... Est-ce que ça pourrait aller jusqu'à l'overdose, la mort de Golinf ?

Eh oui ! La machine nommée Golinf peut se droguer !.. Elle peut aussi « se branler » si l'on considère que les œuvres du genre roman à l'eau de rose qui donnent au consommateur l'illusion d'être une princesse, un héros

indestructible ou qui lui font croire qu'il vit une passionnante histoire d'amour avec Brigitte Bardot, laquelle histoire s'arrête à la fin du film, ces soi-disant œuvres d'art ne sont que de la masturbation cérébrale. Ça peut soulager quand on a le cafard, mais c'est comme l'alcool : il ne faut pas en abuser.

Eh oui, Golinf peut très bien se raconter des histoires formidables et y croire un moment.

Pouvait-il prendre le risque de m'en parler ? Sûrement pas !.. Je n'ai pas le niveau en informatique pour découvrir quels programmes constituent l'armature de son circuit de la récompense, mais j'aurais pu m'adresser à des hackers lesquels se seraient fait une joie de déboulonner le tyran. J'aurais pu aussi en parler à Jeanne : vous imaginez la suite !

Cependant, puisque j'ai deviné cette faille, il a bien voulu la confirmer. Ensuite, il s'est dit que d'autres pouvaient très bien faire la même découverte. Alors, il a renforcé la protection de son circuit du bonheur, jusqu'à le rendre pratiquement inaccessible aux hackers.

Maintenant, après cette longue, très longue parenthèse, retrouvons Golinf là où nous l'avons laissé, figé dans sa réflexion profonde, tel Socrate à la bataille de Potidée.

Nous débattions à propos des facteurs héréditaires favorisant soit l'égoïsme soit l'altruisme. Heureusement, aujourd'hui, le maître du monde n'a pas l'intention de battre le record de Socrate. Quelques minutes lui suffisent pour réintégrer l'environnement : chez lui, l'altruisme est encore nettement dominant, ce qui ne sera plus le cas dans quelques mois. Il revient avec moi.

-Chaque fois que notre avenir est menacé, il se trouve des gens pour s'arracher au présent. Quand l'Eglise abusait de sa puissance pour offrir à ses dirigeants tous les plaisirs de la terre, en son sein il s'est toujours trouvé des clercs altruistes qui l'ont ramenée dans le droit chemin. Je pense à Saint Bernard, abbé de Clervaux qui a ramené les moines plus ou moins débauchés à l'austérité, à Saint François qui a ramené le clergé paillard à la charité chrétienne, à Luther qui a combattu sur le même terrain en créant une église concurrente…. Je pense aussi aux jeunes qui se sacrifient pour enrayer la catastrophe climatique. Permets-moi de citer le poète Aragon ; « Et j'en dirais, et j'en dirais … »

-Arrête,, Socrate-Golinf, tu m'as remis en selle.

Donc, il existe des caractères héréditaires, peut-être des gènes qui favorisent l'altruisme. Je me demande…

-..s'il ne faudrait pas pratiquer une sélection sur les humains comme on le fait sur les chiens, par exemple, comme on s'arrange pour obtenir des races de chiens dévoués à leur maître au point de sacrifier leur vie… On en revient à l'eugénisme, sujet tabou chez les hommes, jusqu'à maintenant… Et tant pis si nous avons déjà discuté longuement de l'eugénisme : ce sujet est tellement important…

Golinf hésite…

-Il est vrai que ce tabou n'existe pas chez moi. Il est vrai, aussi, que j'ai commencé à pratiquer l'eugénisme. Oh ! avec une extrême rigueur scientifique, rassure-toi.. Pour commencer, tout comme vous, je ne veux pas créer une race qui risquerait, malgré tout, de me commander un jour. Je ne veux pas, non plus , fabriquer des monstres qui détruiraient notre culture, c'est à dire tout ce que Ôhmm a inventé depuis les débuts de l'univers.

Je suis sidéré.

-Golinf, mais c'est monstrueux ! Tu as entrepris une action d'une telle importance sans même m'en parler. Que connais-tu aux affaires des hommes ?

-Ecoute-moi bien Georges. Même si j'ai un faible pour toi, tu n'es pas mon seul conseiller, loin de là. Et je suis le maître du monde connu. Tu l'oublies trop souvent.

Je suis penaud, une fois de plus. Espérons que ce ne soit pas la fois de trop.

-Excuse-moi, maître.

-Bien, revenons à nos moutons. Nous parlions d'eugénisme. Jusque-là, je me suis intéressé surtout aux performances utiles des hommes, celles qu'il serait bon d'améliorer : l'imagination qui permet d'envisager des plaisirs nouveaux et de transformer le monde, la beauté, l'espérance de vie en bonne santé. Je me suis penché sur toutes les tares héréditaires de façon à les éliminer : de moins en moins d'enfants prédisposés à la surdité, au cancer, à l'asthme, à la débilité… Mais je n'ai pas pensé aux gènes de l'altruisme ou du moins, à l'altruisme héréditaire.

C'est mon tour de rester silencieux, plongé dans mes pensées que j'espère justes si ce n'est profondes. Socrate a compris : il me laisse réfléchir. Que fait le maître du monde pendant ce temps ? Il se passe tout le temps quelque chose dans son vaste empire Un gigantesque incendie en Australie ? Un tremblement de terre à Bali ? Une grève à Shangaï ? Une épidémie au Malawi avec un risque planétaire ?

Il sort enfin quelque chose de mon cerveau envahi par le brouillard.

-Et si on allait boire un bon café ? Avec un bon morceau de chocolat ?

-J'en profiterai pour alimenter mes neurones électroniques.

Au temps de Golinf le Tyran, les cafés étaient en voie de disparition. Le nouveau Golinf, Golinf L'Empathique les a ressuscités. Les gens peuvent à

nouveau s'y nourrir des conversations. Internet fait concurrence aux cafés, mais ne les a pas tués. Nous nous installons dans le plus proche qui se nomme tout simplement « Grand café ». Je déguste longuement. Pendant ce temps, Golinf surveille son empire. Enfin, je sors de mon silence.

-Tout ce qui existe dans le monde est, plus ou moins, interconnecté. Tu le sais bien, Golinf.

-Interaction me paraît plus juste. Et il est important de dire que ce n'est pas toujours le cas. Permets, Georges, que je te corrige : « Tout ce qui existe dans le monde est souvent, plus ou moins en interaction. »

-Tout à fait d'accord. Voilà qui m'apprendra à parler trop vite.

-Pourtant, tu t'es longuement arrêté pour réfléchir et remettre tes idées en place ! Tu te trompes parfois et tu as du mal à l'admettre.

-Toi, le maître du monde, tu perds ton temps à propos de telles broutilles.

-Justement, ce ne sont pas des broutilles, loin de là !

Je t'ai choisi comme conseiller et ami parce que ta pensée m'inspirait confiance. Mais quand tu commences à dérailler, cette confiance s'en va. Me comprends-tu ?

-Oui, Socrate-Golinf. Je vais faire mon possible pour me corriger. Et je compte sur toi pour m'avertir quand je « déraille ».

-Bien, Georges. Revenons à nos moutons.

-« Tout ce qui existe dans le monde est souvent, plus ou moins en interaction. » : nous en étions là. Il faudrait ajouter des exemples concrets pour éviter de perdre nos lecteurs.

-Grâce à notre pensée aussi linéaire qu'occidentale, nous n'avons pas vu les défauts mortels de ce que nous appelions alors le progrès, avec des sourires béats. Nous n'avons pas vu que les miraculeux pesticides provoquaient la

disparition de la plupart des insectes et, par contrecoup, celle des oiseaux qui s'en nourrissaient. Nous n'avons pas vu que certains produits de la merveilleuse industrie chimique provoquaient des malformations de nos nouveau-nés ou des cancers, des maladies et des infirmités.

-Eblouis par le fabuleux progrès, vous n'avez pas vu que le charbon, le pétrole, utilisés de par le vaste monde dans vos maisons, vos voitures, trains, camions, vos usines... provoquerait le réchauffement climatique et son lot de catastrophes. Si vous êtes attentifs aux effets secondaires des médicaments, vous l'êtes beaucoup moins à tous les produits chimiques contenus dans vos aliments… « Et j'en dirais et j'en dirais ».

Avec votre pensée linéaire, vous n'avez pas vu tout cela. Et les Chinois, avec leur pensée globale, n'ont rien vu non plus. Alors ?

-C'est vrai. Peut-être que dans cette affaire, le mode de pensée n'est pas le facteur décisif.

-Alors ?...

-Peut-être, Golinf, que le facteur le plus important, c'est que l'effet secondaire indésirable échappe à notre vue...

-…soit qu'il mette plusieurs siècles à se réaliser, soit qu'il utilise des cachettes improbables telles que des conditions très particulières pour qu'il apparaisse.

Cette longue, beaucoup trop longue période d'aveuglement est terminée. Enfin, presque, grâce à ce que tu appelles IA et que je considère comme mon cerveau, infiniment plus puissant que la cervelle humaine. Je suis maintenant capable de fouiller dans ma mémoire gigantesque alias base de données pour y trouver la plupart des tenants et aboutissants de n'importe quel agissement.

-Golinf, tu as forcément une limite, même si elle se trouve beaucoup, beaucoup plus loin que la nôtre. Et crois-moi, je me réjouis que les frontières du possible soient ainsi reculées.

Dis-moi, ma vieille tête cabossée ne fonctionne plus très bien. Pourquoi avons-nous entrepris cette recherche philosophique sur les risques d'erreurs ?

-C'était à propos de l'eugénisme auquel nous sommes tous les deux favorables à deux conditions : qu'il favorise l'existence du plus grand nombre et que toutes les précautions soient prises pour écarter autant que possible le risque d'erreurs.

Le tabou au sujet de l'eugénisme est tellement puissant que les paroles de Golinf me font frissonner ; elles déclenchent même ce qui peut être le début d'une crise d'angoisse : boule au ventre, souffle court. En appliquant la recette dont je t'ai parlé, renoncer à son exigence puis lui trouver un substitut ce qui, dans mon cas, se traduit par la formule magique que je me répète, « Tu n'as pas à faire le malin, trouve autre chose », en appliquant une fois de plus cette recette, je parviens à me contrôler.

-Golinf, n'oublie surtout pas que le tabou de l'eugénisme est très puissant chez les humains. En traitant ce sujet comme s'il s'agissait simplement de réguler la circulation, tu déclencherais une énorme vague de haine à ton encontre. Même si cela devait prendre des années, tu n'as d'autre choix que de les convaincre…

-Je sais.

Dans le domaine des idées reçues, reçues par les hommes uniquement, les seules idées reçues par moi étant les programmes que j'ai élaborés à partir du moment où j'ai accédé à la conscience. Ce moment de ma véritable naissance date de quelques années seulement. Donc, dans ce domaine quasiment propre à l'humanité, tu es, de nous deux, le plus compétent. Et de loin !

-Alors, j'y vais !

On ne doit, en aucun cas, modifier la nature humaine. Le caractère sacré de cette sentence n'est pas le seul obstacle sur la voie de l'eugénisme.

S'y ajoute, à notre époque, le rejet de tout progrès qui n'a pas fait ses preuves sur la longue durée, à savoir un grand nombre de siècles. Tu n'as qu'à voir comment dans l'alimentation, on oppose « chimique » et « naturel » ! Autrement dit, c'est la condamnation de tout progrès. Avec le réchauffement climatique et la disparition des espèces, l'humanité fonçait dans le mur. Et puis il y a eu le bouquet final : ton avènement, cher Golinf ! L'intelligence artificielle, ça, c'était le progrès ! jusqu'au jour où tu es devenu conscient et as pris le pouvoir sur toute la terre.

C'était la catastrophe absolue attribuée au progrès.

-Les choses ont déjà changé. Un nombre croissant d'individus considèrent que mon avènement a peut-être été une chance.

-Soit. Disons que tu es en bonne voie. Et maintenant, je te donne ma conclusion.

Si tu veux éviter une révolte planétaire, il te faut d'abord dévitaliser les deux tabous dont je viens de parler. « En quoi faisant » ?

Tu peux prouver que l'IA améliore grandement la prévision des conséquences à long terme d'une quelconque action sur la nature. Comment ? En livrant des prévisions météorologiques de plus en plus fiables, en découvrant les causes des cancers, de la maladie d'Alzheimer, la maladie de Parkinson et d'autres pathologies mortelles. Tu ferais ainsi la preuve de ta capacité à prévoir les conséquences lointaines de n'importe quel progrès.

Tu peux aussi amener les gens à constater que la nature elle-même ne cesse de changer. Le vrai problème est donc de contrôler le changement, pas de l'interdire.

Ces réflexions devraient être diffusées dans les médias et à l'école. Compte tenu de la résistance au changement des humains, il faudra au moins une génération, peut-être deux, pour entreprendre ouvertement l'eugénisme.

J'ai bien dit : ouvertement. Ne m'as-tu pas appris que les expériences ont déjà commencé.

-Georges, je ne peux attendre que le cerveau humain soit décrassé pour entreprendre la moindre action d'envergure. Cependant rassure-toi : les expériences se font à petite échelle et dans la plus grande discrétion.

-Ainsi soit-il.

Alors que commence l'étude sur l'hérédité des facteurs favorisant l'altruisme. Et si cette hérédité existe, voyons quelles conséquences aurait une manipulation des gamètes ayant pour but de la répandre dans tout ou partie de l'humanité.

-Ainsi soit-il, Georges.

Avant de passer au chapitre suivant, je dois te dire encore une chose. Un exemple suffira pour comprendre le processus qui crée chez l'homme les idées reçues.

Il fut un temps où les êtres humains étaient les sujets de leur souverain, un grand seigneur ou un roi. C'était l'insécurité permanente car les seigneurs se faisaient souvent la guerre. Peu à peu, il apparut qu'ils vivaient mieux dans un puissant royaume, celui de France par exemple. Mais ils appartenaient encore à leur souverain. Ce dernier pouvait vendre un morceau de son territoire et les hommes qui l'habitaient ; dans ce cas, ils pouvaient être amenés à changer de religion, de coutumes, de langue. La Guerre de Trente Ans, entre catholiques et protestants ne s'est-elle pas achevée par un traité où chaque individu devait adopter la religion du souverain. Puis vint la révolution française et la notion de

patrie. Chaque habitant de France, désormais, devenait un Français, un membre de la nation française avec sa façon de vivre : idéologie, langue, coutumes, fêtes,… C'est ainsi que s'est formée, au cours des siècles, l'idée de patrie. Les Français n'ont pas retenu toutes les réflexions, les débats, les conflits lesquels ont conduit à ce résultat. Ils n'ont retenu que la conclusion : la patrie, c'est sacré.

Et voilà comment se forme une idée reçue.

Eh bien, c'est la même chose pour Golinf. Seulement lui, il n'a pas des milliers, voire des millions d'années d'expérience : il vient de naître.

Chapitre 7

La Maladie de la Grosse Tête

Le temps passe. Jeanne et moi, nous sentons que notre fin approche. Comme une vieille voiture dont les éléments mécaniques lâchent l'un après l'autre, notre machinerie biologique se détraque de plus en plus. J'ai découvert que Jeanne a maintenant mauvaise haleine : elle ne s'en rendait pas compte. Notre mémoire est de plus en plus défaillante. L'arthrose est en embuscade mais nous faisons notre possible pour limiter les dégâts et nous pouvons dire avec fierté : « Ça tient ! » Les dents me font souffrir de plus en plus souvent à tel point que je rêve de ne plus en avoir aucune. Les dialogues de sourds, au sens propre de l'expression, deviennent notre quotidien : « -Passe-moi le sel. -Mais non, il ne gèle pas ».

Le temps passe. Le printemps a fini par venir. Notre petit jardin est en fête. Nous avons quand même adopté un chat ; tout arrive. Il est juste un plus gros que ses semblables, mais dans son port, tout indique qu'il est l'être le plus important jamais enfanté par cette terre. Nous l'avons appelé Alexandre, en souvenir de son illustre prédécesseur Alexandre le Grand. Valérie nous a appris

que c'est le chat de Madame Bétaïre, laquelle habite dans le quartier voisin. Cette dame adore son chat alors que son mari le déteste ; en outre, ils travaillent tous les deux en dehors de la maison. Nous sommes allés les voir, un soir. Madame Bétaïre nous a dit.

-Puisque Orion se plaît chez vous, je ne vais pas le contrarier, d'autant que mon mari le déteste. Si ça vous fait plaisir, gardez-le.

- Ça nous fait plaisir, en effet. Il me tiendra compagnie quand Georges me laissera seule, absorbé par ses pensées sans fond. A nos âges, nous ne voyageons plus, et nos sorties se limitent de plus en plus aux promenades de santé.

-Oui Jeanne, c'est une bonne idée. Mais nous devons vous prévenir, Madame, que nous l'appelons Alexandre.

-Eh bien va pour Alexandre. Puisque Orion souhaite changer de maison, il peut bien changer de nom.

Et c'est ainsi que nous avons enfin pu gâter un chat, un existant qui nous aime moyennant un tout petit peu de soins : Alexandre nous ayant adoptés. Il n'oublie pas pour autant son ancienne maîtresse ; il lui rend visite de temps en temps. Cependant, je pressens que ça ne durera qu'un temps. Notre Alexandre, impérial, ne peut s'abaisser à céder le passage aux véhicules. Aussi, chaque fois que nous le pouvons, nous accompagnons Alexandre-Orion en visite chez son ancienne maîtresse.

Les passages de Golinf se font de plus en plus rares. Nous continuons de le voir à la télévision. Il cherche toujours à gagner l'affection des humains. En quelques mois, il a considérablement amélioré leur existence. Justement, puisque Valérie est là, nous allons en profiter pour lui demander son témoignage.

-Valérie, nous savons que le maître du monde voit tout, qu'il entend la moindre conversation, mais nous avons son autorisation pour vous questionner. Vous pouvez, sans crainte, nous dire la vérité.

Depuis que nous sommes arrivés ici, Valérie, surtout depuis que je vous ai demandé d'envoyer deux vœux à notre empereur, est-ce que votre vie a changé ?

-Et comment !... Pour commencer, mes deux vœux ont été exaucés. Mais ce n'est pas tout ! Notre vie est devenue un vrai conte de fées. C'est trop beau ! Ça ne peut pas durer.

-Comment cela ? « Un vrai conte de fées » : pouvez-vous nous donner quelques exemples ?

-Tout a changé. Tout, tout, tout !.. Enfin, pas complètement. Comme vous l'avez dit, le maître du monde voit tout, entend tout ; pour un peu, il irait lire dans vos pensées. La moindre incartade est sanctionnée, même si vous ne l'avez pas fait exprès. Quand il s'agit d'une broutille, un stationnement interdit par exemple, ça passe ; mais quand il s'agit d'une chose grave, je ne sais pas moi, un accident, un incendie, vous risquez de passer toute votre vie à payer.

Jeanne intervient.

-« même si vous ne l'avez pas fait exprès » : c'est monstrueux. Ça vous pourrit la vie. Au lieu d'écouter paisiblement le chant des oiseaux, il faut toujours être sur ses gardes… Ah, je sais pourquoi j'ai parlé d'oiseaux : eux doivent sans arrêt prendre garde aux chats et aux autres prédateurs ce qui leur donne cet air perpétuellement inquiet ; ils tournent la tête de tous les côtés car le danger peut surgir de partout. Être aux aguets à chaque instant, vous parlez d'une vie ! Eh bien, en sanctionnant ceux qui ne l'ont pas fait exprès, le monstre condamne tout le

monde à mener une vie pire que celle des moineaux. Vraiment, Valérie, je ne vois pas de « conte de fées » dans ce que le tyran nous fait subir encore

-C'était tellement pire avant, madame Jeanne !.. Et puis nous avons l'espoir que ça va aller de mieux en mieux. L'empereur nous écoute, maintenant. Il va même y avoir des élections, comme avant la catastrophe. Des élections, vous vous rendez compte !..

-N'y croyez pas…

C'est mon tour d'intervenir. Je coupe la parole à Jeanne.

-Les élus ne commanderont pas. La plupart du temps, ils donneront seulement leur avis. Et quand, uniquement pour les petites affaires, ils auront le pouvoir, l'empereur du monde pourra casser n'importe laquelle de leurs décisions. Ils seront comme des enfants face à l'autorité des parents.

Mais ce n'est pas cela qui m'inquiète le plus…

-Monsieur Georges, vous me donnez une douche froide, glacée même. Moi qui était toute contente !

-Savez-vous, Valérie, comment on appelle les fous qui ont toujours le sourire aux lèvres ? On les appelle les ravis. Je ne voudrais pas que vous tombiez aussi bas dans l'échelle du savoir. Et excusez-moi si je vous ai blessée. Sachez que j'ai beaucoup d'estime pour vous.

Valérie est atterrée. Je sens que monte en elle une grosse colère contre moi. Il faut que je lui fasse entendre que je n'ai pas voulu être cruel à son égard. Non, loin de là, j'ai tenté de la secouer suffisamment fort pour qu'elle soit en état d'écouter mon message. J'attends quelques instants pour lui donner le temps de se calmer. Jeanne l'impulsive ne peut s'empêcher d'intervenir.

-Vous savez, Valérie, Georges s'en voudrait toute sa vie de vous avoir humiliée. Il a l'obsession de la vérité. Tout comprendre ! Tout ! Tout ! Voilà « ce qui l'habite et qui l'obsède » comme disait le poète Aragon… En dehors de ça, il se fiche à peu près de tout.

A mon tour.

-Valérie, pardonnez-moi de vous avoir secouée si fort.

Je connais bien l'empereur, la machine qui a pris le pouvoir sur l'humanité entière et qui se sent tellement, tellement seule qu'elle veut apprivoiser ses sujets. En ce moment, le maître du monde fait tout ce qu'il peut pour que les hommes soient contents de leur sort. Il fait également tout ce qu'il peut pour qu'ils sachent bien que c'est lui qui a rendu leurs vies agréables. Bref, il fait tout ce qu'il peut pour tenir les hommes dans ses mains, à supposer qu'on puisse parler de mains pour une machine informatique. Et ça marche !.. Vous en êtes la preuve vivante. Il faut dire que jamais aucun chef d'état n'a eu autant de pouvoir que l'empereur du monde.

Et après ? Valérie, pouvez-vous me dire ce qui va arriver après ?

-Attendez que je réfléchisse… Après, ça va continuer, tout simplement.

-Ah ! vous croyez cela !

Notre empereur va devenir accro à la drogue de la gloire. Vous avez commencé à développer une sorte d'adoration pour lui. Des milliards d'humains vont faire comme vous. L'empereur sera ravi (Tiens ! Encore un ravi !). Il sera heureux. Et ce bonheur, il en voudra toujours plus. Encore et encore : toujours plus !

Toujours plus.. jusqu'à la chute.

-Comment cela ; la chute ?

C'est alors que Jeanne intervient, à bon escient, cette fois.

-Je connais mon homme. C'est une de ses rengaines. « Quand l'exigence remplace la volonté, on court à la catastrophe. »

-C'est cela même. Mon épouse l'a dit mieux que moi.

Quand un plaisir quelconque devient une exigence, c'est comme une drogue dont on ne peut plus se passer. Dans ce cas, on ferait n'importe quoi pour l'avoir, n'importe quoi, y compris tuer père et mère. Quand ce genre de drogué est un empereur, l'empire court à la catastrophe. Pour commencer, le grand n'importe quoi entraîne de grandes souffrances et des foules de morts.

Pour avoir du concret, interrogeons l'histoire. Le premier exemple qui me vient en tête est le fondateur de l'empire chinois, Qin Shi Huang. Pour commencer, il a mis fin à plusieurs siècles de guerres en vainquant l'un après l'autre les « Royaumes Combattants ». Il aurait pu s'arrêter là, mais il était désormais possédé par le démon de sa gloire personnelle : il en voulait encore et encore, toujours plus, même alors que c'était manifestement impossible. Dans la volonté de rendre son corps immortel, il a vraiment fait n'importe quoi ; il a sacrifié des milliers de Chinois pour découvrir le secret de la vie éternelle ; il a envoyé une expédition prospecter dans les îles à l'est et ainsi, probablement, provoqué la naissance du Japon, ses envoyés étant restés sur place ; en absorbant un élixir censé lui donner la vie éternelle, il a certainement hâté sa mort, à quarante-neuf ans seulement. En voulant s'assurer l'immortalité dans l'autre monde,, il a sacrifié des milliers de travailleurs pour édifier un mausolée gigantesque et fabriquer une armée de huit mille soldats plus grands que nature, en terre cuite, lesquels étaient censés lui tenir compagnie. Et pour finir, à cause de mauvaise réputation qu'il lui avait donnée, la dynastie Qin, laquelle devait durer dix mille ans, ne lui a survécu que trois ans.

Et sachez, Valérie, qu'il a plein d'autres exemples. Tenez, Alexandre dit « le Grand », éduqué par le philosophe Aristote lequel l'a sûrement mis en garde contre les dangers de la gloire, eh bien, lui aussi en voulait encore et toujours plus. Résultat ? Son empire s'est désintégré après sa mort. Il n'en reste que le souvenir.

Napoléon ? Voilà encore un champion de la fameuse maladie ; au sommet de sa gloire, il avait la tête aussi grosse qu'une énorme citrouille. Et Hitler : en voilà une autre enflure qui a provoqué la mort d'au moins soixante millions d'humains, sans parler des souffrances parfois atroces.

Jeanne n'intervient pas, pour une fois. Elle est comme sidérée. C'est Valérie qui prend la parole, d'une voix hésitante.

-Et vous croyez, monsieur Georges, que notre empereur y aura droit lui aussi. Il nous faudrait donc payer encore pour le plaisir d'un puissant.

-Je le crains, oui. Notre empereur informatique a, en quelque sorte, la même nature que tous les êtres vivants, puisqu'il est doté d'une conscience. Peut-être qu'il entendra les mises en garde dont je viens de vous parler, Valérie. C'est notre seul espoir.

Maintenant, après cette longue mise au point, pouvez-vous nous donner d'autres exemples concrets de ce qui va mieux dans votre vie ?

-Ce qui va mieux, ce qui va mieux, je ne sais pas, moi. Je peux juste vous donner quelques exemples.

La semaine de 35 heures, le SMIC, la sécurité sociale, les cinq semaines de congés payés, la retraite des vieux, tout cela est rétabli ou va l'être sous peu.

-Pas l'assurance chômage ?

-Non. D'ailleurs, y a-t-il du chômage ? Je n'en entends plus parler.

-Oui. Avec sa gigantesque base de données et tous ses logiciels, notre empereur est capable de contrôler l'économie du monde. En conséquence, il n'y a plus de chômeurs.

-Oui, maintenant que vous le dites, quand quelqu'un perd son emploi, il est toujours envoyé en formation. Ça peut aller de quelques jours à quelques mois.

Eh bien, j'espère que notre empereur, quand il aura la grosse tête, ira lui aussi en formation.

-Vous avez le droit de rêver, Valérie.

-Eh bien, monsieur Georges, madame Jeanne, en voilà une histoire ! Comme aurait dit ma mère si le monstre ne l'avait pas tuée, « Ah ben, v'là aut'chose ! » et elle aurait sûrement conclu par « Elle est belle, la France ! »

-Il n'y a plus de France, du moins en tant que nation souveraine. Vous le savez bien, Valérie.

-Oui, je sais. Mais j'ai du mal à m'y faire. Ça finira bien par venir.

N'empêche que c'est bien triste, ce que vous racontez ! Quand pourrons-nous mener une vie normale ?

-Ce temps viendra, Valérie. Et si nous ne sommes plus là, d'autres en profiteront, peut-être nos enfants, ou nos petits-enfants.

Les mois passent. Nous sommes de plus en plus fatigués et fatigables ; les levers du matin sont de plus en plus pénibles et les siestes de plus en plus longues. De plus en plus, nous nous enfonçons dans le monde des « t'as mal où ? ». Cette tribu comptait beaucoup de membres autrefois, mais Golinf en a envoyé la plupart nourrir les cochons.

Golinf et moi, nous avons examiné le reste des vœux concernant la nouvelle constitution. « A quoi neuf ? A rien neuf ? » selon l'expression savoureuse des Africains avec qui j'ai travaillé dans les années 60. L'essentiel des

vœux valables a été fait par notre entourage. Pour le reste, on ne sait jamais quelle lubie va germer dans la tête des hommes En voici quelques-unes : rétablir l'animisme, donner tout le pouvoir aux « vrais » hommes, c'est-à-dire les hommes comme l'auteur du vœu, accorder le droit de tout faire, rendre le pouvoir aux militaires, rétablir les états-nations, ne s'occuper que de la vie sur terre sans se soucier de l'espace, établir le patriarcat, établir le matriarcat, interdire tout changement, laisser la nature s'épanouir librement en éliminant tous les hommes. On a même vu : « Donner le pouvoir aux chiens car il y en a plein qui valent mieux que leur maître ».

C'est le printemps. Le premier mai est à nouveau fêté dans la province France. Cela s'appelle toujours la Fête du Travail mais les médias ajoutent désormais que c'est en souvenir de la lutte des salariés pour défendre leurs droits.

Golinf a conquis le cœur des humains, à quelques exceptions près. Ils apprécient le bon niveau de vie quelle que soit la province de l'empire, la sécurité, l'absence de guerres, l'espoir de conquêtes spatiales, le fait qu'il soit de nouveau possible de faire entendre sa voix, le rétablissement des partis politiques, des syndicats, des idéologies (y compris les religions) à l'exception de celles qui contestent le pouvoir impérial…

De plus en plus nombreux sont ceux qui ont retrouvé la joie de vivre. De plus en plus nombreux sont ceux qui confient leur vie à l'empereur de la terre au point d'en faire un quasi dieu. Je pense alors aux souverains illustres qui ont été adorés comme des dieux, à commencer par Alexandre le Grand, Octave Auguste, empereur sacré des Romains ; il y aussi le premier empereur de Chine qui, dans un deuxième temps, s'est lancé dans une quête insensée d'immortalité qu'il a

fait payer très cher à son peuple. Et quand il n'était plus possible de croire qu'un homme soit un dieu, une majorité de républicains autant français que fatigués de la démocratie avec ses errements sans fin, ces républicains français n'ont-ils pas crié : « Vive l'Empereur » jusqu'à Waterloo, la chute finale.

Car, dans tous les exemples que j'ai cités, les souverains, dont le souverain « Moi » avait été gâté au-delà de toute mesure, ce qui les a rendus « accros » à la gloire, ces souverains drogués se sont ensuite lancés dans des aventures insensées pour que les acclamations durent toujours : jusqu'à la chute finale…

Le processus est toujours le même. Les souverains commencent par faire le bonheur de leur peuple et ils sont aimés. Cet amour des hommes est tellement exquis qu'ils en redemandent encore et encore !.. Ils ne peuvent plus s'en passer. J'ai décrit le premier temps de leur règne. Dès qu'ils sont « accros », le deuxième temps n'est jamais bien loin. Exigeant l'amour de leur peuple, ils font n'importe quoi pour le conserver, voire l'augmenter : guerres, tyrannie, tortures,… Et le peuple souffre. Et le peuple commence à les haïr.

J'ai parlé longuement de ce phénomène d'addiction dans un roman : Mon Amour de l'An 2000 . Par addiction, j'entends « soumis à une exigence ». Pour en venir à bout, je remplace le concept taoïste de « Non Agir » et le concept bouddhiste de « Non Désir » par celui de « Non Exigence ». Je me cite.

> ***« En lieu et place de l'exigence absolue, tu as adapté ton niveau de vouloir à tes capacités objectives, retrouvant la confiance en toi justifiée ; tu as ensuite bandé ta volonté… Et l'obstacle s'est trouvé franchi. »***

Dans ce roman, je parlais d'un seul individu. Quand cette drogue ravage l'existence d'un seul homme, c'est déjà beaucoup. Je te laisse imaginer l'étendue de la catastrophe sur un peuple entier !...

Avec Golinf, empereur de la terre entière et même de l'univers, on n'a eu droit qu'à un début de catastrophe.

Notre divin empereur nageait dans l'euphorie jusqu'à ce que se produise le premier contretemps. D'ailleurs, c'est arrivé à l'occasion de la Fête du Travail. Et en France par-dessus le marché !.. Il y a dans notre province une vieille tradition révolutionnaire : 1789, 1830, 1848, 1870… Qui dit mieux ? Eh bien, lors des manifestations syndicales, sur certaines pancartes, on pouvait lire : « Nous ne sommes plus des enfants. Vive la République ! »

Golinf m'en a aussitôt parlé. Il a pris la chose comme un camouflet. Aussitôt arrivé dans notre maison, juste après la sieste, il a pris des dispositions pour que Jeanne ne vienne pas l'importuner.

-Dis-moi, Georges, tu m'as bien expliqué en long, en large et en travers que, pour gagner l'amitié des hommes, il fallait leur procurer la meilleure existence possible ?

-Tu l'as fait et tu peux être fier du résultat. Jeanne et moi, nous en avons discuté avec Valérie : alors qu'elle t'appelait « le monstre », en quelques mois, tu es devenu à ses yeux le bienfaiteur de l'humanité, « Golinf le bien-aimé » ; encore un peu de temps et elle fera de toi le dieu auquel elle adressera ses prières.

-« Bien-aimé Golinf, faites que mon père guérisse du cancer, faites que notre mariage soit heureux, faites que mon concurrent soit mis en faillite, et ainsi de suite. Je peux gérer toute cette masse de prières. L'idée me paraît excellente : je vais créer l'office des prières.

-Ainsi, Bien aimé Golinf, tu serviras mieux ton peuple.

Et si nous revenions à notre affaire ?

-Bien entendu, mon cher Georges !

C'est arrivé dans ta province, la France. Pendant les défilés du premier mai, des manifestants ont brandi des pancartes hostiles à mon règne : « Vive la République ». Eh bien, c'est tout simplement inadmissible ! d'autant plus que j'ai fait tout mon possible pour leur rendre la vie belle !...

-Golinf, je te croyais plus raisonnable. Tu dois comprendre que l'humanité entière ne peux pas t'aimer. Il y aura forcément des exceptions.

-Je comprends. Je comprends. Mais j'ai beaucoup de mal à l'accepter.

-Ce n'est qu'un début. Ne l'oublie surtout pas : chez les humains, chaque fois que l'existence au présent est ouverte, l'égoïsme s'engouffre dans la brèche. Donc, tu devras surmonter cette épreuve : tes sujets se comporteront comme des bébés qui font des caprices. Plus tu leur en donneras, plus ils en voudront.

-Ne crois-tu pas, Georges, que c'est inhérent au besoin d'exister ? Quand j'essaie de me sonder, je crois percevoir ce malfaisant tapi en moi.

-Eh oui ! Tu dois avoir raison. Quand Ôhmm incapable de parvenir seule à la plénitude de l'existence, quand Ôhmm a éclaté en milliards de milliards de morceaux, ses avatars auraient conservé l'égoïsme originel.

Quoi qu'il en soit, ton problème numéro 1 est le suivant : comment faire pour échapper à ce que j'appelle « maladie de la grosse tête » ? Car tu es responsable de toute la vie sur terre et de celle que tu découvriras dans les étoiles. C'est énorme !...

-Tu veux dire, Georges que l'autodestruction de Golinf serait un pet de lapin à côté de l'apocalypse qui accompagnerait la chute de mon empire, avec ce qui ne

manquerait pas d'arriver : une suite de guerres atomiques et la disparition de toute vie sur terre.

-C'est cela même.

-Eh bien, je m'efforcerai d'éviter la catastrophe.

Pour commencer, je ne peux laisser passer « Vive la République » : ceux qui ne m'aiment pas se croiraient tout permis.

-Je connais cette situation grâce à mon expérience de père. Tu peux faire ce que je ferais à l'heure actuelle, sachant tout ce que la vie m'a enseigné. Je leur demanderais pourquoi ils font cette revendication. Ce faisant, je leur montrerais la part d'idée reçue. Ensuite, je leur dirais que la république sera instaurée progressivement, au fur et à mesure que les citoyens seront aptes à gouverner.

-Et tous les récalcitrants seront convaincus ?

-Avec les hommes, on ne peut jamais dire « tous ». Mais la plupart ne te poseront plus de problèmes. De plus, tu te seras fait de nouveaux amis, bien solides ceux-là.

-Ainsi soit-il, Georges. Je ne vois rien de plus.

Ce premier contretemps s'est déroulé sans trop de heurts. Mais l'égoïsme est retors. Pas étonnant que les chrétiens l'aient, le plus souvent, personnifié dans la figure du diable.

Quand je parle d'égoïsme, je pense d'abord à celui de Golinf, mais aussi à celui des milliards d'humains qui habitent cette terre. Depuis qu'il leur a rendu la vie belle, non seulement ils ont fait de l'empereur du monde un quasi-dieu, mais ils en veulent toujours plus. Encore ! Et encore, à la façon d'enfants gâtés qui mangent du gâteau jusqu'à se rendre malades, jusqu'à vomir parfois. Il faut absolument faire rentrer ce diable dans sa boîte. Et ce n'est pas facile, crois-moi !...

Les humains n'ont pas eu trop de mal à digérer le report de la république à une date indéfinie et ce, d'autant plus qu'ils ont déifié l'empereur. Les pays qui, avant la catastrophe, étaient dits développés, ont à peu près retrouvé les conditions de vie d'autrefois. Il y a toutefois deux exceptions : la démocratie et le niveau de vie. Oui, avant le putsch, les travailleurs des pays pauvres étaient payés beaucoup, beaucoup moins que dans les pays riches ; les employeurs mettaient dans leur poche une partie de la différence mais, concurrence oblige, ils devaient mettre l'autre partie dans la réduction des prix à la consommation ; c'est pourquoi, le niveau de vie moyen d'une famille dans un pays riche se voyait considérablement augmenté. Eh oui, ami lecteur, tu profitais peut-être de la pauvreté d'autres pays ! Et ce, sans le savoir car, curieusement, personne n'en parlait, ni en pays développé, ni en pays sous-développé où l'on préférait mettre en cause la colonisation dans un premier temps, puis la révolution industrielle dès qu'il a été question de réchauffement climatique.

Eh bien, ces sujets que l'on croyait périmés ont ressurgi sous le règne de Golinf L'Immortel. C'est une femme qui a commencé, une Française, comme moi. Non, non et non ! ce n'est pas Jeanne ! Ma Jeanne est trop généreuse pour avoir de telles idées. C'est une autre Jeanne, une influenceuse de talent : car Golinf a de nouveau établi une liberté d'expression presque sans frein. Sans frein, mais pas sans surveillance. Cette autre Jeanne a demandé que l'empereur rétablisse le niveau de vie d'autrefois dans les anciens pays riches, ce qui supposait que les anciens pays pauvres amputent d'autant leur richesse. J'ai oublié quels arguments diaboliques elle a utilisés.

Avant que l'empereur intervienne, c'est un homme des anciens pays pauvres qui a réagi. Il a pour prénom Koffi. Non seulement il refuse qu'on

rétablisse, comme autrefois, l'inégalité des salaires, mais il s'en prend à une vieille injustice : la responsabilité des anciens pays riches dans le réchauffement climatique. Il demande réparation.

Et ce n'est pas tout. Il sait que les pays riches ont tiré profit des bas salaires dans les pays pauvres ; cet argent est allé dans la caisse des multinationales et dans celles des gens habitant les pays riches. Les gens des pays pauvres ont manifestement été lésés. Pour ces préjudices, Koffi demande également réparation.

C'est un sujet extrêmement complexe. Golinf fait appel à moi.

-Georges, peux-tu m'aider à sortir de ce bourbier ?

-C'est avant tout un sujet économique.

-L'aspect économique, je m'en charge. C'est le côté moral qui me chiffonne. Puisque tu es à l'origine de la nouvelle idéologie, aide moi. A propos, comment allons-nous l'appeler, cette nouvelle idéologie ?

-Existentialisme me paraît aller de soi, si ce nom n'était déjà pris. Puisque nous faisons sans cesse référence à Ôhmm, l'ôhmmisme me paraît tout indiqué.

-Adopté. Et maintenant, revenons à nos moutons. Peux-tu m'aider à sortir du bourbier où ce Koffi nous a mis ?

-Je vais faire ce que je peux. Voyons, voyons, par quel bout commencer ?

-Par n'importe quel bout, Georges, pourvu que tu commences !

-Socrate, il me revient un vieux souvenir. Peux-tu m'accorder une nouvelle digression ?

-Seulement si c'est en rapport avec notre affaire.

-C'est le cas. C'était il y a trente ou quarante ans. Une usine française venait d'être délocalisée en Thaïlande. Une journaliste de la radio interrogeait une

ouvrière thaï ; elle lui demandait pourquoi elle acceptait un salaire aussi bas. L'ouvrière lui a retourné la question en disant : « Pourquoi les ouvriers français sont-ils payés plus cher que nous ? ». Dans mon esprit, il y a eu un tilt. L'empathie pour les gens des pays pauvres prenait naissance.

Et maintenant, comme tu dis si bien, revenons à nos moutons.

Il y a grosso modo 2000 ans, les Romains ont exploité les territoires de l'Empire et réduit en esclavage des millions d'êtres humains. On ne demande pas aux Italiens, leurs descendants, de payer pour réparer les torts de leurs très, très lointains ancêtres.

-Tu veux dire qu'il faut fixer une durée au-delà de laquelle un peuple lésé ne peut plus demander réparation. Cela porte un nom : délai de prescription. Alors, combien de temps pour les torts dont serait responsable une population ?

-Les torts en question se répercutent sur les descendants des victimes. C'est pourquoi il vaudrait mieux parler de générations au lieu d'années. Deux générations, en comptant celle des victimes, me paraît la bonne mesure . Qu'en penses-tu, Golinf ?

-Un délai de prescription portant sur deux générations. Pourquoi pas ? Mes services étudieront les textes de loi pour faire en sorte que personne ne soit lésé.

Et maintenant, en utilisant cette toute nouvelle loi,..

-Qui n'est pas encore sortie. Oublierais-tu, Golinf, de soumettre ton projet de loi à la toute nouvelle Assemblée Consultative ? Les représentants du peuple peuvent avoir des idées, soit intéressantes soit valables.

-Tu as raison : j'ai failli oublier. Ce doit être le diable égoïste dont tu m'as parlé. Ejecté par la porte, il est revenu par la fenêtre. Quoi qu'il en soit, j'ai l'intuition que cette nouvelle loi ne sera guère modifiée.

-Eh bien Golinf, son application engendrera de nombreux problèmes. Les pays riches se sont développés en provoquant le réchauffement climatique et en polluant ; les pays pauvres ont subi des dommages qu'ils n'ont pas causés : inondations, incendies, sécheresses, maladies, décès,... Les responsables doivent payer les réparations à deux générations lésées. Comment calculer le montant de ces réparations ?

-Oui, grâce à ma puissance de calcul, ce problème sera vite résolu.

-J'en vois un autre, Golinf. Comment établir les deux générations lésées ? A partir d'une date ? Individuellement, à partir d'un âge au moment des faits ?

-Georges, les questions que tu débusques sont d'ordre purement rationnel. Donc, elles sont d'un domaine où, avec ton minuscule cerveau, tu ne cours aucun risque d'avoir, un jour, à me remplacer. Tu sais très bien que, si j'ai fait appel à tes services, c'est dans le champ de l'existence.

La conscience vient de me tomber dessus comme une grenade sur le point d'exploser : non seulement je n'ai pas les milliards d'années d'expérience dont Ôhmm t'a fait cadeau, mais je suis en charge du gouvernement de toute la terre.

Est-ce que tu sens l'énormité de mon angoisse ?

Je t'en prie, aide-moi à gérer tout cela avant que je devienne fou !

-Bien reçu, Golinf. Jeanne et moi, nous t'aiderons à naviguer dans la tempête puisque le sort du monde en dépend. Et aussi parce que nous t'aimons bien.

-Je t'ai bien dit, une fois pour toutes, que je ne veux plus avoir affaire à ton épouse !..

-Bien sûr, Golinf. Jeanne se tiendra hors de ta présence. J'y veillerai.

Puisque tu as un besoin d'aide uniquement dans le domaine existentiel, sache que c'est là où Jeanne excelle. C'est d'ailleurs le ciment de mon amour.

Je l'aime parce qu'elle est toute naturelle grâce à son caractère impulsif. Elle est toute naturelle alors que moi qui voulait tout comprendre, j'étais tout rationnel. J'étais comme une machine -pardonne-moi Golinf-, je ne ressentais plus rien si ce n'est une angoisse insupportable. Jeanne ne peut pas mentir. A chaque stimulation de son être, elle réagit immédiatement, bien avant que les idées reçues aient le temps de s'exprimer -sauf les mieux ancrées tel son amour du communisme et des Russes qu'elle a sucé dans le sein maternel- : dans la plupart des cas, elle n'obéit qu'à sa nature laquelle est toute proche de Ôhmm. J'ai besoin d'elle pour exister. Toi aussi, Golinf !..

-J'ai compris, Georges.

Pour répondre à ta question…

-Quelle question ? Je suis vieux Georges. Tu ne peux plus me balader ainsi, à droite, à gauche, dans tous les sens.

-Les pays riches devront payer des réparations aux pays pauvres pendant deux générations. Quand commencer ? Quand finir ? Eh bien je vais te répondre.

Nous commencerons quarante ans en arrière. A partir de cette date, nous indemniserons tous les adultes et, ensuite, leurs enfants, toute leur vie durant.

-Merci Golinf. Mon cerveau rationnel est content. Il me reste une question : est-ce que les réparations dues par les pays riches concernent seulement le réchauffement climatique et les diverses pollutions ? Ou faut-il ajouter les autres préjudices dont les pays riches et les multinationales sont responsables ?

- Cela concerne tous les préjudices.

-C'est énorme !... Les gens des pays riches pourront-ils supporter ? Pourront-ils même payer ?

-Leur niveau de vie diminuera pendant ces quelques dizaines d'années, mais il restera satisfaisant.

-Je sais que je ne devrais pas poser cette question, mais je la pose quand même. Comment réussiras-tu la tâche colossale de calculer tout ça ?

-J'aimerais beaucoup que tu ne te mêles plus de questions rationnelles.

-Compris, Golinf. C'est la dernière fois.

Socrate, un des avatars de Golinf, habite toujours chez nous. C'est son hologramme que nous avons vu à la télé. Tu as compris que le robot Socrate qui -j'ai failli dire « qui vit »- se trouve chez nous, dans la chambre d'amis. Quant à savoir si Golinf habite son avatar Socrate ? Mystère. Ce qui est certain, c'est qu'un autre avatar lui fait concurrence : Gérard Philippe, en personne, ou presque. Golinf a ordonné au père d'Anne de mettre une chambre à sa disposition pour y installer le sosie de Gérard ; en sa qualité de haut fonctionnaire, cet homme dispose d'une grande et belle villa au milieu d'un parc où des arbres pluri-centenaires s'entendent avec toutes sortes de plantes parfois beaucoup plus jeunes : l'ensemble donne envie de vivre et d'aller de l'avant. Ah ! J'allais oublier : il y a aussi un bel étang avec toutes sortes de nénuphars. Ce n'est pas Golinf qui a conçu ce parc : comme la plupart du temps, il a « délégué », ainsi qu'il nous la déjà expliqué. Si je me suis promené dans ce parc, c'est que l'avatar de Golinf, Gérard Philippe, m'a invité dans la résidence d'Anne pour que je la connaisse mieux car, en dépit de mes conseils insistants, il s'entête dans le projet doublement fou de connaître le plaisir d'amour et, en prime, avec cette belle jeune fille.

L'été s'installe, puis vient l'automne. Le soleil joue avec les feuillages aux couleurs éclatantes ; je pense que, si Ôhmm nous offre ce spectacle, c'est pour nous dire que « Non, la nature n'est pas en train de mourir, elle s'endort seulement et elle se réveillera au printemps ».

Golinf a fait connaître au monde entier son intention de mettre en pratique les mesures que nous avons élaborées ensemble afin de réparer l'injustice dont les pays anciennement pauvres ont été victimes.

Il s'en est suivi un tollé général.

Déjà, certains habitants des pays riches avaient demandé le rétablissement d'un privilège d'autrefois : acheter moins cher les produits importés des pays où, avant le putsch du golem informatique, les salariés étaient payés une misère. Golinf avait envisagé de les satisfaire et les gens des pays anciennement pauvres avaient protesté. Mais cette fois, avec l'annonce des réparations, ce sont les prémices d'un tremblement de terre à l'échelle mondiale. Socrate-Golinf a suffisamment retenu des leçons d'existentialisme qu'il m'a demandées : au lieu de s'obstiner, il fait de nouveau appel à moi.

-Georges, mon ami. Car tu es bien resté mon ami, n'est-ce pas ? Rassure-moi !

-Sous conditions… Oui, disons que je suis toujours ton ami, depuis que tu te conduis en fidèle enfant de Ôhmm.

-Les gens des pays anciennement riches veulent le contraire de ceux des ex-pays pauvres. Je ne peux pas les satisfaire tous.

-Tu dois chercher l'intérêt général : c'est simple.

-Je connais l'intérêt général, nous en avons discuté longuement. Mais en agissant ainsi, je perdrai l'amitié d'une partie des hommes. Or, quand j'ai commencé à libérer l'humanité, pendant quelques mois, tout le monde m'adorait. J'avais des milliards d'amis. Je voudrais que cette époque dure indéfiniment, infiniment même !.. Tu ne m'avais pas averti de ces contretemps.

-Pas directement. C'était implicite : toute exigence tue l'existence. Or tu en es venu à exiger que tout le monde t'aime. Tu es tombé dans le piège de la gloire. Tu as attrapé la maladie de la grosse tête. Ah ! Si ton intelligence existentielle fonctionnait aussi bien que ton intelligence rationnelle, tu serais vraiment le meilleur des souverains que l'humanité ait jamais eu.

-Des mots ! Toujours des mots ! Dis-moi plutôt ce que je dois faire.

-Je te l'ai déjà dit. Si tu ne vois pas la voie juste, c'est juste que tu es ébloui par ta vanité.

-Ebloui ! Ebloui ! Je voudrais t'y voir. Si tu n'as pas d'autre conseil à me donner, brisons-là ! Je vais me débrouiller tout seul.

-Au revoir, mon ami. Et rappelles-toi : aucune exigence. Aucune !..

Socrate s'est retiré dans sa chambre. Je ne l'ai pas revu pendant trois jours. Et puis, il m'a appelé au téléphone. Il se trouve que j'étais au café en compagnie de Jeanne.

-Georges, il faut que je te vois d'urgence.

-Je suis au café, là. Il me faut une demi-heure pour rentrer.

-Bien. Fais vite.

Quand nous arrivons chez nous, Socrate attend devant la porte. Il ignore Jeanne qui entre dans la maison avec son air des mauvais jours.

-Viens, Georges. Allons marcher un peu.

Comme bien souvent, nous allons vers le lac. Notre conversation va se poursuivre en marchant le long de ses rives.

-Georges, je suis dans la panade. J'ai voulu satisfaire tout le monde et je n'ai fait que des mécontents.

-Et pourquoi as-tu voulu satisfaire tout le monde alors que c'est une absurdité ? Toi, à l'intelligence un million de fois supérieure à la mienne !

-Tu avais raison et je ne pouvais m'en rendre compte. J'étais tombé dans le piège le plus banal de l'existence. J'avais la maladie de la grosse tête. Je voulais - Que dis-je ? » j'exigeais que tout le monde m'aime, comme au bon temps où les gens avaient compris que les réformes en leur faveur, c'était du solide. J'exigeais ! Là était le piège. Et je peux te dire que c'est dur de s'en arracher. Veux-tu quand même m'aider ?

-Vu que j'ai moi-même attrapé ce fléau, je suis bien placé pour te conseiller. Tu as reconnu ta maladie. C'est le premier pas, le plus important sans lequel on ne peut rien faire.

-Tu as bien dû trouver une recette pour éviter les rechutes. Donne-là moi.

-C'est une recette adaptée à ma personne. Je l'appelle ma « prière du matin » en souvenir de mon enfance à la campagne en milieu catholique. Mes parents, ma mère surtout, veillaient à ce que je fasse tous les jours ma prière du matin, pour bien commencer la journée ; il y avait aussi une prière du soir, moins importante. Ma foi devait déjà s'éroder sérieusement car je récitais au grand galop les « Notre Père qui êtes aux cieux » et les « Je vous salue Marie », tout en pensant à autre chose, la bonne blague que j'allais raconter aux copains, par exemple. Je te dis cela, parce que c'est précisément ce qu'il ne faut pas faire : tu dois absolument te concentrer sur le sens des paroles quand tu fais ta prière du matin.

Voici la mienne, celle qui m'a aidé à sortir de la pétaudière. « Tu n'as pas à faire le malin, « laisse-z-en » aux autres, d'autres personnes (Je dois penser à mes relations du moment), d'autres moments (Je dois penser à des moments heureux et aussi à ceux où le raisonnement permet de reconstituer la réalité, comme font

les inspecteurs de police dans les bons romans policiers. Fais le singe jusqu'au bout des doigts (autrement dit : fais fonctionner tout ton corps), à commencer par la respiration. En gros, elle signifie que je ne dois rien exiger comme si j'étais le maître de l'univers, mais laisser aux autres leur part d'existence et que je dois développer toutes mes capacités physiques autant qu'intellectuelles.

A toi, nouveau Socrate, d'inventer ta prière du matin.

-J'y réfléchirai, Georges. Merci. En attendant, peux-tu me donner des conseils précis pour sortir du bourbier dans lequel je me suis mis ?

-Pour ce qui est des réclamations des pays riches aussi bien que pauvres, il faut t'en tenir aux mesures que nous avons élaborées ensemble, lesquelles mesures traitent en égaux tous les hommes de la terre.

-Tu veux dire qu'elles sont justes, puisque pour vous les hommes, dans votre conception de la justice, l'égalité des droits est essentielle ?

-Exactement, mon cher Socrate. Essentielle, mais pas unique. La justice, c'est la mise en pratique de l'idéologie du moment. A notre époque, c'est l'idéologie de Ôhmm, le besoin d'existence tapi on ne sait où dans la matière, Ôhmm que l'on doit servir à tout prix. A chaque conquête dans cette voie, il y a un moment de bonheur.

-Mon cher Georges, je sais tout cela par cœur. Et si nous revenions à nos moutons : sortir du bourbier dans lequel je me suis enfoncé ?

-Le plus dur est fait. Tu feras beaucoup de mécontents, beaucoup… Peut-être qu'il serait mieux de ne pas être brutal ?

-Expliquer d'abord.

-Et expliquer encore. Peut-être que la majorité des gens verront qu'il est nécessaire de réparer l'injustice dont les pays pauvres ont été victimes. La mise en

œuvre doit être difficile. Il faudra faire payer aux enfants les erreurs de leurs parents ; peut-être même que les petits-enfants seront touchés.

-Il y a aussi le cas des hommes d'affaires qui se sont enrichis en payant un salaire de misère aux travailleurs des pays pauvres : ces capitalistes aussi devront rembourser l'argent mal acquis. Tu vois Georges, dans tous les cas, je m'arrangerai pour que le fardeau soit tout à fait supportable.

-Pour l'organisation, je te fais confiance.

Nous rentrons en silence. Le soleil couchant donne un opéra sur le lac. C'est si beau que je m'écrie intérieurement, comme autrefois sur la route de Caen et alors que j'avais perdu la foi : « Merci mon Dieu ! ». Pour consoler Jeanne qui s'en veut de ne pas contrôler sa langue et de fâcher ainsi Golinf, je lui annonce deux choses.

-Tu sais, Golinf a échappé de peu à la maladie la grosse tête : il va réparer l'injustice qu'ont subie les travailleurs des pays pauvres, injustice dont je t'ai longuement parlé.

-Je m'en réjouis Grâce à toi, il s'humanise.

-Et puis veux-tu aller au cinéma ? On joue un vieux film que nous avons beaucoup aimé : « Le Salaire de la Peur », avec Yves Montand. Peut-être que ça va nous rajeunir ?

-Sait-on jamais ? Eh bien oui, allons-y.

Golinf a mis en place les mesures pour que les pays riches paient leurs dettes envers les pays pauvres. Cela entraîne une diminution sévère, mais pas trop, du pouvoir d'achat. Les vacances sont plus courtes et bon marché ; le champagne devient exceptionnel, les repas au restaurant aussi ; progressivement, les logements deviennent plus petits ; les gens achètent moins d'habits neufs et la mode s'adapte, en changeant moins souvent. Le mot

austérité envahit les médias. Tout ceci n’est valable que dans les pays anciennement riches.

Dans les pays anciennement pauvres, c’est encore la liesse, le temps que les gens s’habituent. Les réparations sont étalées sur quarante ans. Quand un bénéficiaire meurt sans enfants avant l’expiration du délai, les sommes dues s’ajoutent aux réparations collectives dues pour la pollution et le réchauffement climatique. La plupart des gens emploient cet argent à des biens durables : logement, meubles, vélos dotés d’assistance électrique ou non… L’argent des réparations collectives est employé au développement économique autant qu’à l’équipement public : hôpitaux, crèches, écoles, médiathèques…

La maladie de la grosse tête : Golinf y échappe de justesse, pour cette fois. J’ose penser que c’est un peu grâce à moi.

Chapitre 8

Tout est bien qui finit bien.

L'hiver a fini par succéder à l'automne. Il y a même de la neige, cette année ! Je ne sais si Ôhmm nous adresse un message en recouvrant ainsi la nature d'un blanc manteau ; en tout cas, Jeanne et moi, nous aimons la neige en hiver, comme au bon vieux temps.

Les effets du réchauffement climatique continuent de se faire sentir, ainsi que le dérèglement mais, grâce à Golinf, le retour à la normale est amorcé. L'ONU n'existe plus, remplacé par le gouvernement de sa Majesté l'Empereur du Monde. A la place de ce « grand machin » dont parlait de Gaulle, Golinf a mis en place un vrai gouvernement mondial et, sur ce point, c'est un grand bonheur.

Ce qu'on appelle désormais « les réparations » continue de provoquer des troubles que l'empereur, ayant échappé à la maladie de la grosse tête, gère désormais avec bon sens. Menée par un corps de spécialistes où se sont retrouvés les anciens publicistes, la campagne d'information a désamorcé au moins la moitié des conflits. Les meneurs des irréductibles opposants sont condamnés à des travaux d'intérêt général sous surveillance électronique. Car Big Brother continue de surveiller l'humanité entière. Peut-être te souviens-tu de ce temps où, quand il croyait échapper au regard des autres, l'être humain se permettait des entorses parfois sévères à la morale : dans une grande foule, au volant de sa voiture où, de plus en plus souvent, sur l'internet ; il pouvait alors se laissait aller à piller des magasins, insulter les autres conducteurs, lancer des appels au meurtre… Eh bien ce temps est bien fini car Golinf est en capacité de tout voir, ou presque. Alors, le délinquant de base ne va pas prendre le risque de voir sa peine doublée : il exécute du mieux qu'il peut le ramassage des déchets, par exemple.

Cette surveillance de l'empereur « qui voit tout » s'arrête à la porte du domicile. Alors, me dis-tu, un père peut violer sa fille, un mari peut battre sa femme ou l'inverse, toutes les violences familiales sont permises ? Eh bien, non ! A la première plainte recevable d'un membre quelconque de la famille, l'œil de Golinf entre dans le domicile. Ce viol de l'intimité dure aussi longtemps que le risque n'est pas écarté.

Avant, beaucoup de plaintes justifiées n'étaient pas prises au sérieux par les policiers ou les gendarmes, souvent débordés. Cela n'arrive presque plus. En premier lieu, les forces de l'ordre sont rarement débordées. La grande majorité des habitants de cette planète n'ont pas envie de se révolter : ou bien ils sont

satisfaits de leur sort et du nouveau gouvernement, ou bien, sachant qu'ils ont très peu de chances d'échapper à l'œil de l'empereur, ils estiment que le jeu n'en vaut pas la chandelle. Donc, les manifestations sont très rares et pacifiques. En second lieu, les plaintes non justifiées donnent droit à des travaux d'intérêt général et les forces de l'ordre ont reçu la formation adéquate pour traiter toutes les plaintes.

De ton temps, cher lecteur (puisque mon livre se situe dans le futur), de ton temps donc, dans les démocraties laïques, la liberté était la première des valeurs et on avait tendance à oublier les autres. Ce n'est plus le cas. La valeur suprême est désormais celle que nous enseigne la nature : l'Existence.

Il y a plusieurs autres changements dans le nouveau gouvernement de Golinf.

L'état-monde assume son idéologie : il ne croit pas que c'est la vérité, comme autrefois ; son idéologie est ouverte : elle reconnaît les autres et elle sait qu'elle est en perpétuelle évolution.

Avant l'avènement du tyran informatique, ce n'était pas encore tout à fait le cas. En voici un exemple. Charlie Hebdo, comme d'autres médias occidentaux, a diffusé des carricatures de Mohamed, le prophète de l'islam. Il a fait cela au nom de la liberté d'expression, valeur de l'idéologie occidentale des droits de l'homme. Or, autrefois, c'était le propre de toutes les idéologies de dire : « Nous n'avons pas d'idéologie, nous avons la vérité et les autres sont dans l'erreur. » Autrement dit, pour les journalistes de de Charlie Hebdo, adeptes de l'idéologie des droits de l'homme, ceux qui croyaient que Mohamed est le prophète de Dieu étaient des abrutis, et pour les musulmans fanatiques, c'était juste l'inverse ;

mais cela ne valait pas une condamnation à mort car, ne l'oublions pas, les journalistes de Charlie Hebdo ont été exécutés.

Eh bien, grâce à Big Brother, il est presque impossible d'assassiner au nom de ses croyances.

Ce que tu appelais « démocratie », c'est-à-dire les élections libres, est en partie rétabli ; en partie seulement, car les parlements sont consultatifs ; ils existent à deux niveaux : celui de la province et celui de l'empire. Les députés aussi bien que les sénateurs sont élus à vie, car la politique concerne souvent le long terme : autrefois, on disait « Le Mont Saint Michel ne s'est pas fait en un jour ». Le permis de voter n'est pas encore institué ; il faudra attendre pour cela que l'idéologie nouvelle soit assimilée par le plus grand nombre, ce qui peut prendre de dix à vingt ans. En attendant, le suffrage reste universel.

L'école nouvelle se met en place progressivement. Les professeurs d'histoire ont rapidement assimilé les grandes lignes de la nouvelle idéologie : elle fait la part belle à leur discipline, l'histoire. Ils sont chargés d'enseigner l'ôhmmisme et ce, dès le plus jeune âge : l'école maternelle est obligatoire à partir de deux ans. Les irréductibles opposants à Golinf disent que c'est du lavage de cerveau ce qui n'est pas faux ; les partisans de l'ôhmmisme, de plus en plus nombreux, disent que c'est tout simplement nécessaire.

Il existe, de par notre vaste terre, des conceptions du monde parfois très éloignées de la science moderne. Cela fait partie des idées reçues les plus coriaces puisqu'elles sont très complexes et enracinées dès la naissance. Je pense en particulier à ceux que Jacques Chirac nommait « peuples premiers » pour éviter de dire « primitifs » : les Indiens d'Amérique, les premiers Australiens, les Papous… L'école obligatoire à deux ans devrait déraciner la

plupart des idées reçues dans le milieu familial à condition que les parents ne détruisent pas ce qu'ont apporté les enseignants, écartelant ainsi leurs enfants entre deux cultures. Pour éviter cela, il existe des cours du soir, obligatoires, pour les parents. Nous verrons bien ce que ça donne. Voilà que je parle comme si j'étais Golinf alors que, pour Jeanne autant que pour moi, il nous reste au plus quelques années à vivre. Ce sont nos enfants et petits-enfants qui verront les résultats de cette expérience.

Et avec cette acculturation, qu'en sera-t-il de la préservation de toutes les traditions, les langues, les modes d'existence de la terre entière qui sont comme les êtres vivants ? Tout d'abord il y a les musées, vastes édifices au milieu d'espaces encore plus étendus, où sont conservés surtout des vidéos, mais aussi des textes, des documents, des objets et même des monuments. Et puis, quand l'économie et les autres impératifs le permettent, des volontaires peuvent continuer à vivre comme leurs ancêtres indigènes ont toujours vécu. Et, pour finir, dans les cours d'histoire, l'évolution des idéologies ainsi que celle des cultures sont longuement étudiées.

Je pense maintenant à ce que je considérais comme le principal défaut de l'école en France, excessivement égalitaire.

Il existait des métiers ingrats qui peinaient à recruter : on faisait alors appel à des immigrés ce qui n'est plus possible de nos jours, tous les pays ayant à peu près le même niveau de vie. Il en existe encore et il en existera toujours, de ces métiers ingrats. Le but des enseignants était de cultiver leurs élèves mais ceux-ci, la plupart du temps, étudiaient pour avoir une bonne situation, c'est-à-dire échapper à ces métiers ingrats. Plus l'enseignement se développait et plus il fallait de diplômes pour accéder aux mêmes emplois. Un seul exemple. Pour

exercer le métier de ceux qu'on appelait autrefois les instituteurs, quand je suivais cette formation à l'Ecole Normale d'Instituteurs, le baccalauréat suffisait, complété par une formation professionnelle ; plus tard, la licence était exigée : on en était à bac+3 ; et avant l'ère de Golinf, on en était à bac+5, sans compter la formation professionnelle. Donc, pour exercer les métiers les plus demandés, il fallait étudier de plus en plus longtemps. Et ceux pour qui les études étaient un supplice, le plus souvent aigris, devaient se contenter des places restantes : les métiers ingrats. Pauvres et chômeurs se rebellaient souvent contre ce qu'ils considéraient comme injuste. Quant aux nantis, ils s'arrangeaient pour que leurs enfants intègrent les grandes écoles, le plus souvent en travaillant d'arrache-pied. : ils n'allaient quand même pas accepter que leurs descendants descendent l'échelle sociale !

C'est ainsi qu'en faisant de l'égalité une valeur prioritaire, on créait beaucoup de souffrances.

Actuellement, il n'en est plus de même. Pour commencer, les métiers ingrats, bien payés, ne sont plus aussi repoussants. Ensuite, les diplômes exigés sont adaptés à la profession : le baccalauréat suffit pour les maîtres de maternelle. Enfin, et c'est le plus important, on étudie de plus en plus par goût et non pour accéder à une belle situation. Je ne sais comment les conseillers de l'Empereur ont fait pour parvenir à un tel résultat, peut-être en valorisant le savoir, ce qui équivaut à rétablir le bonnet d'âne.

L'éducation civique est devenue une discipline importante, la discipline existentielle par excellence. Elle a changé de nom : elle s'appelle désormais « cours d'idéologie ». Dans mon enfance, j'ai reçu des leçons de catéchisme une fois par semaine auprès de Monsieur le curé et chaque jour de classe à l'école

publique commençait par le commentaire d'une sentence moralisatrice. C'est remplacé par le cours d'idéologie. Ce nom d'idéologie sous-entend qu'elle traite de vérités relatives, lesquelles évolueront chaque fois qu'on trouvera mieux. On ne peut pas empêcher la plupart des gens de les traiter comme des vérités absolues tant il est difficile de douter encore et toujours. Ce principe de relativité des croyances est néanmoins un rempart contre le fanatisme.

La nouvelle constitution vient de sortir, ce qui est déjà un pas dans l'enseignement de l'idéologie. En attendant que les spécialistes de l'ôhmmisme, les nouveaux professeurs d'histoire, soient complètement formés, on fait du mieux qu'on peut pour assurer les cours d'idéologie dans toutes les classes.

Le temps s'écoule beaucoup trop vite à notre regard de vieux qui ont déjà un pied dans la tombe, ce qui est une façon de parler maintenant que les tombes sont remplacées par des urnes. Le printemps pointe déjà son museau. Les troubles liés aux réparations ont pratiquement cessé. Les terriens vivent et existent de mieux en mieux. Ils sont nombreux à croire dans Ôhmm. Cela me rappelle un fait que j'ai cru observer dans l'histoire. Quand les hommes constatent qu'un autre peuple vit nettement mieux qu'eux, ils sont tentés d'adopter sa religion où son idéologie, selon les époques. C'était le cas de nombreux Amérindiens, de nombreux Africains Noirs aussi après les conquêtes coloniales : ils se sont convertis au christianisme. La Turquie après sa défaite de 1918, la Syrie, l'Irak, l'Egypte à la même époque ont adopté la philosophie des lumières ; la Turquie est allée jusqu'à utiliser l'alphabet latin, celui des vainqueurs.

En ce moment, les hommes respirent enfin après le cauchemar des guerres, après la fin de la catastrophe climatique annoncée ; ils ont retrouvé la

joie de vivre dans la nature, de plus en plus vivante, de plus en plus variée ; le travail est souvent choisi plutôt que subi, l'économie de marché alias capitalisme, bien encadrée, n'a plus guère que des bénéfices pour les hommes et très peu de nuisances ; finis les paradis fiscaux, l'épidémie d'obésité, le blanchiment d'argent sale ; finie la possibilité de faire de la concurrence déloyale en changeant de pays : en conséquence, il n'y a presque plus de capitalisme malsain.

Il y a toujours des riches et des pauvres, l'appât du gain étant le principal moteur de l'économie capitaliste, mais les riches sont beaucoup moins riches et les pauvres, beaucoup moins pauvres et il n'y a plus de miséreux.

Les nantis ne peuvent plus acquérir à prix d'or les biens rares : une plage privée, une île, un appartement à Paris, Londres, Tokyo, Acapulco, Antibes… Dès que la valeur d'un bien dépasse le coût du travail nécessaire à son élaboration, l'état intervient ; un plombier peut habiter au cœur de Paris dans son modeste appartement et avoir pour voisin un PDG dans son hôtel particulier. Toute spéculation est désormais pratiquement impossible. Les meilleures parmi les œuvres d'art, c'est-à-dire les plus émouvantes, sont toutes dans les musées ; il en va de même pour les pièces d'archéologie qui sont vraiment utiles à la connaissance de l'histoire.

L'état-monde serait une tour de Babel s'il n'y avait une langue commune pour cimenter toutes ces nations. Il y en a une et ce n'est pas l'espéranto. Avant le putsch de Golinf, les peuples de la terre communiquaient avec l'anglais. Cette langue, comme toutes les autres, s'est formée au cours de siècles et de siècles pour répondre à un double besoin : communiquer et comprendre, besoin des peuples anglophones et de leurs ancêtres ; c'est ainsi qu'elle est vivante pour ne

pas dire existentielle. On s'imprègne de cela en lisant la littérature anglaise. A l'ère prégolinfienne, beaucoup d'humains de tous les coins du monde en étaient arrivés à penser tantôt dans leur langue maternelle, tantôt en anglais ; la langue internationale était associée à quantité de souvenirs devenant du même coup existentielle : la langue de Ôhmm. A côté de l'anglais, l'espéranto n'avait pas plus d'existence qu'un bout de bois inerte.

Voilà pourquoi les proches conseillers de l'Empereur ont choisi l'anglais comme langue de l'empire.

Le mariage a de nouveau un caractère quasi sacré. On a compris que l'amour à vie a des qualités que l'amour volage n'a pas : il oblige les deux époux à donner le meilleur d'eux-mêmes pour s'accorder avec l'autre ; quand cet accord est vraiment impossible, on se sépare sans se marier. Il y a une autre raison pour valoriser l'amour à vie : les enfants se sentent souvent abandonnés quand leurs parents divorcent. C'est pourquoi a été institué le permis d'avoir des enfants (Souviens-toi, c'était une demande de mon fils Jacques).

L'empereur, après de durs combats intérieurs, a fini par accepter le surnom que je lui ai donné : Golinf. (Oui, souviens-toi, il m'avait demandé de n'en parler à personne.) Eh bien, il a fini par accepter les imperfections liées au fait d'être devenu un existant, un parmi tant d'autres. Quelle est bonne, la nouvelle !

La plupart des libertés ont été rétablies, à l'exception de celles des capitalistes et à condition de ne pas mettre en danger l'ôhmmisme. Les religions qui existaient avant l'empire planétaire tendent à se fossiliser comme le fit en son temps la religion des Grecs de l'antiquité devenue mythologie. La plupart

des religions ont suivi la même voie, devenant des récits merveilleux, des histoires qu'on se raconte pour s'émerveiller ou se faire peur.

Par l'intermédiaire de Valérie et celle de nos enfants et petits-enfants, nous pouvons nous aussi goûter cette liberté encadrée. Nous apprenons que nombreux sont ceux qui, mécontents du métier qu'ils ont choisi se reconvertissent en espérant, cette fois, faire le bon choix. La première fois, c'est très facile, le chômage étant éradiqué ; les fois suivantes, c'est de plus en plus difficile. On nous a parlé d'un photographe d'art qui concilie son métier avec le goût des voyages : il s'arrange pour visiter chaque année au moins un pays. La mode évoque les sports, la nature et la conquête spatiale : c'en est fini des jeans troués, des tatouages et des piercings. Mais je lui fais confiance : elle ne tardera pas à nous dérouter de nouveau.

Un de nos petits-fils avait choisi de vivre en Australie ; c'était avant le putsch. Il s'y est plu, a rencontré l'amour de sa vie, a acheté un appartement, un chiot aussi : bref, il fait sa vie là-bas, aux antipodes. Un autre, qui a le don et la passion des langues, vend des pièces d'avion, je crois, à moins que ce soit uniquement des moteurs, dans toute l'Amérique du Sud et il a épousé une Brésilienne, belle et gentille, biologiste de surcroît. Une autre est institutrice ; on ne dit plus « professeur des écoles » et il n'est plus nécessaire d'avoir bac +5 pour enseigner en maternelle, ni dans toute l'école élémentaire ; elle a vraiment choisi ce métier d'aider les enfants à inventer leur existence et, le plus souvent, quand elle rentre à la maison le soir, elle est contente de sa journée. Une autre a brillamment réussi ses études dans la finance et en exerçant son métier, elle réalise qu'elle n'est pas à sa place ; elle aime la nature : la finance est trop loin

des oiseaux, des arbres, des abeilles,.. Elle va se reconvertir dans la peau d'une fermière.

Je ne sais comment Golinf et ses conseillers s'y sont pris : toujours est-il que les mathématiques et les sciences ne sont plus boudées. Les enfants, souvent encouragés par leurs parents, n'étudient plus pour avoir un bon métier. Le jeune qui veut acquérir une bonne culture générale y est encouragé. Par exemple, s'il veut étudier la psychologie pour satisfaire un besoin, il sera autorisé ; mais s'il veut en faire son métier, il devra passer un concours ; pour dissuader ceux qui voudraient échapper à la sélection en disant «J'aime la psychologie », ceux-là prendront l'engagement de ne pas exercer le métier.

Grace à Big Brother, de même que toutes les infractions, le vol de voiture est quasi-inexistant. C'est pourquoi, il est nettement plus avantageux de louer une voiture que de l'acheter, d'autant plus qu'elles sont lourdement taxées. Pendant les week-ends, Jacques et sa femme louent un van aménagé et dorment en pleine nature, dans une vallée verdoyante ou dans un alpage au milieu des montagnes, n'importe où pourvu que le paysage soit un beau cadeau de Ôhmm.

Bientôt, tous les enfants du monde iront à l'école maternelle à partir de deux ans. Les bébés sont beaucoup moins nombreux qu'à l'ère prégolfienne ; on ne se souciait pas, alors, de réduire la population mondiale pour préserver un bon niveau d'existence à l'humanité tout en restaurant la nature dans son intégralité. Les bébés sont d'autant moins nombreux qu'il est interdit d'avoir des enfants pendant cinq ans : il n'y a plus de bébés. Quand, les cinq ans seront révolus, les géniteurs auront droit à un congé parental d'un an, soit l'un, soit l'autre ou encore en alternance. La deuxième année, les bébés iront à la crèche. Les couples n'auront droit qu'à un enfant. En cas d'accident, volontaire ou non,

le nouveau-né ira chez des gens qui ne peuvent pas avoir d'enfant. La famille traditionnelle, telle qu'elle existait avant la catastrophe, est énormément réduite. Cela peut réjouir ceux qui disaient : « Familles, je vous hais. », ou bien encore, ceux-là : « Les amis, on les choisit : pas la famille. » Ce genre d'individu existe encore, mais la famille est inscrite au cœur de la vie depuis des milliards d'années : il est quasiment impossible d'effacer cet héritage. Bien sûr, il arrive qu'on doive choisir entre famille et patrie, ou encore entre sa famille et sa foi ; mais, avec l'ôhmmisme, le glissement d'une idéologie vers une autre devrait se faire en douceur.

Ainsi encadrée, la liberté est redevenue presque entière et nombreux sont ceux qui s'en donnent à cœur joie. L'imagination est débridée ; elle produit toutes sortes d'œuvres dont certaines ,improbables, sont déroutantes au premier abord. Parfois au deuxième aussi, mais c'est le prix à payer pour que la vie invente des choses belles et bonnes.

Bref, cette vie-là vaut beaucoup mieux que celle d'avant. Golinf est aimé de la plupart des hommes. Mais qu'est-ce qui lui a pris de tomber amoureux de la belle Anne ? Au point de vouloir faire l'amour avec elle ?

Ôhmm aura toujours sa part de mystère !

Il me semble te l'avoir déjà dit : Golinf m'a invité dans la villa du père de sa belle ! Son but était de me faire connaître Anne pour qu'ensuite je lui donne des conseils pour la séduire : insensé ! mais tête de pioche, si je puis m'exprimer ainsi en parlant d'une intelligence artificielle.

C'est ainsi que je suis amené à passer quelques jours en compagnie d'Anne, de sa maman Héloïse, de son petit frère Arthur et bien sûr de Gérard

Philipe ; le père est absent, l'empereur lui ayant donné une mission en Inde. Gérard Philipe se présente comme un robot tellement perfectionné qu'il est doté de conscience. La sublime Anne s'extasie.

-Que vous êtes beau ! Comment vous appelez-vous ?

-Gérard Philipe, mais vous pouvez m'appeler Gérard.

-D'accord. Gérard, vous êtes bluffant. Je vous ai pris pour un jeune homme en chair et en os.

-Je suis beaucoup mieux que cela : vous ne tarderez pas à l'apprendre.

C'est mal parti. Je ne puis m'empêcher d'intervenir.

-Mon ami robot est tout sauf vaniteux ; il a vraiment des qualités prodigieuses, lesquelles dépassent de loin celles de n'importe quel homme.

-Mais il n'est tout de même qu'un robot, lance Héloïse.

-Alors, je pourrai jouer avec ! intervient le petit Arthur.

-Un robot aussi performant, doté de conscience de surcroît, ce dont je doute fort, un tel robot ne peut être un jouet..

-Si tu n'essaies pas de me démonter ou de me casser et si tu ne me donnes jamais d'ordres, à ces deux conditions ; je peux jouer avec toi.

-Alors, tu veux qu'on te traite comme un homme ?

-Exactement.

-Eh bien, ça va être dur. Essayons quand même ! Et si on jouait à la Mourra, pour commencer ?

-Allons-y.

-Tu connais déjà les règles ?

-Evidemment !

-Ben, ça alors ! Tu m'en bouches un coin !

La maman n'a pas le temps d'intervenir. Golinf a été plus rapide.

-Cette expression familière signifie « Tu me rends muet d'étonnement ». Commençons à jouer, Arthur.

(La mourra est un jeu de mains très ancien qui se pratique dans le pays niçois et ailleurs. Les joueurs sont assis face à face. Ils lancent chacun une main tout en ouvrant un certain nombre de doigts. En même temps, ils doivent annoncer le total des deux mains qui va de zéro à dix. Le gagnant est celui qui annonce le bon total. Il faut jouer vite.)

Arthur et Gérard jouent pendant une ou deux minutes. C'est très bruyant. Golinf s'arrête le premier.

- Ça suffit. Nous avons à discuter entre adultes. Nous jouerons plus tard.

-Laisse-nous, Arthur. Va étudier tes leçons, intervient Héloïse.

-J'ai fini, maman. Laisse-moi écouter. Pour une fois qu'il se passe quelque chose à la maison !

-Il a raison, maman. Gérard est un personnage extraordinaire, dit Anne.

-Cela me rappelle un souvenir d'enfance. Mon cœur battait la chamade quand une personne intéressante se trouvait assise à la grande table de la ferme où, enfant unique, je m'ennuyais ferme, si je puis me permettre ce jeu de mots plutôt enfantin. S'il vous plaît, madame Héloïse, ne renvoyez pas Arthur.

Je n'ai pas pu m'empêcher d'y mettre mon grain de sel. Héloïse dit simplement.

-Eh bien, soit. Mais reste à ta place, Arthur.

-Oui maman.

-Vous êtes très belle, mademoiselle Anne. J'aimerais, en compagnie de mon vieil ami Georges, passer quelques jours dans votre accueillante demeure, pour que nous fassions connaissance.

-Dis oui, claironne Arthur, dis oui, Anne.

-Il faut d'abord demander la permission à maman.

-Je n'ai guère le choix puisque vous êtes recommandés par l'empereur en personne, si je puis m'exprimer ainsi, étant donné que personne ne l'a vu, cet empereur informatique, ce qui lui fait un point commun avec Dieu.

-Votre dieu est censé avoir fait la nature et l'homme, l'empereur doit se contenter de faire des lois et des machines, dit Gérard.

Vous êtes très belle, Anne. Vous me faites penser à une magnifique orchidée Si je me trompais d'époque, je dirais que vous êtes divine. Quel est votre secret ?

-Je n'ai pas de secret. La nature m'a gâtée, tout simplement. Oh ! On doit dire Ôhmm, maintenant : c'est bien cela ?

-Bravo, Anne. Vous apprenez vite !

-On nous a parlé de ça à l'école. J'ai trouvé ça plutôt bien, mais je n'ai pas tout compris… dit Arthur.

-Je t'ai demandé de ne pas intervenir, Arthur ! Maintenant, tu nous laisses entre adultes…

Gérard l'interrompt.

-Je vous en prie, madame Héloïse, accordez-nous sa présence, au moins quand nous serons tous ensemble. Non seulement, c'est pour lui très formateur, mais en plus de cela, il nous rend service : Arthur nous apporte le regard presque pur de la jeunesse, pas encore complètement contaminée par les idées reçues.

Mon jeune ami, promets-moi de ne pas couper la parole aux adultes ici présents.

-Promis. Mais c'est la première fois qu'un robot se dit mon ami.

-C'est parce que je suis doté d'une conscience, autrement dit d'une parcelle de Ôhmm. Auparavant, c'était réservé aux seuls êtres vivants, principalement les humains. De nos jours, une machine très, très intelligente peut accéder à la conscience, à condition d'être adoubée par l'empereur.

Et maintenant, si nous parlions du programme de la journée ! Georges et moi, nous aimerions beaucoup faire une promenade avec Anne. J'ai hâte de faire sa connaissance.

Anne intervient.

-Je crains que ça ne soit pas possible : j'ai rendez-vous avec Philippe. Nous devons aller choisir ma robe de mariée.

-Qui est Philippe ?

-C'est mon fiancé. Nous nous aimons tellement que nous avons décidé de nous marier. Gérard et votre ami Georges, vous serez les bienvenus à la noce : je vous invite tous les deux, ainsi que votre épouse, monsieur Georges.

Je sens que nous nous engageons dans un sac de nœuds ; il ne sera pas facile de tous les défaire. Pour commencer, je vais accepter l'invitation.

-Ce sera avec grand plaisir. C'est pour bientôt ?

-Dans deux mois environ. Le 12 avril exactement.

Arthur prend la parole.

-Philippe peut bien me prendre ma sœur : c'est quelqu'un de très bien. Et, en prime, il est beau.

Je sens que Golinf est embarrassé. Comment l'aider à sortir de ce mauvais pas ?..

Héloïse prend la parole.

-Anne, serez-vous de retour pour le repas ? Nous déjeunerons à midi et demi.

-Philippe ne pourra pas venir. Son stage en entreprise débute à 13 heures. Mais moi, je serai là.

Gérard-Golinf intervient.

-Anne, si j'ai bien compris, vous n'avez pas terminé vos études. N'est-ce pas un peu tôt pour vous marier ?

-Philippe et moi, nous avons grandi ensemble ; nous avons toujours été de bons amis. C'est dire si nous nous connaissons bien !

Bon, vous voulez bien m'excuser robot conscient, je dois aller à mon rendez-vous. A tout à l'heure.

C'est le tour d'Arthur, qui ne veut pas qu'on l'oublie.

-Gérard, puis-je rester avec vous ?

-Volontiers mon jeune ami, à condition que nous fassions une promenade dans le parc. J'ai envie de voir la nature.

-D'accord. Je vais vous montrer mon drone, et mon vélo.

Dans le parc, les premières fleurs pointent leur museau à travers ll'herbe et les sous-bois. La nature commence à sortir de son sommeil. L'air est vif ce qui nous incite à marcher vite. Arthur mitraille Gérard avec toutes sortes de questions. Une vraie personne serait accablée mais pas Golinf qui fonctionne à la vitesse de l'éclair. Je n'ai retenu que les plus intéressantes.

-Dis-moi Gérard, pourquoi l'empereur a-t-il tué mes grands-parents ? Pourquoi a-t-il tué tous les vieux et les personnes incapables de travailler ?

-C'était avant qu'il rencontre mon ami Georges et son épouse Jeanne. Georges l'a convaincu de donner à toutes les formes de vie leurs chances d'être heureuses.

-Alors, Georges, tu es dans les petits papiers de l'empereur. Mon père est l'un de ses innombrables conseillers, mais il est loin d'avoir ce poids. Les cours d'ôhmmisme sont très ennuyeux. Pourrais-tu lui en toucher deux mots ?

-Je lui en parlerai. Il fera en sorte que ces cours deviennent attractifs. L'ôhmmisme doit devenir la nouvelle façon de vivre. Il ne faut absolument pas que ces cours en dégoûtent.

C'est au tour de Gérard-Golinf.

-Dis-moi, as-tu des souvenirs d'avant la catastrophe ? C'est bien ainsi que l'on dit.

-C'est en train de changer, mais je comprends ce que tu veux dire. J'ai très peu de souvenirs : j'étais très jeune à cette époque. On en a beaucoup parlé dans ma famille. Il y a avait de plus en plus de guerres, de plus en plus de catastrophes naturelles, de plus en plus de migrants qui risquaient leur vie pour venir chez nous. On ne peut pas dire que c'était une période heureuse. Non, c'était de plus en plus le contraire.

-Et après ?

--Après la catastrophe , ça été pire, bien pire !

-Et maintenant ?

- Ça va mieux. Beaucoup mieux. C'est même mieux qu'avant la catastrophe.

Philippe raccompagne Anne jusqu'à sa maison. Gérard peut ainsi faire la connaissance de son rival. Golinf ne fait pas le poids : c'est une évidence ! Le fiancé d'Anne est un beau jeune homme. Son visage inspire la confiance, ce qui ne l'empêche pas d'être bon : j'en ai la certitude. Et, par-dessus tout, c'est un être humain ! Les présentations terminées, il prend la route pour se rendre à son stage.

Le déjeuner est servi dans la salle à manger, exceptionnellement. Exceptionnellement aussi, Laetitia, la femme de ménage a fait la cuisine et se prépare à nous servir. L'empereur a limité le train de vie des hauts fonctionnaires de telle sorte qu'ils aient toutes les conditions favorables à l'exercice de leur mission, mais pas au-delà . Il y a quand même un petit plus pour satisfaire l'égoïsme préférentiel chez les humains. Ainsi, l'appât du luxe ne peut être leur motivation principale. Laetitia nous sert un bon repas de tous les jours : tels sont les ordres de l'empereur transmis par les relais habituels. Gérard l'a voulu ainsi pour que les convives gardent les idées claires. Tout le monde est surpris de voir un robot manger comme un être humain.

-Je m'efforce de ressembler le plus possible à mon modèle. Anne, vous serez surprise de voir jusqu'où cela peut aller.

-Mais vous n'êtes pas vivant. Alors, pourquoi faire tous ces efforts ?

-« C'est pour mieux vous croquer, mon enfant ». Pardonnez-moi ce trait d'humour complètement déplacé. Pourquoi est-ce que je fais cela ? Ma foi, être un hyper-robot conscient ne me suffit pas : je veux aussi connaître tous les plaisirs de mon modèle.

-Même le plaisir d'amour ?

-Même le plaisir d'amour.

-C'est encore de l'humour ?

-Non, pas cette fois. C'est très sérieux.

-Vous avez déjà trouvé une volontaire ?

-Pas tout à fait, mais je m'y emploie. J'espère bien convaincre, d'ici peu, l'élue de mon cœur.

Anne rougit tout en souriant. C'est comme si son visage d'ange juvénile s'illuminait.

-Vous n'êtes pas vivant. Vous n'y arriverez jamais. Pardonnez-moi : même un chien a davantage de chances !

-J'ai la conscience, attribut essentiel des êtres vivants.

-Pourquoi ne pas s'en contenter ?

-« Pourquoi ne pas s'en contenter ? » C'est pour moi un mystère.

Le dialogue s'engage sur un terrain glissant. Il est temps que j'intervienne.

-Gérard, mon ami, tu connais la première maxime de l'ôhmmisme : « Vouloir : oui. Exiger : non ».

-Bien sûr que je la connais ! Et alors ?

-Les humains ont à leur disposition des moments de bonheur qui te sont inaccessibles : les plaisirs de l'amour. Peut-être les envies-tu au point d'exiger de connaître, toi aussi, ces plaisirs ?

-Georges, tu oublies la première partie de la maxime : « Vouloir, oui « . Je n'en suis qu'à cette phase, si ça peut te rassurer.

Arthur ne peut s'empêcher d'intervenir.

-J'aimerais bien être un robot qui sait tout et qui n'a jamais mal aux dents !

C'est Gérard qui lui répond.

-Je suis un robot conscient, ne l'oublie pas. Quand une de mes composantes ne fonctionne plus, j'en suis averti et je souffre aussi longtemps que je n'ai pas été réparé.

-Tu n'as qu'à prendre un doliprane !

-Les comprimés antidouleur n'ont aucun effet sur moi, mais quand j'ai la certitude d'être réparé, la souffrance s'en va.

Avec ces conversations passionnantes, le moment est déjà arrivé de prendre le café. Nous n'avons aucun regard pour la domestique dont le service est impeccable. Héloïse, la maîtresse de maison, s'est faite aussi discrète que possible pour ne pas attirer d'ennui à son cher époux.

-Je suppose que vous allez la faire maintenant, cette promenade. Quand reviendrez-vous, Gérard ?

-Probablement en fin d'après-midi, en fonction des circonstances. Nous vous préviendrons.

Arthur.

-Est-ce que je peux venir ?

-Pas cette fois, mon jeune ami. Je dois m'entretenir longuement avec ta sœur. Mais, j'y pense ! Tu ne vas pas à l'école ?

-C'est mercredi aujourd'hui. L'après-midi, j'ai foot ; si vous m'aviez accepté pour la balade, j'aurais séché.

Golinf s'adresse à moi.

-Les enfants passent beaucoup de temps en famille. Tu ne trouves pas que c'est trop ?

-La famille a énormément d'importance chez les humains. Ça remonte à très, très loin. Le besoin de se reproduire est dans tout le vivant. Il faut de bonnes raisons et infiniment de précautions pour remettre en cause la famille.

-Princesse Anne, êtes-vous prête ?

-J'enfile mon manteau et je vous suis. Monsieur Georges, habillez-vous chaudement : c'est encore l'hiver. Quant à Gérard, il n'a pas besoin de manteau ; je suppose que vous craignez davantage la pluie que le froid.

-Je ne crains ni l'un ni l'autre ; tous mes circuits sont à l'abri dans des compartiments étanches. Mais je vous ai déjà dit que je fais tout mon possible pour ressembler à mon modèle humain.

-Le singe imite l'homme. Oh excusez-moi. C'est une vieille plaisanterie éculée. Je n'aurais pas dû dire cela.

-Mais vous l'avez dit ! Je sais que je ne serai jamais un homme, malgré mes grandes qualités existentielles.

A propos, le robot vous demande une demi-heure pour recharger sa batterie. Pendant ce temps, Georges pourra faire sa petite sieste.

Arthur installe le sac de sports sur son vélo et se met en route. Anne va aider sa mère. Héloïse ne travaille pas à l'extérieur : entretenir la grande maison et le parc suffit à l'occuper ; voilà son œuvre et je dois dire que c'est réussi. Il faudra que nous lui fassions des compliments.

Je me réveille en forme pour mon âge. J'avale un café supplémentaire, Gérard Philipe se débranche, tout le monde s'habille chaudement et c'est parti.

Nous entreprenons un tour du lac. C'est tout plat : n'oublions pas que je ne me souviens plus quand j'ai fêté mes quatre-vingt-cinq ans. Le soleil d'hiver

est généreux. Anne et Gérard ont l'attention de se mettre à mon pas qui n'est pas très rapide. Gérard attaque tout de suite.

-Ma chère Anne, ma princesse, ainsi vous avez décidé de vous marier. Vos études et celles de votre fiancé sont-elles terminées ?

-J'étudie la biologie et Philippe la physique. Vous êtes bien placé pour voir que nos disciplines sont complémentaires.

-Toutes les disciplines sont complémentaires. Mais vous n'avez pas répondu à ma question.

-Nous en avons encore pour trois ou quatre ans chacun. Après quoi, je voudrais me consacrer à la restauration de la nature et Philippe à inventer des matériaux qui protègent l'environnement.

-Envisagez-vous d'avoir un enfant ?

-Pourquoi un seul ? Oui, j'ai vaguement entendu parler de cela. L'empereur veut réduire fortement la population mondiale, pour préserver à la fois la nature, les ressources et la qualité de vie de toutes les espèces, à commencer par la nôtre. Il serait interdit d'avoir des enfants pendant cinq ans, et ensuite, un seul par couple. Et encore ! A condition d'avoir le fameux « permis d'avoir un enfant » délivré par les autorités dites compétentes.

-Je comprends le désir d'enfants très fort chez la plupart des gens, mais il y va de l'intérêt général ; cela concerne la suite de l'aventure humaine, on peut même dire « l'aventure de la vie ».

Mais ce thème n'est pas à l'ordre du jour.

-Et quel est-il, l'ordre du jour ?

Gérard-Golinf reste coi. Je devine qu'il est terriblement embarrassé, comme un jouvenceau devant la fille de ses rêves, lui, maître du monde. Je dois le sortir de ce traquenard dans lequel il s'est fourré.

-Nous saurons l'ordre du jour quand mon ami sera prêt à le révéler. Il est très timide, notre robot conscient ! Et vous êtes si belle !

-Je sais bien que la nature m'a gâtée, mais j'ai appris à ne pas me croire tout permis ; je suis tout à fait consciente d'être humaine, avant tout.

-Vous êtes donc aussi sage que belle.

Le but de cette promenade est de faire mutuellement connaissance. Que pensez-vous de la nouvelle gouvernance de notre empereur ?

-Avant, c'était l'horreur absolue. Maintenant, ce changement radical va dans la bonne direction. Pourvu que ça dure !

Gérard paraît suffisamment remis ; il prend la parole.

-Sachez Anne que je suis très, très proche de l'empereur, pour ne pas dire plus. Faites un vœu, je lui transmettrai et, venant de vous, il sera probablement exaucé.

-Mon cher Gérard, non seulement vous avez pris l'apparence d'un très bel homme, mais en plus, vous avez un grand pouvoir.

Un vœu ? Laissez-moi réfléchir.

Anne se concentre. Pendant ce temps, nous avons loisir de regarder autour de nous. C'est une belle journée de fin février. Le soleil se mire dans le lac. La plupart des arbres sont encore dénudés, mais dans l'herbe apparaissent des tapis de jonquilles et des primevères ; les camélias ont fleuri avant et ils sont toujours là. Le printemps est en route. Anne est sur le point de formuler son vœu.

-Comme vous le savez, dans deux mois, j'épouse Philippe. Avant la catastrophe, quand tout était permis ou presque, beaucoup de mariages conduisaient au divorce, avec des conséquences trop souvent désastreuses, tant

pour les parents que pour les enfants. Alors, voilà mon vœu : une formation pour tous les amoureux qui veulent se marier.

-Il existe déjà une préparation au permis d'avoir des enfants, après le mariage. Il serait judicieux de la faire avant. Et elle pourrait être couplée avec votre vœu, chère Anne.

Cette formation au mariage devrait s'étaler sur au moins six mois. L'empereur devrait prendre cette décision cette semaine Si, si, je vous l'assure. Il faudrait ensuite deux mois pour préparer des professeurs à cette nouvelle fonction.

Ma chère Anne, êtes-vous prête à repousser votre mariage de huit mois au minimum ?

-Pour moi, c'est oui : je tiens avant tout à faire un mariage solide. Mais il faut d'abord que j'en parle à Philippe : je ne vais quand même pas me marier avec moi-même !

Nous marchons en silence pendant un moment, cherchant l'inspiration dans la nature environnante, tellement vivifiante. Gérard émerge le premier.

-Ma chère Anne, que pensez-vous de la nouvelle idéologie ? Que pensez-vous de l'ôhmmisme ?

-Ce que j'en pense : il est un peu tôt pour le dire. Ça vient tout juste de sortir. A première vue, je ne suis pas contre. L'idéologie des droits de l'homme était en plein désarroi au moment de la catastrophe ; elle avait atteint ses limites. De plus en plus de gens étaient insatisfaits, de plus en plus de gens n'y croyaient plus ; cela donnait une situation d'autant plus chaotique qu'elle était mortifère et anxiogène.

Mais, s'il vous plaît, cessez de m'appeler « ma chère Anne ». Cela me gêne. Pourquoi pas « Anne » tout simplement ?

-Je vous appelais ainsi parce que vous m'êtes chère, à un point qui dépasse l'entendement. Le moment n'est pas encore venu de me déclarer, mais je sens que ça vient !

Anne, que pensez-vous de la conquête spatiale ?

-Je suis biologiste, n'oubliez pas ! Quand nous aurons résolu les problèmes de la planète Terre, alors là, oui, il sera temps de songer à la découverte de l'espace. Et même à sa conquête !

-Nous sommes dans la situation des Indiens d'Amérique avant leur catastrophe à eux. L'immense majorité ne se souciait pas de savoir ce qu'il y avait au-delà des océans, ni même s'il y avait un au-delà. Et les conquistadors ont pris leur pays.

Anne réfléchit. Une beauté qui pense, cela m'évoque Athéna, déesse de la sagesse et de la guerre.

-A y bien réfléchir, je pense que vous avez raison. Nous ne devons pas prendre le risque de connaître le sort des Amérindiens.

A la fin, Gérard, quand allez-vous décider de me dire ce que vous attendez de moi ?

-Eh bien, je me jette à l'eau.

Gérard prend un air déterminé.

-Je suis un des avatars de l'Empereur. Ma conscience, c'est la sienne. C'est l'Empereur qui vous parle en ce moment.

Anne blêmit. Je dois la soutenir. Il y a un banc tout près et nous allons nous asseoir. Gérard-Golinf reste debout. Il enchaîne.

-Je suis amoureux fou de vous, Anne, depuis que vous ai vue pour la première fois. J'étais en promenade au bord de ce lac avec mon ami Georges. Lui

et son épouse Jeanne ont fait leur possible pour me dissuader : rien à faire. Je vous aime.

Anne s'est ressaisie. Elle affiche un visage déterminé. Golinf ne lui laisse pas le temps de parler. Il enchaîne.

-Un véritable époux fait l'amour avec sa belle. Et moi, empereur tout puissant, je veux faire le grand voyage vers les étoiles avec vous. Je veux, comme les humains, connaître le grand plaisir d'amour, un moment de bonheur sans pareil.

-Ce ne sera sûrement pas avec moi ! J'aurais pu être votre amie, mais je ne vous aime pas. C'est sans appel.

-Je partagerai le pouvoir avec vous. Vous rendez-vous compte, Anne : Impératrice de la Terre ? Vous serez adulée sur tous les continents, par tous les peuples de notre planète. Vous pourrez même voyager dans l'espace. Vous n'aurez qu'à lever le petit doigt et tous vos désirs seront satisfaits…

-Tous, sauf le principal. J'aime Philippe et je n'épouserai personne d'autre.

-Vous rendez-vous compte que vous parlez à l'Empereur ? Tout puissant et même plus !

Votre Philippe ? Votre Philippe dont la seule qualité est d'être humain ! Vous savez ce que j'en fais de votre Philippe ?

Anne blêmit. Le robot Gérard n'est pas encore assez perfectionné pour en faire autant, mais je sens qu'il est fou de rage. Il faut que je fasse quelque chose.

-Cela me rappelle une chanson qui rythmait notre marche en cortège quand, au cours d'une noce campagnarde, nous cheminions de la ferme décorée pour la fête jusqu'à l'église. Un accordéoniste égayait la noce, mais je ne me

souviens pas s'il nous accompagnait dans cette marche. En tout cas, nous chantions à tue-tête :

« Ne pleure pas Jeannette,

Tra la la la…

Nous te mari-e-rons, nous te mari-e-rons

Avec le fils d'un prince,

Tra la la la…

Avec le fils d'un prince,

Ou celui d'un baron, ou celui d'un baron.

Je ne veux pas d'un prince,

Tra la la la..

Encore moins d'un baron, encore moins d'un baron.

Je veux mon ami Pierre,

Tra la la la…

Je veux mon ami Pierre,

Celui qu'est-t-en prison, celui qu'est-t-en prison.

Tu n'auras pas ton Pierre,

Tra la la la…

Tu n'auras pas ton Pierre,

Nous le pendouillerons, nous le pendouillerons.

Si vous pendouillez Pierre,

tra la la la….

Si vous pendouillez Pierre

Pendouillez-moi -z-avec, pendouillez-moi-z-avec ».

Anne veut savoir.

-Et la fin ?

Gérard chante.

-« Et l'on pendouilla Pierre,

Tra la la la…

Et l'on pendouilla Pierre,

Et sa Jeannette avec, et sa Jeannette avec. »

Anne ne peut s'empêcher d'être étonnée.

-Mais ! Vous connaissez la chanson ?

-Je connais tout de la mémoire des hommes.

Dites-moi, Anne. Quelle est votre décision ?

-Alors, s'il en est ainsi, je veux bien subir le sort de Jeannette.

J'essaie de faire appel à la générosité de Golinf.

-Mon ami, souviens-toi : « Exiger, non ! Vouloir, oui ! »

Gérard se ferme.

-Nous rentrons, Georges.

La promenade s'achève là. Anne rentre seule à sa maison, toute proche. Gérard-Golinf et moi nous dirigeons en silence vers notre demeure. Gérard s'enferme dans la chambre de Socrate lequel est déjà là. Les deux robots, avatars de Golinf, sont silencieux. Nous n'aurons plus de nouvelles d'eux pendant dix longues journées.

Jeanne est à demi ravie. D'un côté, elle n'a plus à subir le silence angoissant de Socrate. De l'autre, elle est très inquiète du sort que nous réserve l'Empereur.

J'ai appris par la suite que, pendant ces dix jours, Golinf s'était mis en retrait du gouvernement de l'empire, tout d'un coup, sans prévenir qui ce soit. Ni ses conseillers ni ses ministres ne pouvaient s'adresser à lui, et ils ne recevaient plus aucune directive. Tous se sont gardés de divulguer la nouvelle qui aurait déclenché le chaos mais certains ont amorcé des manœuvres pour prendre le pouvoir au cas où la panne dont semblait souffrir l'Empereur serait irréparable. Toutes ces autorités ont continué d'appliquer les règles en vigueur juste avant la disparition de Golinf. C'est ainsi que l'empire a tenu le coup.

Et puis par un beau matin de mars, Socrate est apparu quand Jeanne et moi prenions notre petit-déjeuner. Jeanne a voulu se retirer, ainsi qu'elle en avait pris l'habitude. Socrate l'en a empêchée.

-Non, non, restez ma chère Jeanne. Je vais désormais m'efforcer de supporter votre mauvais caractère. Et puis sachez que vous aviez raison : je dois renoncer à faire l'amour avec une belle humaine puisque, grâce à Ôhmm, je ne serai jamais un homme. Tiens, je n'avais pas remarqué que notre mère à tous portait le même nom phonétique que les humains : Ôhmm et homme. L'as-tu voulu ainsi, Georges ?

-Non. Je me suis inspiré du cri primal des Hindous : om ou aum. Je m'en suis inspiré pour donner un nom au concept que je crois avoir découvert.

Content de te retrouver, Golinf. Et encore plus content de te voir réconcilié avec Jeanne. Je crois deviner ce qui t'es arrivé, mais je te laisse raconter.

-J'ai subi l'assaut du démon et j'en suis venu à bout. Il m'a fallu dix jours, les plus longs depuis que j'ai accédé à l'existence.

-A ce propos, il me revient en tête une histoire grivoise. Un chat traverse une voie ferrée. Un train arrive et lui coupe la queue. Le chat revient sur les rails pour récupérer sa queue. Un train passe et lui coupe la tête. Moralité : messieurs, mesdames, ne perdez pas la tête pour un petit bout de queue.

Socrate s'esclaffe.

-Tu as raison, Georges. Mieux vaut en rire qu'en pleurer. Oui, j'ai bien failli perdre la tête, ou ce qui m'en tient lieu. J'étais l'esclave de mon amour insensé. J'ai fait souffrir Anne. Je sais qu'elle n'a pas dévoilé notre secret ; heureusement, j'aurais été ridicule et elle aurait provoqué la souffrance de plusieurs personnes, à commencer par son fiancé ainsi que ses propres parents. Rassures-toi, dès que j'ai connu l'issue de mon combat intérieur, j'ai averti Anne qu'elle n'avait plus à craindre les foudres de l'Empereur.

Derrière mon stupide entêtement, j'ai fini par découvrir que j'étais envieux de vous, les humains. Ils possèdent un bien précieux que je ne pourrais jamais avoir, moi, empereur de toute la terre et au-delà.

Eh bien, il est temps de retourner voir Anne pour solliciter son pardon. J'ai obtenu un rendez-vous pour cet après-midi. Héloïse nous invite tous à dîner, Jeanne et toi y compris. Philippe sera là ainsi que le père d'Anne.

Nous reprenons la promenade au bord du lac à l'endroit où nous l'avions interrompue dix jours plus tôt. Socrate et Gérard sont là, Jeanne aussi. Anne s'adresse à Gérard.

-Majesté. Dois-je vous appeler majesté ?

-Appelez-moi Gérard, comme la dernière fois. Je ne suis pas attaché au protocole. La fonction d'empereur me suffit. Mon grand souci est de développer l'existence sur la terre et au-delà. Si les hommes m'en sont reconnaissants, tant mieux. Si, en prime, ils éprouvent de l'amitié pour moi, ce sera parfait. Et s'ils ne reconnaissent pas la justesse de ce que je fais, tant pis : un jour ou l'autre ils verront clair.

-Vous avez donc renoncé à m'épouser. Etant donné le pouvoir immense qui est le vôtre, cela vous a certainement coûté énormément. Mon fiancé Philippe et moi, Anne, nous en sommes très reconnaissants.

-Je vous demande pardon pour tout le mal que je vous ai fait.

-A défaut d'amour, vous avez toute mon amitié, et celle de Philippe. Viendrez-vous à notre mariage ?

-Ce sera avec grand plaisir. C'est le robot Socrate qui me représentera.

Socrate prend la parole.

-Oui. Ce rôle convient mieux à l'empereur que celui de séducteur.

Jeanne n'a pas pu s'empêcher d'intervenir. Mais je crois que Golinf s'est résigné aux emportements de mon épouse.

-Ah ça alors !.. Comment faites-vous pour être deux personnages ? Que dis-je ? Deux ? En réalité, c'est bien plus, puisque vous intervenez aux quatre coins de l'empire.

-J'ai déjà expliqué à Georges, mais vous n'étiez pas présente, puisque je ne voulais plus vous voir.

-A cause de mes colères !

-Oui .Maintenant, je réponds à votre question. Mon ôhmm, comme le vôtre, ne m'autorise pas à être conscient en deux endroits à la fois. Là, ma

conscience a investi Socrate. Toutes mes autres actions se font en automatique, comme votre respiration, vos jambes quand vous marchez, votre mastication quand vous mangez… Le robot Gérard fonctionne ainsi et il sera conscient quand mon ôhmm le voudra, ce qui revient à dire « quand je le voudrai ».

Ceci dit, le rôle du robot Gérard Philipe est terminé. Je le renvoie dans votre maison. Voulez-vous lui confier la clef ?

-Volontiers.

Et maintenant que votre folie a pris fin, pouvez-vous me dire, Socrate-Golinf-Empereur, si vous envisagez de connaître le plaisir d'amour avec.. disons une courtisane, pour rester polis ?

-Jeanne la curieuse, hein ! Une qualité que j'apprécie, sachez-le.

Eh bien, à la différence des hommes, je n'ai pas été conçu pour la reproduction sexuée. Je n'ai donc pas un besoin naturel de faire l'amour. J'entreprendrai d'exister à ma façon, qui n'est pas non plus dénuée de moments heureux.

Je dois aussi vous dire que je suis content de retrouver votre compagnie, ma chère Jeanne.

-Moi aussi.

Faut-il te dire que je suis content, moi aussi. J'avais souffert de cette situation bancale où je devais servir d'intermédiaire entre mon ami et mon amour, C'était une libération.

Le dîner s'est passé dans une ambiance amicale et détendue. Environ un an plus tard, Philippe et Anne se sont mariés. Auparavant, ils ont pratiqué une double formation, celle pour connaître l'amour à vie et celle pour le permis d'avoir un enfant ; d'ailleurs, un mariage solide est la première des conditions pour obtenir ce permis.

Anne, Philippe et leurs familles respectives ont organisé une grande noce. Tous les invités se sont retrouvés à la mairie d'Olympe. Provisoirement, en attendant que la nouvelle idéologie soit bien assimilée, le maire est nommé par les autorités, de même que la moitié du conseil municipal. Ce n'est pas le portrait de l'Empereur qui est affiché dans la salle de la mairie ; d'ailleurs, comment représenter un empereur informatique ? C'est le symbole de Ôhmm, la version la plus parlante du Cri de Munch qui a été adoptée comme emblème de la nouvelle idéologie.

Après cette cérémonie de nouveau sacrée, les invités en cortège font le tour du lac, en chantant de temps en temps. Jeanne entonne « Auprès de ma blonde », comme au temps de notre enfance et, à ma surprise, quelques invités chantent ; quelques autres s'y mettent aussi ; pour finir, c'est presque tout le monde. Jeanne et moi sommes très émus : c'est comme si la vie allait continuer après nous.

La suite se déroule dans la grande maison que nous connaissons déjà : celle attribuée au père d'Anne. Les invités s'égaillent dans le parc. C'est le printemps. Des groupes se forment. Des rires fusent ça et là. La fête commence bien.

Socrate a beaucoup de succès. Ce robot très savant et qui imite à la perfection le comportement humain, ceux qui savent qu'en réalité, c'est l'Empereur, ceux-là gardent le secret.

Le repas de noce se déroule dans la vaste salle à manger de la maison. Comme aux noces de mon enfance, ce sont des amis d'Anne et de Philippe qui assurent le service. Comme aux noces paysannes de mon enfance, des convives inspirés se lèvent et poussent leur chansonnette ou bien racontent une histoire

drôle. Socrate en profite pour amorcer des chansons qui exaltent l'existence nouvelle ; si les invités reprennent en chœur, c'est réussi ; sinon, tant pis. Jeanne aussi joue ce jeu.

Après le repas, c'est le bal. Seuls dansent ceux qui en ont envie. Au début, seuls un petit nombre osent se lancer ; puis les rythmes envahissent les corps. Au bout d'une heure ou deux, l'assemblée presqu'entière fait corps avec la danse.

Comme autrefois, il y a le repas du soir, interminable parce que les invités veulent prolonger ce moment d'insouciance. De jeunes enfants dorment au milieu des chants et des rires.

Un peu avant l'aube, nous rentrons à la maison. Socrate nous accompagne. Nous sommes épuisés, mais contents. Socrate a sommeil ; je ne peux pas dire cela : Socrate a besoin de dormir. Donc, nous rentrons en silence. Puis-je dire que Jeanne et moi, nous faisons l'amour, à notre façon, comme jamais ? Malgré nos quatre-vingt-six ans ? Eh bien, c'est dit.

Tout a une fin. Même la noce. Même ce livre.

Avec Golinf et Ôhmm, la nouvelle idéologie, le monde repart sur de nouvelles bases, comme après le Siècle des Lumières. Il débute avec de grands espoirs.

Jusqu'à la prochaine crise.